

AVERTISSEMENT

L'analyse du discours comme méthode de traduction a été publiée en 1980 aux Presses de l'Université d'Ottawa (PUO). Une réimpression revue et corrigée est parue en 1984. Cet ouvrage est épuisé. La version numérisée ci-jointe est celle de 1984 et peut être diffusée librement.

Cet ouvrage est tiré de ma thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne Nouvelle (Paris III) en décembre 1978. Elle comporte deux parties : I – Aspects théoriques; II – Aspects pratiques.

La Partie II – Aspects pratiques est devenu le manuel *La traduction raisonnée* (PUO, 1993, 484 p). Une deuxième édition de ce manuel est parue en 2003 (PUO, 604 p.). Voir la Table des matières sur mon site Internet : <http://aix1.uottawa.ca/~jdelisle/index.htm>

La troisième édition est en cours et devrait paraître en 2013.

La terminologie de l'enseignement de la traduction utilisée dans *L'analyse du discours comme méthode de traduction* a subi des modifications importantes dans *La traduction raisonnée*. Cette terminologie a été reprise dans *Terminologie de la traduction* (fr, en, es, de) publiée sous la direction de Jean Delisle, Hannelore Lee-Jahnke et Monique C. Cormier (John Benjamins, Amsterdam, 1999, 433 p.).

Enfin, j'ai regroupé tous mes textes de réflexion sur l'enseignement de la traduction dans l'ouvrage *L'enseignement pratique de la traduction*, Beyrouth, Université Saint-Joseph, École de Traducteurs et d'Interprètes / Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 280 p. Voir la Table des matières de cet ouvrage sur mon site Internet : <http://aix1.uottawa.ca/~jdelisle/index.htm>

cahiers
de
traduc **T** *ologie*

2

**L'ANALYSE DU DISCOURS
COMME MÉTHODE DE
TRADUCTION**

THÉORIE ET PRATIQUE

cahiers
de
traducTologie
2

JEAN DELISLE

L'ANALYSE DU DISCOURS
COMME MÉTHODE DE
TRADUCTION

*Initiation à la traduction française
de textes pragmatiques anglais*

THÉORIE ET PRATIQUE

PRÉFACE DE DANICA SELESKOVITCH

Éditions de l'Université d'Ottawa
1984

Préface

L'explosion de l'information qui marque notre époque s'est accompagnée d'un accroissement considérable des activités de traduction. On traduit aujourd'hui des textes techniques, scientifiques, administratifs, juridiques, etc. que leur caractère reléguait autrefois dans l'unilinguisme et on traduit, proportionnellement, beaucoup moins d'œuvres littéraires. Pour faire face à cet accroissement de l'information plurilingue, on s'efforce de mettre au point des machines à traduire qui, faute de pouvoir appliquer les méthodes d'analyse de textes qui faisaient la valeur de la traduction littéraire, sont dans la nécessité de traduire les langues elles-mêmes.

De cette nécessité sont nées nombre de théories linguistiques de la traduction qui, débordant le cadre prévu pour la machine, ont proposé à la traduction humaine des modèles ne tenant aucun compte des connaissances extra-linguistiques que le traducteur humain met obligatoirement en jeu dans l'exécution de sa tâche.

Un fossé s'est ainsi peu à peu creusé entre praticiens et théoriciens sans que la sourde hostilité que les premiers témoignent aux seconds ait toujours donné naissance à des explications théoriquement convaincantes. Le travail de Jean Delisle arrive ainsi à point nommé. Ce jeune professeur de traduction à l'Université d'Ottawa contribue dans sa thèse, soutenue en décembre 78 à l'Université de Paris III, à l'explication théorique de la traduction humaine.

Il démontre que si l'étude du fonctionnement des langues est indispensable au traducteur pour comprendre le texte original et rendre intelligible le texte traduit, elle n'est pas suffisante pour expliquer le processus de la traduction, car elle néglige les innombrables compléments cognitifs qui s'accroissent aux signifiés linguistiques pour constituer dans l'esprit du traducteur le sens qu'il s'efforcera de restituer dans l'autre langue.

Objet de la traduction, le sens va bien au-delà de ce qu'ont défini jusqu'à présent sémanticiens et linguistes. Plus il est étudié par les traducteurs et les interprètes qui gravitent autour de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de la Sorbonne Nouvelle à Paris III, plus il apparaît comme l'objet du langage, l'enjeu de la communication.

Dans son ouvrage, Jean Delisle a le mérite de définir clairement le cadre de son étude. Il écarte, pour des raisons méthodologiques tout à fait justifiées, la traduction littéraire où la recreation est fondée autant sur une sensibilité esthétique aux formes linguistiques que sur la restitution des sens notionnels. Il exclut également de son champ d'étude la « traduction pédagogique » qui analyse la langue étrangère

pour en révéler les aspects et les mécanismes, et dont l'objet est l'enseignement de cette langue et non la transmission des messages contenus dans les textes. La « pédagogie de la traduction » ne poursuit pas les mêmes buts que la « traduction pédagogique ».

C'est le domaine où prévaut le notionnel, celui où se situent les écrits dont le souci majeur n'est pas de toucher affectivement, mais de transmettre des contenus d'information, que Jean Delisle choisit d'analyser parce qu'il recouvre aujourd'hui l'immense majorité des textes que l'on traduit.

Ces textes, il les regroupe sous l'appellation de « pragmatiques » et montre que le sens qu'ils contiennent n'est pas présent *a priori* dans les signes linguistiques, quel que soit l'apport sémantique de leur combinaison syntaxique, mais qu'il est construit par l'orateur/scripteur et l'auditeur/lecteur « à partir de significations linguistiques enrichies de paramètres non linguistiques ». Il démontre ensuite avec rigueur que si l'on voulait proposer des traductions à partir d'une comparaison des langues hors communication, on postulerait implicitement l'existence d'équivalences *a priori* entre les langues, alors qu'en fait, les équivalences résultent d'un acte comparatif *postérieur* à l'acte de traduction proprement dit. De ce fait, pas plus la linguistique contrastive que la stylistique comparée ne peut prétendre s'ériger en méthode de traduction. « L'analyse linguistique *a posteriori* pratiquée par les comparatistes, écrit fort judicieusement Jean Delisle, est tout à fait étrangère au processus de la traduction ».

Il faut espérer que demain ce sera un truisme de dire que « le traducteur ne dispose que d'un seul élément actualisé, le message de départ, alors que le comparatiste en a deux: l'énoncé original et un équivalent (généralement transcodé) en langue d'arrivée ». Aujourd'hui, c'est encore se dresser avec bon sens certes, mais aussi avec courage contre les théories linguistiques et comparatives de la traduction.

Quand on a compris qu'à l'exception de quelques formes figées, les équivalences en traduction sont des créations et que traduire n'est pas transcoder, on voit que le texte (par opposition à la langue) décuple la marge de liberté dont le traducteur dispose pour choisir les moyens linguistiques propres à rendre le sens en langue d'arrivée. On comprend alors pourquoi la traduction est non seulement possible, mais quotidiennement réalisée: elle est création d'équivalences « dont la justesse se mesure à l'adéquation des concepts à exprimer et non à la similitude des signifiés dans les deux langues ».

De sa conception de la traduction, Jean Delisle dégage une méthode d'enseignement qui vise à initier les étudiants à la traduction de textes pragmatiques. En bon didacticien, il commence par définir ses objectifs d'apprentissage et n'élabore les exercices qui feront faire aux jeunes apprentis-traducteurs la gymnastique de l'esprit nécessaire à la saisie et à la réexpression du sens qu'une fois qu'il s'est assuré qu'ils

sont bien l'application pratique de son observation du processus de la traduction.

La didactique de la traduction est un genre difficile, car il s'agit de formuler les méthodes d'enseignement d'un savoir-faire, et non pas des méthodes devant permettre ou faciliter la transmission d'un savoir; Jean Delisle y parvient excellemment.

Les réflexions que l'on trouvera dans cet ouvrage sont celles d'un théoricien qui se fonde sur son expérience de praticien; on n'y trouvera aucune des élucubrations si chères aux théoriciens en chambre; on y trouvera par contre, au delà d'une expérience qui a porté ses fruits, une rigoureuse analyse des mécanismes de la traduction — entendu dans le vrai sens du terme — et, avec eux, des mécanismes du langage.

Danica SELESKOVITCH
*Professeur à l'Université de Paris
Sorbonne Nouvelle*

La traduction de textes pragmatiques est un art de réexpression fondé sur les techniques de rédaction.

Introduction

Cet ouvrage traite de théorie et de didactique de la traduction. Il a pour objet la présentation d'une méthode originale d'initiation à la traduction française de textes pragmatiques¹ anglais. Les objectifs d'apprentissage assortis d'exercices d'entraînement (Partie II) découlent directement des fondements théoriques de la méthode (Partie I).

S'adressant aussi bien aux apprentis-traducteurs qu'aux enseignants et aux praticiens de la traduction, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction* voudrait donner tort à ceux qui croient encore à l'impossibilité de former des traducteurs. On naît traducteur comme on naît poète, prétendent ces personnes et, par conséquent, on ne peut pas inculquer le talent nécessaire pour traduire. S'il est vrai que l'institution pédagogique a pour mission de communiquer le *savoir* et non le talent, il n'est pas prouvé qu'elle soit impuissante à développer l'habileté à traduire, savoir-faire qu'il faut se garder d'assimiler au talent. D'ailleurs, selon Henri Amiel, le talent c'est « faire aisément ce que d'autres trouvent difficile à réaliser »...

Fruit d'une dizaine d'années de réflexion sur l'apprentissage de la traduction, le présent ouvrage tente de systématiser quelque peu l'enseignement de cette discipline. La pratique du métier de traducteur, la fonction de réviseur assumée pendant deux ans et six années d'enseignement de la traduction au niveau universitaire nous ont convaincu qu'il est possible et même souhaitable, pour des raisons d'efficacité pédagogique, de tendre vers une organisation plus méthodique de la formation pratique des traducteurs, sans pour autant tomber dans un dogmatisme outrancier. Nous sommes de ceux qui croient que, dans le cadre d'un programme de formation universitaire digne de ce nom, l'enseignement pratique ne doit pas prendre invariablement la forme d'un

¹ « Pragmatique » s'oppose ici à « littéraire ». Les textes littéraires n'ont pas la même finalité que les textes « pragmatiques », bien que certains de ceux-ci ne soient pas totalement dépourvus d'éléments relevant de l'esthétique littéraire. Pour une définition et une justification de l'appellation « textes pragmatiques », voir *infra*, p. 22. Voir aussi « Nature des textes artistiques », p. 29.

exercice de traduction collective ou d'une séance de correction d'un texte traduit. Il est possible de faire preuve de plus d'imagination. Toute pédagogie supporte mal une trop forte dose d'empirisme. L'enseignement-bricolage des séminaires de traduction/correction en groupe ne peut manquer d'avoir un effet négatif sur la motivation des étudiants qui ont, à juste titre, l'impression de piétiner au lieu de tendre vers des objectifs clairement définis. À cette forme d'enseignement « sans plan de cours » dans laquelle les difficultés de traduction sont abordées au hasard des textes étudiés, il importe de substituer une stratégie pédagogique plus méthodique correspondant mieux aux exigences d'un cours universitaire².

Sous la plume de certains auteurs, l'expression « enseignement de la traduction » désigne tantôt le contenu des programmes de formation, tantôt les cours ou séminaires pratiques consacrés à l'apprentissage proprement dit de la traduction. Il y a lieu de bien distinguer l'un et l'autre afin de dissiper tout malentendu sur la nature du sujet traité dans cet ouvrage. Les programmes comportent habituellement des exercices guidés de traduction générale et spécialisée, des cours de perfectionnement linguistique (grammaire, enrichissement du vocabulaire, stylistique comparée), des séminaires de rédaction avancée et de révision, des cours de culture générale traitant des institutions, de l'actualité économique et des réalités socio-politiques des pays dont on traduit les langues, des séminaires d'initiation à la recherche documentaire et terminologique et, enfin, des cours de linguistique générale et de lexicologie.

La méthode exposée dans les pages qui suivent s'applique spécifiquement aux *séminaires d'exercices pratiques de traduction du niveau de l'initiation*. Il n'est aucunement question de concevoir un programme idéal de formation universitaire de traducteurs. Un tel programme, si parfait soit-il sur papier, trouverait difficilement une application universelle. Les marchés de la traduction diffèrent d'un pays à l'autre et ces particularismes nationaux se reflètent inévitablement dans la conception des programmes qui doivent en outre tenir compte, dans une certaine mesure, des besoins particuliers des étudiants à leur entrée à l'université. En revanche, les principes généraux de l'initiation aux exercices de traduction ont une portée plus générale.

Bien que l'on traduise depuis des millénaires, on enseigne la traduction pour *former* des traducteurs depuis à peine une trentaine d'années, ce qui est assez paradoxal. L'évolution des relations internationales, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, de même que

² Dans la suite du texte, « cours » sera synonyme de « séminaire ». « Cours-séminaire » serait cependant une appellation plus conforme à l'esprit de la méthode pour désigner les séances en classe. Celles-ci comportent généralement une partie cours (exposé magistral plus ou moins long portant sur un des vingt-trois objectifs d'apprentissage décrits dans la deuxième moitié de l'ouvrage) et une partie séminaire (travaux pratiques centrés sur le sujet de l'exposé et discussions en groupe).

l'adoption de politiques linguistiques officielles par des États bilingues, comme le Canada, ont donné lieu à un accroissement phénoménal du volume des traductions. Le nombre des traducteurs généralistes a fait un bond prodigieux et surpasse de loin celui des littéraires dans la plupart des pays. Pour former rapidement ces agents de communication, il a fallu créer des écoles spécialisées et concevoir des programmes de formation. Il n'est pas inutile de rappeler que ces institutions ne se sont pas donné pour rôle premier de former des traducteurs littéraires, mais des traducteurs de textes pragmatiques.

Il semble donc acquis que la traduction puisse faire l'objet d'un enseignement *sui generis*. Mais son entrée à l'université en tant que discipline autonome a soulevé de nombreux problèmes épistémologiques et méthodologiques qui sont loin d'être résolus. On cherche encore à quelle enseigne la loger: la linguistique appliquée? la psycholinguistique? la sémiotique? la littérature comparée? la didactique des langues? la psychologie cognitive? l'ethnologie? la science de la communication? Autant d'avenues explorées ou à explorer, et aucune ne s'est encore révélée, à elle seule, pleinement satisfaisante.

Du point de vue de la didactique, on s'est surtout préoccupé jusqu'ici du contenu des programmes, de la durée des études, des conditions d'admission et d'autres questions semblables liées à l'organisation générale des cours. Le moment semble venu de pousser plus loin la réflexion sur la méthodologie des séminaires pratiques, parallèlement au rodage des programmes. Cet aspect particulier et important de la pédagogie de la traduction ne semble guère avoir retenu l'attention des chercheurs, si l'on en juge par la rareté des publications consacrées à ce sujet.

Personne, à notre connaissance, n'a vraiment tenté de répondre à des questions telles que celles-ci: la traduction (ou correction) d'un texte en groupe au cours d'un séminaire est-elle la meilleure façon d'enseigner cet art de réexpression? Peut-on faire mieux que de remettre aux étudiants des textes à traduire dont on sanctionne les erreurs? Combien de ces erreurs découlent d'un manque de méthode? N'est-il pas possible de jumeler l'enseignement de la traduction à l'apprentissage de la rédaction? Sur quels critères objectifs pourrait-on évaluer la difficulté d'un texte à traduire pour un groupe donné d'étudiants afin d'établir une progression dans l'enseignement? Quelles sont les difficultés communes à tous les textes d'un même genre? Un véritable manuel de traduction est-il concevable? Quelle forme pourrait prendre un enseignement pratique plus systématique? Quelles sont les aptitudes fondamentales autres que linguistiques requises pour arriver à traduire convenablement? Comment serait-il possible de développer ces aptitudes? L'étude de la traduction se confond-elle avec celle de la linguistique contrastive? Quels sont les rôles respectifs de l'enseignant et des étudiants dans un cours-séminaire de traduction?

C'est en ces termes que se pose la problématique de la méthodologie des cours pratiques de traduction. Il faut ajouter tout l'aspect docimologique qui, à lui seul, constitue un vaste champ de recherche, au centre duquel se situe la délicate question de l'évaluation qualitative des traductions. Si l'on veut abandonner les procédés artisanaux qui règnent encore en didactique de la traduction, il faudra bien tenter d'apporter des éléments de réponse à chacune de ces questions.

En laissant de côté tout le domaine de la traduction esthétique, on peut considérer le traducteur de textes pragmatiques comme un spécialiste de la communication écrite, un technicien du langage, un rédacteur. Le postulat à la base de la méthode exposée ici est le suivant: *la traduction de textes pragmatiques est un art de réexpression fondé sur les techniques de rédaction et sur la connaissance préalable de deux langues.*

Enseigner à traduire, c'est faire comprendre le processus intellectuel par lequel un message donné est transposé dans une autre langue, en plaçant l'apprenti-traducteur au cœur de l'opération traduisante pour lui en faire saisir la dynamique. S'exerçant sur le *sens* d'un message, le transfert interlinguistique est une analyse et une restitution de rapports sémantiques. Cette démarche interprétative d'un texte, cette analyse du discours, est un acte d'intelligence qui ne se ramène pas à une simple confrontation de systèmes linguistiques; elle exige une grande faculté de compréhension alliée à la capacité de manier le langage.

C'est pourquoi la textologie, dont l'objet est l'étude du discours³, rend mieux compte de l'activité traduisante que la linguistique générale traditionnelle. Le survol des principales théories actuelles de la traduction, et plus particulièrement celles qui tentent d'expliquer le processus traductionnel par un rapprochement *a posteriori* d'équivalences interlinguistiques, fera ressortir assez clairement le fait que traduire, n'est pas comparer, mais fondamentalement réexprimer un vouloir-dire manifesté dans un texte doté d'une fonction communicative précise. Cette opération intellectuelle suit le modèle de la communication unilingue. Par conséquent, l'enseignement de la traduction devra être structuré autour du maniement du langage plutôt qu'autour de l'étude ou de la description des langues. Pour ce faire, quatre paliers du maniement du langage en traduction seront définis: 1) les conventions de l'écriture; 2) l'exégèse lexicale; 3) l'interprétation de la charge stylistique; 4) l'organicité textuelle. Ces paliers serviront à hiérarchiser les dif-

³ Le discours est une unité supérieure à la phrase (transphrastique): c'est le message considéré globalement. Au sujet de la polysémie du terme « discours » en linguistique, voir Dominique Maingueneau, *Initiation aux méthodes d'analyse du discours*, p. 11. Cette polysémie est l'indice que l'analyse du discours maîtrise encore mal son objet. On peut en dire autant de la pédagogie de la traduction qui se cherche une méthodologie. Voir notre article, « Une discipline en quête d'une méthodologie » dans *L'Antenne*, vol. X, n° 6, avril 1979, pp. 2-3.

ficultés fondamentales de la traduction et à fixer les objectifs du séminaire d'initiation. La matière du cours pourra ainsi être organisée rationnellement.

Dans un séminaire d'initiation, il s'agit moins d'organiser l'assimilation de connaissances brutes ou théoriques que de développer un savoir-faire par une réflexion sur des situations concrètes de traduction ou de rédaction. Cette réflexion doit viser avant tout à faire acquérir une démarche de l'esprit. Comment organiser l'enseignement pour que la tête soit « bien faite » au lieu d'être uniquement « bien pleine » est l'interrogation fondamentale de la didactique de la traduction et de cet ouvrage.

On entend souvent dire que la pédagogie de la traduction ne doit pas consister à transmettre des « recettes ». Ceux qui font cette affirmation prennent rarement la peine de préciser ce qu'ils entendent par « recettes ». S'agit-il de conseils pratiques ? De solutions toutes faites applicables machinalement à des difficultés particulières de traduction ? Dans un cours pratique, les « petites ficelles » du métier, souvent découvertes après de nombreuses années d'exercice de la profession, peuvent se révéler un complément très utile à la formation des traducteurs, en évitant à ces derniers un long cheminement pour aboutir au même résultat. Travail individualiste s'il en est un, la traduction se prête mal, hors de l'enseignement, à la transmission de l'expérience acquise par des traducteurs chevronnés. Néanmoins, la transmission de recettes, si utiles soient-elles, ne saurait constituer l'essentiel d'un cours universitaire structuré.

L'objectif général de ce cours est double : d'une part, organiser l'analyse du contexte linguistique et extra-linguistique dans lequel baigne un message et, d'autre part, favoriser l'acquisition d'une grande souplesse dans le maniement du langage afin d'optimiser un processus de communication. Le cours d'initiation se distingue par la découverte des principes généraux et fondamentaux régissant l'acte de traduire. La discussion à ce niveau ne doit pas s'enliser dans l'examen détaillé de cas particuliers. Ce cours doit encore moins prendre la forme d'un répertoire ou d'une codification plus ou moins arbitraire de cas d'espèce nécessitant des solutions *ad hoc*.

Le traducteur débutant est impuissant bien souvent à réexprimer un passage dont il saisit pourtant le sens. Obnubilé pour ainsi dire par les formes étrangères du texte original, il éprouve de la difficulté à trouver les mots, les tours ou les structures correspondants dans la langue d'arrivée. La spontanéité de l'énonciation ne suit pas toujours *ipso facto* l'appréhension du sens, quand on a l'autre langue sous les yeux. La recherche d'une expression porteuse de sens et communicable reste souvent vaine ou insatisfaisante. Ce tâtonnement de la pensée est une source de frustration trop bien connue des traducteurs. Ce qui ne se réalise pas, lors d'un tel « blocage », c'est l'organisation finale de

l'expression par la pensée. Apprendre à traduire serait, en définitive, apprendre à penser pour rendre fidèlement les idées d'un autre. Une méthode d'initiation à la traduction de textes pragmatiques proposera donc des exercices variés afin d'habituer l'étudiant à organiser la réexpression avec plus de facilité, plus de justesse et, finalement, plus de rapidité. Cet apprentissage intellectuel peut se concevoir comme une sorte de « mise en train raisonnée ».

L'Analyse du discours comme méthode de traduction tente, en somme, de prouver la possibilité et la nécessité de faire ressortir les traits les plus caractéristiques du processus cognitif de l'opération traduisante et de démontrer, à des fins pédagogiques, les mouvements complexes de cette « gymnastique mentale ». Avant d'exposer les objectifs d'apprentissage assignés au cours d'introduction (Partie II), nous commencerons par circonscrire le champ d'application de la méthode pour en préciser, dans un deuxième temps, les fondements théoriques. La description des quatre paliers du maniement du langage écrit sera l'objet du troisième et dernier chapitre de la Partie I.

PARTIE I

ASPECTS THÉORIQUES

Chapitre premier

Approches méthodologiques

Quel que soit le domaine d'étude, on conçoit difficilement un cours d'initiation sans une simplification de la matière enseignée; cette simplification a pour but de faciliter la compréhension et l'assimilation des notions fondamentales du domaine en question. Simplifier, c'est délimiter et décharger des éléments secondaires pour atteindre l'essentiel. Dans le cas de la traduction, la « matière » enseignée est en réalité un processus intellectuel. Opération abstraite d'analyse/synthèse, l'activité traduisante ne se laisse pas facilement morceler en séquences comme ce serait le cas d'une activité concrète. Les multiples étapes qui la composent ne sont pas nettement démarquées, et il n'est pas facile de suivre les méandres de la pensée qui cherche à établir une équivalence de concepts. Notions, images, évocations, analogies, essais de solutions se bousculent dans le cerveau du traducteur. Dans ce dédale des concepts à ordonner selon une parfaite adéquation à ceux de l'original, le traducteur tente de suivre le fil du sens. L'activité traduisante ne présente pas un objet d'étude qu'il est aisé d'analyser. Sa complexité tient autant à celle du langage qu'aux innombrables paramètres de la communication interpersonnelle.

Dans un souci d'efficacité pédagogique, il s'imposait donc de simplifier les *modalités de réalisation* de cette opération, à défaut de pouvoir simplifier le processus lui-même. Quel que soit le texte à transposer dans une autre langue, les mécanismes intellectuels de la traduction demeurent les mêmes. Par contre, tous les messages n'exigent pas du traducteur les mêmes « compétences » professionnelles. Certains textes requièrent la maîtrise d'un registre de langue particulier et une sensibilité à l'art (écrits littéraires), d'autres, des connaissances spécialisées (textes technico-scientifiques), d'autres, une grande facilité à manier les formes orales d'une langue (traduction théâtrale, doublage cinématographique). On se plaît à imaginer le traducteur homme-orchestre, ce qu'il est jusqu'à un certain point, mais celui-ci sait aussi s'imposer les limites que lui dicte sa conscience professionnelle. Rares sont ceux qui passent *avec une égale compétence* de la traduction littéraire à la traduction scientifique, d'un traité de droit à un traité médical. La polyvalence *absolue* n'existe pas réellement chez les traducteurs professionnels.

C'est pourquoi, afin de faciliter l'analyse du processus de traduction dans le séminaire d'initiation, la méthode proposée ici se limite

aux messages pragmatiques (non littéraires), généraux (non spécialisés), formulés selon les normes de la langue écrite (non orale), en vue d'un apprentissage dans le sens anglais-français (non l'inverse).

1. LE DOMAINE DE LA MÉTHODE

Les textes pragmatiques

Il convient de faire porter la réflexion, dans un cours d'initiation aux exercices de traduction, sur les textes pragmatiques, c'est-à-dire ceux qui servent essentiellement à véhiculer une information et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant. Le regroupement de ces écrits sous une appellation claire, simple et commode n'a pas été facile. L'expression «textes fonctionnels», copiée sur le modèle «français fonctionnel» ou «langue fonctionnelle», son synonyme, aurait ajouté une nouvelle acception à ce terme déjà riche en significations multiples en science, en mathématiques et dans la langue courante. Dans le seul domaine de la linguistique générale et appliquée, il existe, outre «français fonctionnel», la «linguistique fonctionnelle», l'«éducation fonctionnelle» et l'«approche fonctionnelle» de l'enseignement d'une langue vivante. Mais l'expression «textes fonctionnels» a été rejetée au profit de «textes pragmatiques» surtout parce qu'en didactique des langues, «fonctionnel» recouvre tout ce qui n'est pas le français général: il s'applique à des «domaines apparemment spécifiques à l'intérieur de la langue française: discours des sciences, des techniques, de l'économie, bref de tout ce qui n'est ni littéraire, ni «touristique» (du type: «Où est la poste?»)¹ Or, les textes pragmatiques excluent eux aussi les textes littéraires, mais non le français général. L'appellation «textes fonctionnels» aurait eu pour effet d'augmenter les risques de confusion. Les désignations «textes scientifiques», «textes techniques», «textes en langue de spécialité», «textes spécialisés» ou encore «textes instrumentaux» (en didactique des langues, «instrumental» est synonyme de «fonctionnel») sont apparues trop limitatives et n'ont pas été retenues non plus.

Parmi les autres solutions envisagées, mentionnons «textes utilitaires». Dans ce cas, le déterminatif s'accompagne d'une connotation péjorative présente dans des expressions telles que «matérialisme purement utilitaire», «intérêts basement utilitaires». «Utilitaire, peut-on lire dans le *Dictionnaire des synonymes* d'Henri Bénac, se dit de certains articles qui, sans souci esthétique, n'ont pour objet que l'utilité,

¹ Robert Galisson, *Dictionnaire de didactique des langues* au mot «fonctionnel».

au plus bas prix possible.» «Véhiculaire» et «vernaculaire» ne conviennent pas non plus. Une «langue véhiculaire» est un idiome étranger commun à plusieurs collectivités de langues maternelles différentes, tandis qu'une «langue vernaculaire» n'est guère utilisée hors des frontières du groupe linguistique dont c'est la langue maternelle. Ces deux épithètes ne pouvaient aucunement servir à désigner une catégorie de textes. «Textes informatifs» n'est pas apparu tout à fait satisfaisant non plus puisque, par essence, tout texte quel qu'il soit transmet une information: cette appellation est tautologique. Néanmoins, dans la suite de cet ouvrage, «informatif» s'opposera parfois à «esthétique» quand il faudra mettre l'accent sur le contenu notionnel des messages pragmatiques: cela n'impliquera aucunement, cependant, que l'écrit artistique est pure forme et qu'il ne communique rien.

Deux raisons supplémentaires ont joué en faveur de «pragmatique». Cette épithète s'applique à «ce qui est susceptible d'applications pratiques, qui concerne la vie courante» (*Petit Robert*). Par leur finalité, les textes regroupés sous cette étiquette présentent, en effet, le caractère commun d'avoir généralement une application pratique ou immédiate. Ce sont des instruments de communication plus ou moins éphémères tout au moins quant à la «durée de vie utile», si l'on peut dire, de leur contenu. De ce point de vue, ils sont «utilitaires», alors que les textes littéraires sont, en général, plus gratuits, plus désintéressés, sans être moins nécessaires pour autant. La *finalité* de l'un et l'autre est différente.

La deuxième raison qui a pesé dans la balance en faveur de «pragmatique» est le fait que, dans la terminologie des logiciens, ce terme s'applique à l'usage du langage par des interlocuteurs en situation réelle de communication. Bien que la traduction ne concerne que les textes écrits et non les productions orales ou énonciations (alors que c'est le cas de l'interprétation), on peut dire que la pragmatique se situe au niveau de la parole au sens saussurien, tandis que la syntaxe et la sémantique relève de la langue en tant que système: certains linguistes considèrent même que la pragmatique — études des énonciations — ne relèvent pas de leur domaine d'analyse. Nous verrons que la réflexion sur la théorie et la didactique de la traduction déborde largement les préoccupations des linguistes axées principalement sur les règles combinatoires des symboles du langage, la syntaxe, et la confrontation de ces symboles avec la réalité ou les symboles d'une autre langue, la sémantique. Le traducteur pour sa part doit tenir compte de l'origine du texte à réexprimer, de sa nature et du public visé (les futurs lecteurs). Le théoricien et le didacticien de la traduction ne peuvent donc pas limiter leur analyse du phénomène de la traduction aux seules composantes linguistiques des textes, il leur faut absolument déborder sur la pragmatique afin d'inclure dans l'analyse du processus de la traduction

les compléments cognitifs et situationnels non manifestes dans les signes linguistiques.

Pour ces deux raisons, — la première découle de la nature des messages choisis pour l'initiation, la seconde, des fondements théoriques de la méthode, — l'appellation «textes pragmatiques» nous a semblé la plus satisfaisante. Ces écrits regroupent, à titre d'exemple, les articles de presse, la correspondance générale, les brochures explicatives non techniques, la documentation touristique, les rapports et documents officiels, bref, tout texte général traitant de pollution, santé physique, consommation, drogue, loisirs, économie, sports et autres domaines d'activités analogues. (Voir l'Appendice V — Choix de textes pragmatiques).

Les écrits pragmatiques se distinguent des autres genres de textes (littéraires, bibliques) par un certain nombre de traits caractéristiques. L'anonymat, par exemple. Le message n'étant pas centré sur son auteur comme dans le cas d'une œuvre littéraire, mais sur une réalité plus ou moins objectivée, les textes pragmatiques sont souvent anonymes et, dans bien des cas, il n'est d'aucune utilité pour le traducteur d'en connaître le rédacteur. Toutefois, le sens de ce qui est écrit pourra s'interpréter différemment selon que le rédacteur, anonyme ou non, est le porte-parole officiel d'une compagnie d'assurance ou le représentant d'assurés lésés dans leurs droits. L'auteur d'un texte pragmatique n'est pas une pure abstraction. Il arrive même qu'il soit utile et parfois indispensable de le connaître. Dans le cas d'un journaliste engagé, il peut être important de connaître ses «allégeances» politiques, son expérience professionnelle et le ton habituel de ses écrits: ces renseignements peuvent faciliter l'interprétation de ses articles. Sans cette connaissance, des allusions, des sous-entendus ou l'ironie se cachant sous les mots risquent d'échapper au traducteur. L'essentiel de certains messages reste parfois informulé. La traduction de tels écrits est périlleuse parce qu'il faut faire passer en langue d'arrivée non seulement ce qui est dit, mais aussi ce qui n'est que suggéré.

Le choix des textes est inévitablement subjectif. L'absence de critères objectifs permettant d'évaluer avec exactitude les difficultés de traduction d'un texte et le rythme auquel progresse un groupe d'étudiants oblige l'enseignant à se fier à son intuition et à son expérience du métier et de l'enseignement pour choisir les textes les plus pertinents du point de vue pédagogique². Cette difficulté est atténuée dans la mesure où la méthode décrite ici ne repose pas exclusivement sur la traduction ou la correction de textes choisis au hasard. Les notions jugées essentielles pour la compréhension du phénomène de la traduction sont

² La notion de difficulté de traduction est statistique et subjective. Voir *infra*, p. 110. Il y a place en didactique pour des recherches sur l'évaluation de la difficulté des textes et sur la façon d'établir une progression de l'enseignement dans un programme d'études. Pour ce faire, la traductologie doit devenir expérimentale.

exposées dans la Partie II (Aspects pratiques) qui pourrait constituer le point de départ d'un véritable *Manuel pratique de traduction*. Dans cette deuxième moitié de l'ouvrage, la systématisation de l'enseignement prend la forme d'exercices portant sur des difficultés spécifiques au transfert interlinguistique, non pas du point de vue des solutions qu'elles appellent, mais de la démarche intellectuelle qu'elles supposent.

Les textes généraux

La compréhension des messages ou portions de messages (qui recevront le nom d'« unités textuelles » voir *infra*, p. 150) servant à illustrer des aspects du maniement du langage ne doit pas exiger des candidats-traducteurs des connaissances techniques ou spécialisées particulières. L'initiation à la traduction ne se confond pas avec l'assimilation de connaissances encyclopédiques. Cet aspect de la formation est assuré par des cours de culture générale dans la plupart des programmes. Bien que la fonction première d'un texte pragmatique soit de transmettre une information, le cours d'introduction n'a pas pour but principal de la faire assimiler par les apprentis-traducteurs. Il n'a pas pour objet non plus un enrichissement du vocabulaire technique ni l'étude systématique des notions et de la phraséologie d'un domaine de spécialité. Cela doit se faire dans des cours plus avancés.

Aussi, afin de simplifier au maximum les modalités de réalisation de l'activité traduisante, les écrits technico-scientifiques ou trop spécialisés sont exclus du domaine de la méthode. Ces messages sont *caractérisés* par rapport à la langue commune. La difficulté de leur traduction, indépendamment des aptitudes de ceux qui les traduisent, tient à leur contenu technique. Bien qu'il soit inexact de croire que la traduction technique comporte uniquement des difficultés de vocabulaire, la connaissance des réalités auxquelles renvoie la terminologie spécialisée constitue un obstacle qui complique inutilement l'apprentissage du maniement du langage dans un cours d'initiation. *Trop souvent, on a tendance à rendre le processus de la traduction responsable de difficultés qui sont dues à l'ignorance des choses.* Il est donc capital, d'un point de vue méthodologique, de dissocier les difficultés d'apprentissage liées aux connaissances préalables à l'exécution de l'opération elle-même, et l'utilisation proprement dite du langage. Les innombrables problèmes engendrés par un savoir déficient relèvent de la pédagogie générale de la traduction et de la conception des programmes, mais non spécifiquement du cours d'initiation. D'ailleurs, le meilleur des cours d'introduction ne réussira jamais à combler une carence grave de connaissances encyclopédiques. La culture générale ne s'enseigne pas en quatre-vingt-dix heures.

Textes formulés selon les normes de la langue écrite

Contrairement à l'interprétation, la traduction s'exerce essentiellement sur des textes écrits et la présente méthode se limite aux textes destinés à être lus et non « dits ». L'exclusion de ces derniers se justifie du fait que la communication écrite obéit à des règles qui ne sont pas tout à fait celles de l'oral. Le premier souci d'un dialoguiste, par exemple, est de produire un texte prononçable et proche de la langue commune parlée spontanément ; on demande au traducteur de livrer un message lisible.

La parole et l'écriture sont deux activités qui ne se déroulent pas dans les mêmes conditions. La langue écrite est plus soucieuse de correction que la langue parlée ; elle est aussi plus serrée, plus concise, plus ordonnée. Soumise à une syntaxe rigoureuse, elle se plie aux règles de grammaire, d'orthographe et de ponctuation. Le bon rédacteur recherche l'expression juste, évite les pléonasmes, fuit les répétitions qui alourdissent son style. Il cherche à donner à son texte le plus de cohésion possible en enchaînant logiquement les idées et les phrases.

La traduction de textes pragmatiques exige en outre la connaissance des « langages codifiés » caractérisés par des formules figées pour lesquelles il existe généralement un équivalent stéréotypé dans la langue d'arrivée. Il faut, bien entendu, que les deux langues soient proches par leur structure et la culture qu'elles véhiculent ; c'est le cas de l'anglais et du français. La forme de ces textes « codifiés » est plus ou moins imposée par des règles de rédaction. Dans un texte juridique, la formule « *Know all by these that...* » a comme équivalent courant en français l'expression figée « Sachez tous par les présentes que... » On pourrait multiplier les exemples de ce genre entre le français et l'anglais. Nous verrons, toutefois, que toutes les notions présentes dans les textes ne sont pas figées dans des locutions consacrées qu'il suffit d'apparier quand on traduit.

Dans certains types de message, il est fait un usage de marques stylistiques et de structures syntaxiques particulières telles que les inversions passives dans les notes de services ou les instructions : « Il est recommandé aux membres du personnel de... » ou « Les membres du personnel sont priés de... » Choisie arbitrairement pour des raisons de clarté ou d'uniformité de présentation, la forme joue le rôle de « moule » dans le cas de ces messages « standardisés ». Les posologies, avis de concours, lettres commerciales, notices d'entretien, devis descriptifs, polices d'assurance, textes de loi se présentent dans une forme imposée par la tradition et facilement reconnaissable. *Certains textes de service présentent donc des caractéristiques pouvant être isolées, analysées et enseignées plus ou moins systématiquement.* Une méthode d'enseignement de la traduction de textes pragmatiques doit tenir compte de ce particularisme. La distinction entre un texte « standardisé » et un texte

qui ne l'est pas correspond à une différence de dosage de formules consacrées et d'énoncés spontanément formulés.

Le discours oral, par contre, se déroule à la vitesse de la pensée spontanée. Il est marqué, à des degrés divers, par des hésitations, une accumulation de mots inutiles, des phrases inachevées, une certaine pauvreté de vocabulaire. Les développements y suivent souvent une ligne incertaine. Les énoncés sont parfois maladroits ou franchement incorrects au regard des normes de l'écriture³. À des sujets pluriels peuvent répondre des verbes singuliers, par exemple. Le sens d'un discours oral est, cependant, parfaitement clair à l'audition, car il s'intègre dans un contexte situationnel et cognitif. L'auditeur supplée aux faiblesses d'élocution; plus exactement, il suit le fil de la pensée sans s'arrêter à la gangue formelle des énoncés successifs. C'est à la suite d'une transcription que l'on constate les faiblesses structurales et lexicales de l'élocution spontanée par rapport à l'écrit. Un discours oral couché sur papier perd une bonne part de sa force expressive. Le stylo ou la machine à écrire momifient la parole. Aussi n'écrit-on jamais tout à fait comme on parle et *vice versa*. L'écrit impose une double réflexion, une maturation plus complète de la pensée. Sans jouer sur les mots, on peut même affirmer que la qualité de cette *maturation*, en traduction, n'est pas sans rapport avec la *maturité* intellectuelle du sujet traduisant.

Deux interlocuteurs en situation peuvent se permettre de nombreuses ellipses. Un seul mot peut évoquer tout un ensemble de circonstances et de faits si l'un et l'autre partagent le même savoir. Dans la langue écrite, au contraire, le contexte est entièrement linguistique; le traducteur n'est jamais en situation par rapport au contenu du texte qu'il traduit, contrairement à l'interprète de conférence qui peut, dans certains cas, «interpréter» un geste de la main, une intonation, une mimique du visage. L'écrit se distingue donc de l'oral par son caractère

³ Les linguistes qui ont évalué la grammaticalité du langage parlé semblent être arrivés à la conclusion qu'il ne faut pas exagérer le caractère prétendument agrammatical de la conversation libre. «*The ungrammaticality of everyday speech appears to be a myth with no basis in actual fact. In the various empirical studies we have conducted, the great majority of utterances — about 75 percent — are well-formed sentences by any criterion. When rules of ellipsis are applied and certain universal editing rules to take care of stammering and false starts, the proportion of truly ungrammatical and ill-formed sentences falls to less than two percent. When nonacademic speakers are talking about subjects they know well — narratives of personal experience — the proportion of sentences that need any editing at all in order to be well-formed drops to about ten percent. I have received confirmation of this general view from a great many other linguists who have worked with ordinary conversation. The myth of the ungrammaticality of spoken language seems to have two sources, data taken from the transcripts of learned conferences, where highly educated speakers are trying to express complex ideas for the first time, and the usual tendency to accept ideas that fit into our frame of reference without noticing the data with which we are surrounded.*» William Labov, *Sociolinguistic Patterns*, p. 203.

plus formellement explicite et structuré. Le rédacteur ne peut pas toujours présumer que tous ses futurs lecteurs partagent un savoir identique. Il lui faut, par conséquent, multiplier les énoncés et les présenter clairement pour fournir tous les éléments pertinents à la bonne intelligence de son message. L'écrit est un mode de communication unidirectionnel. Les équivoques non délibérées sont autant d'échecs de communication.

Enfin, les textes pragmatiques sont soumis parfois à des contraintes d'espace: citons, à titre d'exemples, les formulaires, les catalogues, l'étiquetage bilingue et les traductions juxtalinéaires. Cet autre trait distinctif peut donner lieu à des exercices divers et très formateurs dans un cours pratique de traduction. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Sens anglais-français

Le domaine de la méthode est l'anglais et le français et, plus précisément, la traduction française de textes anglais. Les objectifs du cours d'initiation de même que les exercices pratiques qui leur sont associés sont destinés spécifiquement à l'apprentissage dans le sens anglais-français. Cette limitation découle de préoccupations pratiques. Le processus intellectuel de l'extraction du sens et de sa reformulation dans une autre langue est sûrement identique quelles que soient les langues en cause, car ce processus n'est pas différent du fonctionnement même du langage. Personne tout au moins n'a encore démontré que la traduction entre diverses paires de langues met en jeu différents processus cognitifs et mémoriels. Les divergences dont une méthode d'enseignement doit tenir compte apparaissent au niveau des difficultés concrètes de transposition: « un problème donné de traduction n'est pas le même entre deux langues *dans les deux sens*⁴ ». Autrement dit, la reformulation interlinguistique d'un message ne s'opère pas avec les mêmes outils linguistiques ni avec la même économie de moyens, chaque groupe linguistique ayant développé un réseau d'habitudes langagières qui lui est propre. Dans la suite de cet ouvrage, la langue de départ sera la langue seconde du traducteur, celle de laquelle il traduit, tandis que la langue d'arrivée sera sa langue maternelle, celle vers laquelle il traduit normalement et devrait toujours traduire idéalement. L'anglais sera ici la langue originale, le français, celle de la traduction.

* * *

⁴ Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, p. 240. (Souligné dans le texte).

Exclusion des textes littéraires

Nous avons vu jusqu'ici que dans un souci de simplification des modalités de réalisation du processus de la traduction, tout genre de traduction trop caractérisé est exclu du domaine de la méthode. Cette exclusion au profit des écrits généraux pragmatiques s'applique aussi aux textes littéraires. Cette élimination *a priori* appelle une justification puisque la grande majorité des études consacrées jusqu'ici à la traduction ont porté sur la traduction dite artistique. Elle ne doit pas être interprétée, cependant, comme un jugement dépréciatif sur la valeur pédagogique de la traduction esthétique dans un programme de traduction. Elle est essentiellement inspirée par des considérations d'ordre méthodologique liées au séminaire d'initiation. La justification de cette exclusion permettra de cerner de plus près la notion de textes pragmatiques.

A) *Nature des textes artistiques*

Six paramètres peuvent servir à définir (sommairement) le texte artistique.

a. Dans une œuvre littéraire, l'écrivain communique *sa vision du monde*, sa perception personnelle de la réalité qu'il choisit de décrire. Parlant toujours en son nom propre, il exprime *ses* sentiments, *ses* réactions, *ses* émotions. «[...] in informative communication, note Eugene A. Nida, *the focus is primarily on the message, in expressive communication it is on the source*⁵», c'est-à-dire l'auteur lui-même. L'intensité et l'unité d'une œuvre dépendent de la cohérence de l'ensemble des impressions subjectives ponctuelles qui en fixent l'atmosphère générale. En conséquence, la fonction expressive du langage prédomine dans l'écrit littéraire.

b. Une œuvre d'imagination et de création recèle aussi un *pouvoir d'évocation*. Tout le contenu du message n'est pas explicitement formulé. Une grande portion du sens reste informulée. D'où l'importance capitale du jeu des connotations dans ce type d'écrits. Une succession de mots, le rythme des phrases, les sonorités peuvent porter une charge évocatrice que le traducteur est tenu de rendre parce que celle-ci est pertinente au message. En poésie, où cet apport de la forme est le plus manifeste, les sonorités des vers, les harmonies, les allitérations complètent l'évocation suscitée par le sens. En outre, certaines œuvres portent en elles toute une symbolique.

c. L'œuvre littéraire *valorise la forme*. «L'art soigne la forme pour donner une enveloppe unique, originale et esthétique à un contenu⁶.» Le langage n'y est pas seulement un moyen pour communiquer,

⁵ «A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation», p. 48.

⁶ Tatiana Slama-Cazacu, *Langage et contexte*, p. 150.

comme dans le cas des textes pragmatiques, il est aussi une fin. Plus que dans tout autre genre d'écrits, la forme fait corps avec le fond. La prose artistique et la poésie cherchent plus à émouvoir qu'à simplement communiquer. L'écrivain fait un usage personnalisé de la langue et, à la limite, son style devient le reflet de sa personnalité. Fuyant les clichés éculés, indices d'une pauvreté d'imagination et d'une faiblesse de composition, il invente des métaphores, produit des alliances inusitées de mots, renouvelle les images. L'écrivain valorise la forme parce qu'il cherche à faire découvrir le monde sous un autre jour.

Pour illustrer ces trois premiers traits caractéristiques des écrits littéraires, on ne saurait citer meilleur exemple qu'un extrait de *A Portrait of the Artist as a Young Man* dans lequel James Joyce décrit comment Stephen Dedalus rencontre la beauté sous la forme d'une fillette se tenant debout dans un ruisseau.

A girl stood before him in midstream, alone and still, gazing out to sea. She seemed like one whom magic had changed into the likeness of a strange and beautiful seabird. Her long slender bare legs were delicate as a crane's and pure save where an emerald trail of seaweed had fashioned itself as a sign upon the flesh. Her thighs, fuller and soft-hued as ivory, were bared almost to the hips, where the white fringes of her drawers were like feathering of soft white down. Her slate-blue skirts were kilted boldly about the waist and dovetailed behind her. Her bosom was a bird's, soft and slight, slight and soft as the breast of some dark-plumaged dove. But her long fair hair was girlish; and girlish, and touched with the wonder of mortal beauty, her face⁷.

La réalité décrite dans ce passage est transmuée par le symbolisme. La fillette porte en elle la symbolique de l'oiseau: *She seemed like one whom magic had changed into the likeness of a strange and beautiful seabird; long slender bare legs; The white fringes of her drawers were like feathering of soft white down; Her slate-blue skirts were ... dovetailed behind her*. L'auteur communique son impression subjective (*vision du monde*) de la découverte de la beauté en évoquant en filigrane (*charge évocatrice*) l'image de l'oiseau, synonyme chez lui « de liberté, de départ vers la pureté et la beauté⁸ ». La richesse rhétorique de ce passage (*valorisation de la forme*) est incontestable. Outre une recherche évidente dans le choix du vocabulaire et la structuration du passage (l'auteur décrit d'abord les *jambes* de la fillette, puis ses *cuisses*, ses *jupes relevées* et maintenues à la *taille*, sa *poitrine*, et enfin ses longs *cheveux blonds* et son *visage*), on note un chiasme vers la fin de l'extrait: *soft and slight, slight and soft*, de même qu'une répétition et une rupture de l'ordre fondamental des mots: *But her long fair hair was girlish; and*

⁷ James Joyce, *A Portrait of the Artist as a Young Man*. New York. The Viking Press [c 1916]. 1956, p. 171. Daniel Gouadec a donné dans *Comprendre et traduire* (Paris, Bordas, 1974, pp. 114-130) une traduction commentée de ce passage.

⁸ Daniel Gouadec, *ibid.*, p. 114.

girlish, and touched with the wonder of mortal beauty, her face. Devant une telle description, le traducteur s'interdit toute faute de goût et est contraint de faire passer dans sa traduction tous les écarts lexicaux ou rhétoriques (par rapport à la langue commune de communication) introduits délibérément dans ce texte artistique.

Trois autres traits distinguent l'œuvre littéraire.

d. Sa *non-univocité*. Plus une œuvre est riche, plus les plans s'y superposent, plus elle prête à de multiples interprétations. Son sens ne sera pas tout à fait le même pour chacun des lecteurs, comme si les mots d'une œuvre revêtaient une propriété kaléidoscopique.

e. L'écrit littéraire est aussi marqué d'une certaine *intemporalité*. Bien qu'elles soient le produit et le miroir d'une époque, les grandes œuvres franchissent le temps et l'espace. Si on les retraduit périodiquement, c'est pour en préserver le contenu en en rajeunissant la forme. « *A thing of beauty is a joy forever* », a écrit le poète Keats.

f. Enfin, l'œuvre d'art résiste à l'usure du temps parce qu'elle renferme des *valeurs universelles*. On relit les œuvres littéraires anciennes non uniquement pour leurs qualités esthétiques, mais aussi parce que leurs thèmes n'ont pas vieilli. L'amour, la mort, la religion, la misère humaine, l'angoisse existentielle, les relations interpersonnelles sont des thèmes universels et de tous les temps.

Tels sont, très sommairement décrits, ce qui nous semble constituer les six principaux traits distinctifs d'une œuvre littéraire. Les trois derniers présentent un intérêt moindre que les trois premiers du point de vue de la traduction en tant qu'opération sur le langage. Pour justifier l'exclusion de ce type de textes de l'initiation à la traduction, il reste à montrer en quoi les textes pragmatiques diffèrent des écrits esthétiques.

B) *Nature des textes pragmatiques*

Plus on s'éloigne de la « littérature d'art » pour se rapprocher des écrits pragmatiques, plus diminue la part de subjectivité et plus la problématique de la traduction est centrée autour de l'efficacité de la transmission d'une information. Grosso modo, on passe d'un langage plutôt connotatif à un langage plutôt dénotatif. « *The basic difference between the artistic and the non-literary is that the first is symbolical or allegorical and the second representational in intention; the difference in translation is that more attention is paid to connotation and emotion in imaginative literature*⁹. » La traduction littéraire poursuit un idéal de fidélité et de beauté à travers des formes d'expression souvent renouvelées, tandis que le traducteur de textes informatifs communique un message dans un souci de fidélité et d'efficacité. La réussite de la com-

⁹ Peter Newmark, « The Theory and the Craft of Translation », p. 8.

munication esthétique se mesure à la concordance plus ou moins grande établie entre la forme et le contenu et les réactions cognitives et affectives produites sur les lecteurs¹⁰. En traduction informative, l'exigence esthétique cède le pas aux contraintes de clarté, de rigueur d'expression et de respect des règles de rédaction.

Une œuvre de création est rarement conçue en fonction des lecteurs. L'écrivain ne se demande pas d'habitude si ses futurs lecteurs comprendront rationnellement tel mot ou saisiront telle image ni comment il doit décrire les faits pour être le mieux compris. Il vit cependant une alternance de création/réception. Il écrit pour le lecteur qu'il est et qui est, à ses yeux, le lecteur absolu. L'œuvre est à découvrir par tous les autres lecteurs. Il en va autrement du rédacteur de textes pragmatiques qui adapte plus ou moins ce qu'il a à dire en fonction de la nature du message et de ses destinataires. Le texte pragmatique est didactique. Le traducteur doit donc, lui aussi, se soucier des destinataires. Devant un texte à traduire, son attitude ne sera pas tout à fait la même que celle d'un traducteur littéraire.

Enfin, certains écrits pragmatiques réunissent bon nombre des qualités stylistiques d'une œuvre littéraire. Le bon journaliste, par exemple, fait plus que simplement rapporter des faits. En soignant le style de ses articles, il réussit à recréer l'atmosphère dans laquelle ont baigné les événements qu'il relate. Par leur style, ses articles se situent à mi-chemin entre les messages purement factuels (procès-verbal, texte de loi, mode d'emploi, traité de chimie ou de médecine) et les écrits artistiques (roman, poème, nouvelle, épopée). Leurs qualités purement stylistiques ne suffisent pas, cependant, à les faire basculer dans le domaine littéraire. Comme nous l'avons vu, la forme n'est qu'une des composantes d'une œuvre de création. Dans dix ou vingt ans, personne ne relira la description de la rencontre historique et spectaculaire Sadate-Begin parue dans tous les journaux du monde. Sauf les historiens. Ces textes leur seront utiles, car ils les informeront sur le « climat » des relations israélo-arabes à un moment donné de l'histoire. Même si leur style est d'une haute tenue, ces articles de presse n'en demeureront pas moins des textes pragmatiques. Leur fonction principale est de renseigner. Platement ou avec brio, là est toute la différence.

En somme, le texte pragmatique se distingue du littéraire par les traits suivants: *il est plus dénotatif que connotatif, il renvoie à une*

¹⁰ Les textes publicitaires sont sans doute les messages pragmatiques qui se rapprochent le plus des écrits littéraires en ce sens qu'ils cherchent à toucher la sensibilité linguistique d'une population donnée par une exploitation habile et souvent humoristique de procédés stylistiques relevant de l'écriture. On peut citer comme exemples, les graphies fantaisistes: «L'eau Perrier, c'est l'eau-ptimiste»: la répétition: «Le cadeau qui plaît, plaît, plaît aux jeunes filles»: l'allitération: *Better Because it's Bigger* (tablette de chocolat): la déformation de dictons, proverbes, maximes: *A sprinkle a day keeps the bad odors away* (annonce d'un antisudorifique fondée sur la déformation du dicton populaire *An apple a day keeps the doctor away*).

réalité plus ou moins objectivée, il a pour but principal de communiquer une information, il donne lieu généralement à une seule interprétation, il se formule parfois dans un « langage codifié », il a une utilité immédiate et souvent éphémère et, enfin, il est plus ou moins didactique.

Les écrits littéraires sont en outre exclus du domaine de l'initiation pour les raisons pédagogiques suivantes :

— *premièrement*, la traduction littéraire est un genre caractérisé, tout comme la traduction technico-scientifique ou spécialisée, mais pour des raisons différentes. Elle est caractérisée par la surcharge esthétique s'ajoutant au contenu purement référentiel d'une œuvre. La langue littéraire est sans doute la plus raffinée et la plus difficile à manipuler pour le traducteur. Par ses idiosyncrasies lexicales et stylistiques, elle s'écarte de la langue courante et des formes usuelles de rédaction et met à rude épreuve la compétence du traducteur et, *a fortiori*, celle des candidats-traducteurs.

— *deuxièmement*, sans minimiser l'importance de l'analyse linguistique intervenant en traduction littéraire, et sans aller non plus jusqu'à affirmer comme Edmond Cary que « la traduction littéraire n'est pas une opération linguistique /mais/ une opération littéraire¹¹ ». il faut reconnaître tout de même que la pratique de ce genre exige du traducteur une *compétence* littéraire. Celle-ci est une sensibilité à l'art acquise par le commerce des œuvres marquées d'une préoccupation esthétique. Cette forme d'empathie permet de percevoir tout le poids des sentiments, la résonance des mots et le symbolisme des images, bref, de rendre tout l'aspect proprement artistique d'une œuvre. On comprend alors que le traducteur doit avoir des affinités avec l'écrivain, la traduction artistique étant un « acte d'amoureuse collaboration¹² », selon l'expression de Maurice-Edgar Coindreau. *La seule qualité de bon rédacteur ne suffit pas pour traduire une œuvre littéraire.*

— *troisièmement*, il serait anti-pédagogique de fonder une méthode d'initiation à partir de textes dont le registre est le plus éloigné de la langue des messages pragmatiques, ceux-là mêmes qui constituent l'écrasante majorité des textes que les futurs traducteurs auront à traduire une fois sur le marché du travail, ceux-là mêmes qui ont rendu nécessaire la création d'écoles de traduction.

— *quatrièmement*, tous les apprentis-traducteurs ne maîtrisent pas le registre littéraire à leur entrée à l'université. L'expérience prouve même que leur connaissance de la langue écrite courante et leur aptitude à la rédaction ne sont pas exemptes de lacunes. Une méthode d'enseignement réaliste doit tenir compte de ces insuffisances.

— *cinquièmement*, l'exclusion des textes littéraires permet de concevoir l'enseignement pratique de la traduction comme un apprentissage

¹¹ « Comment faut-il traduire ? » cité par Georges Mounin, *op. cit.*, p. 13.

¹² *Mémoires d'un traducteur*, p. 137.

de la communication « fonctionnelle » et le traducteur comme un rédacteur qui n'est pas maître de l'agencement des idées d'un texte, mais à qui l'on confie la reformulation de ces idées. De ce point de vue, le traducteur est un artisan de la forme, un rédacteur de seconde main. Ce parti pris méthodologique permet d'accorder une place prépondérante à deux des quatre principales fonctions du langage, celles de communication notionnelle et d'instrument de la pensée logique, et de laisser dans l'ombre les fonctions poétique et instrument d'expression de l'affectivité.

Le traducteur de textes pragmatiques n'a pas à se mettre au diapason d'une subjectivité : il se syntonise sur le message lui-même. Il est donc apparu plus simple de structurer l'initiation à la traduction à partir du langage « commercial » et autour des techniques de rédaction, qu'à partir d'une forme de langage aussi spécifique et caractérisé que le langage « poétique ».

Avant de poser les assises théoriques de la méthode et de proposer une définition du maniement du langage écrit, nous allons nous interroger sur la nature du bilinguisme du traducteur et préciser ce qui distingue la traduction scolaire de la traduction professionnelle.

2. LE BILINGUISME DU TRADUCTEUR

Beaucoup de profanes croient qu'il suffit de connaître deux langues pour être en mesure de traduire. Cette conception simpliste explique en partie l'imposture dans laquelle se placent de nombreux « faux » bilingues qui s'improvisent traducteurs professionnels en se croyant aptes à pratiquer d'emblée ce métier. La création d'écoles de traducteurs à travers le monde depuis une trentaine d'années est une reconnaissance implicite du fait que le bilinguisme n'est pas suffisant pour donner à quiconque une compétence de traducteur professionnel. Mais en quoi le traducteur se distingue-t-il du bilingue au sens courant du terme, et sur quels critères faut-il s'appuyer pour évaluer son bilinguisme ? Ces précisions sont indispensables pour orienter la pédagogie de la traduction en général et celle de l'initiation en particulier.

Le bilinguisme

Le bilinguisme est un phénomène complexe dont il n'est pas facile de tracer les contours. On craint en le décrivant d'en donner une définition trop générale ou abusivement restreinte. Bilinguisme et traduction sont proches parents : tous deux sont une manifestation du contact des langues résultant de la communication entre groupes linguistiques. Tout comme la traduction, le bilinguisme souffre de se trouver à l'intersection de plusieurs disciplines sans être considéré comme objet

propre d'études par aucune d'elles. C'est sans doute pourquoi il est encore relativement mal connu tout comme la traduction. La psychologie, la sociologie, la linguistique, la psycholinguistique et la sociolinguistique sont autant de sciences susceptibles d'éclairer ce phénomène universel.

Les deux grands types de bilinguisme, individuel et social, ont reçu des dizaines de définitions¹³. Le premier, celui qui nous intéresse directement ici, suppose la cohabitation de deux langues chez une même personne. Il relève en outre de la parole au sens saussurien, contrairement au bilinguisme social qui relève de la langue. La plupart des auteurs définissent le bilingue comme une personne capable de *s'exprimer* dans une langue seconde. À la notion de bilinguisme est rattachée implicitement, mais non exclusivement, celle de compétence orale: le bilingue est perçu d'abord comme une personne capable de se mouvoir avec plus ou moins d'aisance dans une langue autre que sa langue maternelle. Pour cette raison, le bilinguisme du traducteur échappe à des définitions comme celles-ci: «*Bilingual: speaking two languages interchangeably. The ideal form of bilingualism is when both languages are spoken equally well for all purposes of life*¹⁴.» «Le bilinguisme est l'usage alternatif de deux idiomes que le sujet parlant emploie tour à tour pour les besoins de son expression¹⁵.» Le bilinguisme commence «au point où le locuteur peut produire des énoncés complets et chargés d'un sens dans l'autre langue». La personne bilingue est celle qui peut parler «dans l'autre langue par opposition à celle qui ne ferait que comprendre une autre langue¹⁶». Jules Marouseau définit le bilinguisme comme «le fait de quelqu'un qui se sert couramment de deux langues, sans aptitude marquée pour l'une plutôt que l'autre¹⁷». Ces définitions confirment plus ou moins l'opinion communément répandue selon laquelle on ne sait une langue que si on peut la parler.

Bilingue et traducteur

La connaissance dite active d'une langue étrangère n'est pas une exigence *sine qua non* de la pratique de la traduction (elle n'en est pas

¹³ Monique Beziers et Maurits Van Overbeke en citent plus d'une vingtaine dans *Le bilinguisme, essai de définition et guide bibliographique*; leur relevé n'a aucune prétention d'exhaustivité.

¹⁴ W. Leopold, *Speech Development*, cité par M. Beziers, *op. cit.*, p. 117.

¹⁵ Aurélien Sauvageot, *Problème de la structure interne et du bilinguisme*, cité par *ibid.*, p. 119.

¹⁶ Einar Haugen cité par Aline Charbonneau-Dagenais, dans «Essai de définition du bilinguisme», p. 34.

¹⁷ *Lexique de la terminologie linguistique français, allemand, anglais*, 2^e éd. p. 46.

non plus un empêchement !)¹⁸. En schématisant, on peut dire que, le plus souvent, le bilingue se sert de sa connaissance d'une langue seconde pour communiquer oralement, tandis que le traducteur place cette connaissance au service d'un rédacteur et d'un lecteur qu'il met en communication par l'intermédiaire d'un texte écrit¹⁹. Il en résulte que dans l'exercice de son métier, le traducteur n'élabore jamais spontanément une pensée personnelle et n'émet pas d'idées qui lui sont propres ; il n'a pas la liberté d'articuler à sa guise les pensées qui lui sont livrées sous une forme écrite : il n'est pas maître de leur présentation ni de l'ordonnement d'une argumentation. Par rapport à un original, le traducteur est soumis à des contraintes qualitatives (le sens à réexprimer) et quantitatives (la forme à respecter). Son travail ne consiste pas à « traiter » une information ; il se limite à la reformuler. Le traducteur est donc un bilingue récepteur puisqu'il n'est pas appelé normalement à produire dans la langue seconde le message qu'il traduit.

L'expression est-elle indispensable à la compréhension d'une langue seconde ? L'étude du bilinguisme a montré qu'on ne peut pas mettre sur un pied d'égalité compréhension et expression dans l'évaluation de la connaissance d'une langue seconde, et que la compréhension précède généralement l'expression et l'emporte quantitativement. « En matière de langues, il faut considérer toute compréhension comme une expression virtuelle²⁰. » « En langue maternelle, nos capacités de compréhension dépassent nos capacités d'expression. Cette constatation faite à propos de l'oral, est encore plus vraie dans l'ordre scriptural²¹. »

Le bilingue aurait donc une « connaissance de performance » complète de la langue seconde alors qu'une « connaissance de compréhension » suffit au traducteur. Celui-ci n'a pas à être un bilingue vrai au sens où l'entend Christopher Thiery²², puisque traduire consiste à « DIRE BIEN /par écrit/ DANS UNE LANGUE QU'ON SAIT TRÈS BIEN, CE QU'ON A TRÈS BIEN COMPRIS DANS UNE LANGUE QU'ON SAIT BIEN²³ ». Le traducteur peut faire l'économie, si l'on

¹⁸ Le traducteur est souvent obligé de communiquer avec l'auteur du texte qu'il traduit pour obtenir des éclaircissements indispensables à sa compréhension. Il lui faut donc pouvoir s'exprimer dans la langue du client. Cette exigence est liée, cependant, à l'exercice de la profession et non à l'activité traduisante proprement dite.

¹⁹ ... « au traducteur on demande de redire, d'être une oreille qui parle, une main au service d'une tête qui n'est pas la sienne. » Jacques Perret, « Traduction et parole », p. 14.

²⁰ Monique Beziers, *op. cit.*, p. 105.

²¹ Sophie Moirand, « Approche globale du texte écrit », p. 88.

²² Le bilinguisme vrai « c'est le fait pour un individu d'être pris pour un des leurs par les membres de milieux socio-culturels équivalents de chacune des deux communautés linguistiques auxquelles il appartient ». *Le bilinguisme chez les interprètes professionnels*, p. 8.

²³ Jacques Olivier Grandjouan, *Les linguicides*, p. 227. (En majuscules dans le texte).

peut dire, d'une connaissance orale de la langue du message original à la condition expresse que sa compréhension des formes écrites de celle-ci soit totale. Son activité portant essentiellement sur l'écrit, on voit mal comment le fait de parler couramment une langue seconde le rendrait plus compétent à traduire. Il est rare, cependant, que l'on sache parfaitement une langue sans avoir séjourné dans le pays où cette langue est parlée.

Le bilinguisme du traducteur se caractérise encore et surtout par l'aptitude à maintenir intactes deux structures linguistiques en contact. La traduction est un cas-limite de contact des langues, celui « où la résistance aux conséquences habituelles du bilinguisme est la plus consciente et la plus organisée ; le cas où le locuteur bilingue lutte consciemment contre toute déviation de la norme linguistique, contre toute interférence²⁴ ». Pour évaluer le bilinguisme du traducteur, il serait non pertinent de mesurer l'étendue de son vocabulaire, sa connaissance de la grammaire ou de l'orthographe et encore moins son aisance à s'exprimer en langue seconde. C'est par son aptitude à dissocier deux langues en contact que le traducteur révèle sa connaissance de celles-ci, la maîtrise de son métier, et qu'il se distingue du bilingue au sens courant de ce terme.

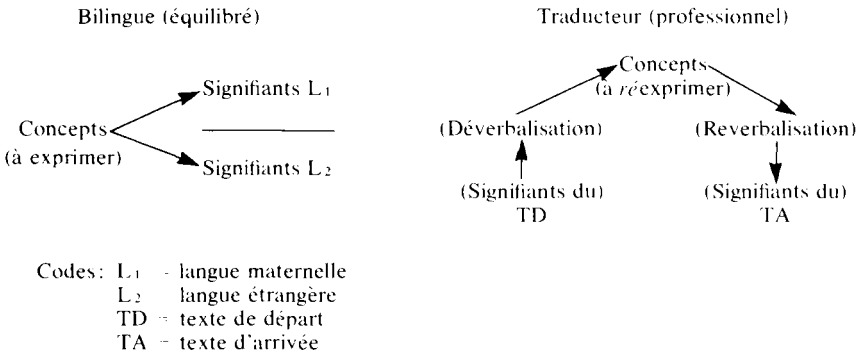
Il est malaisé de suivre le chemin qui va de la conceptualisation à l'expression. Il semble qu'idéalement (car il existe divers degrés de bilinguisme) le bilingue équilibré s'exprimant spontanément dans une langue seconde ne traduit pas. Il ne formule pas son message dans une langue pour le transposer ensuite dans une autre. C'est ce que les instituteurs essaient d'inculquer à leurs élèves en leur enseignant à « penser » directement dans la langue seconde. En réalité, ils cherchent à les habituer à « formuler leurs pensées » en langue seconde, à court-circuiter leur langue maternelle²⁵. Le bilingue ne recourt pas normalement au signifiant/signifié de sa langue maternelle pour atteindre le signifiant/signifié de la langue seconde. Il mobilise directement pour chaque langue des moyens d'expression différents.

Dans l'acte de traduction, par contre, l'appréhension des concepts passe forcément par le signifiant/signifié de la langue originale que le traducteur a sous les yeux. C'est la nature même de la traduction qui l'exige. En simplifiant la représentation schématique du mécanisme de la pensée et de son expression chez le bilingue et chez le traducteur, on peut représenter le rapport entre les concepts et le discours de la façon suivante :

²⁴ Georges Mounin, *op. cit.*, p. 5.

²⁵ Les structures de la pensée ne sont pas moulées sur celles d'une langue, car si tel était le cas, le bilinguisme et la traduction seraient impossibles. D'où la nécessité d'intercaler entre la pensée et le discours un stade non verbal de conceptualisation. Voir Eric Buyssens, « Le langage et la logique — le langage et la pensée » dans *Le Langage*, La Pléiade, pp. 76-90, et Danica Seleskovitch, *Langage, langues et mémoire*. Voir aussi *infra*, « Démontage du processus de traduction », p. 69 et les Tableaux III et IV.

TABLEAU I



L'écrit rendant impossible la spontanéité d'expression, le bilinguisme du traducteur est forcément « conscient et organisé ». C'est une des raisons pour lesquelles la pratique de la traduction exige, même d'un bon bilingue, un apprentissage²⁶. Cet affranchissement de la forme peut s'acquérir en plus ou moins de temps et avec plus ou moins de facilité, selon le talent de chacun. Certaines personnes n'hésitent pas à se déclarer, non sans un brin de vanité, « parfaitement bilingues ». Plus rares sont celles qui oseront s'affirmer « parfaitement unilingues », de peur de passer pour prétentieuses ! Et pourtant, n'est-ce pas ce qu'on exige du traducteur : une connaissance la plus parfaite possible de sa langue maternelle ? N'est-ce pas surtout sur la qualité de la langue d'arrivée qu'il est jugé ? Les enseignants peuvent témoigner que leurs meilleurs candidats en traduction ne sont pas toujours les soi-disant parfaits bilingues. Hilaire Belloc s'est même demandé « *whether a bilingual person has ever been known to make a good translation* »²⁷.

L'apprenti-traducteur

Il est assez facile de diagnostiquer la cause de bon nombre d'erreurs des apprentis-traducteurs : subissant trop fortement la tyrannie des formes étrangères, leur interprétation des énoncés d'un message est incomplète ou fautive et leur analyse contextuelle insuffisante. Leurs traductions restent asservies aux mots et aux structures de l'original. Cette propension au transcodage s'explique par le fait que « l'effort men-

²⁶ « *Facility in translation is not easily come by. [...] Even a bilingual may find it difficult to translate if he has not previously been trained for it.* » B. Kirstein, « Reducing Negative Transfer: Two Suggestions for the Use of Translation », p. 78. Georges Steiner a émis une opinion semblable dans *After Babel*, p. 119.

²⁷ « *On Translation* », p. 38.

tal exigé par une traduction littérale est bien moindre que celui qu'impose une traduction réfléchie²⁸ ». La présence des signes étrangers du texte original gêne la spontanéité de réexpression chez le bilingue qui n'est pas rompu à la gymnastique intellectuelle du transfert interlinguistique. En début de formation, l'étudiant se trouve dans une situation comparable à celle de l'élève en début d'apprentissage d'une langue étrangère. Tous deux doivent s'habituer à se libérer de l'emprise des structures d'une autre langue : le premier, des formes de la langue originale, le second, de celles de sa langue maternelle. Dans les deux cas, il leur faut apprendre à ne pas mettre en relation des structures de surface.

Ce trait du bilinguisme du traducteur a une incidence directe sur le séminaire d'initiation : son objectif général sera de tenter de supprimer l'effet de masque produit par les textes originaux en faisant acquérir aux traducteurs novices une méthode exégétique rigoureuse qui conduise à la découverte des effets de sens rendant le mieux le vouloir-dire de l'auteur du texte à traduire. La performance du traducteur s'exerce indirectement sur la langue originale et directement sur la langue d'arrivée. Par conséquent, le bilinguisme du traducteur se caractérise par un savoir de compréhension de la langue seconde, une connaissance active des formes écrites de la langue d'arrivée et l'aptitude à dégager le sens d'un texte. « *Any old fool, a écrit Peter Newmark, can learn a language, if he has enough determination to do so, but it takes an intelligent person to become a translator, and basically his work is the measure of his intelligence* »²⁹. » On saisira encore mieux la spécificité de l'activité traduisante (fondée sur le maniement du langage) et la difficulté qu'elle pose aux débutants en comparant le processus de la traduction et l'acte verbal spontané (de l'unilingue ou du bilingue équilibré).

Dans l'élocution spontanée, le contenu significatif est associé plus ou moins inconsciemment aux signes linguistiques qui le manifestent : l'apparition des formes chez le locuteur se produit concurremment à la transmission du sens qu'elles extériorisent et, chez l'auditeur, la perception verbale et l'appréhension du sens sont deux processus concomitants. Dans l'acte de communication verbale, le passage de la langue à la parole est inconscient et instantané. Ce n'est qu'exceptionnellement que le locuteur « cherche ses mots » : on peut même se demander si la formule « chercher ses mots » n'est pas un euphémisme pour « chercher ses idées ». Quand une idée est clairement conçue, les mots pour l'exprimer « arrivent aisément ». (Il faut cependant nuancer cette affirmation pour tenir compte des personnes qui n'ont pas l'habitude de s'exprimer verbalement et des types d'intelligence non verbale. Mais ces gens ne s'orientent pas en traduction.)

²⁸ Danica Seleskovitch, *Language, langues et mémoire*, p. 56.

²⁹ « Some Notes on Translation and Translators », p. 85.

Il en va autrement des pensées renfermées dans un texte. Déjà « incarnées » dans des signes linguistiques, elles ont subi une première traduction: la transcription scripturale. Le support des signifiés n'est pas sonore, invisible et évanescent, comme dans l'acte verbal, mais graphique, visible et rémanent. Ayant sous les yeux des idées figées par l'écriture, le traducteur est donc tout naturellement enclin à se laisser distraire par les signes de la langue étrangère au moment de la postulation des équivalences idéiques. La tentation est forte d'attribuer aux formes des mauvais contenus. Il en résulte une distorsion sémantique en langue d'arrivée, une empreinte de la langue originale sur le message traduit. Contrairement au locuteur qui parle spontanément sa langue maternelle, le traducteur doit exercer une vigilance de tous les instants pour résister aux interférences lexicales ou autres.

Sa démarche est sémasiologique/onomasiologique. Traduire consiste, en effet, à dissocier mentalement des notions de leurs formes graphiques afin de leur associer d'autres signes puisés dans un autre système linguistique. L'extériorisation des idées ne peut donc avoir lieu que *consécutivement* à leur appréhension, alors que dans une énonciation spontanée, les signes linguistiques se jumellent inconsciemment et plus ou moins instantanément aux notions formulées. Cela explique qu'on ne traduit pas des textes à la vitesse de la lecture ni de l'audition. La traduction suppose une double réflexion. Peut-on affirmer pour autant que la réexpression des pensées d'autrui transcrites sur papier est plus exigeante intellectuellement que la formulation des siennes propres?

En somme, le bilinguisme oral et complet (apparenté à l'acte verbal spontané) du bilingue a peu de rapport avec le bilinguisme écrit du traducteur. La connaissance d'usage d'une langue seconde acquise par le premier correspond, chez le second, à un savoir de compréhension du point de vue de la langue maternelle, le traducteur est assimilable à un rédacteur puisque l'un et l'autre sont astreints aux mêmes règles exigeantes de la composition. Nous y reviendrons. Pour l'instant, il reste à examiner si l'apprentissage pur et simple des langues peut constituer la base de l'enseignement de la traduction et contribuer au développement des traits distinctifs du bilinguisme du traducteur. Il faudra aussi se demander si la pédagogie de la traduction se confond avec la traduction pédagogique.

3. TRADUCTION SCOLAIRE ET TRADUCTION PROFESSIONNELLE

Il suffit d'ouvrir les *Livrets des étudiants* des écoles de traduction pour constater que la « maîtrise » d'au moins deux langues figurent toujours au nombre des conditions d'admission. Cette exigence n'est-

elle pas encore une reconnaissance implicite du fait que le savoir linguistique est un *préalable* à la pratique et à l'apprentissage de la traduction ? On ne peut donc pas minimiser l'importance de ce savoir en croyant comme un personnage peu éclairé de Diderot qu'« il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point³⁰ ».

Les points de départ et d'arrivée de l'activité traduisante sont linguistiques. Aussi, plus la maîtrise des langues est grande, plus faibles sont les risques d'incompréhensions et d'interférences au moment de la reformulation du sens d'un message. Il est donc normal et même souhaitable que des cours de perfectionnement en langues seconde et maternelle figurent en bonne place dans les programmes de traduction. On aurait tort de croire, cependant, que la didactique de la traduction se ramène à l'acquisition de connaissances linguistiques et aux exercices pédagogiques en usage en enseignement des langues.

Ce premier chapitre consacré à la délimitation du domaine de la méthode serait incomplet s'il y manquait un essai de démarcation de la traduction professionnelle et de la traduction scolaire³¹. Pour assigner des objectifs spécifiques au séminaire d'initiation, il est essentiel de bien distinguer ces deux types de traduction. Précisons, enfin, qu'il ne sera aucunement question, dans les pages qui suivent, de la valeur respective des méthodes en usage en didactique des langues (grammaire-traduction, directe, audio-orale, audio-visuelle) et qu'aucun jugement ne sera porté sur la pertinence des exercices controversés de traduction en apprentissage d'une langue étrangère.

La traduction scolaire

La traduction scolaire, aussi appelée traduction pédagogique, est une méthode destinée à faciliter l'acquisition d'une langue ou, pratiquée à un niveau supérieur, à perfectionner le style. Elle n'est jamais une fin en soi, mais toujours un moyen. « L'enseignement se sert de la traduction, il ne la sert pas³². » En fait, pour éviter toute ambiguïté, il est plus juste de désigner ces exercices de traduction par les vocables « thème » et « version », puisque ceux-ci « définissent un type tout à fait particulier de traduction : la traduction comme exercice pédagogique³³ ».

Dans l'enseignement secondaire, la version est avant tout un exercice de français centré sur la justesse de l'expression. Elle permet aussi

³⁰ *Les Bijoux indiscrets*, Paris, Granier-Flammarion, 1968, p. 225.

³¹ Cette distinction s'impose en raison de la croyance qui persiste dans certains milieux selon laquelle l'enseignement de la traduction recouvre celui des langues. C'est une conception simpliste et erronée qu'il faut combattre. Nous verrons que les axes de la pédagogie de la traduction, tout au moins ceux de l'enseignement pratique, ne sont pas ceux de la didactique des langues.

³² Edmond Cary, *La traduction dans le monde moderne*, p. 167.

³³ Jean-René Ladmiral, « La traduction dans l'institution pédagogique », p. 17.

de vérifier la compréhension de la langue seconde étudiée; les contresens, faux sens et non-sens révèlent différents niveaux d'incompréhension. Le thème, pratiqué en début d'apprentissage, a pour but principal la fixation des structures de la langue seconde; il est à ce stade beaucoup plus un exercice de grammaire qu'une traduction. Au niveau intermédiaire, il peut porter sur l'acquisition de vocabulaire ou sur la morphosyntaxe. Les exercices élémentaires ou intermédiaires de thème et de version ne sont pas organisés généralement autour d'un message ayant une valeur réelle de communication, mais autour des formes linguistiques: ce sont des exercices de «transcodage» (voir *infra*, «Traduction et transcodage», p. 58). Qui ne se souvient pas des phrases classiques *This is a pencil, My tailor is rich. His name is John* de l'initiation à une autre façon de dire? Ou encore des listes de mots hors contexte qu'il faut «traduire». Cette activité de «traduction» s'apparente à une recodification de la langue maternelle au moyen des signes d'une langue étrangère partiellement connue. Enfin, à un niveau beaucoup plus avancé, le thème littéraire est conçu comme un exercice stylistique d'enrichissement des ressources d'expression en langue étrangère. Le thème n'est alors qu'une «version à l'envers», selon l'expression de Jean-René Ladmiral.

La traduction professionnelle

La pédagogie de la traduction poursuit des objectifs différents. Il ne s'agit plus de fixer des structures, ni de parfaire la connaissance d'une langue (maternelle ou étrangère), ni même d'améliorer son style. «La traduction proprement dite vise à la production d'une performance pour elle-même, /tandis que/ la traduction pédagogique est seulement un test de performance³⁴.» Le traducteur de métier ne traduit pas des mots ou des phrases *in abstracto*, mais toujours des textes réels destinés à un public défini. Ces messages sont «circonstanciés» et se plient à des contraintes multiples découlant, non plus de l'institution pédagogique, mais, cette fois, du rédacteur, de la nature du texte et des destinataires. La traduction professionnelle exige donc du traducteur qu'il comprenne avant de traduire, car la raison d'être de toute traduction est de faire comprendre. Elle n'a pas pour but de vérifier la compréhension, comme en didactique des langues. La véritable traduction doit au contraire triompher de toutes les difficultés d'un message, car celui-ci est porteur d'une information précise. C'est pourquoi «seule, en fait, mérite le nom de traduction [...]/ la «traduction libre», c'est-à-dire celle qui remplace la totalité d'un énoncé par un autre énoncé présentant les mêmes caractéristiques d'adéquation à la totalité de la situation³⁵». Dans cette opti-

³⁴ *Ibid.*, p. 18.

³⁵ Maurice Pergnier, «Traduction et théorie linguistique», p. 37.

que fonctionnelle, la traduction obéit à des impératifs de communication.

Ce serait une erreur de confondre les objectifs de la traduction scolaire et ceux de la traduction professionnelle. L'objet de cette dernière étant la transmission du sens d'un texte, celui de la pédagogie de la traduction est, tout naturellement, *l'apprentissage du maniement du langage porteur du sens en situation*. En tant qu'opération interprétative et communicative, l'activité traduisante se situe au-delà de la frontière des langues. D'un point de vue linguistique, assimiler une langue étrangère, c'est intérioriser un système de règles et un lexique, tandis que traduire, consiste à raccorder des concepts d'une langue avec ceux d'une autre langue dans une recherche d'adéquation la plus parfaite possible au sens global du message original. En apprenant une langue étrangère *on se dote* d'un outil supplémentaire de communication, alors qu'en traduisant un texte, *on réalise* un acte de communication. Cette distinction, si subtile qu'elle puisse paraître, revêt une importance capitale en didactique de la traduction. Le traducteur se définit fondamentalement comme un communicateur.

La pratique de la traduction exige une connaissance active très affinée des ressources de la langue d'arrivée. Aussi, la découverte de « moyens expressifs » pouvant servir à raccorder des concepts n'est aucunement contraire aux buts du séminaire d'initiation. L'enrichissement de la « palette expressive » des candidats-traducteurs (« expressif » ayant ici le sens de « capable de s'exprimer pour faire comprendre ») peut même être considéré comme un objectif important de ce séminaire. Le *savoir-dire* (exploitation des techniques de rédaction) est un aspect non négligeable du *savoir-faire* évoqué antérieurement. L'épigraphe en tête de l'ouvrage rappelle la place accordée aux techniques de rédaction dans la méthodologie de l'initiation.

L'exercice consacré à l'exégèse lexicale dans la deuxième moitié de l'ouvrage porte, par exemple, sur des expressions courantes telles que « *corporate* », « *pattern* » et les déterminatifs « *-minded* », « *-conscious* » et « *-oriented* » qu'il faut traduire en contexte (voir *infra*, p. 149). Tout en s'exerçant à faire une analyse contextuelle plus poussée que ne l'exige la traduction d'autres mots³⁶ (but spécifique de l'exercice), l'étudiant enrichit son expression.

Les qualités de traducteur

On a souvent tenté d'isoler les qualités prédisposant à la traduction professionnelle. En tête de liste figurent habituellement un esprit d'analyse et de synthèse, le goût des questions « langagières » et du travail solitaire, une certaine facilité à la concentration, la capacité de tra-

³⁶ Voir au Chapitre III les trois niveaux d'exégèse lexicale, p. 101.

vailler avec méthode et rigueur, une grande curiosité, la maturité intellectuelle, un sens critique sûr, un bon jugement... Toutes ces qualités sont souhaitables, certes, pour pratiquer la traduction, mais elles ne sont pas propres à cette discipline. L'historien, le linguiste, le biologiste, le physicien ne doivent-ils pas manifester eux aussi une grande curiosité intellectuelle, avoir un esprit d'analyse et de synthèse, un bon jugement et travailler avec méthode? Quelles que soient les qualités que l'on inclut dans le profil psychologique du traducteur, il y a de fortes chances que celles-ci soient valables également pour bon nombre d'autres disciplines intellectuelles.

En didactique de la traduction, il semblerait plus pertinent de chercher à savoir si l'on peut développer, autrement que par le maniement du langage, les aspects les plus fondamentaux du processus cognitif déclenché par l'activité traduisante: démarche analogique, interprétation du sens d'un message par analyse et raisonnement logique, sensibilité à la trame d'un texte... (voir les Chapitres II et III). Outre les exercices proprement linguistiques et irremplaçables dans beaucoup de cas, peut-on imaginer d'autres moyens indirects de formation propres à améliorer la qualité de la réflexion et la faculté d'analyse des futurs traducteurs? Un texte n'est-il pas fondamentalement une logique? Sa compréhension, autre chose qu'une suite de raisonnements? Rien ne prouve *a priori* que des exercices de logique ne pourraient pas avoir l'effet d'une gymnastique mentale profitable pour les candidats-traducteurs. Ce sera à la traductologie appliquée — encore à ses premiers balbutiements — d'évaluer l'utilité réelle de méthodes paralinguistiques de formation. Il y a là tout un champ de recherche inexploré.

Les considérations générales sur la traduction scolaire et professionnelle et sur les qualités du traducteur avaient pour but de montrer que l'on ne peut pas établir une équation entre traduction pédagogique et pédagogie de la traduction. Les écoles de traduction ne sont pas des instituts de langues vivantes: elles définissent le traducteur comme *technicien du langage* parce que *traduire est une opération intellectuelle qui consiste à reproduire l'articulation d'une pensée dans un discours*. On n'est pas écrivain du simple fait que l'on puisse écrire une langue, ni traducteur professionnel du seul fait que l'on connaisse deux langues. La compétence linguistique est une condition nécessaire, mais non suffisante à la pratique professionnelle de la traduction.

CONCLUSION

Ce premier chapitre a servi à dégager les abords de la problématique de l'initiation à la traduction. Pour des motifs méthodologiques et pédagogiques, l'apprentissage de la traduction de textes pragmatiques sera centré sur le processus cognitif du transfert interlinguistique et non sur son résultat, c'est-à-dire sur l'observation du non-parallélisme struc-

tural de deux idiomes. L'élimination des types de traduction trop caractérisés s'imposait pour simplifier la « matière » enseignée; les particularités propres à certains types de discours (information trop spécialisée, langue parlée, surcharge esthétique) risquaient de masquer les mécanismes fondamentaux du processus et d'en rendre le démontage plus compliqué.

Ce parti-pris méthodologique est justifié étant donné l'incapacité dans laquelle se trouve la traductologie³⁷ de fixer un seuil de compétence professionnelle minimale à LA traduction. Devant l'impossibilité de concevoir une méthode d'enseignement de LA traduction, il a fallu choisir le type de discours se prêtant le mieux à l'initiation de cette technique, sans perdre de vue les objectifs généraux des programmes universitaires de formation. En outre, un séminaire pratique de traduction littéraire ne se structure pas de la même façon qu'un cours de traduction juridique, technique, commerciale ou publicitaire; les objectifs pédagogiques sont différents dans chaque cas. On parviendra à « déglobaliser » le débat sur l'enseignement de la traduction si l'on réussit à isoler les idiosyncrasies de chaque grande catégorie de textes (de discours) à traduire, car chacune d'elles commande une méthodologie spécifique. L'efficacité de la didactique de la traduction professionnelle en dépend.

La définition du bilinguisme du traducteur a fait ressortir plus clairement l'orientation générale qu'il fallait donner à la pédagogie de l'initiation. Lieu de la matérialisation des pensées, le texte constitue en soi un obstacle difficile à surmonter pour les apprentis-traducteurs enclins à subir l'attrait des formes étrangères figées par l'écrit; cet obstacle est inconnu du bilingue équilibré s'exprimant spontanément et oralement. « La langue étrangère, a écrit Marianne Lederer, /est/ un obstacle à surmonter plutôt qu'un objet à traduire³⁸. » Nous y revenons au chapitre suivant.

Enfin, il a été facile de montrer que la traduction scolaire a peu de points en commun avec la traduction professionnelle. L'une et l'autre n'ont pas la même finalité; la première s'intègre dans une méthode d'acquisition linguistique, la seconde, dans un processus de communication. La traduction scolaire est, par le fait même, *antérieure* à la

³⁷ Ce terme, créé par Brian Harris, semble s'imposer pour désigner la « science de la traduction » ou tout au moins son étude « systématique ». Voir de cet auteur « La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique » dans *Cahiers de linguistique* n° 2, 1973, pp. 134-135 et « Toward a Science of Translation » dans *Meta*, vol. XXII, n° 1, 1977, pp. 90-92. Ce néologisme dont l'équivalent anglais est *translatology* a été repris par Gerardo Vázquez-Ayora, auteur d'une *Introducción a la Traductología*, (Washington, D.C., Georgetown University Press, 1977. 440 p.). L'École de traducteurs et d'interprètes de l'Université d'Ottawa l'a employé dans le titre de ses deux collections de publications sur la traduction et les domaines connexes: ses *Documents de traductologie* / *Working Papers in Translatology* et ses *Cahiers de traductologie*.

³⁸ « Synecdoque et traduction », p. 39.

traduction professionnelle. La méthodologie de l'initiation doit, par conséquent, être conçue en fonction de la nature et de la finalité spécifique de la traduction professionnelle et non de la traduction scolaire. Raccorder des concepts afin de reformuler un message selon les impératifs de la communication n'est pas la même chose qu'assimiler une langue étrangère ou la culture qui la sous-tend.

Toute stratégie pédagogique structurée s'appuie sur un modèle théorique qui lui fournit un cadre de référence et donne à l'ensemble cohérence et unité. Le moment est donc venu de préciser les fondements théoriques de la méthodologie avant d'exposer les objectifs assignés au séminaire d'initiation. Les théoriciens ont proposé plusieurs modèles pour expliquer le phénomène de la traduction. Mentionnons les approches sémiotique, linguistique, sociolinguistique, comparative et interprétative; toutes cherchent, par des voies différentes et parfois même divergentes, à rendre compte des divers aspects linguistiques, culturels et psychologiques de la postulation d'équivalences de traduction. Suite à l'analyse sommaire de ces principaux apports théoriques, ce à quoi sera consacré le chapitre suivant, nous serons à même de définir deux types d'équivalences: «transcodées» et «contextuelles». Une bonne part de la confusion et des fausses conceptions qui règnent en théorie comme en pédagogie de la traduction provient du fait que l'on ne fait pas suffisamment cas de la distinction entre ces deux types d'équivalences. Et pourtant, la démarche de l'analyse de la langue n'est pas du tout la même que celle du discours. La traduction d'un texte est une opération d'une toute autre nature que la traduction du sens structural de segments isolés d'une langue.

Chapitre II

Fondements théoriques de la méthode

De même que la connaissance des lois du langage n'est pas indispensable pour pouvoir parler, la connaissance des théories de la traduction n'est pas essentielle à la pratique de la traduction. Les bons traducteurs ont de tout temps appliqué intuitivement des règles d'équivalences fonctionnelles dans l'élaboration de leurs traductions sans avoir eu à assimiler les lois « scientifiques » de la traduction. Mais à partir du moment où il ne s'agit plus uniquement de traduire, mais d'enseigner à traduire, les limites de l'empirisme sont vite atteintes et il devient impérieux, pour des raisons évidentes d'efficacité pédagogique, d'organiser l'enseignement autour d'un ensemble cohérent et juste de règles qui, sans avoir un caractère absolu, servent de point d'appui à l'apprentissage d'une activité intellectuelle complexe¹.

Il y aura toujours des traducteurs capables de transposer des messages sans se reporter délibérément à un ensemble structuré de principes. Mais nous vivons à une époque où l'offre dépassant la demande, le nombre de ceux qui peuvent se passer d'une formation méthodique est trop peu élevé pour suffire aux besoins sans cesse croissant de traducteurs professionnels. Il y a aussi ceux qui traduisent mal faute d'avoir réfléchi au problème et ceux qui entretiennent la conviction qu'il faut traduire la langue au lieu du sens des discours. Les traducteurs dilettantes ont plus ou moins fait place aux traducteurs « mercenaires » et ces derniers ont besoin habituellement d'une période d'entraînement avant de gagner le front de la traduction professionnelle. La connaissance intuitive des règles du genre ne suffit pas dans bien des cas. Ce n'est pas un hasard si les principaux efforts de théorisation en traduction ont coïncidé avec la montée en flèche du volume de la traduction de textes pragmatiques dans le monde et avec la création des écoles professionnelles de traduction. L'enseignement rend nécessaire la systématisation des connaissances empiriques, car, avant de pouvoir expliquer un phénomène, il faut au préalable en avoir démonté le mécanisme.

¹ « Tout discours sur la traduction suppose une théorie du langage. C'est seulement à ce niveau que les problèmes pratiques trouvent consistance et intelligibilité : c'est seulement à ce niveau que les doctrines relatives à l'art de traduire peuvent être comparées et appréciées. » Jacques Perret, « Traduction et parole », p. 9.

1. LES THÉORIES DE LA TRADUCTION

L'histoire de la traduction nous apprend qu'avant la deuxième guerre mondiale, les théories de la traduction ont presque toujours pris la forme d'une comparaison philologique de textes et que les critères de la fidélité ont été, selon les époques, tantôt philosophiques, tantôt esthétiques, tantôt sociaux. Ces considérations, souvent très justes, étaient cependant délayées dans un amas d'impressions générales hétéroclites ou d'intuitions personnelles empreintes de subjectivisme et portaient essentiellement sur la manière de traduire les grands auteurs. Cette « manière » se modelait sur le goût changeant des lecteurs². C'est en songeant à la masse considérable d'observations disparates et parfois contradictoires que nous ont léguée les traducteurs littéraires au cours de l'histoire que Theodore H. Savory a écrit: «...*a statement of the principles of translation in succinct form is impossible, and [...] a statement in any form is more difficult than might be imagined; and further [...] this difficulty has arisen from the writings of the translators themselves. The truth is that there are no universally accepted principles of translation, because the only people who are qualified to formulate them have never agreed among themselves, but have so often and for so long contradicted each other that they have bequeathed to us a volume of confused thought which must be hard to parallel in other fields of literature* »³. Les traducteurs littéraires n'ont pas su théoriser à partir de leur expérience; ils ont cherché à justifier leur conception personnelle de l'art de traduire au lieu d'essayer de dégager, par un examen attentif de la pratique, des hypothèses théoriques, des lois et des règles d'une portée générale. En ce sens, leur démarche n'était pas scientifique.

À partir des années cinquante, sont apparus des travaux théoriques qui se distinguent des réflexions antérieures. Intégrant les progrès réalisés en linguistique et dans d'autres disciplines telles que la psychologie, la sociologie et l'ethnologie pour ne nommer que les principales, ils ont une orientation plus scientifique, ou tout au moins plus systématique. En général, ils sont aussi plus descriptifs que normatifs. Les impressions subjectives et les jugements de valeur y occupent une place beaucoup moins importante qu'auparavant. Ces travaux tentent, bien qu'avec un succès inégal et par des voies fort diverses, d'éclairer le phénomène de la traduction et, dans le meilleur des cas, de mieux faire comprendre les rapports entre langue et pensée. Il faut voir dans cette évolution l'indice que la science de la traduction ou traductologie cerne de plus près son objet réel et précise ses méthodes.

² Voir la rétrospective historique d'Alexandre Ljudskanov dans *Traduction humaine et traduction mécanique*, fasc. I, pp. 18-29. Voir aussi celle de Louis G. Kelly, *The True Interpreter. A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford, Basil Blackwell, 1979, 282 p. et celle de Georges Mounin, *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955, 159 p.

³ *The Art of Translation*, pp. 49-50.

Parmi les contributions les plus importantes et les plus originales qui ont marqué la recherche en traduction *non littéraire* au cours du dernier quart de siècle, nous pouvons relever par ordre chronologique les titres suivants: la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958) de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet; *Toward a Science of Translating* (1964) et *The Theory and Practice of Translation* (1969) d'Eugene A. Nida; *A Linguistic Theory of Translation* (1965) de John C. Catford; *Traduction humaine et traduction mécanique* (1969) d'Alexandre Ljudskanov. Il faut aussi faire bonne mention des *Problèmes théoriques de la traduction* (1963) de Georges Mounin. Cet ouvrage n'est cependant pas une théorie proprement dite de la traduction comme son titre peut le laisser croire. L'auteur y explore plutôt « toutes les théories linguistiques modernes afin de vérifier si, détruisant toute confiance dans notre aptitude à traiter intelligemment du sens des énoncés linguistiques, elles atteignent la légitimité de la traduction » (p. 35).

Mentionnons, enfin, une autre étude théorique tout à fait inconnue celle-là et dont l'orientation est philosophique. Il s'agit d'une thèse de philosophie non publiée soutenue en 1965 à l'Université Columbia par Stanley Norman Weissman et ayant pour titre *Foundations of a Theory of Translation For Natural Languages* (332 p.). (Diffusée sur demande sous forme de photocopie ou de microfilm par le service de reprographie University Microfilms, Inc., Ann Arbor, Michigan, U.S.A.) « *The present study*, écrit l'auteur dans son avant-propos, *is an attempt to formulate and defend a philosophical theory of translation for natural languages. So that no reader may be misled about what he may expect here, it is important to stress the words «philosophical theory.» It is not a manual of advice for translators, but is rather aimed at understanding translation, at identifying the features which distinguish translations from other sorts of things, and at describing some of the components relevant to evaluating translations. [...] In the first chapter, two distinguished treatments of translation, in the context of logical systems, are examined. [...] The second chapter provides a transition between logical systems and natural languages, by providing a glimpse into the ways in which linguists have recently understood their subject matter. [...] The third chapter is devoted to identifying some of the major components in a measure for degree of translation. [...] The fourth chapter considers how the identified components [syntactic or grammatical] can be utilized in the explication of «degree of translation». [In] the concluding chapter, [...] we try to show that translation has a special role in the evaluation of philosophical theories. » (pp. ii-vii).*

À cette liste d'ouvrages consacrés à la théorie de la traduction, il convient d'ajouter la contribution du groupe de recherche de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (Sorbonne Nouvelle, Paris III). L'apport original de ce groupe, dont les travaux encore trop peu

connus méritent une large diffusion, est de poser les assises d'une théorie «interprétative» de la traduction et de démontrer qu'une véritable théorie de la traduction doit être coextensive à une théorie générale du discours et qu'elle ne saurait être, par conséquent, que le simple prolongement d'une théorie purement linguistique s'attachant à décrire la langue-système. Aux théories linguistiques de la traduction, l'école de Paris oppose une approche discursive fondée sur l'analyse du sens tel qu'il se dégage des discours.

Au nombre des publications des représentants de cette école, citons, par ordre chronologique, *L'interprète dans les conférences internationales* (1968) de Danica Seleskovitch; *Exégèse et Traduction* (1973), n° 12 de la revue *Études de linguistique appliquée: Langage, langues et mémoire* (1975) de Danica Seleskovitch; *Traduire: les idées et les mots* (1976), n° 24 de la revue *Études de linguistique appliquée: Lectures et improvisations: Incidences de la forme de l'énonciation sur la traduction simultanée (français-allemand)* (1978) de Karla Dejean Le Féal; *Les déviations délibérées de la littéralité en interprétation de conférence* (1978) de Mariano Garcia-Landa; *Les fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978) de Maurice Pergnier; et *La traduction simultanée, fondements théoriques* (1979) de Marianne Lederer⁴. Le présent ouvrage, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction* (1980) se situe dans le droit fil de la théorie du sens professée à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de Paris.

Le mot «théorie» appliqué à la plupart des travaux précités est quelque peu abusif, bien que leurs auteurs cherchent à expliquer le phénomène de la traduction et à dégager des principes qui sous-tendent ce processus intellectuel. Une véritable théorie, selon James J. Holmes, est «*a series of statements, each of which is derived logically from a previous statement or from an axiom and which together have a strong power of explanation and prediction regarding a certain phenomenon*». Et il ajoute: «*Most of the theoretical presentations that we have had until now, although they have called themselves theories, are not really theories in the strict sense. They have an air of unclear thinking about the problems before them without the strict logical development of a theory*⁵».

⁴ Les travaux (non publiés, mais disponibles à l'E.S.I.T.) de K. Dejean Le Féal et de M. Garcia-Landa ont été présentés comme thèses de 3^e cycle à l'E.S.I.T. Les deux titres suivants, ceux de M. Pergnier et de M. Lederer, sont des thèses de doctorat d'État qui étaient sous presse au moment de la rédaction du présent ouvrage. Depuis, la thèse de M. Pergnier a été publiée à l'Atelier reproduction des thèses, Université de Lille III, 491 p. Diffusion: Librairie Honoré Champion, Paris; celle de M. Lederer vient de paraître chez Minard à Paris.

⁵ «*Translation Theory, Translation Studies, and the Translator*», p. 56; 57.

Pluralité d'objectifs

Il n'entre pas dans les limites de cet ouvrage de procéder à une analyse-critique détaillée de chacune de ces tentatives de rationalisation de l'activité traduisante. Un certain nombre de considérations générales s'imposent toutefois afin de préciser les fondements théoriques de la méthode. Il nous faut tout d'abord constater que les théoriciens ne conçoivent pas tous la théorie de la traduction sous l'angle pragmatique qui est le nôtre, celui de son application à l'enseignement. Tous ne s'accordent pas non plus sur les objectifs à assigner à une théorie de la traduction. Certains estiment, par exemple, que leur rôle n'est pas d'élaborer des règles ou des recettes pour les traducteurs, « mais de systématiser ce qu'il y a de plus général dans le travail du traducteur, de dégager dans l'expérience les aspects qui se prêtent à l'analyse⁶ ». Le stylisticien comparatiste Jean-Paul Vinay considère, quant à lui, que « la principale raison d'être d'une /théorie de la traduction/ adéquate est de faciliter l'acte de traduction » et de déduire les règles pratiques : « c'est cela seul qui compte », affirme-t-il⁷. Voyons tout d'abord quels sont les objectifs poursuivis par les théoriciens Alexandre Ljudskanov, John C. Catford et Eugene A. Nida. L'examen plus détaillé de la méthode comparative de Jean-Paul Vinay et de Jean Darbelnet succèdera au démontage du processus cognitif de la traduction.

A. *La théorie sémiotique*⁸

Le sémioticien Alexandre Ljudskanov conçoit la traduction comme un cas particulier de l'automatisation des activités créatrices de l'hom-

⁶ Efim Etkind, « La stylistique comparée, base de l'art de traduire », p. 23. Dans un ouvrage récent, J. R. Ladmiral a émis une opinion semblable : « ...ce qu'il est permis d'attendre d'une théorie de la traduction, c'est [...] une aide à la *conceptualisation*, à la problématisation et à la formulation des difficultés que rencontre le traducteur dans son travail : cela ne peut pas être ce qu'on appelle parfois à tort des « techniques de traduction », qui puissent être déduites de façon linéaire à partir de la théorie vraie ou « scientifique »... *Traduire : théorèmes pour la traduction*, p. 116. (Souligné dans le texte).

⁷ Jean-Paul Vinay, « Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans », p. 17 ; 23.

⁸ Alors que la linguistique est l'étude scientifique de la langue, la sémiotique serait, selon certains sémioticiens modernes (dont le regretté A. Ljudskanov), l'étude de tous les systèmes de signes en usage dans la société : usages vestimentaires, rites et coutumes, algèbre, codes divers (de la route, Morse, etc), signalisation, notation musicale, langues naturelles. La sémiologie serait chez Saussure un terme synonyme de sémiotique, tandis que Georges Mounin limite l'emploi de ce mot à l'étude de tous les systèmes de signes autres que les langues naturelles. La frontière entre sémiotique et sémiologie n'est pas nette. Les opinions divergent également quant à savoir si la sémiotique relève de la linguistique ou si c'est l'inverse. « Compte tenu de /la/ nécessité de passer par le linguistique pour aborder le sémiologique et de la relative pauvreté des systèmes de signes autres que la langue, on aurait plutôt tendance aujourd'hui à considérer la sémiologie comme une branche de la linguistique et non le contraire. » Robert Galisson, *Dictionnaire de didactique des langues* au mot « sémiologie ».

me et fait porter son effort de recherche sur la formalisation mathématique de l'activité du traducteur. Le problème capital qu'il cherche à résoudre est la « formalisation de l'analyse extra-linguistique et la « transformation » de l'analyse linguistique basée sur les côtés signifiés en analyse linguistique formelle⁹ ».

L'objectif de cette théorie est donc de décrire mathématiquement, ou si l'on préfère, scientifiquement, l'activité du traducteur. Cette description formalisée devra être valable tant pour l'homme que pour la machine et contribuer à « lever le rideau qui cache le mécanisme des rapports entre la pensée humaine et la langue¹⁰ ». La théorie s'articule autour de la poursuite des quatre buts suivants: 1) l'analyse en profondeur de la structure des langues; 2) la description de ces structures au moyen d'algorithmes¹¹; 3) l'établissement de correspondances interlinguistiques; et, enfin, 4) la conception d'algorithmes polylingues de traduction mécanique. Ce programme, s'il est mené à bien, devrait conduire à l'élaboration d'un modèle général de traduction dans le cadre d'une théorie scientifique des transformations sémiotiques.

Pour les sémioticiens, la langue n'est qu'un code parmi d'autres. Aussi le concept de traduction déborde-t-il largement le domaine des langues dites naturelles. Conçue comme un processus cybernétique, la traduction englobe toutes les transformations de signes; elle se réalise entre deux langues naturelles, une langue naturelle et une langue artificielle ou même deux langues artificielles. Fondée sur le postulat selon lequel « l'opération traduisante, de même que toutes les formes de la réalisation de la communication ont une nature sémiotique et reviennent à des transformations de signes¹² », cette ambitieuse théorie soulève bon nombre de problèmes métathéoriques par suite de l'analyse rigoureuse des mécanismes fondamentaux de la traduction.

Dans un processus créateur, il est impensable d'opérer un transfert de signes sans procéder au préalable à une analyse de l'information dont les signes sont porteurs, et sans tenir compte du supplément d'information nécessaire à leur juste interprétation. Ce « supplément d'information » correspond aux « compléments cognitifs » de la théorie interprétative en voie d'élaboration par les représentants de l'école de Paris (voir *infra*, p. 76 et 84). On devine la complexité des algorithmes qui permettraient de formaliser la charge affective des mots d'un

⁹ Alexandre Ljudskanov, *Traduction humaine et traduction mécanique*, fasc. II, p. 58.

¹⁰ *Id.*, « À propos des Problèmes théoriques de la traduction », *T.A. Informations*, p. 111.

¹¹ Algorithme: succession d'opérations élémentaires propres à un calcul ou à la résolution d'une classe particulière de problèmes. La grammaire peut être considérée comme un algorithme en linguistique tout comme les formules, en mathématiques.

¹² Alexandre Ljudskanov, *Traduction humaine et traduction mécanique*, fasc. II, p. 41.

texte, la perception des éléments émotionnels et esthétiques d'une œuvre littéraire, ou encore la sensibilité linguistique d'une population à une époque donnée. Sans de tels algorithmes, le décodage d'un message original et son recodage au moyen des symboles d'un autre code n'offrent aucune garantie que l'intention primitive d'un auteur est transmise intacte au destinataire. Cela confirme bien que l'essence de l'activité traduisante se situe *entre* les deux pôles que sont les codes linguistiques.

Il est difficile de concilier les objectifs de cette théorie — qui aspire en quelque sorte à devenir la théorie des théories de la traduction, — avec les impératifs immédiats et concrets de la didactique de la traduction. L'enseignement de la traduction dite humaine doit chercher à éclairer le jeune traducteur sur la manière de faire ses choix linguistiques quand il postule une équivalence. La théorie sémiotique est très abstraite. Au stade actuel de son évolution, elle ne peut pas fournir un ensemble cohérent assez vaste de principes ou de règles concrètes permettant la structuration de l'enseignement de la traduction de textes pragmatiques, d'autant plus que son orientation fondamentale est dirigée principalement vers une application à la traduction automatique. L'étude du processus de la traduction chez le traducteur humain n'est qu'une étape préliminaire de cette recherche. La théorie sémiotique apparaît comme une hypothèse optimiste.

Néanmoins, la perspective originale de cette réflexion sur l'activité traduisante a jeté une lumière neuve sur certains aspects de ce phénomène et mis en évidence les points suivants :

a) le trait le plus spécifique de la traduction humaine est son caractère *créateur*, car ce processus suppose un ensemble de choix préalablement non réglementés :

b) quelle que soit la nature du texte à traduire, le but à atteindre est toujours la transmission d'une *information invariante* ;

c) on ne saurait donner une définition autre que *fonctionnelle* de la fidélité ;

d) l'information nécessaire à la compréhension d'un message est fournie par le *contexte linguistique* et par l'*information supplémentaire extra-linguistique* ;

e) cette *double analyse* est indispensable pour procéder au choix des signes du code de sortie correspondant à ceux du message d'entrée.

B. La théorie linguistique

Adoptant un point de vue strictement linguistique, John C. Catford, tente, pour sa part, de cerner ce qu'est la traduction et d'expliquer ce phénomène à partir des catégories d'une théorie générale du langage. Son hypothèse de départ est la suivante: «*Since translation has to do with language, the analysis and description of translation-processes*

*must make considerable use of categories set up for the description of languages. It must, in other words, draw upon a theory of language — a general linguistic theory*¹³. » Cette tentative de synthèse, exemplaire par la rigueur de la démonstration, n'apporte cependant rien de nouveau à l'acquis de la linguistique en matière de traduction. L'auteur reformule à sa manière les définitions classiques de la traduction sans vraiment les approfondir. La traduction libre y est définie, par exemple, dans les termes suivants: «*A free translation is always **unbounded** — equivalences shunt up and down the rank scale, but tend to be at the higher ranks — sometimes between larger units than the sentence*¹⁴ ». L'ouvrage se présente comme une suite de définitions semblables formulées dans un langage aussi raréfié. L'auteur aboutit à la conclusion que «*the SL and TL items rarely have 'the same meaning' in the linguistic sense; but they can function in the same situation. In total translation, SL and TL texts or items are translation equivalents when they are **interchangeable in a given situation***¹⁵ ». L'auteur réaffirme tout simplement que le mot à mot est condamnable, car les mots de deux langues n'ont pas la même signification dans leur code respectif et, par conséquent, il faut fonder les équivalences de traduction non pas sur des concordances de mots, mais sur des équivalences de situation.

A Linguistic Theory of Translation tire son originalité de la description de types très particuliers de traduction: phonologique, graphologique, grammaticale et lexicale. Ce sont ce que l'auteur appelle des formes de «*restricted translation*»: «*by **restricted translation** we mean: **replacement of SL textual material by equivalent TL textual material, at only one level, that is translation performed only at the phonological, or at the graphological level, or at only one of the two levels of grammar and lexis***¹⁶ ». Ces types de traduction fragmentaire (il serait plus juste de parler de transcodage, voir *infra*, p. 58) ne se présentent que très peu souvent pour ne pas dire presque jamais dans le travail quotidien du traducteur professionnel. Cas d'exception rarissimes, ils ont très peu à voir avec l'acte de traduire défini comme opération sur le sens global des messages. Leur intérêt est très marginal par rapport au démontage du processus cognitif de la traduction.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de Catford ne revêt pas plus d'utilité pour le traducteur aux prises avec les difficultés d'un texte à transposer dans une autre langue que la théorie sémiotique d'Alexandre Ljudskanov. Les catégories et définitions qui le composent ne sont pas non plus de nature à permettre une structuration de l'enseignement des exercices pratiques. Une des raisons de cette inapplicabilité pédagogique, comme

¹³ *A Linguistic Theory of Translation*, p. vii.

¹⁴ *Ibid.*, p. 25. (Souligné dans le texte). SL. Source language; TL. Target language.

¹⁵ *Ibid.*, p. 49. (Souligné dans le texte).

¹⁶ *Ibid.*, p. 22. (Souligné dans le texte).

nous le verrons, tient au fait que l'auteur, comme beaucoup de linguistes qui abordent l'étude du phénomène de la traduction, tente d'expliquer la dynamique du discours au moyen des seules catégories servant à décrire les langues. La textologie ou linguistique des textes ne peut pas se satisfaire des catégories de la linguistique générale ou descriptive, puisque l'objet à décrire n'est pas le même.

C. *La théorie sociolinguistique*

Reprenant l'essentiel de *Toward a Science of Translating*, paru en 1964, *The Theory and Practice of Translation*, publié en 1969, par un des théoriciens les plus marquants de la traduction, Eugene A. Nida, se présente comme une sorte de « Manuel de la traduction » comme en fait foi l'extrait suivant de la préface: « *This second volume presents certain of these same theories in a pedagogically oriented order, designed to assist the translator to master the theoretical elements as well as to gain certain practical skills in learning how to carry out the procedures*¹⁷. » On n'a pas suffisamment fait état de l'aspect novateur de cet effort de synthèse du point de vue de la méthodologie de l'enseignement de la traduction. L'ouvrage compte, en effet, une bonne quarantaine de « *Problems* », c'est-à-dire d'exercices pratiques directement associés aux démonstrations théoriques. Ces applications portent presque exclusivement sur des exemples tirés de la Bible et l'auteur s'en justifie de la façon suivante: « *In this volume the illustrative data are drawn primarily from the field of Bible translating. This reflects both the immediate concerns of those for whom the book has been specifically prepared and the background experience of the authors*¹⁸. » Il aurait donc été plus juste de baptiser l'ouvrage « *The Theory and Practice of Bible Translation* ». Même si plusieurs des observations peuvent s'appliquer à d'autres types de traduction, les auteurs y traitent principalement de la « théorie » et de la « pratique » de la traduction biblique.

En tant que « manuel de traduction », l'ouvrage n'en est pas moins un modèle du genre; ses auteurs ont su relier la théorie à la pratique, ce que peu de théoriciens se soucient de faire. Malheureusement, la réflexion s'articulant autour des difficultés propres à un genre de textes très caractérisés, ceux de la Bible, cette méthode peut difficilement servir telle quelle à l'enseignement pratique d'autres genres de traduction. Il faudrait faire pour la traduction littéraire, publicitaire, technique ce que Nida et Taber ont admirablement fait pour la traduction biblique. Cela permettrait de rationaliser davantage l'enseignement de la traduction; Nida et Taber ont le grand mérite d'avoir tracé la voie à suivre.

¹⁷ Eugene A. Nida, *The Theory and Practice of Translation*, p. vii.

¹⁸ *Ibid.* (Non souligné dans le texte). L'auteur possède une expérience de plus de vingt ans dans le domaine de la traduction de la Bible et il dirige le département de traduction de l'*American Bible Society*. Charles R. Taber est co-auteur de cet ouvrage.

Nida n'a pas tardé à constater les limites d'une approche purement linguistique de la traduction. «*Because translating always involves communication within the context of interpersonal relations, écrit-il, the model for such activity must be a communication model, and the principles must be primarily sociolinguistic in the broad sense of the term. As such, translating becomes a part of the even broader field of anthropological semiotics*¹⁹.» Ce théoricien a été conduit tout naturellement à insister sur les faits de culture, en raison de la nature des textes scripturaires et de la multiplicité des langues et des civilisations dans lesquelles il faut les traduire. Un autre des grands mérites de Nida est d'avoir montré que pour traduire, la connaissance des langues ne suffit pas et qu'il faut y ajouter celle des usages, des mœurs, de la civilisation de ceux qui les parlent. Sa réflexion théorique débordait donc largement les frontières de la linguistique générale à l'intérieur desquelles Catford a enfermé la sienne. Reconnaisant l'impossibilité d'expliquer totalement le phénomène de la traduction à partir d'un modèle exclusivement linguistique, et désireux de rattacher sa théorie sociolinguistique à la théorie de la communication, Nida abandonne les expressions «*target*» et «*target language*» au profit de «*receptor*» et «*receptor language*». Cette terminologie témoigne de son souci d'adapter à la mentalité de chaque peuple le message divin en renouvelant le symbolisme au besoin, mais en lui conservant toujours son sens originel et son caractère sacré. On conçoit alors facilement que, dans une telle optique, «*only a sociolinguistic approach to translation is ultimately valid*²⁰».

L'aspect anthropologique de cette théorie ne doit cependant pas en faire oublier l'arrière-plan linguistique. À cet égard, de nombreux chapitres des deux ouvrages précités présentent plus d'intérêt pour les linguistes que pour les traducteurs. Ils sont remarquables beaucoup plus par la qualité de la synthèse des conquêtes modernes de la linguistique en matière de traduction que par l'inédit des thèmes développés. Ainsi, la méthode d'analyse des rapports grammaticaux entretenus par les mots de certains versets de la Bible (méthode décrite à la page 51 et suivantes de *The Theory and Practice of Translation*) est une application pure et simple des structures profondes de la grammaire transformationnelle. Cette technique d'exégèse qui consiste à décomposer un énoncé en une série de structures de base appelées «*kernels*» peut convenir en traduction biblique, mais elle serait non fonctionnelle et inappropriée dans le cas de textes pragmatiques. D'un point de vue méthodologique, elle est d'ailleurs discutable. L'auteur reconnaît lui-même que «*such back-transformations are not to be used as a model for translation*²¹». Cet

¹⁹ «*A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation*», p. 78.

²⁰ *Ibid.*, p. 77.

²¹ *The Theory and Practice of Translation*, p. 47.

exemple montre l'application que fait le linguiste Nida des catégories de la linguistique descriptive afin de faciliter l'enseignement de la traduction des textes scripturaires. L'erreur consisterait à vouloir généraliser cette méthode à tous les genres de textes.

Théories et didactique

Le pédagogue désireux de quitter les ornières de l'empirisme souhaite trouver dans une théorie un ensemble de démarches spécifiques à l'acte de traduction afin d'organiser méthodiquement son enseignement. De ce point de vue, la théorie idéale ne se cantonnerait pas dans l'abstraction, mais décrirait le phénomène de la traduction dans des termes ni trop généraux ni trop précis. Des règles trop précises auraient une portée trop restreinte et aboutiraient à la limite à une sorte de « grammaire Grevisse de la traduction », tandis qu'à l'opposé des lois trop générales seraient dénuées de toute valeur pratique. D'un point de vue pédagogique, la valeur d'une théorie dépend beaucoup de l'adéquation et de l'applicabilité de ses postulats aux réalités langagières concrètes.

Bien qu'elles présentent un ensemble cohérent et riche d'observations pertinentes sur LA traduction, les théories de Ljudskanov, Catford et Nida ne facilitent pas beaucoup l'organisation de l'enseignement de la traduction française de textes pragmatiques anglais en raison de leur caractère trop abstrait (Ljudskanov et Catford) ou trop spécifique à un genre particulier de traduction (Nida). C'est une chose de fixer un idéal à atteindre et une autre de concevoir des moyens concrets pour s'en rapprocher. Toute réflexion théorique tend inévitablement vers l'abstraction et la généralisation; il faut cependant éviter de s'y maintenir comme le font Ljudskanov et Catford afin de redescendre vers les réalités concrètes du langage. C'est à cette seule condition que l'on pourra réussir à faire disparaître la « rupture » qui existe entre la théorie et la pratique de la traduction. Un rapprochement s'impose. En dépit de leur valeur incontestable, les trois théories mentionnées se raccrochent assez mal, dans l'ensemble, aux préoccupations quotidiennes des traducteurs professionnels et sont, de ce fait, difficilement conciliables avec les exigences de la didactique. Elles se révèlent plus propres à informer les traducteurs qu'à les former et ne facilitent pas l'enseignement de la traduction de textes pragmatiques.

En revanche, la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* se veut à la fois une « théorie²² » et un « traité pratique » de la traduction; l'ouvrage porte en sous-titre: « méthode de traduction ». Contrairement aux autres théories, cette contribution majeure de Jean-Paul Vinay et

²² « LA STYLIFRAD [théorie de la stylistique comparée] ou la vraie théorie de la traduction. » Jean-Paul Vinay, *op. cit.*, p. 13.

Jean Darbelnet porte essentiellement sur la technique de la traduction de l'anglais au français et *vice versa*. Un des buts avoués des auteurs est de fournir aux traducteurs généralistes des conseils et des règles pratiques sur la manière de traduire.

Faut-il voir dans la stylistique comparée l'instrument idéal de formation des traducteurs? La confrontation d'équivalences est-elle à la « base de l'art de traduire »? Cette méthode contribue-t-elle au développement du maniement du langage porteur du sens en situation, objet spécifique de la didactique de la traduction (voir *supra*, p. 43)? Si le processus intellectuel de la traduction suit une démarche comparative, la formation pratique des futurs traducteurs pourra alors prendre la forme d'exercices de rapprochements d'équivalences; il n'y aura aucune solution de continuité entre la pratique de la traduction et son explication théorique. Par contre, si le modèle comparatif ne correspond pas à la démarche cognitive du traducteur, la méthodologie de l'enseignement devra s'appuyer obligatoirement sur d'autres fondements théoriques.

La stylistique comparée soulève donc quatre questions fondamentales d'ordre épistémologique: 1. la démarche du traducteur est-elle comparative? 2. le modèle comparatif rend-il compte de la genèse du processus de la traduction? 3. l'analyse et le classement d'équivalences de traduction peuvent-ils tenir lieu de théorie de la traduction? 4. la stylistique comparée est-elle vraiment une méthode de traduction? Pour faciliter l'examen critique de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* et être en mesure de répondre à ces quatre questions, il faut distinguer au préalable les opérations de transcodage et les opérations de traduction proprement dites: les premières aboutissent à des équivalences « transcodées », les autres, à des équivalences « contextuelles ».

2. TRADUCTION ET TRANSCODAGE

Les énoncés d'un message se composent de signes linguistiques, « entités psychiques à deux faces » qui unissent un signifié (ou concept) et un signifiant, celui-ci étant la contrepartie sensorielle (orale ou graphique) de celui-là.

On peut analyser ces signes à deux niveaux: celui de la langue et celui de la parole, c'est-à-dire au niveau de la signification ou à celui du sens. Nous dirons que la *signification* d'un mot est ce à quoi il renvoie dans le système abstrait de la langue. Tout mot peut avoir plus d'une signification. Ces diverses « acceptations » sont perceptibles hors contexte, c'est-à-dire indépendamment de toute énonciation concrète, et c'est pourquoi il est possible de les compiler dans les ouvrages lexicographiques.

Les mots ont aussi une *valeur*. Celle-ci découle de l'interdépendance étroite des unités lexicales dans le système de la langue. (Voir

infra, p. 106, note 9). La valeur n'est en réalité qu'un élément de la signification. Ferdinand de Saussure illustre cette notion subtile au moyen d'un exemple désormais classique. « Le français *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même valeur, et cela pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'en parlant d'une pièce de viande apprêtée et servie sur la table, l'anglais dit *mutton* et non *sheep*. La différence de valeur entre *sheep* et *mouton* tient à ce que le premier a à côté de lui un second terme, ce qui n'est pas le cas pour le mot français²³. » La valeur des mots est donc de nature purement structurale. Sa perception échappe à la conscience linguistique et exige de la part du linguiste un effort particulier pour la découvrir. Le traducteur opère quant à lui sur le plan de la désignation et non sur celui de la valeur. Le premier procède à une analyse de la langue, le second, à une analyse du discours.

Les signes peuvent aussi être investis d'un *sens*. Le sens est ce à quoi un signe renvoie lorsqu'il s'insère dans un énoncé concret, dans une séquence linguistique issue d'un acte individuel de parole. Le *sens des mots* et des syntagmes correspond à leur signification pertinente résultant de la neutralisation de leur polysémie grâce au contexte ou à la situation. Le *sens d'un message* découle de la combinaison et de l'interdépendance des significations pertinentes des mots et syntagmes qui le composent enrichies des paramètres non linguistiques et représentant le vouloir-dire de l'auteur.

En somme, tout mot a une ou plusieurs significations et tout énoncé est une suite de vocables investis d'un sens. Toutefois, pour avoir une valeur de communication, c'est-à-dire pour n'avoir qu'un sens, un énoncé doit figurer dans un cadre énonciatif, être actualisé dans un acte de parole et renvoyer à une réalité concrète ou abstraite. *La signification est donnée par la langue, tandis que le sens doit toujours être construit à partir des significations linguistiques auxquelles s'ajoutent les paramètres non linguistiques*. La signification est donc à la langue ce que le sens est au discours, et l'étude des phrases isolées est à la linguistique ce que l'étude des énoncés contextuels est à la rhétorique moderne.

Comme nous le verrons plus en détail, comprendre un énoncé est tout autre chose que comprendre le sens de la phrase émise. C'est pourquoi « l'étude du discours — la rhétorique — ne saurait être un simple développement de l'étude de la langue — la linguistique²⁴ ». L'analyse du phénomène de la traduction, processus cognitif dynamique, ne saurait non plus être une simple application de l'étude de la linguistique. Celle-ci porte sur les phrases, la rhétorique, sur les énoncés. La traduction exige la compréhension des énoncés successifs d'un texte. Mais qu'est-ce que comprendre un énoncé? « C'est (entre autres choses), y

²³ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 160. (Souligné dans le texte).

²⁴ Dan Sperber, « Rudiments de rhétorique cognitive », p. 389.

reconnaître une phrase de la langue, retenir un, et un seul des sens de cette phrase, donner une valeur aux expressions référentielles, calculer les sous-entendus. Ces opérations intellectuelles s'appuient sur la compétence grammaticale, mais aussi sur la connaissance du monde; elles relèvent de la performance; elles sont rhétoriques et non point linguistiques. De telles opérations rhétoriques, nous en accomplissons tous à chaque instant de notre vie sans trop nous en rendre compte. Le résultat de ces opérations, c'est-à-dire l'interprétation conceptuelle de l'énoncé s'impose à nous avec une telle évidence qu'il faut un sérieux effort pour mesurer la complexité du travail inconsciemment accompli. On se contente généralement d'admettre que la situation, le contexte, détermine l'interprétation de l'énoncé. Mais le mécanisme de cette détermination n'a jamais été décrit, il s'en faut de beaucoup²⁵. » Entendu dans ce sens, la rhétorique serait donc dans une très large mesure « *la manière dont les énoncés mettent en jeu et modifient le savoir partagé*²⁶ » de deux interlocuteurs ou d'un rédacteur et d'un lecteur.

La rhétorique, définie comme étant l'étude du discours, fournit le cadre théorique de la méthode d'initiation à la traduction proposée ici. *Le discours est formé des pensées exprimées symboliquement et communiquées.* Quand il cherche une équivalence, le traducteur fait une analyse du discours. Il procède à l'examen des réalisations écrites de la langue à un niveau supérieur à celui du mot ou de la phrase ou de l'énoncé isolé, contrairement à la plupart des linguistes qui analysent les mots ou les phrases en eux-mêmes et pour eux-mêmes. « L'énonciation en tant que telle constitue la situation du discours, qui actualise la manifestation linguistique qu'est l'énoncé. On peut opposer énoncé à énonciation comme on oppose le résultat à la cause, et même extraire l'énoncé des circonstances de sa production (situation de discours) pour l'analyser isolément, d'un point de vue purement linguistique. L'énonciation, elle, implique la prise en considération des interlocuteurs (intentions, types de rapports) et du référent. À ce titre, les linguistes ont souvent considéré qu'elle ne relevait pas de leur domaine d'analyse²⁷. » Or, une des principales faiblesses des théories (linguistiques) de la traduction est de ne pas avoir suffisamment débordé les limites du mot ou de la phrase, comme l'a très bien vu James S Holmes: « *One of the great drawbacks of practically all the linguistic translation theories that we have had up to now has been that they have had to work with a linguistics which is only interested in the sentence and linguistic phenomena below the sentence level; linguistics itself in the structural period and even in the transformational period had been very frightened of going beyond the sentence. Translation on the other hand, [...] is so obviously a question*

²⁵ *Ibid.*, p. 392.

²⁶ *Ibid.*, p. 392. (Non souligné dans le texte).

²⁷ Robert Galisson, *op. cit.* au mot « énonciation ».

*not of translating a series of sentences but of translating a text...*²⁸ » Nous aurons l'occasion de revenir sur la distinction entre traduction phrastique et contextuelle et sur ses conséquences pédagogiques.

L'orientation théorique adoptée ici rend nécessaire la redéfinition du concept de traduction: ce terme revêt, en effet, des acceptions si nombreuses qu'il peut être source de confusion. La « traduction » (résultat) et l'« activité traduisante » (série d'opérations intellectuelles) présentent une distinction analogue à celle que Piaget établit entre la « perception » et l'« activité perceptive ». Dans la terminologie du psychologue, la perception est une « *résultante* ou totalité stabilisée », tandis que l'activité perceptive renvoie à « l'effort [fourni] pour étudier une configuration ou les rapports entre des configurations ». « Ce type d'activité, précise-t-il, a une grande parenté avec l'intelligence. Les mêmes mécanismes entrent en jeu²⁹. » La lecture de l'heure sur une horloge, par exemple, nécessite la mise en œuvre de toute une série d'opérations plus ou moins conscientes pour repérer l'horloge sur le mur, étudier la position respective des aiguilles qui se détachent sur le cadran, reconnaître les chiffres vers lesquels elles pointent, etc. Cette analyse des configurations correspond à l'« activité perceptive », la « perception » étant le résultat de cette activité. Parallèlement, l'activité traduisante renvoie à l'effort intellectuel nécessaire pour réaliser une équivalence de concepts. Dans son aspect psychologique, cette activité consiste à démêler un écheveau complexe de relations logiques entretenues par les productions linguistiques du discours.

Cette distinction revêt une importance primordiale dans le contexte de la pédagogie de la traduction où il ne s'agit pas de comparer des performances (des textes déjà traduits), mais de faire saisir la dynamique d'un transfert sémantique. Pour désigner les opérations psycholinguistiques conduisant à ce résultat et se déroulant dans le cerveau du traducteur selon des algorithmes complexes, les expressions synonymiques « activité traduisante », « opération traduisante », « processus traductionnel », « mécanisme de traduction », « acte de traduire » semblent préférable au mot traduction, moins explicite.

Du point de vue méthodologique, la didactique et la théorie de la traduction ne sauraient omettre d'établir une nette distinction entre deux grandes catégories d'équivalences résultant du passage d'une langue à une autre. Dans l'usage courant, en effet, on désigne indifféremment du terme « traduction » les équivalences de mots ou de phrases et les équivalences de messages, c'est-à-dire les équivalences d'énoncés en contexte ou en situation. Nous reportant à la dichotomie saussurienne, les premières sont des équivalences de langue, les secondes, des équivalences de parole. Cette distinction n'aurait pas son utilité si l'établissement des équivalences de mots et de messages s'ef-

²⁸ *Op. cit.*, p. 57.

²⁹ Jean Piaget, *Mes idées*, p. 63. (Non souligné dans le texte).

fectuait de la même manière et si l'évaluation de l'adéquation des concepts avait lieu à partir de critères identiques. Or, il n'en est rien. Dans le cas d'une équivalence de mots isolés, il y a recherche d'exactitude de deux signifiants à un même signifié, tandis que dans le cas des équivalences de messages, le traducteur recherche une fidélité à des pensées communiquées par un rédacteur.

Affirmer, par exemple, que *sympathetic* signifie «compréhensif» en français et non pas «sympathique», son sosie formel, ce n'est pas traduire à proprement parler, mais simplement confronter deux signifiants qu'une méconnaissance des langues française et anglaise pourrait relier à un même concept, alors qu'en réalité ces deux vocables renvoient, par delà une similitude de forme, à deux concepts distincts. Mais la formulation d'une telle mise en garde doit s'accompagner d'une longue série d'explications. Ce ne sont pas toutes les acceptions de *sympathetic* qui ne se traduisent pas par «sympathique». En terminologie médicale, *sympathetic nervous system* trouve comme équivalent consacré en français «système nerveux sympathique». Plus important encore du point de vue de la traduction, le fait de savoir que *sympathetic* peut avoir le sens de «compréhensif» ne fournit pas forcément la solution à la traduction contextuelle de ce mot, et ce même quand il est employé dans cette dernière acception.

Soit l'énoncé suivant tiré d'une lettre d'un haut fonctionnaire rejetant poliment une suggestion d'un travailleur social: «*While I am more than sympathetic with the recommendation of the social worker, we have to remember that...*» On ne dirait pas en français «Bien que je sois très compréhensif envers la recommandation...», cette tournure n'est pas idiomatique et n'aurait aucun sens. Par contre, cet énoncé trouverait en français des équivalents tels que «Bien que je sois particulièrement réceptif à la recommandation du travailleur social, il ne faut pas oublier que...» ou encore «Bien que je juge la recommandation du travailleur social tout à fait valable, il ne faut pas oublier que...» Ce court exemple illustre bien l'écart qui existe entre le transcodage (exercice de confrontation des virtualités de deux codes linguistiques) et la traduction proprement dite (exercice d'interprétation d'un sens). Les techniques d'analyse de la langue ne sont pas celles de l'analyse du discours. Bronislaw Malinowski a écrit dans sa *Théorie ethnographique du langage* que la traduction «ne consiste jamais à substituer un mot à un autre, mais toujours à traduire globalement des situations³⁰». Et il ajoute, deux pages plus loin, que «si l'on conçoit la traduction comme l'acte qui consiste à tracer un signe égale entre «un» et *one* /ou comme dans notre exemple *sympathetic* et «compréhensif»/ ce ne peut être qu'un expédient provisoire et approximatif que l'on doit compléter par

³⁰ «Théorie ethnographique du langage», p. 246.

une longue série de données³¹». C'est pourquoi les dictionnaires bilingues n'entrent pas dans la catégorie des ouvrages traduits.

L'équivalence de langue s'établit par référence aux langues en tant que système de rapports et d'oppositions, l'équivalence de discours, par référence à une situation de communication (ou cadre énonciatif) à travers un contexte linguistique. C'est ce qui explique qu'il soit plus difficile de juger de la fidélité de tout un texte traduit que de reconnaître l'exactitude de la correspondance, d'une langue à une autre, d'unités lexicales isolées, «*sympathetic*» et «compréhensif», par exemple. Dans ce dernier cas, on ne fait que confronter des virtualités, puisque, par nature, les signes sont indéterminés. C'est pourquoi, par souci de rigueur terminologique, il convient de réserver le terme *transcodage* pour qualifier les équivalences établies hors de toute situation réelle de communication et celui de *traduction* pour désigner les équivalences contextuelles. Dans la suite de cet ouvrage, les expressions «équivalence de signification», «équivalence hors contexte», «équivalence de langue», «équivalence verbale», «équivalence de mots» seront employées comme synonymes d'«équivalence transcodée», tandis que les expressions «équivalence de sens», «équivalence contextuelle», «équivalence de parole», «équivalence idéique», «équivalence de message» serviront à désigner une «équivalence de traduction».

Sens d'une unité lexicale

Mieux que toute analyse intralinguale, la traduction permet de constater que, dans le discours, un mot peut revêtir une toute autre acception que celle qu'on lui reconnaît normalement hors contexte. Dans l'énoncé suivant où il est question d'un sous-marin baptisé EEL, le vocable *smooth* a le sens de «hydrodynamique», acception qu'aucun dictionnaire bilingue ne consignera sans doute jamais.

«The EEL's surface is perfectly *smooth* with the forward diving planes, rear rudder, radio and sonar bubbles as the only protrusions.»

Traduction:

«On a donné au EEL une forme parfaitement *hydrodynamique*: seuls les ailerons avant de plongée, le gouvernail et les dômes logeant la radio et le sonar font saillie.»

³¹ *Ibid.*, p. 248. Autres exemples dans lesquels *sympathetic* a le sens de «compréhensif»: *The workers went on a sympathetic strike*: Les travailleurs ont fait une grève de solidarité. *Before departing, she said a few sympathetic words*: Avant de partir, elle lui a adressé quelques mots d'encouragement.

Dans cet extrait, *smooth* tire son sens de son association avec les mots de son entourage qui déteignent sur lui pour ainsi dire. Le contexte a pour effet de le délester de ses significations virtuelles et la signification pertinente à ce contexte s'impose comme la seule valable. Du coup sa polysémie s'est estompée. Cela confirme que le transfert sémantique d'une langue à une autre peut se faire à deux niveaux: celui des significations virtuelles des signes linguistiques (*smooth*: lisse, égal, uni, etc, soit toutes les significations relevées dans les dictionnaires), ou celui du sens d'un message (*smooth*: hydrodynamique, dans un contexte donné).

Les dictionnaires unilingues consignent les sens les plus usuels que les mots ont acquis par suite de leurs emplois répétés dans le discours. « Musées lexicographiques », ils conservent les multiples acceptions sédimentées et institutionnalisées des vocables du patrimoine linguistique d'une collectivité. Ils ne donnent, cependant, qu'un faible aperçu des innombrables effets de sens que les mots peuvent revêtir dans la pratique du langage. Les lexicographes, ces « greffiers de l'usage », s'intéressent principalement aux fixations signifié/signifiant. (On pourrait dire la même chose des sémanticiens.) Dans les articles de leurs dictionnaires, ils cherchent à tracer le profil sémantique d'un terme: mais ce profil n'est jamais exhaustif, il s'en faut de beaucoup. Il serait utopique de vouloir collectionner tous les sens qu'un mot peut avoir dans les actes de parole. En consignait ceux qui sont « stables » ou « figés », les compilateurs de dictionnaires fournissent aux usagers d'une langue un instrument de décodage d'une utilité incontestable, mais dont il faut connaître les limites.

Ce qui est valable pour les dictionnaires unilingues, l'est également pour les dictionnaires bilingues généraux qu'on appelle quelque peu abusivement « dictionnaires de traduction ». Ces ouvrages — utiles — renseignent sur les équivalents correspondant aux acceptions les plus usuelles des unités lexicales de deux langues, mais ils sont loin d'épuiser les possibilités sémantiques des mots en contexte. Les enseignants ne le répètent jamais assez à certains traducteurs débutants qui semblent croire, un peu naïvement, que les dictionnaires bilingues ont la réponse à tout. Ces mêmes étudiants n'hésitent pas à invoquer comme argument pour justifier une solution condamnée par un correcteur qu'ils « ont trouvé l'expression dans le dictionnaire »... comme si cela suffisait. Le *Harrap's Standard French and English Dictionary* donne pour le mot *smooth* les sens les plus usuels suivants: lisse, uni, égal, sans aspérités, poli: (papier) glacé: (front) sans rides; (peau) douce, satinée; (mer) calme, unie, plate: doux, sans heurts; (fonctionnement) régulier, (roulement) silencieux; (vin) moelleux; (style) coulant; (humeur) égale, facile; doucereux, mielleux, et quelques autres équivalents plus rares tels que (menton) glabre, (ton) paterne. (Voir *infra*, p. 134).

Le traducteur qui limite son expression à l'acception la plus courante d'un mot ou à celle qui lui vient spontanément à l'esprit (*smooth*

étant traduit machinalement par « lisse ») s'expose à attribuer un effet de sens erroné à une signification, c'est-à-dire à commettre un faux sens. C'est pourquoi la traduction à coups de dictionnaire aboutit si souvent à des aberrations chez les traducteurs débutants et les mauvais traducteurs. « Les signes, a écrit Tatiana Slama-Cazacu, ne sont pas compris isolément, comme pourrait le croire un traducteur maladroit qui noterait, pour chaque mot, la traduction trouvée dans le dictionnaire et qui les unirait par la suite en faisant le total de leurs formes typiques, avec la naïve conviction qu'il pourrait surprendre le sens de la phrase par ce procédé additif³². » L'interprétation est la voie par laquelle on atteint le sens d'un mot, d'un énoncé ou d'un texte tout entier. *La traduction est un exercice interprétatif, une analyse intelligente du discours.*

Sens d'un énoncé

Il en va pour les phrases comme pour les mots. Dans le corps d'un texte, les phrases peuvent avoir un tout autre sens que celui qui découle normalement de la somme de leurs signes linguistiques décodés. « Les mots pris isolément n'ont que des virtualités de signification, les phrases séparées de leur contexte n'ont que des virtualités de sens³³. »

Soit la phrase *Her surgeon was able to do just that* extraite d'un article de vulgarisation médicale du *Time* (14 avril 1975, p. 71). En décodant hors contexte les signes qui la composent, on peut lui attribuer au moins deux sens :

- a) « Son chirurgien pouvait faire précisément cela » ou sa forme modulée introduite par un gallicisme « C'est tout à fait ce que son chirurgien pouvait faire » (Sur le modèle : « *He was just the man she needed* ») ;
- b) « C'est tout ce que son chirurgien pouvait faire » (Sur le modèle : « *He was able to get just as far as the door* »).

Sans contexte, il est impossible d'interpréter la phrase anglaise avec une certitude absolue. En outre, on ignore l'identité de la personne représentée par le possessif *her* et la raison pour laquelle cette personne a consulté un chirurgien ; *that* ne nous renseigne pas non plus sur ce que le chirurgien peut ou ne peut pas faire. Bien que grammaticalement correctes, ces deux versions peuvent signifier une multitude de choses.

Par contre, dès que l'on réinsère la phrase anglaise dans son contexte, alors tout s'éclaire, tout « prend un sens ». *Her* devient une Newyorkaise de 54 ans, Joan Dawson, qui a subi une mammectomie en 1970, et *that* renvoie à son désir de se faire poser une prothèse en remplacement de la glande amputée. L'analyse de cet énoncé réintroduit en

³² *Langage et contexte*, p. 227.

³³ Marianne Lederer, « La traduction : transcoder ou réexprimer? », p. 8.

contexte ne relève plus strictement de l'analyse linguistique, mais de l'étude du discours. L'énoncé s'insère dans le contexte suivant :

Rebuilding the Breast³⁴

After the removal of her left breast because of cancer in 1970, Mrs. Joan Dawson, 54, of New York City, spent the next three years battling depression and a sense of loss. Then she decided to do something about it. Most women in the same situation turn to a psychiatrist. Mrs. Dawson (not her real name) went to her doctor and asked him to rebuild her missing breast. «I didn't want to be made into a sensational beauty», she explained. «I just wanted to be restored.» Her surgeon was able to do just that. In two separate operations, he implanted a silicone-filled sac under the skin where the breast had been removed, then reduced the size of the other breast to make it more nearly resemble the new one. The result is not a duplication of Mrs. Dawson's pre-1970 figure, but she is delighted nevertheless. Says she: «I can finally look at myself in the mirror without wincing.»

Le contexte favorise *un* sens en déterminant les signifiés de chaque signe (indéterminé par nature) qui le compose. Enrichis de cette univocité provisoire, les énoncés s'intègrent dans un réseau de relations linguistiques et non linguistiques, et la polysémie ne se réalise pas³⁵. Le contexte fait en sorte que l'ambiguïté potentielle décrite ci-dessus ne se produit pas: elle ne surgit même pas à l'esprit du lecteur. L'ensemble des énoncés d'un texte entretiennent entre eux des rapports analogues (mais non identiques) à ceux des mots d'une langue: *de même que l'interdépendance des unités lexicales confère à chacune sa valeur conceptuelle dans le système sémiotique de la langue*³⁶, *l'interdépendance des énoncés à l'intérieur d'un message confère à chacun d'eux leur sens et leur univocité*. Bien entendu, en langue, les valeurs sont relativement stables, tandis que dans le cas d'un texte, les énoncés n'entrent dans un rapport de complémentarité que le temps d'un message. C'est pourquoi il n'y a pas deux textes parfaitement identiques.

Dès lors que traduire consiste à reformuler un sens et non pas simplement à reproduire un agencement syntaxique de mots dotés d'une pluralité de significations virtuelles, *le contexte a pour effet de décupler les moyens linguistiques dont peut disposer le traducteur pour*

³⁴ Le texte intégral de cet article est reproduit à l'Appendice I.

³⁵ Il arrive que l'ambiguïté soit cultivée, c'est-à-dire délibérément introduite dans un message: il s'agit dans ce cas d'une «équivoque» selon la distinction établie par H. Bénéac dans son *Dictionnaire des synonymes*. Si l'équivoque est involontaire, elle peut alors être considérée comme un échec de communication.

³⁶ «...la partie conceptuelle de la valeur est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue...» Ferdinand de Saussure, *op. cit.*, p. 163.

*réexprimer en langue d'arrivée le sens du message original*³⁷. C'est un postulat de la textologie. Le traducteur jouit d'une « liberté créatrice », au sens où l'entend Alexandre Ljudskanov³⁸, qui le distingue du transcodeur. L'entourage linguistique et cognitif de l'énoncé *Her surgeon was able to do just that* oblige donc à retenir la première solution « C'est tout à fait ce que son chirurgien pouvait faire », la seconde étant non pertinente. Mais le contexte rend aussi possible la tournure idiomatique « Elle avait frappé à la bonne porte ». Voici la version française à laquelle sont arrivés des étudiants d'un séminaire pratique de traduction :

La reconstitution des seins

Une Newyorkaise de 54 ans, M^{me} Joan Dawson* subit en 1970 l'ablation du sein gauche atteint de cancer et passa les trois années suivantes à lutter contre la dépression et le traumatisme de la mutilation. Un beau jour, elle décide d'agir. La plupart des femmes, en pareil cas, vont s'en remettre à un psychiatre, mais M^{me} Dawson, elle, retourne chez son médecin pour qu'il lui refasse un sein. « Je ne voulais pas qu'il me transforme en une beauté sensationnelle, a-t-elle expliqué par la suite, mais simplement qu'il élimine les traces de l'amputation. » Elle avait frappé à la bonne porte. Le chirurgien inséra sous la peau un sac de silicone en remplacement de la glande mammaire et, par une seconde intervention, il réduisit les proportions de l'autre sein pour le rendre à peu près de la même grosseur que le sein artificiel. M^{me} Dawson n'a pas retrouvé sa silhouette d'avant 1970, mais elle est enchantée du résultat. « Je peux enfin me regarder dans un miroir sans grimacer », a-t-elle confié.

* Ce nom est fictif.

Tout comme au niveau lexical, il était impossible de prévoir que « *smooth* » pouvait signifier « hydrodynamique » sans disposer d'un contexte pertinent, l'analyse strictement lexico-grammaticale ne permettait pas de deviner que l'énoncé anglais pouvait correspondre à « Elle avait frappé à la bonne porte ». « La langue attribue une signification aux mots, mais la parole les enrichit de notions inimaginables au seul plan lexicologique³⁹. »

L'équivalence contextuelle « Elle avait frappé à la bonne porte » appelle un certain nombre de remarques. Premièrement, cette traduction ne prétend pas être exemplaire dans sa forme, mais seulement dans son principe; cet exemple de formulation particulièrement éloignée des signes linguistiques originaux a été choisi pour mieux mettre

³⁷ La Bruyère croyait qu'« entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ». *Les caractères*, Paris, Gallimard, 1965, p. 25. L'analyse textologique infirme ce point de vue.

³⁸ Selon lui, est créateur « tout processus qui suppose un ou des choix préalablement non réglementés ». *op. cit.*, fasc. II, p. 53.

³⁹ Marianne Lederer, *op. cit.*, p. 9.

en évidence le principe en cause qui est capital tant en théorie qu'en didactique de la traduction. Deuxièmement, cette solution prouve bien que la traduction relève tout autant de la rhétorique que de la linguistique, et que l'analyse du discours à laquelle procède le traducteur ne se ramène pas à une simple analyse lexicale ou phrastique. Troisièmement, l'équivalence de sens « Elle avait frappé à la bonne porte » n'est qu'une des formulations possibles; d'autres solutions sont imaginables: « C'est tout à fait ce que son chirurgien pouvait faire » (déjà mentionnée), « Son chirurgien a pu exaucer son désir », « C'est exactement ce qu'a fait son chirurgien »... Enfin, quatrièmement, ce serait une erreur de croire que la formulation la plus éloignée linguistiquement de l'original est la meilleure⁴⁰. *La justesse d'une équivalence se mesure à l'adéquation des concepts à raccorder, non à la similitude ou à la dissemblance des formes qui les expriment*. Une traduction calquée ou non sur les signes originaux sera boîteuse si le raccordement des concepts de la langue d'arrivée à la langue de départ est mal fait.

On peut citer comme autres exemples d'équivalences soumises à l'effet libérateur du contexte *a sense of loss* rendu par « le traumatisme de la mutilation » (ce syntagme sera analysé en détail au chapitre suivant, voir *infra*, p. 105), *then* traduit par « un beau jour », *to be restored* devenant « qu'il élimine les traces de l'amputation », *breast* rendu par « glande mammaire » et *the new one* traduit par « le sein artificiel ». La parole est un acte d'utilisation individuelle et concrète de la langue. La textologie bilingue en apporte une confirmation supplémentaire.

En conclusion, étudier la traduction d'un point de vue strictement linguistique c'est rester en deçà de l'activité professionnelle du traducteur, car c'est s'enfermer dans le carcan de la transposition des significations verbales sans jamais pouvoir accéder au sens. « La linguistique de la langue est en grande partie une « anti-sémantique », et va à l'encontre de l'étude du *sens* des messages particuliers⁴¹. » En d'autres termes, transcoder ce n'est pas traduire, car transposer les seules significations des mots ne suffit pas pour communiquer le sens global d'un énoncé.

L'activité traduisante se définit donc comme l'opération qui consiste à déterminer la signification pertinente des signes linguistiques en fonction d'un vouloir-dire concrétisé dans un message, puis à restituer ce message intégralement au moyen des signes d'une autre langue. L'équivalence établie au seul plan lexical ou phrastique découle d'une

⁴⁰ Georges Mounin a baptisé d'« hypertraduction » la manie de certains traducteurs de recourir « entre plusieurs expressions françaises, à celle dont la forme [...] est la plus éloignée du tour à traduire » alors qu'il existe une expression calquant exactement le tour étranger. *Les belles infidèles*, p. 84. La « traductionnisme » est en revanche la « peur irraisonnée de ne jamais rendre assez bien l'expressivité des mots étrangers » *Ibid.*, p. 34. Cet autre vice de traduction a aussi reçu le nom de « surtraduction ».

⁴¹ Maurice Pergnier, « L'envers des mots », p. 97. (Souligné dans le texte).

analyse purement linguistique (opération de transcodage); celle qui surgit de la dynamique d'un discours est le produit d'une interprétation (opération de traduction). Comme nous allons le voir dans la suite de ce deuxième chapitre, l'analyse exégétique est une des caractéristiques fondamentales de l'activité traduisante. Sans elle, il n'y a pas de traduction.

Il arrive que la traduction corresponde au simple transcodage d'un énoncé; on dit alors qu'elle est littérale. La ressemblance des formes n'est cependant qu'un accident étranger au processus de reformulation du sens. Cette coïncidence est fortuite et l'analyse exégétique ne doit pas moins précéder la réexpression.

Enfin, certains énoncés brefs, en usage en signalisation routière ou en affichage public, par exemple, ne sont pas entourés d'un contexte mais s'appuient, pour ainsi dire, directement sur une situation. Ce sont, en quelque sorte, des énoncés-messages. La *Stylistique comparée du français et de l'anglais* s'ouvre sur des exemples de ce type: SLOW MEN AT WORK. DÉFENSE DE DOUBLER. SLIPPERY WHEN WET. RALENTIR. PRIORITÉ À DROITE. De l'absence de contexte, il ne faut pas conclure, cependant, à la possibilité de faire l'économie de l'exégèse pour traduire ces indications routières ou tout autre énoncé analogue. Bien que le contexte soit inexistant ou réduit à sa plus simple expression, il est tout à fait indispensable de relier l'énoncé à la situation de communication dans laquelle il s'insère. Habituellement, les énoncés baignent dans un contexte. Les énoncés-messages ont pu contribuer à faire croire à l'inutilité du contexte pour postuler une équivalence de traduction.

La démarcation de la traduction *stricto sensu* et du transcodage interlinguistique s'imposait avant d'entreprendre le démontage du processus intellectuel de la traduction. L'analyse génétique de ce processus révélera si cette opération est de nature comparative ou non. Elle permettra aussi de dégager les traits spécifiques de cette activité, ceux-là mêmes autour desquels devra s'articuler l'enseignement pratique. Après avoir analysé en détail le processus cognitif de la traduction, nous serons en mesure de procéder à l'examen critique de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* afin de savoir si les catégories de cette « méthode de traduction » sont opératoires au moment de la réexpression des idées d'un texte.

3. DÉMONTAGE DU PROCESSUS DE TRADUCTION

L'exemple qui servira de trame à l'analyse du mécanisme intellectuel de la traduction est tiré d'un article du *Time* (14 février 1977, p. 8) consacré à la vague de froid sans précédent qui s'est abattue sur le nord des États-Unis au début de 1977. Plus précisément, il s'agit du

titre de l'article : *The Icy Grip Tightens*⁴². Schématiquement, la postulation d'une équivalence de traduction se réalise en trois temps: compréhension, reformulation et justification. À chacune de ces étapes correspondent respectivement les sous-opérations suivantes: le décodage des signes linguistiques et la saisie du sens; le raisonnement analogique et la reverbération des concepts; l'interprétation à rebours et le choix d'une solution. Essayons donc de pénétrer dans le cerveau du traducteur pour tenter de suivre le déroulement complexe du processus cognitif de la traduction.

A) *La compréhension*

Essentiellement, l'appréhension du sens, première étape du processus, est l'opération par laquelle le traducteur cherche à saisir le vouloir-dire de l'auteur. Il va de soi que la simple lecture du message ne suffit pas pour en capter le sens; on peut très bien visualiser les signes graphiques d'un texte étranger ou prononcer mentalement les sons qu'ils symbolisent, sans pour autant comprendre le sens dont ils sont porteurs. La perception purement physique s'accompagne d'une activité mentale que nous appelons indifféremment exégèse ou interprétation⁴³.

L'écrit est le support matériel d'un réseau équilibré de rapports multiples à élucider dont les principaux sont les rapports sémantiques entretenus par les mots et les énoncés du texte, d'une part, et les rapports référentiels reliant les énoncés aux faits non linguistiques, d'autre part. Cette toile de relations dans laquelle s'inscrivent les signes d'un message tire sa cohérence d'une volonté bien définie d'un auteur de communiquer une information à un lecteur. Devant un texte à traduire, le traducteur se trouve donc dans une situation identique à celle d'un lecteur unilingue qui *prend* connaissance du contenu. Comme lui, il est un pôle actif du procès de communication. Pour savoir comment se réalise cette communication « silencieuse » par l'intermédiaire de l'écrit, il faut chercher à découvrir comment se fait l'analyse des rapports sous-tendant un message et débouchant sur l'appropriation du sens. L'interprétation se révèle indispensable à la compréhension car, comme le rappelle André Martinet, « dans la communication linguistique, on signifie quelque chose qui n'est pas manifeste au moyen de quelque chose qui l'est⁴⁴ ». L'interprétation n'est rien de moins qu'un *dialogue herméneutique* s'établissant entre le traducteur et le texte original.

Distinguons tout d'abord deux paliers dans la compréhension: celui de la saisie des signifiés et celui de la saisie du sens⁴⁵. Tout mot d'un

⁴² Le début de cet article est reproduit à l'Appendice II.

⁴³ Voir *supra*, p. 63 et *infra*, p. 101.

⁴⁴ *Éléments de linguistique générale*, p. 37.

⁴⁵ Danica Seleskovitch, « Traduire: de l'expérience aux concepts », p. 87.

énoncé renvoie simultanément au système de la langue duquel il tire sa signification et à un ensemble de paramètres non linguistiques qui lui confèrent un sens. Pour la clarté de l'exposé, nous considérerons ces deux paliers comme distincts et successifs, bien qu'en réalité ils soient concomitants et se superposent pour ainsi dire dans l'acte de compréhension.

Le décodage de signes

La saisie des signifiés, indépendamment du contenu référentiel qu'ils symbolisent, est une opération de décodage s'opérant par référence au système linguistique. Cette opération a pour but de dégager le contenu conceptuel des mots par une analyse lexico-grammaticale. La connaissance du lexique de la langue anglaise permet au traducteur de convoquer dans sa mémoire la signification individuelle des termes de l'énoncé *The Icy Grip Tightens*. Contrairement à l'ordinateur qui opère au niveau formel⁴⁶, le traducteur a la faculté d'extraire les concepts médiatisés par les signes linguistiques.

Pour comprendre, cependant, il ne suffit pas de pouvoir dégager des signifiés. Il faut aussi, à ce premier niveau de compréhension, saisir la trame des relations abstraites qui unissent les mots des phrases. Il est difficile, par exemple, de dégager un sens d'une suite de vocables tels que PAPIER — LAVER — BÉTON — AVARICE; par contre, la série suivante forme un ensemble à valeur significative en dépit de son imprécision résultant de l'absence de marques morphologiques: JARDINIER — ARROSER — FLEUR — QUOTIDIENNEMENT. Dans un énoncé normal, les indices grammaticaux ont pour fonction de marquer sans ambiguïté les relations établies par le locuteur entre les mots et la situation décrite. Dans notre exemple, les signifiés de *||Icy||*, *||Grip||* et *||Tighten||* sont précisés par les règles combinatoires de la langue anglaise de sorte qu'il est impossible de considérer *Grip* comme le procès.

À la suite de cette analyse lexico-grammaticale, le traducteur ne peut pas faire correspondre mécaniquement à chacune des unités de l'énoncé des signifiants d'une autre langue jugés intuitivement comme équivalents. La version qui résulterait de ce transcodage pourrait être grammaticalement correcte s'il agençait les signes selon la combinatoire du français, exemple, «la prise glaciale (se) resserre» ou «l'étreinte glaciale (se) resserre», mais cette solution demeurerait insatisfaisante du point de vue sémantique. Ce transcodage n'aurait qu'une valeur purement statistique en ce sens que la relation d'équivalence établie en

⁴⁶ La tâche de la linguistique en traduction automatique est de construire un langage formel de description sémantique. Les innombrables difficultés soulevées par la traduction automatique apportent la confirmation que la traduction, dans le plein sens du mot, c'est-à-dire définie comme processus d'interprétation, est un acte d'intelligence dans lequel interviennent les facultés humaines de raisonnement et de jugement et une somme considérable de connaissances extra-linguistiques.

dehors de toute analyse contextuelle entre l'énoncé anglais et sa forme transcodée ne reposerait que sur la *fréquence* élevée, dans des situations normales de communication, des traductions de *icy* par «glacial», de *grip* par «prise» et de *tighten* par «(se) resserrer»⁴⁷.

Plus important encore, en raison du caractère arbitraire du choix des unités lexicales, choix effectué sans autres références que linguistiques, le traducteur n'aurait jamais la certitude que l'assemblage de mots transcodés rend bien le sens de l'énoncé original. C'est pour cette raison que le transcodage est une fausse piste, une voie sans issue dans laquelle les futurs traducteurs professionnels doivent apprendre à ne pas s'engager. *Transcoder, équivaut à établir des concordances de mots, traduire, à rechercher des équivalences de messages.*

Si indispensable soit-elle, la saisie des signifiés, opération sur le code linguistique, se révèle insuffisante, à elle seule, pour permettre d'accéder à la compréhension d'un énoncé. En s'y limitant, le traducteur fondrait une équivalence sur une interprétation tronquée. La combinaison mécanique des significations ne fournit qu'une vague indication du sens, car la signification «n'est rien d'autre qu'un *critère d'analyse* du sens fourni par le système linguistique⁴⁸». En somme, avant d'être une opération sur le sens, la traduction suppose une opération sur le signifié.

La saisie du sens

Le deuxième volet de l'exégèse, la saisie du sens, consiste à définir plus précisément le contour conceptuel d'un énoncé en l'enrichissant du contexte référentiel dans lequel il baigne. Prenant appui sur ce que *signifient* les signes linguistiques dans le code, cette opération a pour but de découvrir ce qu'ils *désignent* à l'intérieur du message. Traduire consiste à réexprimer non des signes, mais des concepts, des idées. C'est à cette seule condition qu'il est possible de franchir l'abîme séparant les langues, en dépit de l'intransposabilité réelle d'un code linguistique dans un autre⁴⁹.

⁴⁷ « Si des énoncés comme «il fait froid» et «*it is cold*» se rencontrent souvent comme équivalents de traduction, ce n'est pas en raison de la correspondance des éléments qui les analysent (ou, selon la terminologie d'A. Martinet, qui les articulent), mais parce qu'ils remplissent souvent la même fonction dans la communication. La relation d'équivalence établie entre nos deux énoncés n'a donc d'autre fondement que statistique: [...]. » Maurice Pergnier « Traduction et théorie linguistique », p. 38.

⁴⁸ Maurice Pergnier, « L'envers des mots », p. 112. (Souligné dans le texte). « Le code /est/ ce à quoi on confronte chaque élément d'un message pour en dégager le sens. » André Martinet, *op. cit.*, p. 25.

⁴⁹ Dans les premiers chapitres des *Problèmes théoriques de la traduction*, Georges Mounin prouve l'impossibilité de raisonner le phénomène de la traduction si on le pose comme recherche de concordances entre les signes de deux langues. Maurice Pergnier, dans « L'envers des mots » démontre pour sa part qu'une conception bidimensionnelle du signifié permet de rendre compte à la fois de sa « traduisibilité » et de son « intransposabilité » d'un système linguistique à un autre.

La sémantique se situe à la frontière du monde linguistique et du monde non linguistique. Elle est cette « partie de la langue où l'on passe le plus visiblement des structures linguistiques fermées, aux structures toujours ouvertes de l'expérience⁵⁰ ». En effet, le texte d'un message ne contient pas le sens, il ne fait que pointer vers lui, puisque les signes qui le composent renvoient à autre chose qu'à eux-mêmes. Le sens se définit donc comme une synthèse originale se situant au carrefour des références structurales et situationnelles⁵¹ : *l'analyse exégétique ou (l'interprétation) correspond à une prise de conscience réfléchie de la dynamique des rapports entre référents et signes linguistiques combinés en un message.*

L'analyse exégétique est nécessaire, car les langues n'ont pas de signes distincts pour désigner chacune des réalités concrètes ou abstraites de l'expérience humaine. Si à chaque chose ou à chaque abstraction correspondait un signe, la polysémie n'existerait pas et la langue ne serait sans doute pas une structure, mais une nomenclature. La traduction pourrait alors prendre la forme d'une simple substitution d'unités univoques. (Que resterait-il dans ces conditions du métier de traducteur sans l'interprétation inhérente à l'acte de traduire?) Un mot ou une phrase sont toujours interprétables en fonction de paramètres situationnels, du cadre énonciatif. Ils acquièrent une nouvelle dimension. Faisant sortir la langue d'elle-même, le discours jette un pont entre elle et la réalité. Par conséquent, il apparaît impossible de concevoir un modèle opératoire de l'activité traduisante qui permette de faire l'économie de l'analyse interprétative des significations verbales. Il est d'ailleurs significatif que l'on tente actuellement de résoudre le problème de la traduction automatique par la voie de la mise au point d'une « intelligence artificielle⁵² ». Les chercheurs en ce domaine ont compris qu'un raisonnement intelligent ou, si l'on préfère, une analyse exégétique du contexte est indissociable de la traduction. Ils ont senti la nécessité de

⁵⁰ Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, p. 138.

⁵¹ Maurice Pergnier, « Traduction et théorie linguistique », p. 38.

⁵² Au sujet de l'« intelligence artificielle » et de la compréhension contextuelle par les ordinateurs, voir Joseph Weizenbaum, « Contextual Understanding by Computers », dans *Communications of the Association for Computing Machinery*, Vol. 10, No. 8 (Aug. 1967) pp. 474-480. Roger C. Schank, *Conceptual Information Processing*. Amsterdam/Oxford, North-Holland Publishing Co., 1975. 374 p. B.L. Nash-Webber and R.C. Schank (ed.) *Theoretical Issues in Natural Language Processing: An Interdisciplinary Workshop in Computational Linguistics, Psychology, Linguistics, Artificial Intelligence*, 10-13 June, 1975. Cambridge Mass. New Haven, Conn.: Dept. of Computer Science, Yale University, 1975. 219 p. Roger C. Schank and K. M. Colby (ed.) *Computer Models of Thought and Language*. W.H. Freeman & Co. San Francisco, California, 1973. Pour une analyse critique des travaux de Winograd, Minsky, Schank et Wanner et Kaplan sur l'intelligence artificielle, voir B. Elan Dresher and Norbert Hornstein « On Some Supposed Contributions of Artificial Intelligence to the Scientific Study of Language », dans *Cognition*, Vol. 4, 1976, pp. 321-398. L'article est suivi des répliques des auteurs critiqués. Voir aussi l'ouvrage de Joseph Weizenbaum, *Computer Power and Human Reason*, San Francisco, W.H. Freeman, 1976. 300 p.

transformer les machines à calculer en machines à penser. Il ne suffisait pas, pour faire traduire une machine, de concevoir des tables de conversion comme celles qui servent à « traduire » des milles en kilomètres, des degrés Fahrenheit en degrés Celsius... La traduction ne se ramène pas à une simple conversion d'unités.

Interprétation du titre

Déceler les intentions d'un auteur est une opération parfois fort délicate. C'est le cas de l'exemple étudié *The Icy Grip Tightens* qui peut donner lieu à deux interprétations aussi valables l'une que l'autre. La première consiste à voir dans cet énoncé une allusion prestigieuse à des poèmes dans lesquels la mort est symbolisée par le froid ou une main sinistre resserrant son étreinte sur l'être mortel. Ces images se retrouvent dans un poème de James Shirley (1596-1666), « Death the Leveler » :

The glories of our blood and state
 Are shadows, not substantial things ;
 There is no armour against fate ;
Death lays his icy hand on kings ;
 Sceptre and Crown
 Must tumble down,
 And in the dust be equal made
 With the poor crooked scythe and spade.

Lord Byron (1789-1824) a aussi associé le froid et la mort dans un poème portant comme titre « Youth and Age »

Then the mortal *coldness of the soul like death* itself comes down ;
 It cannot feel for others' woes, it dare not dream its own ;
 That *heavy chill has frozen o'er* the fountain of our tears,
 And though the eye may sparkle still, 'tis where the *ice* appears.

Le poète américain Walt Whitman (1819-1892) emploie une image analogue à celle de Shirley dans un poème intitulé « Reconciliation »

Word over all, beautiful as the sky,
 Beautiful that war and all its needs of carnage must in time be utterly
 lost,
 That *the hands of the sisters Death and Night* incessantly softly
 wash again, and ever again, this soil'd world.

The Icy Grip Tightens renverrait donc à des images poétiques. Si cette interprétation était retenue, la version française du titre devrait elle aussi, dans la mesure du possible, renfermer soit une allusion à des vers célèbres d'auteurs de langue française, traitant du même thème, soit être formulée dans des termes ayant en français la même charge évocatrice que l'énoncé anglais. Le traducteur pourrait alors songer à des formulations telles que « L'étreinte glaciale se resserre » ou encore

« Le froid resserre son étreinte (fatidique) ». Selon *Le Petit Robert*, les mots « glacial » et « glacer » connotent en poésie une privation de chaleur caractéristique de la jeunesse et de la vie (Quand l'âge nous glace). Par ailleurs, « L'étreinte d'une main », et au figuré, « l'étreinte de la mort », « la main du destin », « la main de la fatalité » sont autant de clichés (ils figurent tous au *Petit Robert*) correspondant à l'idée exprimée par *Icy Grip*. Le texte renferme-t-il des indices pouvant justifier cette interprétation ? Le seul passage qui pourrait servir à corroborer cette analyse exégétique est le suivant :

If there is too much winter in some sections of the country, there is, strangely enough, too little elsewhere. With far less snowfall than usual, the West is suffering from a prolonged drought. [...] In Oregon, forest fires have broken out. « *Some say the world will end in fire* », wrote Robert Frost. « *some say in ice.* » Last week Americans had their choice of disasters.

Mais cela suffit-il pour avoir la certitude que l'auteur a délibérément introduit dans son titre une allusion à des images poétiques connues (tout au moins des gens cultivés) ? Le risque de sombrer dans la « mirandolite » guette toujours le traducteur. La « mirandolite » ou « fièvre de Pic de la Mirandole » est, selon Irène de Buisseret, une forme de sur-traduction résultant d'un étalage prétentieux d'érudition⁵³ ; elle consiste aussi à voir des allusions là où il n'y en a pas. Il est souvent malaisé d'acquiescer la certitude qu'un énoncé renferme des « harmoniques culturelles », et encore plus difficile de les rendre quand on a tout lieu de croire que c'est le cas.

La deuxième interprétation procède d'une toute autre démarche : une analyse de la situation générale dans laquelle s'inscrit le message *The Icy Grip Tightens*. L'examen minutieux des paramètres contextuels et référentiels projette un autre éclairage sur le titre. Cette interprétation nous amène à penser que l'auteur a voulu exprimer l'idée d'une durée inhabituelle de la période de froid qui a frappé le nord des États-Unis. Pour arriver à cette conclusion, il faut savoir que, lorsque l'article en question est paru (le 14 février 1977), la vague de froid sévissait déjà depuis près d'un mois et demi, et que *Time* avait publié antérieurement, étant donné le caractère inusité de l'événement, deux articles importants sur le même sujet : *The Big Freeze (cover story)* le 31 janvier et *The Great Winter Hits Again*, (allusion au film « *Pink Panther Hits Again* »), le 7 février. Ces faits non linguistiques colorent le titre d'une certaine exaspération devant l'obstination du mauvais temps. L'article s'ouvre d'ailleurs par la phrase « *Never before in this century had the nation been so much at the mercy of its weather* ».

En effet, en ne « lâchant pas prise » (*grip*), le mauvais temps « s'entêtait », « persistait obstinément », interprétation confirmée par les consé-

⁵³ *Deux langues, six idiomes*, pp. 108-111.

quences désastreuses de la longue période de froid intense. Plus la vague de froid persistait, plus s'alourdissait le bilan des pertes de l'économie américaine. Au cours de ce fléau national, deux millions de travailleurs furent réduits à l'oisiveté faute de combustible pour faire tourner les usines, un nombre égal d'écoliers sont restés à la maison, leurs écoles ne pouvant pas être chauffées, des milliers de commerçants ont dû fermer leur porte, la Floride a perdu presque la totalité de sa récolte d'agrumes. Tous ces faits sont rappelés dans les premiers paragraphes de l'article (voir l'Appendice II). Ces inconvénients et ces pertes financières résultèrent beaucoup plus de la durée exceptionnelle de la vague de froid que de son intensité, bien qu'à cet égard, les températures quotidiennes aient été de loin inférieures à la normale⁵⁴.

Que l'on opte pour la première ou la seconde interprétation, le principe en cause demeure le même, et c'est cela qui importe ici: la réflexion qui interprète les signes linguistiques en fonction de la situation et du contexte afin de dégager l'intention de l'auteur — sans lui « prêter » des intentions, — conduit toujours le traducteur à isoler mentalement les idées que renferme un énoncé. Dans le cas de la première interprétation, le traducteur fait surtout appel à son *bagage cognitif*, c'est-à-dire aux connaissances qu'il partage avec le rédacteur de l'article. Dans la seconde, c'est surtout le *contexte cognitif* qui éclaire le sens du titre, c'est-à-dire ce que dit le texte et les circonstances qui ont entouré sa parution. Ces *compléments cognitifs* (voir le Tableau III, p. 84) que le traducteur (ou tout autre locuteur/lecteur) ajoute aux réalisations linguistiques prouvent que le sens d'un énoncé ou d'un message est beaucoup plus vaste que l'ensemble des significations des mots qui le composent. *L'emploi de la langue ne se ramène pas à une simple application de signes linguistiques*. Pour exprimer une idée, on n'utilise pas les mots et les phrases de la même manière qu'un télégraphiste se sert des symboles du code Morse pour coder un message. Jusqu'ici la linguistique a beaucoup insisté sur les composantes formelles des énonciations, mais, ce faisant, elle a plus ou moins laissé pour compte les compléments cognitifs indissociables de tout acte de communication écrite ou orale. Il revient à la rhétorique moderne de rappeler que la langue est fille du discours et de démontrer l'importance de la mémoire cognitive et de tous les composants non linguistiques entrant en jeu dans la communication verbale. La réflexion théorique sur la traduction et l'interprétation fournit à cet égard un poste d'observation incomparable pour l'étude du discours.

Si l'on retient, pour les fins de la démonstration, la seconde interprétation, *The Icy Grip Tightens* renferme deux idées: celle de //froid rigoureux// et celle de //persistance// doublée d'une connotation péjo-

⁵⁴ Cette seconde interprétation est celle à laquelle sont arrivés les étudiants d'un séminaire de traduction; c'est aussi celle d'un certain nombre de personnes interrogées sur le sens de ce titre peu de temps après la parution de l'article.

relative rattachée à *grip*, pivot de l'énoncé. En réalité, le sens est saisi sous une forme déverbalisée, c'est-à-dire libérée de tout signifiant. C'est uniquement pour des raisons pratiques qu'il est ici exprimé sous forme de mots clés complétés d'indications connotatives.

En somme, pour comprendre un énoncé, il faut vider les signifiants de leur contenu conceptuel et relier les concepts ainsi obtenus au monde de l'expérience en leur associant un savoir non linguistique. La langue n'est qu'une des composantes d'un message. Il n'y a pas solution de continuité cependant entre la saisie des signifiés et la saisie du sens : la « valeur » en système des signes est toute aussi importante que leur référence à la réalité. Aussi est-il malaisé de délimiter nettement la frontière entre la logique et la linguistique dans le domaine sémantique⁵⁵. On peut dire, néanmoins, que *la signification est codifiée et plutôt statique, tandis que le sens est non codifié et plutôt dynamique*. L'interprétation apparaît comme le mode d'opération de la compréhension. *Comprendre et interpréter ne sont qu'une seule et même chose*, car le raisonnement de la compréhension est un « dialogue herméneutique » intérieur. Remarquons enfin que, jusqu'ici, aucune comparaison interlinguistique n'est encore intervenue et que l'analyse a été strictement intra- et extra-linguistique.

B) *La reformulation*

Succédant à la compréhension, la réexpression consiste à reverbaler les concepts en les revêtant de signifiants pris à une autre langue. Cette démarche de l'esprit est sans doute celle qui est encore la plus mal connue, la plus mystérieuse et la plus complexe à analyser. Les idées isolées par l'exégèse déclenchent un processus analogique dans le cerveau du traducteur. Il n'est cependant pas facile de sonder les mécanismes de cet « ordinateur » fascinant — et infiniment plus complexe que les machines « pensantes » construites par l'homme — au moment où il reformule des idées. Chose certaine, la recherche d'une équivalence n'a rien d'un simple acte de mémoire qui consisterait à retrouver dans un répertoire — en l'occurrence, le lexique français — les mots correspondants aux notions à restituer. La reformulation n'est pas un banal étiquetage de concepts. Elle est fondamentalement un acte d'intelligence, c'est-à-dire la mise en œuvre d'un ensemble « d'opérations vivantes et agissantes⁵⁶ », même si l'on n'a pas conscience de chacune d'elles.

La genèse de l'expression d'une idée oblige à s'aventurer dans les régions obscures et mal connues de l'intelligence pour tenter de suivre les méandres du processus analogique de la pensée. Ce n'est pas une

⁵⁵ Voir Georges Mounin, *op. cit.*, p. 163.

⁵⁶ Jean Piaget, *Psychologie de l'intelligence*, p. 13.

mince tâche que d'essayer d'imaginer ce qui se passe durant l'étape où interviennent les mécanismes cérébraux non linguistiques une fois les signifiants disparus. « La pensée est une activité inconsciente de l'esprit. » Cette boutade d'Alfred Binet⁵⁷ nous rappelle les limites d'une telle entreprise.

Bien que la pensée réfléchie soit abstraite, elle s'appuie sur la parole, de sorte qu'au moment de la reformulation d'idées, il y a un va-et-vient incessant entre le sens « immatérialisé » qui cherche à s'extérioriser, et les formes linguistiques disponibles propres à le manifester. Cette navette se poursuit jusqu'à la découverte d'une adéquation satisfaisante entre le sens et une forme linguistique donnée. Langage et pensée forment une unité dialectique. « En organisant le contenu intérieur, l'intention de communication imprime une direction dans le choix des moyens d'expression, en accord avec le contenu psychique qui doit être transmis, mais aussi avec tout le système de coordonnées de la situation donnée. Ce phénomène de choix des mots, simple et élémentaire en apparence, représente un processus complexe de réflexion et d'expression des rapports existants dans la réalité⁵⁸. »

Le raisonnement analogique

Pour arriver à découvrir le sens d'un énoncé en situation de communication et à le réexprimer dans une autre langue, le traducteur procède par raisonnement analogique. Ce travail de prospection des ressources expressives de la langue d'arrivée consiste à procéder à des associations successives d'idées et à des déductions logiques (inférences). La réflexion avance par étapes successives, mais sans nécessairement suivre une trajectoire rectiligne. « La pensée demeure toujours libre de faire des détours », a écrit Jean Piaget. Le cerveau de l'homme fonctionne par associations et la compétence d'un traducteur dépend dans une large mesure de son habileté déductive et associative⁵⁹.

Ce n'est pas un hasard si, de l'aveu même de nombreux traducteurs professionnels, le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert répond particulièrement bien à leurs besoins. Le *Robert* innove par « le jeu des associations d'idées ». On y

⁵⁷ Citée par Jean Piaget, *Ibid.*, p. 29.

⁵⁸ Tatiana Slama-Cazacu, *op. cit.*, pp. 169-170.

⁵⁹ Un test d'aptitude à la traduction ne devrait pas chercher à évaluer en premier lieu l'étendue du vocabulaire des candidats ni même leur connaissance des risques d'interférence inhérents à la traduction, mais plutôt leur capacité à raisonner logiquement, à déceler les rapports entre des quantités ou des concepts. Il ne s'agirait pas tant de vérifier le quotient intellectuel des sujets (si tant est qu'il soit possible de mesurer l'intelligence), que leur aptitude à réfléchir. Il faut faire preuve d'une grande prudence, cependant, dans la conception de tels tests, car ils risquent de porter à faux et de révéler autre chose que ce que l'on veut tester. Il vaut la peine tout de même de s'y intéresser dans le cadre de recherches en traductologie appliquée. Voir *supra*, « Les qualités de traducteur », p. 43 et *infra*, « L'organicité textuelle », p. 119.

trouve à chaque article « un inventaire aussi complet que possible des *rapports analogiques* de toute sorte, que la source découle des étymologies, des termes des définitions, des enchaînements syntaxiques, des liens de synonymie et d'antonymie ou des fils multiples que la *simple logique tresse entre les mots*⁶⁰ ». Ce dictionnaire est « analogique parce qu'il permet de regrouper les mots par le sens et de découvrir le mot inconnu⁶¹ ». En exagérant à peine, on peut dire que cet excellent outil de travail constitue souvent une « source d'inspiration » pour le traducteur qui, ayant saisi le sens d'un passage, cherche le filon qui le conduira au mot juste ou à l'idiotisme de la langue d'arrivée. Sans toujours lui donner la solution, ce dictionnaire peut tout au moins le sortir d'une impasse et l'aiguiller sur la voie analogique à suivre. Les auteurs du dictionnaire définissent d'ailleurs l'analogie dans les termes suivants: « Ressemblance établie par l'imagination (souvent consacrée dans le langage par les diverses acceptions d'un même mot) entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents. » « Analogie » regroupe par le sens les mots « association », « correspondance », « lien », « parenté », « rapport », « relation » et « induction ».

Avant d'analyser comment a pu s'opérer la recherche d'une équivalence française correspondant à *The Icy Grip Tightens*, voyons comment fonctionne le processus analogique par un exemple simple. Soit la mention WORKING imprimée sur une affichette apposée sur une machine à photocopier à usage public⁶². Cette inscription anglaise signifie que la machine *est prête à fonctionner de nouveau*, comme l'indique un voyant vert allumé; il suffit alors de s'asseoir devant l'objectif, d'insérer une pièce de monnaie dans la fente prévue à cette fin, et la machine se met automatiquement en marche. Littéralement WORKING signifie « qui fonctionne », « qui est en marche ». Mais « en marche » (traduction erronée qui figurait en regard de WORKING sur l'affichette) ne signifie pas en français que la machine « est prête à fonctionner », mais qu'elle fonctionne bel et bien comme on dit « le moteur est en marche » pour dire qu'il tourne. Pour rendre correctement le sens de l'indication anglaise, il faut s'écarter de la traduction littérale « en marche » et faire une traduction réfléchie, c'est-à-dire procéder par voies détournées.

Un détour qui se révèle souvent fructueux est une exploration par la négative. Si la machine en question avait été en panne, qu'aurait-on inscrit au lieu de WORKING? Peut-être NOT WORKING ou plus idiomatiquement OUT OF ORDER ou OUT OF SERVICE. Un francophone aurait sans doute inscrit, quant à lui, « EN PANNE », « HORS D'USAGE » ou « HORS SERVICE ». Cette dernière équivalence néga-

⁶⁰ Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Préface, p. viii. (Non souligné dans le texte).

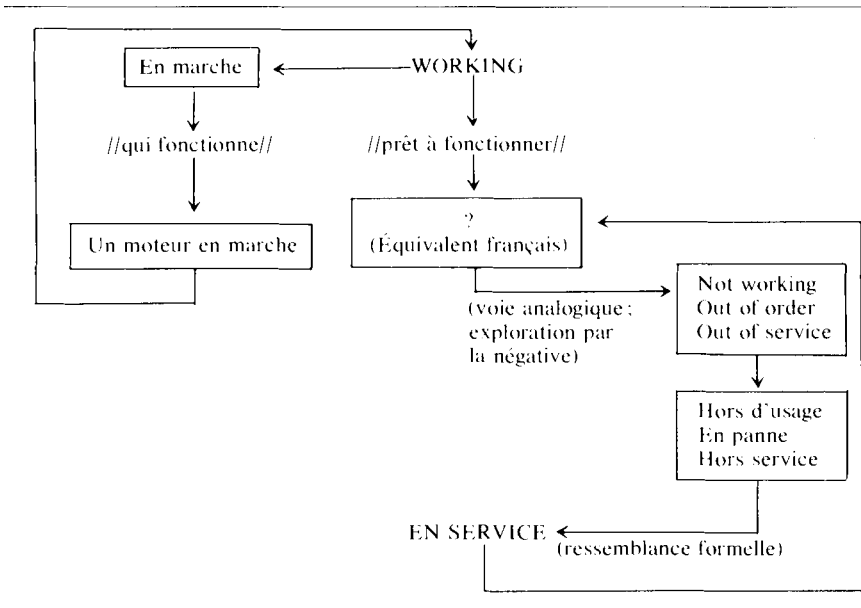
⁶¹ *Ibid.*, p. ix.

⁶² Anecdote rapportée par M. Lederer.

tive évoque⁶³ la formule positive « EN SERVICE » qui rend idiomatiquement le sens de WORKING dans la situation décrite. (Voir le Tableau II ci-dessous.) La recherche d'une équivalence oblige souvent le traducteur à suivre plus ou moins consciemment la démarche analogique de la pensée quand les formes consignées dans la langue d'arrivée d'une équivalence consacrée (donc plus ou moins obligée) ne sont pas activées spontanément ou, comme nous le verrons, quand l'équivalence de traduction ne peut être trouvée que par une recréation contextuelle⁶⁴. Le raisonnement analogique consiste à établir des ressemblances par l'imagination. L'analogie joue une part très importante dans la recherche d'une équivalence de traduction et le fonctionnement même de l'intelligence. On s'attendra donc d'un candidat à la traduction qu'il fasse preuve d'imagination et manifeste une grande sensibilité aux rapprochements analogiques et aux correspondances conceptuelles afin de

TABLEAU II

Programme analogique simple



⁶³ Évocation: action de rappeler une chose oubliée, et *par ext.* de rendre présent à l'esprit. Évocation d'une idée. Le pouvoir d'évocation d'un mot. (*Petit Robert*).

⁶⁴ Voir au Chapitre III « Réactivation des formes consignées dans les systèmes linguistiques », p. 103 et « Recréation contextuelle », p. 105.

réaliser le raccordement des concepts d'un texte à un autre⁶⁵. On est porté à minimiser l'aspect créateur du processus cognitif de la traduction, sans doute parce que cette création «de seconde main» est jugée moins noble qu'une création dite «originale». En y réfléchissant bien, cependant, combien de créations dites «originales» ne sont en fait que des reformulations personnelles? Toute redite est une traduction. La cloison séparant la création, l'interprétation, la recréation, la traduction et l'adaptation n'est pas si étanche qu'on a tendance à le croire.

La reverbérisation

Que se passe-t-il dans le cerveau du traducteur qui cherche un équivalent français correspondant à son interprétation de l'énoncé *The Icy Grip Tightens*? Par pure hypothèse, on peut supposer qu'après avoir isolé les idées de //froid rigoureux// et de //persistance + connotation péjorative//, il procède à une exploration analogique des ressources de la langue d'arrivée afin de découvrir des signes linguistiques capables de recouper ces idées. Parmi les multiples cheminements possibles, retenons le suivant. Ayant convoqué dans sa mémoire encyclopédique⁶⁶ des façons de rendre l'idée de //froid rigoureux//, des solutions telles que «très grand froid», «froid de canard», «froid à pierre fendre», «froid de loup», «morsure du froid»... ont pu surgir à son esprit ou être activées à un niveau subconscient. Apparaissant non pertinentes pour divers motifs linguistiques ou référentiels, elles auront aussitôt été écartées comme un mauvais programme rejeté par un ordinateur. L'expression «morsure du froid», cependant, a pu évoquer sitôt activée, le verbe «ne pas démordre» qui lui-même a renvoyé aux verbes «s'entêter», «ne pas lâcher prise», «s'obstiner» rendant tous l'idée de //persistance + connotation péjorative//. En réfléchissant à la paire «froid mordant» et «ne pas démordre», le traducteur a-t-il perçu intuitivement une autre analogie et entrevu vaguement une possibilité de solution à son problème? En suivant ce filon, a-t-il tenté d'articuler ces éléments bruts en fonction de la syntaxe du français? A-t-il produit mentalement des versions provisoires telles que «Le froid mordant persiste», «Le froid ne démord pas»?

Malgré le caractère conjectural, mais non improbable, de ce cheminement analogique, nous pouvons être certains d'une chose: *une fois*

⁶⁵ Peut-on mesurer le potentiel créateur d'un individu, son pouvoir d'imagination? On commence à peine, semble-t-il, à s'intéresser à cet aspect dans l'élaboration des tests d'intelligence. Du point de vue de la théorie de la traduction, il n'apparaît pas sans intérêt de chercher à évaluer, dans la mesure du possible, la part d'imagination entrant en jeu dans la postulation des équivalences de message.

⁶⁶ «Tandis que l'organisation rationnelle de l'encyclopédie permet de *convoquer* directement une information à partir du concept dont elle relève, l'organisation symbolique permet d'*évoquer* une information à partir d'autres informations auxquelles elle est associée.» Dan Sperber, *op. cit.*, p. 404. (Souligné dans le texte).

le sens saisi, sa restitution se fait en fonction des idées et non en fonction des mots. La recherche de la formulation la plus pertinente s'opère plus ou moins à tâtons par les mécanismes conscients et subconscients de la pensée. Les informations sont convoquées ou évoquées par la mémoire encyclopédique. Au cours de cette exploration, les solutions intermédiaires que le traducteur rejette comme insatisfaisantes sont autant de jugements portés sur l'inadéquation d'un contenu et d'une forme. Ce raisonnement est un effort « créateur », un processus cognitif d'activation de ce que l'on appelle communément le « bagage culturel » d'une personne, c'est-à-dire tout ce qui compose son savoir tant linguistique qu'encyclopédique.

Un autre traducteur aurait vraisemblablement suivi une autre voie pour arriver à une solution identique (ce qui n'est pas improbable) ou différente (ce qui est plus probable). Une même interprétation peut être exprimée différemment en langue d'arrivée à condition bien sûr que les signifiants ne soient pas imposés par des pratiques établies de rédaction comme c'est souvent le cas dans les « langages codifiés ». Il existe des équivalences obligées. Il faut bien dire, par exemple, « Ancien Testament » pour *Old Testament*. Aussi, plus les formes habillant les concepts d'un domaine d'activité sont stéréotypées, moins grande est la liberté de réexpression du traducteur qui est alors tenu de se conformer aux usages établis.

Il arrive que la découverte d'une équivalence se produise plus ou moins spontanément. Dans ces moments d'« inspiration », le raccordement des concepts est instantané. Il résulte d'une compréhension parfaite des idées à rendre alliée à une disponibilité totale des moyens linguistiques pour les exprimer. Ce qui a été bien conçu est réexprimé aisément, et plus la « palette expressive » du traducteur est riche et colorée, moins les formes sont banales. Dans d'autres cas, par contre, le cheminement de la reformulation est plus laborieux ; il faut « provoquer » les rapprochements analogiques et tenter de suivre plus consciemment les méandres de la pensée réfléchie afin de déclencher le mécanisme conduisant à la découverte d'une équivalence acceptable.

C) *L'analyse justificative*

La troisième et dernière étape du processus cognitif de la traduction, l'analyse justificative, a pour but de vérifier l'exactitude de la solution (provisoire) retenue. Cette vérification consiste à s'assurer que l'équivalence rend parfaitement tout le sens de l'énoncé initial. Voyons d'abord comment, dans le contexte en question, « Le froid ne démord pas » se justifie comme équivalent de *The Icy Grip Tightens*.

En français, la forme négative « ne pas démordre » s'emploie péjorativement au figuré pour signifier qu'une personne est « têtue comme une mule ». Cette connotation du verbe rend l'idée de //persis-

tance + connotation péjorative// déglacée lors de l'interprétation de l'énoncé original. Ayant tout paralysé, le froid, qui « ne lâchait pas prise », tenait prisonnière la population américaine. « Démordre » évoque aussi les syntagmes « froid mordant » et « morsure du froid », expressions métaphoriques de //froid rigoureux//. Cette évocation découle de la superposition du sens figuré de « ne pas démordre » et du sens figuré de « mordre » appliqué au froid. Ce procédé de superposition sémantique est très courant en publicité et dans le journalisme. Les publicitaires l'emploient fréquemment pour la conception des slogans ou des lignes d'accrochage se détachant d'une annonce et retenant l'attention du lecteur. Les titres d'articles de journaux ou de revues jouent à peu près le même rôle. Toutes ces raisons linguistiques et para-linguistiques sont suffisantes pour considérer « Le froid ne démord pas » non pas comme la meilleure ni la seule traduction imaginable, mais comme un *équivalent fonctionnel* acceptable, compte tenu de l'interprétation donnée au titre *The Icy Grip Tightens*.

Que faut-il retenir de cette analyse justificative? Que nous enseigne-t-elle sur la dernière étape du processus de traduction? Elle met en évidence deux choses: premièrement, la justification est toujours fonction de l'interprétation antérieure à la réexpression et, deuxièmement, elle suit elle-même le modèle interprétatif.

En procédant à la justification de sa traduction, le traducteur cherche à vérifier dans quelle mesure la formulation retenue est conforme au sens du passage original ou, plus exactement, à son interprétation personnelle du vouloir-dire de l'auteur du texte. Une interprétation *objectivement* fautive peut donner lieu à une justification *subjectivement* logique. Ceux qui ont l'expérience de l'enseignement pratique de la traduction savent avec quelle passion et quel acharnement certains étudiants cherchent parfois à imposer *leur* interprétation d'un passage et qu'il faut user de beaucoup de tact pour faire admettre à ces étudiants l'incongruence de leur version, surtout lorsqu'il est impossible de s'appuyer sur des évidences linguistiques ou factuelles. Il y a des cas où la préférence accordée à telle équivalence plutôt qu'à telle autre relève de la sensibilité individuelle, d'une certaine perception intuitive des choses échappant à toute forme d'argumentation rationnelle. Traduire, avons-nous dit, est un *art* de réexpression.

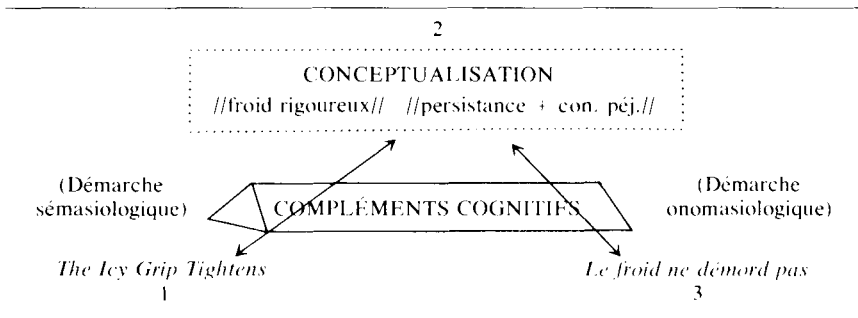
Quoi qu'il en soit, le fait important à retenir du point de vue de la genèse du processus de traduction est le suivant: que son interprétation initiale soit juste ou erronée, le traducteur reprend, *mutatis mutandis*, le raisonnement qui a présidé à la reconnaissance de la solution provisoire. Sa démarche cognitive est la même dans les deux cas, seuls les signifiants ont changé. Dans notre exemple, l'analyse a porté sur la signification de « ne pas démordre » et de « mordre »: il s'agissait de vérifier si ces choix étaient judicieux en fonction, non pas des mots de l'énoncé original avec lesquels ils n'ont aucun rapport formel, mais avec

les idées extraites du message lors de la première interprétation. On ne traduit jamais les mots, mais le sens qui leur est sous-jacent.

L'analyse justificative est une seconde interprétation. La première survient entre la saisie des concepts et leur réexpression et vise à dégager les idées du message; la seconde s'intercale entre la réexpression et le choix d'une solution finale et a pour but de vérifier si les signifiants provisoirement retenus rendent bien compte de ces idées. Cette appréciation qualitative d'une traduction est aussi un raisonnement. *L'activité traduisante comporte donc une double interprétation: l'une prend appui sur les signes originaux, l'autre sur ceux de la langue d'arrivée une fois actualisés les essais de solution, les équivalences provisoires; le sens est l'unique objet de cette double interprétation.* Ce processus cognitif peut être représenté par le schéma suivant (voir aussi les Tableaux I et IV):

TABLEAU III

Schéma de la double interprétation du processus traductionnel
(Démarche sémasiologique/onomasiologique)



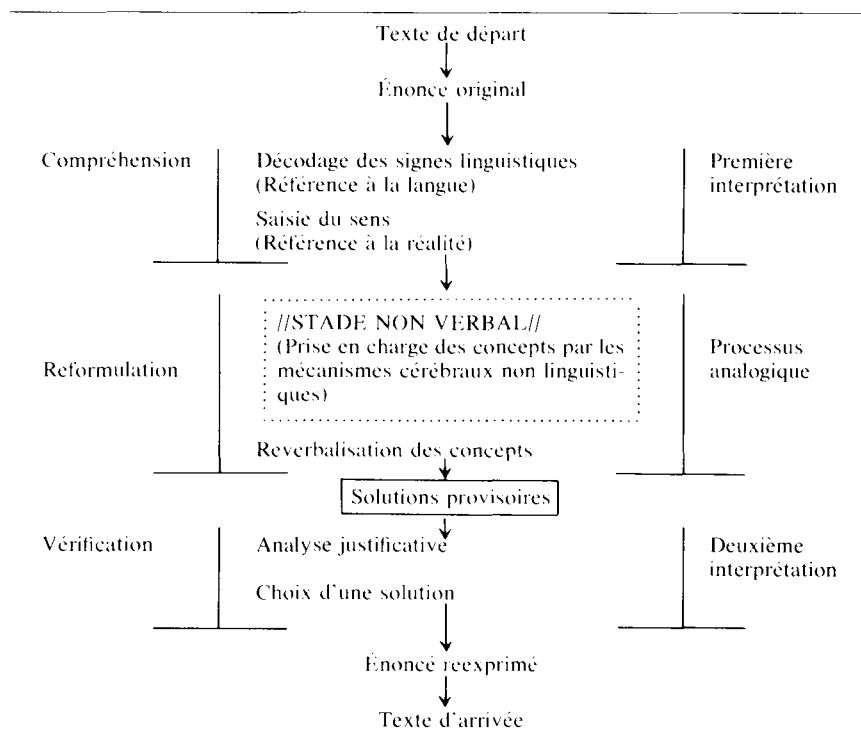
Les vecteurs symbolisant les processus interprétatifs passent par le prisme du savoir non linguistique dans les deux cas. Ils sont bi-directionnels, car il y a un mouvement continu, au moment de l'interprétation, entre les signifiants de la langue de départ et les concepts à dégager (première interprétation) et entre ces concepts et les signifiants de la langue d'arrivée les plus propres à les exprimer (deuxième interprétation).

Le démontage du mécanisme cognitif de l'activité traduisante apporte la confirmation que la comparaison de langues n'a pas sa place à l'étape de la justification d'un énoncé, ni aux étapes antérieures. Le traducteur ne confronte pas les signes de la langue d'arrivée avec ceux de la langue de départ pour établir entre eux des convergences ou des divergences à la manière des comparatistes. *Il adapte continuellement les virtualités expressives des mots au cadre rhétorique dans lequel*

s'inscrivent les messages. C'est en ce sens qu'il est technicien du langage: il n'opère pas sur la langue, mais sur son emploi. Les comparatistes s'occupent surtout de décrire la base du triangle ci-dessus et, en outre, leur investigation porte presque essentiellement sur les formes figées de la langue. La linguistique contrastive se révèle un outil pédagogique précieux pour l'étude des équivalences obligées ou consacrées, mais elle est impuissante à rendre compte de la démarche cognitive ou rhétorique du traducteur. Si, lors de la vérification, le traducteur se rapporte à l'original, c'est parce qu'il n'est pas vraiment sûr de l'exactitude ou de l'exhaustivité de son interprétation initiale. Il soupèse à nouveau chacun des éléments de sens de l'énoncé original et du sien par la méthode de l'exégèse pour s'assurer que les deux formulations ont le même poids dénотatif et connotatif, puisqu'elles doivent rendre compte du même vouloir-dire. C'est pourquoi seule l'exégèse est apte à conduire aux équivalences de messages.

TABLEAU IV

Le processus heuristique de la traduction



Le tableau récapitulatif ci-dessus reproduit, sous une forme schématique, la décomposition du processus heuristique de la traduction. On remarquera que les points de départ et d'arrivée sont des textes. La double interprétation caractéristique du processus s'exerce sur des segments textuels, les énoncés successifs du discours, mais ces énoncés ne sont pas analysés *in vitro*, mais *in vivo*, c'est-à-dire par rapport à un ensemble significatif structuré, le texte (voir *infra*, p. 119). Le but à atteindre est la reconstitution d'un second texte aussi fonctionnel que l'original du point de vue de la communication.

4. LA MÉTHODE COMPARATIVE

La *Stylistique comparée du français et de l'anglais* est l'une des études descriptives et classificatoires les plus riches sur la comparaison de deux langues. Cet ouvrage est, dans une large mesure, l'application des catégories de la stylistique interne, notamment celle de Charles Bally, et des procédés de la rhétorique classique à une confrontation méthodique et originale de l'anglais et du français. Cette stylistique externe s'articule sur trois plans: le lexique, l'agencement (morphologie et syntaxe) et le message entendu essentiellement comme étant l'ensemble des significations d'un énoncé. Les auteurs réclament l'inscription de cette discipline descriptive dans le cadre de la linguistique.

⁶ La méthode comparative est susceptible de trouver une triple application selon les auteurs eux-mêmes: la traduction scolaire (pour vérifier la compréhension), la traduction professionnelle (pour faire comprendre) et la recherche linguistique (pour observer)⁶⁷. Aux étudiants d'une langue étrangère, le rapprochement de deux systèmes linguistiques peut servir de moyen d'acquisition de connaissances linguistiques et de vérification de l'exactitude des connaissances acquises. Appliquée par les futurs traducteurs professionnels, la méthode est censée leur faire mieux connaître les techniques régissant le passage d'une langue à une autre et faciliter l'exploration systématique du texte à traduire par une identification des difficultés à surmonter. Enfin, employée comme instrument de recherche, la confrontation de deux langues se révèle un moyen d'investigation permettant d'« observer le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre » et « d'éclairer certains phénomènes qui, sans elle, resteraient ignorés⁶⁸ ». Un certain nombre de mises au point s'imposent en ce qui concerne l'application de la méthode comparative en pédagogie de la traduction professionnelle.

⁶⁷ Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, p. 24.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 25.

Les catégories de la Stylistique comparée

Les comparatistes puisent à deux sources les équivalences qu'ils analysent, décrivent et cataloguent : a) la langue elle-même en tant que code (sens structural) et b) les textes traduits dont les éléments extraits sont souvent traités hors de leur contexte. Les équivalences de mots et de phrases et les équivalences de messages servent donc indifféremment à l'établissement des catégories taxinomiques de la stylistique comparée. Citons, à titre de rappel, quelques-unes de ces catégories à chacun des trois plans étudiés :

Plan du lexique : la particularisation et la généralisation (*bus* : autobus et car) ; le sens intellectuel et le sens affectif (belligérant/*belligerent* ; belliqueux/*warlike*) ; les faux amis (actuel/*actual*) ; la modulation lexicale (moyen et résultat : *firewood* : bois de chauffage) ; etc.

Plan de l'agencement : les types de transposition (adverbe/verbe : *He will soon be back* : Il ne tardera pas à rentrer) ; le chassé-croisé (*blown away* : emporté par le vent) ; les catégories (mots pluriels traduits par un singulier : *the stairs* : l'escalier ; ou l'inverse : *glass* : vitraux) ; l'expression du temps des verbes ; la voix et les aspects des verbes ; les groupes syntaxiques par opposition aux composés (la cellule d'un moine/une cellule de moine) ; l'ellipse (*He did not say* / Il ne l'a pas dit) ; etc.

Plan du message : les notions de gains et de pertes ; les faux amis de structure (*a man of the people* et « un homme du peuple ») ; la dilution (le bilan : *the balance sheet*) et son contraire la concentration (le tir à l'arc : *archery*) ; l'économie lexicale (inédit : *previously unpublished*) ; les tours de présentation (*some people think* : il y a des gens qui pensent que...) ; la mise en relief (ex. par répétition lexicale : *Yes, indeed* : Oui, oui) ; les différentes espèces de modulations (ex. l'abstrait pour le concret : *...and I don't mean maybe* : ...et je ne plaisante pas) ; etc.

Les catégories descriptives de la stylistique comparée rendent compte des paires d'équivalences confrontées. Mais de tous les équivalents potentiels qu'il est possible d'imaginer pour une unité lexicale, un syntagme ou un énoncé, les comparatistes en privilégient un seul. Ainsi, *from cover to cover* rendu par « de la première à la dernière page » est cité comme exemple de modulation lexicale caractérisée par un changement de comparaison (p. 90). Cette observation vaut, bien entendu, pour cette équivalence, mais dans le corps d'un texte (et même au strict plan de la langue) d'autres solutions fonctionnelles toutes aussi valables *du point de vue de la traduction* peuvent rendre la même idée : « Il a lu le livre du début à la fin » ; « Il a lu le livre en entier » ; « Il a lu tout le livre » ; « Il a lu le livre au complet » ; « Il a lu le livre de A à Z. » Hors contexte cette phrase ne diffère pas de *He has read the book through*. Des motifs très divers peuvent amener le traducteur à recourir à l'une ou l'autre de ces solutions : répétition à éviter, effet stylistique à rendre, compensation d'une perte... En outre, dans un acte de parole, cet

énoncé pourrait même avoir un tout autre sens que celui qu'on peut imaginer dans le système de la langue comme c'était le cas de *smooth* dans l'exemple analysé antérieurement.

Les catégories de la stylistique comparée sont forcément tributaires des équivalents choisis, d'où leur caractère très relatif. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement puisque les auteurs étudient les « signes séparés des messages » (comme en font foi la plupart des catégories précitées) invoquant « des raisons pratiques et pédagogiques⁶⁹ » pour justifier leur démarche. Ce parti-pris méthodologique, tout à fait légitime *d'un point de vue linguistique*, a cependant pour effet, du point de vue de la traduction, d'accorder une attention disproportionnée à la face formelle et contingente des signes linguistiques au détriment du sens dont ils sont l'indice dans le discours. L'analyse de la langue que pratiquent les stylisticiens comparatistes reste en deçà de l'analyse du discours sur lequel se fonde toute vraie traduction. Ce n'est qu'indirectement qu'elle y conduit.

Les « procédés » de traduction

Parmi les catégories les plus célèbres de la méthode comparative figurent en bonne place les sept procédés techniques de traduction⁷⁰. Mais s'agit-il vraiment de « procédés » ? Contribuent-ils à la reconnaissance des équivalences de traduction ? Un procédé est une méthode à suivre pour parvenir à un résultat. C'est un mode d'exécution, une marche à suivre pour accomplir une activité. Or, les « procédés » en question sont des étiquettes accolées à des résultats. Ces sept catégories rendent compte des transformations structurales (ou absence de transformation) résultant du processus de traduction. Croire qu'ils concourent à l'établissement des équivalences contextuelles équivaut à assimiler un résultat à un moyen. Le terme « procédé » est abusif, *le domaine de la stylistique comparée n'étant pas le processus de l'établissement des équivalences, mais la description des particularités rattachées aux paires d'équivalences étudiées.*

Le traducteur disposant d'une certaine latitude dans le choix des moyens linguistiques pour réexprimer un message (voir *supra*, p. 66), — liberté relative et créatrice qu'aucun comparatiste ne contestera, — les solutions uniques sont rares, exception faite, encore une fois, des équivalences « obligées » consacrées par l'usage. Par conséquent, à un même énoncé en langue de départ peuvent correspondre, en pratique, plusieurs formulations en langue d'arrivée donnant lieu à plus d'un « procédé ». Du fait qu'ils sont imprévisibles, les procédés sont sans

⁶⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁰ Emprunt, calque, traduction littérale, transposition, modulation, équivalence, adaptation. (L'emprunt est un cas de non traduction et le calque, un transcodage lexical).

valeur opératoire au moment du transfert sémantique. Ne facilitant ni l'analyse d'un message ni sa restitution, ils ne peuvent pas avoir valeur de règles pratiques de traduction.

Ainsi, on convient facilement que «...*grown wearisome from constant repetition*» traduit par «...qui finit par lasser à force d'être répété» donne une triple transposition: adjectif/verbe, adjectif/locution adverbiale, et nom/verbe⁷¹. Toutefois, même si elle pouvait être induite, cette constatation ne serait d'aucune utilité pratique pour le traducteur devant rendre en français «...*grown wearisome from constant repetition*». Quel intérêt aurait-il en effet, à savoir *a priori* qu'un adjectif de l'énoncé deviendra un verbe, qu'un autre se mutera en une locution adverbiale et que le substantif se métamorphosera en verbe? Rien ne lui indiquerait de quels verbes ou de quelle locution adverbiale il s'agit. Disposant des contenants, il lui manquerait encore les contenus. Cette forme d'analyse linguistique pratiquée *a posteriori* par les comparatistes est tout à fait étrangère au processus cognitif de la traduction. «La plupart des représentants de cette conception analysent la traduction seulement en tant que *résultat* donné, c'est-à-dire d'une manière normative bien qu'ils affirment en principe que c'est un processus linguistique⁷².»

Force nous est donc de reconnaître que les catégories de la stylistique comparée (et tout particulièrement les présumés «procédés» de traduction) se révèlent inopérantes au moment de l'exégèse et de la réexpression d'un message, et même au stade de la justification de l'équivalence actualisée. Le fait d'établir *après coup* que l'énoncé traduit aboutit à un «transfert», une «modulation» ou une «adaptation» n'offre aucune garantie de son exactitude par rapport au sens. En conséquence, on ne peut pas reconnaître à ces catégories une valeur d'algorithmes de traduction. Si c'était le cas, il suffirait, pour justifier une équivalence, d'appliquer l'algorithme pertinent, comme en grammaire on vérifie l'accord des participes passés en appliquant les règles pertinentes. Seule la double interprétation permet de combler l'écart entre la langue et le discours.

Pour comparer, il faut avoir deux points de comparaison. Les comparatistes en ont deux, l'énoncé original et un équivalent (généralement transcodé) en langue d'arrivée. Le traducteur, lui, ne dispose que d'un seul élément actualisé, le texte de départ composé d'une série d'énoncés successifs interdépendants. Comment pourrait-il mettre en parallèle un énoncé déjà figé dans une forme linguistique et un équivalent non encore actualisé (en devenir) dans une autre langue? Sa tâche consiste à concrétiser cet équivalent et nous avons vu par quelle «alchimie» il y parvient. Il trouve en quelque sorte le deuxième point de comparaison grâce auquel la démarche comparative devient possible. Les comparatis-

⁷¹ *Ibid.*, p. 97.

⁷² Alexandre Ljudskanov, *op. cit.*, fasc. 1, p. 44. (Souligné dans le texte).

tes court-circuitent le processus interprétatif de la traduction et c'est pour cette raison qu'on ne peut pas hisser leurs catégories au rang de règles ou de procédés de traduction⁷³.

Les critiques formulées ci-dessus ne s'appliquent pas à l'apport de la stylistique comparée à la science du langage. Tant que la traduction demeure un fait de langue, les auteurs ont raison. Exacte lorsqu'elle s'applique à des formes et locutions figées dans la compétence de chacun des groupes linguistiques, la méthode comparative n'est plus applicable que dans son principe en présence de faits de discours. Pour englober les faits de discours que représentent les textes, il faut aller plus loin. La *Stylistique comparée du français et de l'anglais* a raison de nous rappeler que *All Buses Must Stop Here* renvoie en français à la désignation « Arrêt obligatoire des autobus » : elle est cependant incapable de prédire ce qui n'est pas déjà consigné dans les systèmes linguistiques confrontés. *Le traducteur reste le créateur des formules inédites*. C'est pourquoi, pour expliquer l'opération traduisante dans sa totalité, la linguistique se doit d'aborder l'étude du discours et de ses rapports avec la pensée et les faits de communication.

Apport de la Stylistique comparée

Bien que le tort des auteurs ait été de présenter leur ouvrage comme une « méthode de traduction » et de donner en règles *a priori* ce qui est constatation *a posteriori*, leur contribution présente l'immense mérite de montrer que les différences entre les langues ne se situent pas seulement aux plans de la phonétique, de la sémantique lexicale, de la morpho-syntaxe et, de façon générale, du fonctionnement des signes linguistiques, mais que les membres de deux communautés linguistiques n'extériorisent pas leurs pensées et n'expriment pas leur sensibilité avec le même équipement linguistique. Autrement dit, chaque collectivité a développé des habitudes langagières qui, à la longue, se sont imprimées dans la langue et lui ont conféré certains « caractères ». Cette constatation est capitale en traduction, car, comme l'a écrit Edmond Cary, « c'est le contexte des rapports entre deux cultures, deux mondes de pensée et de sensibilité, qui caractérise vraiment la traduction ». Les meilleures pages de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* sont celles qui traitent de la « caractérologie » de l'anglais et du français. Appliquée aux langues, la caractérologie est, selon Jean Darbelnet, l'étude des caractères d'un idiome, c'est-à-dire l'étude de la nature et de l'utilisation des ressources lexicales, syntaxiques et prosodiques, ou si

⁷³ « La linguistique contrastive (qu'elle apparaisse sous ce nom ou sous ceux de « grammaire comparée », « stylistique comparée », etc.) tend à s'ériger abusivement en science de la traduction, dont elle n'est en fait que le produit. » Maurice Pergnier, « Traduction et théorie linguistique », p. 29.

l'on préfère, « l'outillage, l'équipement dont les langues se sont dotées au cours de leur histoire pour satisfaire les besoins de ceux qui les parlent. Or, apparemment, ces besoins, de par leur nature et leur intensité, varient d'une langue à l'autre ». Et il ajoute, « deux langues peuvent être toutes les deux flexionnelles, appartenir à la même famille et n'en présenter pas moins des caractères différents dans leur façon d'exprimer les idées et les mouvements de la sensibilité⁷⁴ ». S'élevant donc au-dessus de la confrontation d'unités lexicales ou de structures syntaxiques, les auteurs ont découvert — par une approche plus intuitive que scientifique, ce que des linguistiques n'ont pas manqué de leur reprocher⁷⁵ — certains traits caractéristiques de l'anglais et du français. Ces *tendances générales* inscrites dans les langues (et n'ayant aucun caractère absolu, il faut le préciser) servent de *balises* au traducteur lorsqu'il franchit le pont de la traduction. L'Appendice III donne quelques-uns des principaux traits caractérogiques (selon MM. Vinay et Darbelnet et selon Jacques Duron) par lesquels se distinguent le français et l'anglais. Bien que des linguistes contestent la validité de telles observations d'un point de vue strictement linguistique⁷⁶, celles-ci ne constituent pas moins l'aspect le plus novateur de l'ouvrage et il est permis de croire qu'elles ont largement contribué à son succès retentissant et mérité.

Quelques-uns des exercices pratiques de la présente méthode (voir la Partie II) s'inspirent de certaines de ces observations. Rejoignant les préoccupations de la textologie bilingue, ces dernières s'intègrent bien dans une méthode fondée sur le maniement du langage et sur les techniques de rédaction. Il est possible, par exemple, de concevoir des exercices pratiques mettant en relief le goût du français pour les formes substantivées alors que l'anglais marquerait une préférence pour les tournures verbales. Il est aussi possible de mettre en évidence, *toujours à partir de textes ou d'unités textuelles* (voir *infra*, p. 150), la prédilection de l'anglais pour la coordination et la juxtaposition à laquelle correspond en français un attrait pour la subordination et l'articulation. De même, les constatations sur les déictiques et sur la vision comparative de l'anglais et la vision absolue du français peuvent également donner lieu à des exercices pédagogiques très formateurs pour les futurs traducteurs.

Il reste que, dans l'ensemble, la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* est avant tout un *instrument d'observation* du fonction-

⁷⁴ Jean Darbelnet, « Caractérogologie linguistique », p. 1.

⁷⁵ Dans son compte rendu de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Georges Mounin a formulé certaines réserves à l'endroit de la méthode « intuitive et subjective » des auteurs, méthode qui n'a pas la rigueur d'une méthode statistique. « Ce livre, écrit-il, si riche d'exemples excellents pour faire réfléchir au problème, illustre aussi cette lacune: les exemples, quand ils ne sont pas *comptés*, sont toujours choisis, quelquefois construits, quelquefois distordus, pour aller dans le sens de la thèse. » *Linguistique et traduction*, p. 233. (Souligné dans le texte).

⁷⁶ Notamment Georges Mounin et Mario Wandruszka.

nement de deux systèmes linguistiques, et non une méthode de traduction proprement dite. « La comparaison du français et de l'anglais, écrivent les auteurs dans leur introduction, nous a permis de dégager du français, et par voie de contraste, de l'anglais, des caractères qui resteraient invisibles au linguiste travaillant sur une seule langue. Il semble donc que la traduction, non pour comprendre ni pour faire comprendre, mais pour observer le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre, soit un *procédé d'investigation*. Elle permet d'éclaircir certains phénomènes qui sans elle resteraient ignorés. À ce titre elle est une *discipline auxiliaire de la linguistique*⁷⁷. » Cet extrait est assez convaincant et il est intéressant que ce soit celui-là que Jean-Paul Vinay ait trouvé nécessaire de reprendre dans son bilan rétrospectif de l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans paru dans un numéro spécial de *Meta* en 1975⁷⁸. Il faut y voir l'affirmation que la traduction dont il parle est bien la traduction de la langue. « Comment traduit-on l'anglais (ou le français)? » est l'interrogation fondamentale de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* et non « Comment traduit-on tel texte anglais en français? ». Or, ce qui caractérise le texte, c'est de ne pas être constitué uniquement d'expressions figées; et si le génie de la langue doit continuer à se manifester dans chaque traduction, ce n'est pas *a priori* que l'on peut en fixer toutes les équivalences. Il faut donc se garder d'assimiler traduction de la langue et traduction de textes: *la traduction de la langue est un exercice comparatif, la traduction de textes, un exercice interprétatif*.

À quelques exceptions près, les deux *Cahiers d'exercices* accompagnant le manuel de MM. Vinay et Darbelnet renferment des exercices de transcodage lexical, syntagmatique ou phrastique dont le but, selon les auteurs eux-mêmes, est de faciliter « l'étude du français et de l'anglais ». Ils sont destinés aux « francophones qui désirent se spécialiser en anglais /ou à/ ceux qui cherchent avant tout à mieux pratiquer les ressources de leur langue maternelle »: « le bilinguisme entraîne inévitablement le mélange des deux systèmes structuraux et stylistiques⁷⁹ ». Le premier de ces cahiers porte en épigraphe une citation d'Édouard Montpetit⁸⁰ assez révélatrice du besoin auquel répondait (et répond encore) l'ouvrage de MM. Vinay et Darbelnet: au Canada, le français subit assez fortement l'influence, pour ne pas dire la contamination, de l'anglais omniprésent. La connaissance du contexte

⁷⁷ Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, *op. cit.*, p. 25. (Non souligné dans le texte).

⁷⁸ « Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans », pp. 7-27.

⁷⁹ *Cahier d'exercice* n° 1, Avertissement, p. ix.

⁸⁰ « L'anglais, poursuivi jusque dans ses nuances, nous aidera donc aussi à défendre notre langue. Nous y trouverons une occasion de plus de bannir l'à peu près qui nous ronge; connaissant l'anglicisme, nous le fuirons. Aujourd'hui, l'anglais gagne sur le français par suite des traductions incorrectes qui s'incrument. » *La Conquête économique*.

historique et social dans lequel est apparue la méthode comparative aide à mieux en comprendre l'esprit général. En tant que technique de confrontation de deux compétences, la française et l'anglaise, la stylistique comparée se révèle un instrument idéal et une excellente préparation à l'apprentissage de la traduction proprement dite. On peut même dire qu'*avant de pouvoir traduire des textes, il faut avoir appris à traduire la langue* correctement, et la méthode comparative y prépare merveilleusement bien. Un exemple fera mieux saisir la différence qui sépare la confrontation d'équivalences transcodées et l'interprétation d'un sens en vue de la postulation d'une équivalence contextuelle.

Pour acquérir une meilleure connaissance de l'anglais, il est bon de rapprocher des structures telles que *there is no such thing as* et *there is nothing like* (p. 171). Bien que proches par leur forme, ces deux structures n'ont pas la même signification. La première signifie « n'existe pas » (*There are no such things as ghosts*: Les fantômes (ça) n'existent pas), la seconde « Il n'y a rien de tel que » (*There's nothing like a good meal!*: Il n'y a rien de tel qu'un bon repas! / Rien ne vaut un bon repas! / Rien n'est plus agréable qu'un bon repas!) Cela est vrai sur le plan de la langue et aussi, généralement, dans le discours. Mais ce n'est pas toujours le cas. Il peut même arriver, comme dans le passage suivant relevé dans *Semantics*⁸¹, de Stephen Ullmann, que *there is nothing like* ait le sens de « n'existe pas », sens que la langue reconnaît à *there is no such thing as*. Cet extrait est le suivant:

There is certainly nothing like an automatic connexion between the interest which a subject commands and the number of metaphors inspired by it.

Il n'existe sûrement aucune corrélation directe entre l'intérêt suscité par une réalité et le nombre de métaphores qu'elle inspire.

La non-concordance de l'équivalence transcodée et de l'équivalence de message prouve bien que *le contexte infléchit (plus souvent qu'on ne le croit) le sens que l'on reconnaît normalement hors contexte aux mots ou locutions d'un système linguistique donné*. Par conséquent, s'il est important pour le traducteur d'apprendre, par la méthode comparative, à connaître la distinction à faire entre *there is no such thing as* et *there is nothing like*, il est tout aussi important qu'il sache reconnaître, par la méthode interprétative, le sens de ces expressions en contexte, sans quoi il traduira par psittacisme.

Georges Mounin a très bien vu que l'ambition de la linguistique générale ou appliquée (comme c'est le cas de la *Stylistique comparée* « instrument d'investigation ») à l'égard des traducteurs « est moins de les former que de les informer; moins de leur enseigner leur art, ou

⁸¹ Stephen Ullmann, *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning*, p. 202. (Non souligné dans le texte).

de transformer cet art en science infaillible, que de leur fournir sur les phénomènes du langage une culture générale plus large et plus complète, qui les éclaire⁸² ».

Pour bien cerner la spécificité de l'activité traduisante, il est donc essentiel de départager clairement ce qui, dans le savoir-faire du traducteur, relève de la connaissance pure et simple des langues et ce qui appartient au processus interprétatif. Sans cela, on fausse le processus de la traduction en en faisant exclusivement une recherche d'équivalences de formes consignées dans deux codes. Traduire n'étant pas un exercice de confrontation de deux langues, mais une analyse du discours, la pédagogie de la traduction ne peut pas se ramener exclusivement à des exercices comparatifs. Traduire n'est pas comparer.

Stylistique comparée et pédagogie de la traduction

Dans un programme de formation de traducteurs, la stylistique comparée présente une valeur pédagogique indéniable. Mais elle se révèle surtout un *outil de perfectionnement des bilingues*. Elle intervient avec profit en pédagogie de la traduction en raison de l'insuffisance des connaissances linguistiques des apprentis-traducteurs et ce, en dépit des exigences imposées par les écoles de traduction à l'admission. Cette méthode a le mérite de faire découvrir le non-parallélisme structural des langues confrontées, ainsi que la façon dont les langues découpent la réalité. Pour chaque idiome confronté, elle permet de déceler des traits caractérogiques propres. Elle est en quelque sorte l'étape ultime de l'acquisition d'une langue seconde et un moyen de consolider la langue maternelle des candidats à la traduction. En ce sens, la linguistique différentielle est une discipline auxiliaire de la traduction au même titre que la lexicologie, la linguistique générale ou la terminologie. Aussi, l'enseignement de cette matière devrait-il intervenir en début de programme, puisque la connaissance des langues est une exigence préalable à l'exercice de la traduction. Le reporter en fin d'études est une erreur pédagogique.

L'activité traduisante se situe au-delà du rapprochement de deux codes linguistiques et, par conséquent, les buts à assigner aux cours d'initiation à la traduction ne sont pas ceux des cours de linguistique différentielle. On ne peut pas faire de la comparaison des langues l'objet de l'apprentissage pratique des traductions. *La démarche du stylisticien comparatiste est descriptive et normative, celle du traducteur est interprétative et communicative*. La première relève de la linguistique, la seconde, d'une discipline mixte encore mal connue, la *textologie*, qui allie l'étude du discours (la rhétorique) et la science de la communica-

⁸² « Introduction linguistique aux problèmes de la traduction », dans *Linguistique et traduction*, p. 86-87.

tion. La typologie comparative des transformations structurales ne réussit pas à combler l'écart qui sépare l'analyse de la langue et celle du discours.

Paradoxalement, le modèle de la communication unilingue est celui qui peut le mieux expliquer l'opération traduisante, cas particulier de la communication interpersonnelle. En communiquant par le langage, on associe toujours une formulation à une idée: en traduisant, on fait de même. C'est pourquoi « la langue étrangère /est/ un obstacle à surmonter plutôt qu'un objet à traduire⁸³ » et à comparer. On fausse donc le processus chaque fois qu'on tente d'y introduire une démarche comparative qui n'a pas sa place dans le discours⁸⁴.

CONCLUSION

La traduction étant une opération qui ne se laisse pas saisir intégralement par les démarches sémiotique, linguistique, sociolinguistique et comparative, il faut conclure à l'inexistence d'une théorie générale de la traduction édiflée autour de l'objet même de cette activité: l'interprétation du sens⁸⁵. L'absence d'une telle théorie expliquerait en partie les tâtonnements actuels de la didactique de la traduction et la difficulté de procéder à toute structuration dans ce domaine.

Devant les impasses auxquelles ont conduit les théories linguistiques qui mettaient entre parenthèses le sens des énoncés, la linguistique semble changer de cap: elle s'oriente de plus en plus vers les théories de l'énonciation, de la présupposition, en un mot vers l'analyse du discours. Saine réaction au générativisme chomskyen, ces recherches de linguistique appliquée occupent actuellement le devant de la scène et la théorie de la traduction ne peut que profiter de cette réhabilitation du sens⁸⁶. En effet, tout effort de systématisation dans le domaine qui

⁸³ Marianne Lederer, « Synecdoque et traduction », pp. 39 ss.

⁸⁴ « Si l'art essentiel de la traduction consiste à dissocier des langues en prenant le sens comme objet à traduire [...] on comprend que faire intervenir en traduction des comparaisons de langue revienne à poser de faux problèmes. » *Id.*, « Traduire: transcoder ou réexprimer », p. 24.

⁸⁵ « Il appartient à la philosophie et à l'art d'explorer les limites du sens et du communicable, à la linguistique de déterminer les paramètres formels de l'énoncé: quant au traducteur, qui se doit d'assurer la communication, il lui faut définir son objet comme étant le sens, et celui-ci comme étant le vouloir dire de l'auteur. » *Ibid.*, p. 16.

⁸⁶ Igor Melchuk a exprimé l'avis que « les conquêtes en traduction pratique sont plus importantes pour la linguistique que les conquêtes en linguistique ne le sont pour la pratique de la traduction ». Conférence prononcée à l'Université d'Ottawa le 7 février 1978. L'auteur en a tiré un article « Théorie de langage, théorie de traduction » paru dans *Meta*, vol. XXIII, n° 4, décembre 1978, pp. 271-302. Plus contestable est son affirmation dogmatique « la science de la traduction, comme science séparée de la linguistique et même, dans un certain degré (sic), opposée à celle-ci, n'existe pas: la linguistique EST la science de la traduction » (p. 296). De quelle linguistique s'agit-il?

nous intéresse semble devoir porter prioritairement sur l'actualisation des signes et sur les traits référentiels et situationnels non proprement linguistiques qu'entraîne cette actualisation. Pour vraiment expliquer l'opération traduisante, la linguistique se doit de dépasser les significations verbales et d'aborder l'étude du discours et de ses rapports avec la pensée. « C'est en observant la communication humaine et non en décrivant les langues que l'on élaborera la théorie de la traduction⁸⁷. » S'il doit en être ainsi, c'est que les lois de l'analyse de la langue ne sont pas tout à fait celles de l'analyse de la parole.

Dans un cours de traduction, il est plus utile d'enseigner à utiliser le langage que de transmettre des informations théoriques sur la langue elle-même. Technicien du langage, le traducteur n'est pas linguiste. Il faut reconnaître, comme nous y invite l'U.N.E.S.C.O., « le principe selon lequel la traduction est une discipline autonome dont l'enseignement doit être distinct de l'enseignement exclusivement linguistique et qui requiert une formation spécialisée⁸⁸ ». Sans bannir pour autant des programmes tout enseignement théorique sur les langues, il faut éviter que la transmission de cette information prenne le pas sur l'apprentissage du maniement du langage. Les connaissances théoriques sont utiles dans la mesure où elles servent de points d'appui à la réflexion sur la pratique d'une technique ; du moins, c'est le cas en traduction.

La linguistique est à la traduction ce que la physique est à la biologie. La médecine des hommes accuse un retard sur la physique parce qu'elle s'adresse à un domaine d'un ordre supérieur de complexité, l'homme tout entier avec ses facultés intellectuelles, ses émotions, ses réactions psychologiques imprévisibles, ses troubles psycho-somatiques... Parallèlement, la théorie de la traduction marque un retard par rapport à la linguistique parce que son objet, le sens tel qu'il se dégage d'actes individuels de parole, échappe aux descriptions exactes de la science du langage⁸⁹. Les linguistes sont unanimes à reconnaître que la sémantique est le domaine de la linguistique le plus difficilement structurable, car on ne peut lui appliquer les méthodes descriptives de la grammaire et de la phonologie. *La linguistique, science de la langue, est donc physique, la traduction, opération sur le discours, biologique*. Pour être coextensive à une vue d'ensemble du langage, instrument de communication humaine, une théorie spécifique de la traduction réunira les trois caractéristiques suivantes : 1) avoir pour objet le sens des messages ; 2) se situer sur le plan du discours, et non exclusivement sur

⁸⁷ Danica Seleskovitch, « Vision du monde et traduction », p. 107.

⁸⁸ U.N.E.S.C.O. « Projet de recommandation sur la protection juridique des traducteurs et des traductions et sur les moyens pratiques d'améliorer la condition des traducteurs », Conférence générale, Dix-neuvième session, Nairobi, 1976, document 19C/30 Annexe I, p. 4.

⁸⁹ « La langue est plus qu'un savoir acquis. Elle est liée à l'être, au caractère humain de celui qui parle. » Edmond Cary, *La traduction dans le monde moderne*, p. 8.

celui de la langue : 3) rendre compte de la dynamique de l'activité traduisante, et non de son résultat uniquement.

Pas plus que la théorie, une méthode fonctionnelle d'enseignement de la traduction ne peut prendre appui sur les signes séparés des messages. Modelée sur la démarche intellectuelle du traducteur, elle sera structurée autour du sens. Il doit en être ainsi, car le processus de la traduction interprétative présente plus d'un point commun avec le processus même de la pensée. On ne peut pas, en effet, « dissocier l'opération traduction des opérations mentales en général ; au contraire, l'étude du fonctionnement normal du langage nous semble ouvrir à la recherche sur la traduction des horizons plus fructueux que ceux que lui offre la comparaison des langues⁹⁰ ».

Faire l'apprentissage de la *traduction professionnelle* revient à apprendre à *penser* et à *bien rédiger* pour *réexprimer* efficacement dans une *autre langue* un *message* transmis par *écrit* et s'inscrivant dans une *situation de communication* donnée. Rien de moins. Celui qui traduit doit être particulièrement habile à analyser les articulations de la pensée dans le discours, c'est-à-dire à subordonner des formes linguistiques à des idées. La didactique de la traduction dans une optique d'analyse du discours portera donc essentiellement sur le maniement du langage. Ce sera l'objet du chapitre qui suit.

⁹⁰ Marianne Lederer, *op. cit.*, p. 24.

Les paliers du maniement du langage

Il ressort du chapitre précédent que traduire est essentiellement une opération sur le discours et que celui-ci s'interpose entre la langue et la pensée. Par conséquent, l'objectif général des cours pratiques de traduction n'est pas la description (même comparative) des langues, mais l'analyse de l'articulation des pensées d'un message et leur reformulation dans une autre langue. Centrée sur l'emploi du langage, la méthode d'initiation s'attardera moins sur le résultat du processus de la traduction qu'à la façon d'y arriver. La découverte des principes généraux du maniement du langage primera sur l'étude de cas d'espèce.

Mais que faut-il entendre au juste par «manier le langage»? Répondre à cette question équivaut à préciser l'objet même de la méthodologie de l'enseignement de la traduction. Nous avons déjà vu que le maniement du langage exige une double compétence: une «compétence de compréhension» pour évaluer le vouloir-dire de l'auteur du texte original (l'exégèse) et une «compétence de réexpression» pour recomposer ce texte dans une autre langue (les techniques de rédaction). Cela exige donc deux grandes aptitudes complémentaires: les unes, interprétatives, les autres, expressives.

Cette définition présente, cependant, l'inconvénient, d'un point de vue pédagogique, d'être trop générale pour permettre une organisation méthodique et structurée des cours pratiques. Il est plus fructueux d'exploiter le fait que toutes les parties d'un discours ne reçoivent pas le même traitement au cours de la postulation d'une équivalence. Pour rendre compte de cette réalité, nous distinguerons quatre paliers dans le maniement du langage:

1. les conventions de l'écriture
2. l'exégèse lexicale
 - a) le report des vocables monosémiques
 - b) la réactivation des formes consignées dans les systèmes linguistiques
 - c) la recreation contextuelle
3. l'interprétation de la charge stylistique
4. l'organicité textuelle.

La description de ces paliers, caractéristiques de l'activité traduisante, sera étayée d'exemples tirés du premier paragraphe du texte *Rebuilding the Breast* déjà utilisé pour démontrer l'effet libérateur du contexte

vis-à-vis de la signification en langue des signes linguistiques. L'original et sa traduction juxtalinéaire sont reproduits ci-dessous.

Rebuilding the Breast

After the removal of her left breast because of cancer in 1970, Mrs. Joan Dawson, 54, of New York City, spent the next three years battling depression and a sense of loss. Then she decided to do something about it. Most women in the same situation turn to a psychiatrist. Mrs. Dawson (not her real name) went to her doctor and asked him to rebuild her missing breast. «I didn't want to be made into a sensational beauty», she explained. «I just wanted to be restored.» Her surgeon was able to do just that. In two separate operations, he implanted a silicone-filled sac under the skin where the breast had been removed, then reduced the size of the other breast to make it more nearly resemble the new one. The result is not a duplication of Mrs. Dawson's pre-1970 figure, but she is delighted nevertheless. Says she: «I can finally look at myself in the mirror without wincing.»

La reconstitution des seins

Une Newyorkaise de 54 ans, M^{me} Joan Dawson* subit en 1970 l'ablation du sein gauche atteint de cancer et passa les trois années suivantes à lutter contre la dépression et le traumatisme de la mutilation. Un beau jour, elle décide d'agir. La plupart des femmes, en pareil cas, vont s'en remettre à un psychiatre, mais M^{me} Dawson, elle, retourne chez son médecin pour qu'il lui refasse un sein. «Je ne voulais pas qu'il me transforme en une beauté sensationnelle, a-t-elle expliqué par la suite, mais simplement qu'il élimine les traces de l'amputation.» Elle avait frappé à la bonne porte. Le chirurgien inséra sous la peau un sac de silicone en remplacement de la glande mammaire et, par une seconde intervention, il réduisit les proportions de l'autre sein pour le rendre à peu près de la même grosseur que le sein artificiel. M^{me} Dawson n'a pas retrouvé sa silhouette d'avant 1970, mais elle est enchantée du résultat. «Je peux enfin me regarder dans un miroir sans grimacer», a-t-elle confié.

* Ce nom est fictif.

1. PREMIER PALIER: LES CONVENTIONS DE L'ÉCRITURE

Le premier palier est celui des usages établis de rédaction. Il englobe, de façon générale, toutes les exigences de présentation formelle différant d'une langue à l'autre: abréviations conventionnelles telles que titres de civilité et autres, unités de mesure et de temps, écriture des nombres et signes usuels; emploi des majuscules dans les titres, noms propres, noms géographiques et historiques; division des mots; orthographe, ponctuation et signes divers¹. Ce palier comprend aussi les

¹ Ces usages sont consignés dans des codes (orthographiques, grammaticaux, typographiques). Ils sont arbitraires et conventionnels comme les signes linguistiques, les règles d'un jeu ou le code de la route. Imposées par les exigences de la vie en société, les conventions de l'écriture sont institutionnalisées, donc contraignantes pour les mem-

protocoles de la correspondance administrative ou commerciale et les autres étiquettes, codes ou conventions d'écriture en usage dans les écrits pragmatiques.

L'application des règles de la grammaire relève aussi de ce niveau de maniement du langage. En principe, la grammaire doit être acquise au moment de l'inscription à un cours universitaire de traduction: on sait, cependant, qu'il en va autrement dans les faits. Néanmoins, le cours d'initiation n'est pas la place de l'enseignement systématique de la grammaire, car cela risque de détourner le séminaire de son véritable objectif. Il revient à chaque étudiant de combler personnellement ses lacunes. Il est difficile de concevoir que l'on puisse entreprendre des études de traduction sans connaître l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation.

Dans le texte d'illustration ci-dessus, l'orthographe française de *Mrs.* en *M^{me}*, de même que la façon de guillemeter les passages en style direct (les courtes incises se placent à l'intérieur des guillemets en français, sauf si elles terminent la citation) sont des exemples de conventions d'écriture, tout comme l'emploi des majuscules dans les titres anglais et les accords grammaticaux.

Ce palier est en fait celui de la «propreté du style». Il est objet de savoir. Pour élémentaires qu'ils soient, les usages divergents de l'anglais et du français à ce niveau se prêtent facilement à un enseignement systématique dans un cours d'initiation: la méthode contrastive se révèle ici un outil tout à fait approprié pour transmettre ces connaissances. Il n'y a pas lieu, toutefois, de trop insister sur ce premier niveau, car ce n'est pas là que résident les véritables difficultés de traduction². La présente méthode ne renferme d'ailleurs aucun exercice sur les conventions d'écriture. Une plus large place a été accordée aux trois autres paliers qui présentent plus d'intérêt du point de vue théorique et pédagogique.

bres d'un groupe linguistique donné. S'y conformer est affirmer implicitement son appartenance à une collectivité et manifester son désir d'optimiser le processus de la communication écrite. En ce sens, les conventions de l'écriture relèvent de la textologie.

² Une erreur de ponctuation peut néanmoins donner lieu à un contresens comme en fait foi l'anecdote suivante. Dans un grand magasin, une femme vit le manteau de fourrure de ses rêves. Devant le prix exorbitant de l'objet de sa convoitise, elle consulte par télégramme son mari parti à l'étranger pour affaires. Estomaqué par le prix prohibitif du manteau, le mari lui fait tenir la réponse négative suivante: JAMAIS, TROP CHER POUR TOI MA CHÉRIE. Mais, par bonheur pour la dame, le télégraphiste omit la virgule et transforma du même coup le sens du message qui se lisait ainsi: JAMAIS TROP CHER POUR TOI MA CHÉRIE. Il y a des virgules qui coûtent cher!

Il en va de même pour les accents sur les majuscules. Pour convaincre des étrangers de mettre des accents sur les majuscules (et aussi sur les minuscules) en français, il faut parfois leur apprendre que les «BISCUITS SALES» n'ont pas la même saveur que les «BISCUITS SALÉS» et qu'une boîte renfermant des «BISCUITS SALES» trouverait peu d'acheteurs. Les accents, tout comme la ponctuation, peuvent avoir une valeur sémantique.

2. DEUXIÈME PALIER: L'EXÉGÈSE LEXICALE

L'interprétation, avons-nous vu, est un « dialogue herméneutique » intérieur s'établissant entre le traducteur et le texte original. Ce dialogue exégétique, qui conduit à la compréhension du sens des signes linguistiques, porte, bien entendu, sur tous les mots et tous les énoncés d'un texte. Toutefois, l'analyse exégétique nécessaire pour comprendre et réexprimer une idée n'est pas la même pour toutes les parties du discours. Il y a, en effet, des mots et des tournures grammaticales que le traducteur rend presque instantanément dans le texte d'arrivée sans faire un effort intellectuel particulier. En revanche, d'autres mots, d'autres phrases ou d'autres idiotismes exigent un surcroît de réflexion; parfois même le sens résiste à toute formulation en langue d'arrivée. Il n'est donc pas sans intérêt de chercher à connaître la raison de ces blocages momentanés: la méconnaissance des langues n'explique pas tout: elle n'est souvent pas en cause. Même les traducteurs chevronnés restent paralysés momentanément devant des groupements de mots, des tours syntaxiques. On comprend que le vocabulaire de spécialité rencontré au hasard d'un texte non spécialisé ralentisse le travail d'un généraliste, mais *ce serait une erreur de croire que la difficulté d'expression est toujours liée à la technicité d'un terme ou à sa faible récurrence discursive*. Il n'est pas rare que, dans un séminaire, des groupes entiers d'étudiants figent sur un passage: le sens se rebiffe et refuse de prendre corps en langue d'arrivée, malgré le fait que la signification usuelle des mots soit connue de tous. Nous verrons que la difficulté réside dans leur acception contextuelle et non dans leur signification intrinsèque.

Pour tenter d'expliquer ce phénomène d'une importance capitale en textologie et en pédagogie de la traduction, il est utile de distinguer trois niveaux d'exégèse lexicale:

- a) le niveau zéro, ou le « report » des vocables monosémiques;
- b) le premier niveau, ou la « réactivation » des formes consignées dans les systèmes linguistiques;
- c) le second niveau, ou la « création » contextuelle.

A) *Le report des vocables monosémiques*

Dans tous les textes à traduire, il y a, dans une proportion variable, des éléments d'information qui échappent presque complètement à l'analyse exégétique, au raisonnement analogique. Leur appréhension et leur réexpression ne nécessitent aucune interprétation. Il s'agit des unités monosémiques³ que le traducteur transpose directement dans son

³ « Monosémique » est employé ici dans son sens courant d'« acception unique », et « polysémique », dans celui de « pluralité d'acceptions ». « Laryngologie » est monosémique, tandis que « glace » est polysémique. Ils n'ont pas le sens technique que leur don-

texte d'arrivée sans avoir besoin de se reporter au contexte ou à la situation. Il procède plus ou moins machinalement à leur report ou « translation » d'un texte à l'autre. Parmi les mots de cette catégorie, on compte les noms propres, les nombres et la plupart des termes appartenant aux terminologies scientifiques. Parfaitement monosémiques, ces vocables ont valeur de purs symboles.

Ce fait a d'ailleurs été attesté expérimentalement. Dans son étude sur la prise de notes en interprétation consécutive⁴, Danica Seleskovitch a démontré que les interprètes notent toujours ces mots parce que ceux-ci sont objet de savoir et non de compréhension. « La difficulté de /leur/ mémorisation est due au fait que ces termes ne se prêtent à aucun raisonnement et ne suscitent aucun effort d'analyse. » (p. 25). Isolés pour ainsi dire dans le discours, ils n'ont d'autres sens que celui de leur signification linguistique. Leur désignation recouvre parfaitement leur signification. On peut citer, comme exemple, *Joan Dawson, cancer, 1970, 54, three, psychiatrist, surgeon, silicone*.

Il en est de même pour *New York City*; toutefois, le traducteur a jugé préférable de combiner à ce nom propre un autre élément d'information: (*of*: citoyenne de) afin de traiter l'expression comme substantif et sujet de la première phrase: « Une Newyorkaise de 54 ans, M^{me} Joan Dawson... » Cette concentration sémantique qui entraîne le déplacement et le réagencement des éléments d'information originaux est un des traits les plus caractéristiques de l'activité traduisante. Il en sera question plus en détail au moment de l'étude du quatrième palier du maniement du langage, celui de la dynamique du discours. Que *New York City* ait été « enrichi », par superposition sémantique, d'un sème supplémentaire, cela ne modifie aucunement sa nature monosémique.

En somme, si l'on fait abstraction des cas d'exception⁵ (qui guettent le traducteur à chaque détour de phrase), on peut affirmer que dans tout texte, des termes sont soustraits au processus interprétatif en raison de leur caractère monosémique. Il en va tout autrement des mots polysémiques, comme nous allons le voir à l'instant.

... ..
 nent certains linguistes (notamment Bernard Pottier) pratiquant l'analyse componentielle ou cherchant à élaborer une théorie sémantique dans le cadre de la grammaire transformationnelle. Pour ces linguistes, un « sème » est un trait sémantique caractérisant un concept. « L'analyse sémique vise à établir la composition sémantique d'une unité lexicale par la considération de traits sémantiques ou sèmes, unités minimales de signification non susceptibles de réalisation indépendante. » J. Dubois, *Dictionnaire de linguistique* au mot « sémique », p. 435.

⁴ *Langage, langues et mémoire*, Paris, Minard, 1976.

⁵ Exemples de cas particuliers: les unités qu'il faut convertir (10 m.p.h. devenant 16 km/h); certains noms propres qu'il faut adapter (*Mrs. Smith* traduit par M^{me} Dupont en France ou M^{me} Tremblay au Québec: ces faux noms propres fonctionnent comme des génériques et ne sont donc pas « propres » à des individus); les éponymes différant d'une langue à une autre (appellations de maladies, de lois en sciences naturelles). Ces éléments lexicaux nécessitent une interprétation du premier niveau puisque leur traduction est fonction de la nature et de la destination du texte. (Voir *infra*.)

B) *La réactivation des formes consignées dans les systèmes linguistiques*

Les éléments lexicaux qui font l'objet d'une interprétation du premier niveau sont ceux dont l'effet de sens est déduit du contexte linguistique et dont la restitution en langue d'arrivée ne met en cause que la connaissance et la mémoire des langues. Quand il procède à une interprétation du premier niveau, le traducteur isole l'acception contextuelle pertinente d'un mot ou d'un syntagme et peut compter trouver dans la langue d'arrivée⁶ un vocable utilisé habituellement et spontanément par les usagers de cette langue pour désigner la même réalité dans la même situation de communication. Les équivalences de cette nature sont pour ainsi dire « consignées » dans les deux systèmes linguistiques et bon nombre figurent dans les dictionnaires bilingues ou les ouvrages de stylistique comparée.

Prenons l'exemple de *removal* figurant à la première ligne de l'article « *Rebuilding the Breast* ». Pour interpréter ce mot, le traducteur tient compte du contexte global où il apparaît (ici, un texte médical) et explore également le micro-contexte, c'est-à-dire son entourage lexical immédiat (« *After the removal of her left breast because of cancer...* »), car, même dans un texte médical, *removal* pourrait revêtir d'autres acceptions que celle qui est pertinente ici soit « action d'enlever chirurgicalement un membre, un organe ou une tumeur ». Quand *removal* a cet effet de sens, il a généralement comme correspondant français le mot « ablation ». Tous les bons ouvrages lexicographiques attribueront à ce mot une signification identique à celle de *removal*. Il y a donc concordance parfaite, isomorphisme sémantique pourrions-nous dire, entre les deux termes. Citons comme autres exemples d'interprétation du premier niveau *breast*: sein; *years*: années; *depression*: dépression; *she decided*: elle décida; *most women*: la plupart des femmes; *situation*: cas; *her doctor*: son médecin; *I didn't want to*: je ne voulais pas; *sensational beauty*: beauté sensationnelle; *skin*: peau; *figure*: silhouette; *finally*: enfin.

Ces exemples sont valables uniquement pour *ce texte-ci*. Il y a une nuance entre prétendre qu'« ablation » est l'unique traduction possible pour rendre *removal* et affirmer que, dans tel texte donné, pour habiller le concept exprimé par *removal*, compte tenu de son effet de sens et de son entourage lexical, le mot juste est « ablation ». Il serait donc abusif

⁶ Par langue, il faut entendre ici non seulement les virtualités du code (lexique et règles combinatoires), mais aussi toutes les formules consacrées imposées par l'usage et qui, de ce fait, ressortissent autant à la langue qu'au discours. Par exemple, la mention *Not to be taken away* barrant la couverture d'un ouvrage de référence appelle en français la locution figée « À consulter sur place »: ces deux expressions reçues appartiennent au fonds linguistique de l'anglais et du français tout comme les locutions métaphoriques *a storm in a tea cup* et « une tempête dans un verre d'eau », ou encore *one way* et « sens unique », en signalisation routière.

de poser, dans l'absolu, que *removal* donnera toujours lieu à une interprétation du premier niveau. Il se pourrait fort bien que ce mot appelle une interprétation du second niveau dans un autre contexte (voir *infra*). Par contre, on peut affirmer qu'il ne pourra jamais être traité comme un terme monosémique. L'exégèse sert à découvrir le sens contextuel des mots, qui ne se combinent pas toujours de la même façon. *La textologie étudie les textes dans leur relativité et leur individualité. Deux énoncés formellement identiques seront considérés comme différents si leur cadre énonciatif n'est pas le même.* C'est un postulat de la textologie.

L'établissement de concordances sémantiques par réactivation des formes consignées dans les systèmes linguistiques n'est pas une opération de transcodage; les équivalences transcodées sont établies hors de toute situation réelle de communication. Or, c'est bien le contexte qui a déterminé ici l'exégèse de l'unité lexicale *removal*; la réminiscence des ressources expressives du français a permis ensuite (ou simultanément) de postuler l'équivalence «ablation» afin de réaliser le raccordement des concepts.

Sur quarante-quatre étudiants ayant traduit le texte *Rebuilding the Breast*, trente ont employé le mot «ablation» dans leur traduction de la première phrase, huit la locution verbale «se faire enlever» et six l'expression «mammectomie du sein gauche». Ce n'est pas l'effet du hasard si près de 70% d'entre eux ont opté pour la première solution sans que les autres soient mauvaises pour autant. Cela s'explique par l'existence d'une réalité stable qui transcende le texte et sur laquelle ils se sont appuyés: la langue en tant qu'instrument collectif d'expression. Il n'en va pas toujours ainsi et la traduction d'autres mots ou groupements de termes donne lieu à une étonnante diversité d'interprétations et, par conséquent, à un large éventail de solutions parfois contradictoires (voir *infra*, p. 107).

C'est ici qu'il convient de faire figurer la majorité des excellents exemples de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. En effet, assimilant stylistique et langue⁷, les auteurs ont surtout montré comment traduire le français en anglais, et *vice versa*, en faisant ressortir les divergences lexicales et structurales des deux systèmes linguistiques. La textologie bilingue pour sa part ne cherche pas à savoir comment traduire une langue dans une autre, mais comment recomposer le sens d'un texte avec les moyens expressifs d'une autre langue. De ce point de vue, traduire est une recherche d'équivalences de moyens mise au service de la réexpression d'un vouloir-dire unique. L'équivalence dans la différence est le problème cardinal de la traduction. L'analyse du discours va au-delà de l'étude des formes ou des structures prati-

⁷ Selon Jean-Paul Vinay, «les ouvrages dits de «stylistique comparée» traitent normalement sinon exclusivement des procédés «universels» de la langue». «La traduction littéraire est-elle un genre à part?», p. 14.

quées sur le plan de la langue-système. Ce fait ressortira encore plus clairement de la description d'une interprétation du second niveau et de celle des troisième et quatrième paliers du maniement du langage.

C) *La recréation contextuelle*

Les équivalences recherchées ne sont pas toujours consignées dans la langue d'arrivée; par conséquent, le traducteur ne peut pas tout simplement mettre à profit sa connaissance du système linguistique pour faire correspondre à l'idée du texte original une forme collectivement acceptée et consacrée par l'usage en langue d'arrivée. Les rédacteurs et les écrivains procèdent à des alliances de mots ou donnent à certains termes des acceptions non répertoriées dans les dictionnaires (voir *supra*, « Sens d'une unité lexicale », p. 63). Une des caractéristiques des langues naturelles est de permettre, à partir d'un nombre fini de phonèmes, de vocables et de structures, de générer une infinité d'énoncés grâce à des combinaisons originales dont le sens découle du contexte où elles s'insèrent. « Le langage, a écrit Danica Seleskovitch, est chimie pour le sens et physique pour les formes. Il est chimie, car il se crée, à partir d'un nombre restreint d'éléments linguistiques, un nombre infini de combinaisons à significations nouvelles: cependant les éléments qui entrent en combinaison pour donner une signification nouvelle ne perdent pas leur identité formelle comme c'est le cas des éléments d'un composé chimique, et la forme du langage est donc, pour l'essentiel, physique⁸. Le fait que les éléments « ne perdent pas leur identité formelle » tout en pouvant recouvrir une infinité de sens rend parfois l'exégèse difficile. L'*acception contextuelle inusitée* des mots choisis par le rédacteur pour exprimer une idée peut faire obstacle à l'élucidation du sens. L'idée à reformuler peut aussi dérouter le traducteur, lui paraître suspecte, si elle s'intègre mal à son échelle de valeurs morales, sociales ou esthétiques. Le traducteur n'est pas une abstraction psychologique, pas plus que le rédacteur.

Le syntagme *a sense of loss* dans le passage « *Mrs. Joan Dawson, 54, of New York City, spent the next three years battling depression and a sense of loss* » a un sens unique à ce contexte-ci, même si l'expression existe en anglais et est couramment en usage dans les notices nécrologiques telles que celle-ci: « *We all share a deep sense of loss at the passing of America's best-loved artist, Norman Rockwell.* » (Les observations qui vont suivre s'appliquent également, *mutatis mutandis*, au verbe *to restore* dans l'énoncé « *I didn't want to be made into a sensational beauty* », *she explained. « I just wanted to be restored.* ») Cette combinaison lexicale est dans ce discours anglais un emploi personnel et original. Pour en « débusquer » le sens, il faut procéder à un raisonnement

⁸ *Op. cit.*, pp. 49-50.

contextuel plus poussé que dans le cas d'une interprétation du premier niveau en appliquant la méthode de l'explication de texte et de l'inférence. Cela s'impose doublement du fait qu'il n'y a pas, dans la langue d'arrivée, une expression toute faite, pré-existante, consignée qui soit le pendant de ce syntagme comme c'était le cas des couples *removal* (chirurgie) / « ablation » (chirurgie), *women* / « femmes », *figure* (d'une personne) / « silhouette » (d'une personne), etc. À elle seule, la connaissance des mots *a*, *sense*, *of* et *loss* ne peut pas conduire à une solution sémantiquement équivalente et le traducteur ne peut pas non plus simplement faire appel à sa mémoire linguistique pour reformuler ces concepts en français. Nous ne sommes aucunement en présence d'un cas d'intraduisibilité, mais devant une combinaison de mots dont l'acception est inusitée, inédite et qui exige un surcroît d'effort analytique de la part du traducteur. La « récréation contextuelle » est la seule façon de sortir d'une telle impasse. Elle s'impose parce que le sens de cet assemblage lexical est le produit de la dynamique de la parole et non plus du seul système linguistique. De même que le lexique d'une langue est structuré par ses réseaux sémantiques⁹, de même, le sens de certains vocables ou groupes de mots est tributaire des forces sémantiques générées par le texte lui-même, celui-ci décuplant les virtualités de la langue.

En l'absence d'une équivalence consignée, la recherche d'une équivalence contextuelle, idéique s'impose. Réalité douée d'une unicité, le texte forme un micro-système dont chacun des éléments sont interdépendants. Étymologiquement, « contexte » signifie « tisser ensemble ». Les lois du structuralisme sembleraient se vérifier autant sur le plan du discours que sur celui de la langue.

Un trait sur un tableau examiné de trop près peut sembler une gaucherie mais, en prenant du recul, on découvre qu'il s'intègre parfaitement à l'ensemble des lignes tracées sur la toile. Il en est de même des termes ou syntagmes nécessitant une interprétation du second niveau et qu'il faut analyser à la lumière de l'ensemble du texte. Pour parvenir à inférer les relations sémantiques et logiques qui les unissent aux autres termes et à les investir d'un sens pertinent, il faut « prendre du recul » par rapport à leur signification purement linguistique.

L'animation de séminaires pratiques de traduction permet de constater que les débutants éprouvent beaucoup de difficulté à résoudre ce genre d'énigmes. Encore incertains de l'attitude à adopter devant le texte original, il y en a qui, par prudence, n'osent pas s'en écarter et s'agrippent aux signes originaux comme un naufragé à une épave.

⁹ « La langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres. » Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 159. Le structuralisme reconnaît la primauté de la structure, donc des relations, sur l'unité. Il ne définit pas l'unité linguistique en fonction de ses seules particularités intrinsèques, mais aussi et surtout en fonction de ses caractéristiques relationnelles.

Croyant trouver dans la littéralité une caution de fidélité, ils se rabattent sur la formulation la plus proche formellement de l'expression originale. Succombant à la tentation du transcodage, ils traduiront *a sense of loss* par « un sentiment de perte » ou « une sensation de perte ». « La lettre tue, l'esprit vivifie. » L'équivalence verbale est souvent inconciliable avec l'équivalence contextuelle.

D'autres étudiants, sentant intuitivement qu'une trop grande servilité à l'écorce verbale « énerve le sens », comme a dit Voltaire, ont le bon réflexe de s'en éloigner. Beaucoup ont cependant du mal à contenir leur interprétation et oublient que, si l'on s'écarte de l'enveloppe formelle, c'est pour *se rapprocher* du sens, et non pour s'en éloigner davantage. La liberté dont jouit le traducteur n'est pas absolue. Son interprétation est limitée par le texte qu'il interrogera afin de dépasser les vagues intuitions impressionnistes.

Il est facile de constater expérimentalement qu'un passage exigeant une interprétation du second niveau donne lieu à une grande variété de solutions en langue d'arrivée. Le Tableau V à la page 108 donne les multiples traductions de *a sense of loss* relevées dans des copies d'étudiants¹⁰. On est frappé, à la lecture de cette liste, par le nombre d'interprétations auxquelles ont donné lieu les quatre mots anglais. On en dénombre une quinzaine, s'échelonnant du banal « un sentiment de perte » jusqu'au « sentiment de dégoût » en passant par le sentiment « d'abandon », « de frustration », « d'infirmité » et même « d'inutilité »... Nous sommes loin de l'accord assez général qui entourait la traduction de *removal* par « ablation ». Ce passage, anodin en apparence, semble présenter une difficulté de traduction qui n'existait pas dans le cas de *removal*¹¹. La question qui surgit est la suivante : Comment résoudre une interprétation du second niveau ? Comment réussir à extraire un des sens les plus probables du syntagme *a sense of loss* ? Bref, comment procède-t-on à une « récréation contextuelle » ? Il y a plus qu'une nuance de sens entre « un sentiment d'abandon », « le sentiment d'être perdue », « le sentiment d'avoir perdue une partie d'elle-même », « un vide des plus profonds qui s'était emparé de tout son être » et « elle se sentait diminuée ».

Pour résoudre ce problème d'exégèse/reformulation, la méthode comparative se révèle tout à fait inopérante en raison de l'absence d'un point de comparaison. L'analyse du réseau lexical du passage et le raisonnement logique sont les deux seules voies qui peuvent conduire à une solution acceptable. Il entre dans cette opération une part d'observation, d'intuition, de jugement et d'intelligence. Nous sommes vraiment aux antipodes de la traduction mécanique dans les deux sens du terme. Essayons donc de suivre un des cheminements interprétatifs plausibles.

¹⁰ Les interprétations de *to be restored* figurent à l'Appendice IV.

¹¹ Au sujet de la notion de difficulté de traduction, voir *infra*, p. 110.

TABLEAU V
Interprétations du syntagme
a sense of loss

«Mrs. Joan Dawson, 54, of New York City, spent the next three years battling depression and a sense of loss.»

a) Perte (16)*

un sentiment de perte (11)
une vive sensation de perte
le sentiment d'avoir perdu quelque chose (2)
le sentiment d'avoir perdu une partie d'elle-même
le sentiment d'avoir subi une perte physique

b) Vide intérieur (5)

une impression de vide (3)
le vide qu'elle éprouvait
un vide des plus profonds qui s'était emparé de tout son être

c) Dégradation (5)

elle se sentait diminuée (2)
le sentiment d'être diminuée
la sensation d'être diminuée
le sentiment d'avoir été mutilée

d) Choc émotionnel (4)

contre le traumatisme causé par la perte d'un membre
le traumatisme que lui causait la perte d'un sein
un profond sentiment de dépression lié à une telle perte
le sentiment d'«être perdue»

e) Sentiment d'incomplétude (4)

se sentait incomplète
l'impression d'être incomplète
une certaine sensation de manque
l'impression qu'il lui manquait quelque chose

f) Sentiment d'infériorité (3)

un sentiment d'infériorité

g) Interprétations diverses (7)

le sentiment d'abandon
un sentiment de frustration
un sentiment de dégoût d'elle-même
un sentiment d'infirmité
un sentiment d'inutilité
une angoisse d'ordre physique
l'impression d'atrophie qu'elle avait de son corps.

* Nombre d'étudiants ayant retenu cette interprétation.

Phase 1 — *Analyse contextuelle*

Dans le texte en question, les mots *removal*, *breast*, *cancer*, *operations*, *doctor* nous situent sans équivoque possible dans le domaine médical et délimitent une aire générale d'exploration conceptuelle et lexicale. Le «cotexte» ou contexte immédiat (...*three years battling depression... Most women in the same situation turn to a psychiatrist...*) renvoie plus précisément à la partie de la médecine qui étudie et traite les troubles émotifs, les pathologies de la vie psychique. Perçu sous cet éclairage, *a sense of loss* évoque «un choc émotif violent» occasionné par la «perte d'un sein». Ce choc émotif serait à l'origine de l'état dépressif (*battling depression*) de M^{me} Dawson.

Phase 2 — *Recoupements conceptuels*

d/ En psychanalyse, on désigne du nom de «traumatisme» un violent déséquilibre émotif et, en chirurgie, au moins six mots servent à exprimer l'action d'enlever d'un organisme une partie malade: «ablation», «amputation», «excision», «exérèse», «résection» et «mutilation». Ce dernier terme, contrairement aux cinq premiers, s'entoure d'une connotation péjorative de dégradation qui ressort clairement de ses acceptions figurées: «la mutilation d'un tableau célèbre», «la mutilation d'un texte». Ce halo connotatif n'est pas associé aux autres mots, plus neutres, plus techniquement médicaux, à l'exception d'«amputation» qui peut désigner, au figuré, une perte, un retranchement d'une certaine importance sans avoir forcément une connotation péjorative (La pièce a été amputée de trois scènes). Or, c'est bien parce que M^{me} Dawson a éprouvé le sentiment d'avoir été «mutilée» qu'elle a sombré dans un état neurasthénique confinant à la dépression. Sa réaction n'aurait pas été aussi violente si elle avait subi une appendicectomie ou une amygdaléctomie. Ce raisonnement nous amène à retenir l'expression «traumatisme de la mutilation» comme équivalent contextuel de *a sense of loss*, sans que cette solution soit la seule que l'on puisse imaginer. D'autres cheminements logiques auraient aussi été possibles.

On retrouve dans les copies d'étudiants la plupart des principaux traits sémantiques du syntagme anglais, à savoir l'idée de «perte», de «dégradation», de «choc émotif», de «vide intérieur» (voir *supra*, Tableau V). Ces notions ont servi de points d'appui à la pensée réfléchie au moment du raisonnement contextuel.

Au terme de cette brève décortication du processus de création contextuelle caractéristique d'une exégèse du second niveau, il saute aux yeux que l'élucidation du sens n'est pas le fruit de l'inspiration ni d'un vague impressionnisme subjectif, mais d'une analyse rigoureuse qui n'exclut pas l'intuition. *La comparaison interlinguistique n'intervient pas dans la recherche exploratoire du sens*. La démarche interprétative est au contraire la seule méthode valable en l'occurrence. Le texte

renferme normalement assez d'indices pour permettre la convocation du savoir encyclopédique nécessaire à la découverte d'une équivalence fonctionnelle (ici, les séquelles psychologiques résultant d'une intervention chirurgicale grave).

Par analogie avec l'algèbre, nous pouvons dire que, du strict point de vue exégétique, il y a entre une interprétation du premier niveau (*removal*) et une interprétation du second niveau (*a sense of loss*) une différence analogue à celle qui existe entre une équation à une inconnue et une équation à deux inconnues. Une équation est une formule d'égalité entre deux quantités. La recherche d'une équivalence de traduction consiste aussi à établir une égalité puisqu'il s'agit de donner le même poids sémantique à deux mots, deux expressions, deux énoncés. Dans les deux cas, l'établissement de cette relation est conditionnel aux valeurs attribuées aux inconnues.

Dans une interprétation du premier niveau, le sens de l'expression originale ne pose aucun problème particulier d'exégèse et, par conséquent, la seule inconnue à trouver est l'équivalent pré-existant dans le répertoire de la langue d'arrivée et désignant la même réalité dans les mêmes conditions d'énonciation. Dans une interprétation du second niveau, le traducteur doit attribuer une valeur à deux inconnues: d'une part, établir le sens de l'expression tel qu'il se dégage du contexte original et, d'autre part, explorer les disponibilités de la langue d'arrivée pour recréer une expression de même poids sémantique et stylistique. La textologie bilingue met en évidence l'aspect créateur du transfert interlinguistique. Certaines réalités du langage resteront toujours cachées au spécialiste d'une seule langue.

Les expressions nécessitant une interprétation du second niveau sont-elles plus difficiles à traduire que celles du premier niveau? Cette question en appelle aussitôt une autre: sur quels critères évaluer la difficulté d'un texte à traduire? Cette notion n'est pas facile à cerner, principalement parce qu'elle est relative et subjective. Ce n'est en réalité que *statistiquement* que l'on peut affirmer que tel texte renferme *plus ou moins d'écueils de traduction pour un groupe donné d'individus*. Les débutants achoppent là où un professionnel chevronné ne voit aucun écueil, car celui-ci a appris, avec l'expérience, à contourner les obstacles. Un savoir-faire — et la traduction en est un — se développe par la pratique. «C'est en forgeant...» Avoir du métier signifie être capable d'éviter les pièges et de triompher des difficultés. Le didacticien doit donc savoir évaluer avec précision la performance des apprenants afin d'adapter sa méthodologie en fonction de leurs besoins réels.

Ainsi, au lieu de décréter arbitrairement et dogmatiquement que telle réalité du maniement du langage constitue une pierre d'achoppement pour le traducteur novice, nous avons préféré adopter une démarche empirique et chercher à savoir pourquoi certains passages d'un texte sont presque toujours bien traduits alors que d'autres, en re-

vanche, trouvent plus rarement une formulation satisfaisante en langue d'arrivée. En corrigeant les traductions d'une cinquantaine d'étudiants, nous remarquons des constantes dans les erreurs commises. Après avoir compilé, analysé et classé ces erreurs, nous avons conclu à l'existence de trois niveaux d'exégèse lexicale.

Des relevés statistiques ont permis de vérifier qu'une forte proportion d'étudiants en début d'apprentissage semblent éprouver plus de mal à réexprimer un passage exigeant une démarche exégétique du second niveau qu'à retrouver des formes consignées dans les systèmes linguistiques. Les pourcentages suivants ont été obtenus pour quatre groupes d'étudiants :

- a) interprétations du niveau zéro: 99% de bonnes solutions :
- b) interprétations du premier niveau: environ 70% ;
- c) interprétations du second niveau: moins de 50%.

Le pourcentage élevé obtenu dans le premier cas s'explique par le fait que les erreurs du niveau zéro sont principalement des fautes d'inattention: transcription erronée d'un nombre ou d'une date, omission involontaire du report d'un vocable monosémique dans le texte d'arrivée... Les erreurs du premier niveau dénotent plutôt une méconnaissance des ressources de la langue d'arrivée, tandis que celles du second niveau révèlent, en plus, une incompréhension totale ou partielle d'un segment du texte original. Notons, enfin, qu'il entre inévitablement une part de subjectivité dans l'évaluation des solutions du point de vue de leur fidélité au sens du message d'origine. Pour s'en convaincre, il suffirait de demander à plusieurs correcteurs de juger les traductions relevées dans les copies d'étudiants pour rendre *a sense of loss* et *to be restored* (voir respectivement le Tableau V *supra*, p. 108 et l'Appendice IV, *infra*, p. 247). Il y a beaucoup à parier que tous ne rangeraient pas les mêmes traductions dans la colonne des équivalences acceptables. Le total des bonnes solutions oscillerait, cependant, autour de cinquante pour cent.

On pourra objecter qu'un terme monosémique relevant du niveau zéro d'interprétation, la traduction d'une appellation scientifique peu courante, par exemple, est aussi difficile à traduire qu'une combinaison de mots telle que *a sense of loss* ou que l'énoncé *I just wanted to be restored*. À cela il faut répondre que la source de la difficulté n'est pas de nature exégétique, mais encyclopédique ou linguistique. C'est souvent en raison d'un manque de connaissance du vocabulaire scientifique (tout à fait excusable, par ailleurs) qu'un traducteur aura du mal à réexprimer une réalité scientifique en langue d'arrivée. Les appellations scientifiques et les réalités qu'elles désignent sont objet de savoir, non d'interprétation. Aussi, devant un blocage terminologique, le traducteur a-t-il recours aux dictionnaires spécialisés: ces béquilles lui permettent d'avancer dans la reformulation du texte et servent aussi à rafraîchir sa

mémoire. La réexpression de concepts d'une langue en une autre ne met pas en cause uniquement la faculté interprétative du traducteur, mais aussi ses connaissances. Pour bien comprendre le processus cognitif de la traduction, il ne faut pas confondre la démarche interprétative du sens du discours et les connaissances encyclopédiques et linguistiques sur lesquelles elle s'appuie.

La notion de difficulté de traduction est donc d'ordre purement statistique: elle est fonction autant des idiosyncrasies des textes que des aptitudes personnelles des traducteurs. On ne peut pas dire *a priori* que tel texte est, en soi, plus ou moins difficile à traduire. La seule façon d'en juger, encore qu'approximativement, est de procéder à des relevés statistiques des types d'erreurs commises par des groupes d'étudiants traducteurs. Les docimologues pourraient néanmoins utiliser avec profit les trois niveaux d'exégèse lexicale dans l'établissement de barèmes de correction et d'indices de difficulté de traduction, l'un et l'autre faisant encore défaut en didactique. Ces recherches permettront peut-être de départager les erreurs relevant de la technique proprement dite de la traduction et celles qui sont attribuables à l'ignorance des langues et des choses, même si la ligne de démarcation n'est pas toujours facile à tracer.

Enfin, les trois niveaux d'exégèse lexicale ne sont aucunement des « procédés » de traduction au sens où l'entendent les auteurs de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Ce ne sont pas non plus des « recettes » de transfert sémantique. On peut très bien ignorer l'existence de cette hiérarchie interprétative des signes linguistiques et produire quand même une bonne traduction. Ces niveaux d'exégèse jettent, cependant, une lumière neuve sur la dynamique interne d'un discours en démontrant que les unités lexicales qui le composent ne sont pas toutes soumises au même traitement exégétique au moment de l'analyse du sens. Ils trouvent en outre une utilité certaine en pédagogie en facilitant la compréhension du processus cognitif de la traduction et en permettant d'expliquer des constantes dans les erreurs commises par les traducteurs inexpérimentés. Quand les efforts de théorisation partent de l'expérience, c'est-à-dire de l'analyse attentive de performances, il est facile de redescendre ensuite vers les réalités langagières et de trouver des applications pédagogiques aux principes induits de l'observation. Une théorie issue de la pratique n'est pas sans racine et, parallèlement une pédagogie qui repose sur des fondements théoriques découlant de l'expérience a plus de chance d'être opératoire. On trouvera, dans la deuxième partie de l'ouvrage, des applications pédagogiques des niveaux d'exégèse lexicale. Il reste à décrire auparavant les deux derniers paliers du maniement du langage, celui de l'interprétation de la charge stylistique et celui de l'organicité textuelle.

3. TROISIÈME PALIER: L'INTERPRÉTATION DE LA CHARGE STYLISTIQUE

Le style est une manière d'écrire. Il est tout ce qui se surajoute à la fonction purement dénotative d'un texte, tout ce qui se superpose à l'information pure et simple. Cette surcharge connotative n'est pas « in-signifiante » pour autant. Indissociables comme le recto et le verso d'une feuille, fond et forme contribuent l'un et l'autre au sens global d'un message et à l'impression cognitive et affective qu'il laisse sur les lecteurs. « Le message exprime, à écrit Riffaterre, /tandis que/ le style souligne. » Même un texte technique, neutre par sa tonalité, est balisé par sa terminologie et appartient d'emblée à une catégorie d'écrits définie. Les styles technique, administratif, juridique, journalistique, publicitaire sont tous reconnaissables par un ensemble de traits formels facilement identifiables et pouvant faire l'objet d'un enseignement méthodique en pédagogie de la traduction. Ces styles ne diffèrent pas seulement par une terminologie spécialisée, car quelle serait celle de la publicité et des écrits journalistiques ?

En didactique de la traduction, il convient d'aborder la notion de style du point de vue très général d'une *spécialisation fonctionnelle* de la langue, sans que cela exclut pour autant tout ce qui relève des faits d'expression relatifs à la sensibilité affective, ni même les « ornements » qu'évoque spontanément le mot « style ». Cette définition « pragmatique » et globale du style recoupe en fait celle de la forme dépouillée de l'idée d'art ou d'une originalité particulière. *Grosso modo*, le style d'un texte pragmatique se ramène plus ou moins à sa forme et le respect de celle-ci par un traducteur peut consister à se soumettre à l'ensemble des règles régissant les langages codifiés ou à rendre des éléments affectifs dans certains types de textes, ou l'un et l'autre. On ne rédige pas les clauses d'une police d'assurance ou d'une convention collective de la même manière qu'une brochure touristique, une annonce publicitaire ou un rapport administratif.

Quatre éléments interviennent toujours dans un texte: l'auteur, le sujet traité, le vecteur (genre de texte, ressources linguistiques utilisées) et les destinataires. Le style, entendu au sens large, serait ni plus ni moins que le respect des contraintes imposées par la présence simultanée de ces quatre éléments. Il est indissociable des impératifs posés par la communication. Le traducteur de textes pragmatiques est donc tenu de respecter un certain nombre de conformités stylistiques afin d'assurer une communication efficace.

Qu'en est-il du texte *Rebuilding the Breast*? L'auteur: il est inconnu, l'article n'étant pas signé; cela n'a d'ailleurs aucune importance ici. (Voir *supra*, p. 24). Le sujet: description vulgarisée d'une nouvelle technique de mammoplastie. Le vecteur: texte journalistique purement informatif où l'on retrouve une terminologie médicale élémentaire. Les

destinataires: les millions de lecteurs du *Time*. Outre les contraintes purement lexicales et structurales imposées par la langue d'arrivée, la traduction devra respecter le style journalistique (assez peu marqué dans ce cas-ci) et le style médical de l'article original.

Il n'est pas facile de définir le style des articles de presse en raison de la grande diversité des sujets traités. Les journalistes cherchent généralement à présenter les événements et les faits sous leur aspect le plus spectaculaire, le plus inédit, quitte au besoin à forcer la note... On dit qu'ils sont «à l'affût du sensationnalisme». Cette préoccupation transparait dans la «manière» ou la «forme» de leurs écrits. À cet égard, les paragraphes d'envoi des articles de revues et de journaux sont en général assez soignés et typiques de cette attitude. En voici quelques exemples:

Manufrance: les amis de M. Gadot

Des vélos en plastique «Jacques Esterel», des pistolets multi-vaccins, et, pourquoi pas... le catalogue Manufrance en braille pour aveugles? Le nouveau président de la firme stéphanoise, M. François Gadot-Clet, 37 ans, continue sa course contre la montre pour préserver l'emploi de ses 3 000 salariés. Il ne manque ni d'idées ni d'amis.

L'Express (Édition internationale), 1^{er}-7 mai, 1978, p. 53.

André Perrault ou la revanche de Beethoven

«J'ai été invité par le président de Capitol Records, à son bureau de New York, sur Madison Avenue, et après dix minutes de conversation il m'a interrompu pour faire venir son gérant national des ventes et son gérant national de marketing: «Écoutez-le, leur a-t-il dit, lui il sait comment vendre des disques classiques!»

Cet homme qui donne des leçons aux Américains, c'est André Perrault de Saint-Hyacinthe. Le plus important disquaire classique au monde. [...]

L'Actualité, mai 1978, p. 61.

Scènes d'exorcisme en Bavière

Par la bouche de la possédée, six démons avaient successivement avoué leur nom: Judas, puis Lucifer, Néron, Caïn, puis un abbé Fleischman (mot à mot: l'homme de chair), qui aurait violé une paroissienne; enfin, Hitler.

Avec cris et blasphèmes, ils étaient sortis du corps de la patiente Anneliese Michel, 23 ans. Mais elle est morte d'épuisement, en juillet 1976, chez ses parents, à Klingenberg, en Bavière.

L'Express (Édition internationale), 10-16 avril, 1978, p. 66.

Ces exemples suffisent à montrer que les journalistes communiquent les faits (le message exprime) tout en s'efforçant de mettre en relief (le style souligne) les éléments d'information originaux les plus susceptibles de capter l'attention des lecteurs; ce souci est particulièrement évident au

début des articles. Dans le premier paragraphe du texte sur la mammoplastie, le journaliste tente « d'accrocher » le lecteur en décrivant un fait vécu et en insistant sur l'originalité de la démarche d'une femme dans sa détermination à mettre fin au traumatisme que lui occasionne depuis trois ans la perte d'un sein. (Cette femme est désignée par un faux nom propre, *Mrs. Joan Dawson*, afin de préserver l'anonymat de la personne en question, bien sûr, mais aussi pour que le lecteur s'identifie à quelqu'un plutôt qu'à une abstraction. Le récit y gagne en intensité dramatique.) Dans le style dénudé du *Time*, la détermination de M^{me} Dawson est rendue par trois courtes phrases juxtaposées :

Then she decided to do something about it. Most women in the same situation turn to a psychiatrist. Mrs. Dawson (not her real name) went to her doctor and asked him to rebuild her missing breast.

Au lieu de transposer telle quelle cette juxtaposition, il semble préférable, en franchissant le pont de la traduction, de modifier légèrement le registre sans pour autant trahir l'original. Dans ce genre de rajustement stylistique, il entre inévitablement une part d'intuition et de subjectivité, deux notions décriées par les adeptes d'une froide approche scientifique de l'étude de la traduction. Tous les traducteurs n'ont pas la même sensibilité linguistique et il y a souvent divergence d'opinions sur la meilleure façon de transmettre l'« esprit » d'un message. L'aspect communicatif d'un texte n'est pas perçu de la même façon par tous¹². La traduction de textes pragmatiques est un *art* de réexpression, avons-nous dit. Cela se vérifie une fois de plus au niveau du style.

Les ressources du français offrent au traducteur toute une gamme d'options stylistiques pour lester le message d'arrivée des éléments affectifs et communicatifs les plus *fonctionnels* possibles.

Un beau jour, elle décide d'agir. La plupart des femmes, en pareil cas, vont s'en remettre à un psychiatre, *mais* M^{me} Dawson, *elle*, retourne chez son médecin pour qu'il lui refasse un sein.

Trois procédés contribuent à rendre l'esprit du texte: le présent de narration (décide, retourne), la mise en relief par des éléments lexicaux (un beau jour, elle) et la coordination de la troisième et de la quatrième phrase par une conjonction (mais, introduisant ici une restriction). Bien sûr, ces options ne sont pas les seules possibles. Elles permettent néanmoins d'atteindre le double but recherché: mise en relief de l'originalité de la décision de cette femme, et désir de susciter la curiosité des lecteurs pour qu'ils lisent l'article.

Quant au style médical, il transparait au travers du vocabulaire spécialisé et de la phraséologie. Ainsi, « subir l'ablation d'un sein » est

¹² Sur la distinction à faire entre la « traduction communicative » et la « traduction sémantique » voir Peter Newmark, « Communicative and Semantic Translation », pp. 163-180.

une expression plus «techniquement» médical que «se faire enlever» ou «l'enlèvement» d'un sein, de même «atteint de cancer» en regard de «à cause de cancer». La «dépression» est un état pathologique, donc une réalité médicale à laquelle on ne saurait substituer des mots tels que «cafard» ou «désespoir», même si le sens de ces mots est proche ou inclus dans *depression*. En raison de la nature médicale de l'article, l'expression «glande mammaire» peut fournir un synonyme pour le mot «sein» dans le passage «Le chirurgien inséra sous la peau un sac de silicone en remplacement de la glande mammaire...» On peut douter que dans un texte poétique «glande mammaire» puisse assumer le même rôle synonymique en raison de sa forte connotation anatomique. Mais la poésie faisant éclater les frontières du langage, on ne peut jurer de rien. (Il y aurait beaucoup à dire au sujet de la synonymie discursive dont l'étude relève de la textologie. La synonymie contextuelle n'obéit pas aux mêmes règles que la synonymie en langue. On y retrouve la même opposition qu'entre une équivalence contextuelle et une équivalence verbale. Il y a là tout un champ d'étude à explorer.) C'est aussi la nature médicale de l'article qui justifie les traductions «sein artificiel» (modélé sur «bras ou jambe artificiel») issu de *the new one*, et «éliminer les traces de l'amputation» traduisant *to be restored*. Enfin, le titre lui-même, «la reconstitution des seins», a une résonance médicale. Reconstituer un tissu, un organe vivant, consiste à en régénérer biologiquement les parties détruites. Le cas de mammoplastie par prothèse de silicone décrit dans l'article *Rebuilding the Breast* est une reconstitution par procédé mécanique. Par analogie avec la régénération biologique, le terme «reconstitution» désigne ici le fait de rétablir dans sa forme ou son état normal.

La version française proposée pour le premier paragraphe de cet article de revue ne prétend pas être exemplaire dans sa forme. Des considérations d'ordre stylistique précédentes, on retiendra le principe suivant: quand il s'agit d'un texte pragmatique, le choix du style dépend tout autant du sujet traité, de la fonction du message et des destinataires que du vecteur lui-même.

Un exemple montrera l'incidence que la nature et la fonction d'un texte peuvent avoir sur les choix linguistiques. Soit l'énoncé suivant extrait d'une brochure publicitaire d'un constructeur d'automobiles:

The company offers a motor-guaranty of 5 years or 60 000 miles, whichever comes first.

D'un point de vue strictement sémantique, on peut considérer comme acceptable la traduction française suivante:

La garantie-moteur de la compagnie expire au bout de 5 ans ou dès que la voiture atteint 60 000 milles.

Toutefois, bien que cette version soit correcte d'un point de vue grammatical, lexical, syntaxique et sémantique, cette formulation est

contraire à toute bonne pratique commerciale. La nature et la destination du message interdisent au traducteur de la retenir et l'obligent à présenter les idées autrement. En effet, il existe en publicité une règle d'or: de deux arguments, le positif est toujours préférable au négatif. Au lieu de « Les pâtes ne vous feront pas engraisser », il vaut mieux affirmer (même au prix d'une entorse à la vérité) « Les pâtes vous gardent mince ». On ne peut donc pas dire que la garantie de la compagnie « prend fin » ou « expire » car, compte tenu du contexte énonciatif dans lequel s'inscrit le message, ces verbes se teintent d'une connotation négative: une présentation positive insistant sur les « engagements » et la « générosité » de la compagnie est préférable. On y parvient par l'emploi d'expressions telles que « honorer une garantie », « offrir une garantie », ou encore en mentionnant que la garantie « dure », qu'elle est « valable ».

La disjonction exclusive de ce message publicitaire pourra se rendre ainsi:

- Une garantie de 5 ans/60 000 milles couvre le moteur¹³.
- La compagnie honorera une garantie de 5 ans/60 000 milles sur le moteur.
- Une garantie de 5 ans/60 000 milles vous protège contre toute défectuosité du moteur.

Ces solutions sont acceptables dans le cas d'un message publicitaire. Il en serait autrement si cette disjonction figurait dans un texte juridique. Pour éviter que l'énoncé donne prise à deux interprétations, il faudrait que le traducteur prenne soin d'explicitier qu'il ne s'agit pas d'un simple choix (5 ans *ou* 60 000 milles), mais d'une alternative restrictive ou exclusive: dès qu'une condition se réalise, la garantie ne s'applique plus, ce qui en limite la portée.

Ce court exemple met en évidence, une fois de plus, l'importance de l'aspect fonctionnel des textes. Un message n'est pas une abstraction. Aussi, une *équivalence de traduction correcte et juste d'un point de vue sémantique ne l'est pas toujours simultanément d'un point de vue rhétorique*. C'est un autre postulat de la textologie bilingue.

Le premier palier du maniement du langage est le respect des conventions d'écriture et, le second, l'interprétation et la restitution du contenu sémantique des éléments lexicaux d'un message. Le troisième, celui de l'interprétation de la charge stylistique, se superpose au second.

¹³ La compagnie Renault offrait une « Garantie-plus »: deux ans/40 000 km. « La « GARANTIE-PLUS » Renault vous protège (pièces et main-d'œuvre) contre toute défectuosité de pièces ou vice de fabrication du moteur et de la boîte de vitesse. Cette protection vient s'ajouter à la garantie de 12 mois/20 000 km qui couvre toute la voiture selon les limites spécifiées par le constructeur. » (Publicité Renault). Au sujet de la traduction des disjonctions exclusives introduites par *whichever*.... voir *infra*, p. 169.

Le style est comparable à un vêtement imposé par les impératifs de la communication dans lequel le traducteur drapè son texte pour le rendre conforme aux règles du genre ou pour atteindre la sensibilité du lecteur.

Par ailleurs, même en matière de style, il y a une limite que le traducteur doit s'interdire de franchir. Dans les milieux canadiens de la traduction, une nouvelle tendance se dessine à l'égard du style au sens très large défini ci-dessus. Conscients du danger (réel) d'atrophie qui menace une langue s'exprimant plus souvent à travers des traductions que dans un emploi original, comme c'est le cas du français au Canada¹⁴, des traducteurs et des réviseurs, animés du désir fort louable de contrecarrer cette tendance à l'appauvrissement, se font les adeptes d'une forme de « réécriture élégante » dans le cas de certains textes pragmatiques.

Cette pratique n'ouvre-t-elle pas la voie à une version moderne des « belles infidèles » ? Par nature, la traduction suit le cheminement général du texte original et, par conséquent, elle peut difficilement prendre la forme d'une « variation sur un thème connu » ou d'une « imitation ». Ces exercices de rédaction sont en fait des adaptations libres qui n'osent dire leur nom. Quant à savoir si l'adaptation peut avoir l'effet d'un antidote contre une dose massive de traduction, cela est une toute autre question qui déborde malheureusement le cadre de cet ouvrage. Ce sujet relève d'une discipline que nous proposons de baptiser la « sociotraduction », sur le modèle de « sociolinguistique¹⁵ ». Une bonne traduction ne réunit-elle pas toutes les qualités recherchées dans une adaptation ? Une mauvaise adaptation ne vaut guère mieux qu'une mauvaise traduction. Quoi qu'il en soit, nous verrons dans la partie pratique de l'ouvrage comment il est possible de redonner des couleurs aux traductions anémiques sans pour autant verser dans l'adaptation libre.

L'esprit et le sens du texte *Rebuilding the Breast* seraient-ils préservés si la version française avait l'allure suivante :

« Non, ce n'était plus tenable. M^{me} Dagenais, Montréalaise de 54 ans, ne pouvait plus supporter l'état dépressif qui l'accablait de-

¹⁴ « Au Québec, l'anglais c'est du français encore non traduit », a écrit un humoriste.

¹⁵ La « sociotraduction » se fixerait comme tâche d'étudier la place qu'occupe la traduction dans tous les secteurs d'activité d'une société donnée et tout particulièrement dans les sociétés dites « bilingues et biculturelles » comme celle du Canada. La traduction peut servir de baromètre des rapports qu'entretiennent deux collectivités linguistiques vivant quotidiennement le phénomène d'acculturation. Voir à ce sujet Jacques Poisson, « La traduction, facteur d'acculturation », communication présentée au VIII^e Congrès de la F.I.T., mai 1977, reproduite dans les Actes du congrès, *La traduction, une profession*, pp. 281-291 et dans l'hebdomadaire *Le Jour*, 27 mai 1977, pp. 24-25; Pierre Cardinal, « Regard critique sur la traduction au Canada » dans *Meta*, vol. XXIII, n^o 1, juin 1978, pp. 141-147; Jean Delisle, « Projet d'histoire de la traduction et de l'interprétation au Canada » dans *Meta*, vol. XXII, n^o 1, mars 1977, pp. 66-71.

puis trois ans. L'ablation d'un sein l'avait profondément affectée. Son moral était au plus bas. Consulter un psychiatre? C'est ce qu'aurait fait toute autre femme, mais pas M^{me} Dagenais: elle préféra retourner chez le médecin qui l'avait opérée dans l'espoir qu'il puisse faire quelque chose. Elle ne souhaitait pas être transformée en Brigitte Bardot. Son seul désir était de redevenir une femme normalement constituée. Etc. »

Peut-on encore parler de traduction devant une telle adaptation? Le traducteur n'a pas toutes les libertés. S'il doit savoir « contenir » son interprétation lexicale, comme nous l'avons vu, il lui faut aussi apprendre à « contenir » son interprétation stylistique pour ne pas défigurer l'original en l'affublant d'un déguisement ridicule ou inadéquat. *L'art du traducteur est celui du juste milieu, et apprendre à demeurer dans les limites de la fidélité à l'intention de l'auteur est sûrement l'apprentissage le plus ardu de cet art, celui qui exige le plus de maturité.* Le traducteur ne peut en dire ni trop ni trop peu; c'est une règle du genre. L'idéal de la fidélité est d'autant plus difficile à atteindre qu'il faut tantôt « prendre ses distances » par rapport à la formulation originale afin de rester fidèle au sens, tantôt se laisser guider par elle pour choisir l'enveloppe formelle du texte d'arrivée. L'une des tâches du pédagogue est de guider le traducteur inexpérimenté dans ses choix, même stylistiques.

4. QUATRIÈME PALIER: L'ORGANICITÉ TEXTUELLE

Tout texte se déroule selon une logique interne qui le rend cohérent. Cette logique a un effet analogue aux poutres et aux poutrelles invisibles d'une charpente d'acier assurant la solidité d'une construction. De même, l'agencement des énoncés, dans une version traduite, doit suivre le mouvement de la pensée génératrice du texte original. Ce que nous appelons l'« organicité textuelle » correspond à l'armature de l'édifice textuel, tandis que le style en serait l'apparence externe. Néologisme dérivé d'organique, « organicité » désigne une qualité inhérente aux textes distincte de l'idiomatique. S'opposant au grammatical, l'idiomatique recouvre la notion de conformité à la démarche d'une langue (à son « génie »), tandis que *l'organicité renvoie à l'interdépendance hiérarchisée de tous les éléments d'un texte.* Le palier de l'organicité textuelle est celui de la *dynamique* générale d'un passage. L'idiomatique s'étudie d'un point de vue normatif, l'organicité, d'un point de vue structuraliste.

Plus concrètement, ce palier est celui de l'enchaînement des énoncés, de la précision des rapports entretenus par les éléments d'information, de l'élan de la progression des idées ou des sentiments (et non plus les idées ou les sentiments eux-mêmes) selon les divers types de dis-

cours écrits (argumentatif, descriptif, narratif, factuel...). Un réviseur dira d'un traducteur habile à donner de la cohésion à ses textes qu'« il a le sens de la phrase », qu'« il a un style fluide », ou encore que « ses traductions coulent bien ». Il entend par là que ce traducteur sait lier les idées les unes aux autres, soit implicitement, soit par des pièces de consolidation, les charnières. Il ne suffit pas de traduire correctement chaque mot, chaque énoncé, chaque effet isolé d'un texte: encore faut-il que la totalité du message forme un ensemble cohérent et « vivant ».

Or, les apprentis-traducteurs ont besoin d'être informés de cette réalité du langage écrit, plus exigeant que l'oral de ce point de vue (voir *supra*, p. 26). Attentifs à résoudre les difficultés lexicales et à opérer les réagencements syntaxiques élémentaires, ils oublient de garder une vue d'ensemble. Cette propension naturelle à traduire à ras de mots et à ras de phrases explique sans doute l'effet de dislocation se dégageant de certaines versions françaises qui donnent l'impression d'avoir été traduites « en phrases détachées ». Leur allure est hachée, saccadée. L'exposition des idées est marquée de hiatus, les rapports logiques n'étant pas clairement établis. Parfois même, ils portent à faux. Un exemple courant est l'emploi comme sujet d'un pronom dont l'antécédent n'est pas sujet de la phrase précédente. Cette erreur d'inattention est l'indice d'un manque de rigueur dans l'enchaînement des idées. Plus significatif est ce passage extrait d'une copie d'étudiant:

« Atteinte de cancer, une dame de New York âgée de 54 ans, M^{me} Joan Dawson, s'est fait enlever le sein gauche en 1970. Les trois années qui ont suivi, elle les a passées à combattre la dépression et le sentiment de perte. À la fin, elle a décidé de faire quelque chose pour remédier à la situation. »

Bien que cette version transmette les principaux éléments de sens du texte original, elle présente des faiblesses d'articulation. La traduction de *then* par « à la fin » porte à faux: cette charnière boiteuse n'assure pas une transition sans heurts entre les deux phrases. Il était facile également de resserrer la formulation de la première phrase en rapprochant « atteinte de cancer » du mot « sein » et en ramenant « une dame de New York âgée de 54 ans » à une forme simplifiée: « Une Newyorkaise de 54 ans, M^{me} Joan Dawson subit en 1970 l'ablation du sein gauche atteint de cancer... »

Autre exemple de style décousu:

Original anglais:

The term cashless society was introduced during the 1960s when we were being told that the wired city would bring the wonders of modern technology into North American lives and homes, revolutionizing our way of living. We were not impressed. We tended to feel that there were other priorities, and environmentalists and social planners showed us the real price of progress. An outstanding

feature of the 1970s is the emphasis on human values such as consumers' rights, and the rights of the citizen to privacy.

Version française disloquée :

« Durant les années 60, l'idée de la société sans numéraire a fait son apparition. À cette même époque où la citée câblée devait rendre à la portée des habitants de l'Amérique du Nord les merveilles de la technologie moderne, allant même jusqu'à en révolutionner le niveau de vie. Cela n'a suscité guère d'intérêt, puisqu'il semblait y avoir des points beaucoup plus dominants. D'ailleurs les écologistes et les planificateurs sociaux ont fait connaître le vrai prix du progrès. Les années 70 se caractérisent par l'accent porté aux valeurs humaines telles la protection des consommateurs et le respect de la vie privée. » (Copie d'étudiant).

L'articulation de ce passage est également boiteuse. Le déroulement des idées progresse par à-coups : les phrases ne s'emboîtent pas les unes dans les autres. Or, chaque énoncé d'un texte suivi est plus ou moins le point d'arrivée de ce qui précède et le point de départ de ce qui suit. L'accumulation de solutions de continuité, même subtiles, dans la logique interne d'un texte, finit par agacer le lecteur qui doit préciser lui-même les liens de la pensée en rétablissant les rapports que le traducteur pressé ou négligent n'a pas pris soin d'exprimer clairement. La meilleure traduction est celle qui ressemble le moins à une traduction ou à une mauvaise rédaction.

L'organicité textuelle témoigne de la rigueur de pensée du traducteur et de son aptitude à communiquer intelligiblement un message. Ce qui mérite d'être traduit mérite de l'être clairement. Mais qu'est-ce à dire ? « La clarté est la politesse des auteurs », a écrit Jules Renard ; elle est aussi celle des traducteurs. Cette exigence ne signifie aucunement qu'il faille éviter au lecteur tout effort intellectuel en simplifiant à outrance la construction des phrases ou le vocabulaire qui s'écarte de la langue courante. Ce serait mal comprendre le sens du mot clarté. Pourquoi s'interdire d'employer des termes peu familiers s'ils sont justes ou bannir systématiquement la phrase complexe si elle permet de nuancer la pensée ? Par clarté, il faut entendre essentiellement *la précision des rapports entre les idées*. La réorganisation des concepts selon les lignes de force de l'original exige du traducteur une grande maîtrise du maniement du langage et une grande souplesse intellectuelle. Son aptitude à pratiquer cette gymnastique donne la mesure de sa compétence à reformuler un message. L'ordre logique ne correspond pas toujours à l'ordre direct et est dicté par le déroulement du texte. Le choix des structures syntaxiques se fait en fonction de la dynamique interne du discours d'arrivée et non en fonction de la syntaxe du texte original, bien qu'il y ait souvent concordance à ce niveau.

Le quatrième palier du maniement du langage est donc celui des transformations structurales commandées par la dynamique d'un mes-

sage. Les innombrables rajustements textuels, dont certains sont obligatoires, d'autres, facultatifs, alimentent la réflexion du traducteur et révèlent ses qualités de rédacteur. *Il ne faut pas confondre, cependant, les transformations imposées par le respect d'une servitude de la langue d'arrivée et celles découlant de l'organicité textuelle.* «*After the removal of her left breast...*», par exemple, ne pourrait pas donner «*Après l'ablation de son sein gauche...*» car, en français, les parties du corps ne prennent pas normalement la marque du possessif. On dit «*J'ai mal à la tête.*» Elle s'est coupé un /le/ doigt.» La restructuration est imposée ici par une contrainte de la langue: «...subit en 1970 l'ablation du sein gauche...»

Les transformations liées à l'organicité textuelle sont d'un autre ordre: elles relèvent du mouvement interne du texte et prennent diverses formes. En voici quelques exemples.

A) *La redistribution d'éléments d'information*

Par souci d'exactitude sémantique, on ne peut pas accoler «1970» au syntagme «atteint de cancer» comme en anglais «*After the removal of her left breast because of cancer in 1970...*»: la traduction littérale «atteint de cancer en 1970» aboutirait à un faux-sens. Pour contourner la difficulté, il suffit de rapprocher «1970» du verbe: «...subit en 1970 l'ablation du sein gauche atteint de cancer». Pour des raisons de clarté, également, le traducteur a cru bon de substituer au pronom *he* son antécédent *surgeon* dans la version française, la locution «Elle avait frappé à la bonne porte» ayant rompu l'enchaînement grammatical et logique des phrases (voir *supra*, p. 99).

B) *La concentration de plusieurs signifiés sur un plus petit nombre de signifiants.*

«*Mrs. Joan Dawson... of New York City*»: Une Newyorkaise...
M^{me} Joan Dawson».

C) *L'implication ou l'explicitation d'éléments d'information.*

— L'implication (ou traduction par le contexte) est une des façons de rejeter les équivalences verbales abusives.

Ex.: — «a silicone-filled sac»: un sac de silicone.

— «*Mrs. Dawson went to her doctor and asked him to rebuild her missing breast*».

«M^{me} Dawson, elle, retourne chez son médecin *pour qu'il lui refasse un sein*».

Il est erroné de croire qu'un concept n'est pas traduit s'il n'apparaît pas dans le texte d'arrivée sous la forme d'un signifiant. *Asked* et *missing*

sont traduits par le contexte. L'entropie est une réalité textuelle et non phrastique. Le texte est une entité significative beaucoup plus riche que la phrase, et on ne traduit jamais des phrases, mais toujours des textes. Par conséquent, l'entropie relève de la textologie, non de la linguistique de la phrase¹⁶.

— Exemple d'explicitation

«...*she explained*»: «...a-t-elle expliqué par la suite». Les verbes de la citation étant au passé («*I didn't want to... I just wanted to...*»), cette réflexion attribuée à M^{me} Dawson est postérieure à la mammoplastie. Cette explication aura vraisemblablement été donnée à l'auteur de l'article, bien que le texte ne renferme aucune indication à cet égard. Quoi qu'il en soit, pour ne pas laisser croire au lecteur que ces paroles ont été prononcées dans le cabinet du médecin, le traducteur a senti le besoin d'ajouter «par la suite» dans l'incise, de manière à dissocier la réflexion de M^{me} Dawson de la phrase qui précède. Cette adjonction est évidemment facultative.

D) Les *charnières* articulant les énoncés.

Ex.: «Un beau jour» traduisant la conjonction *then*. Cette équivalence contextuelle est rendue possible par la dynamique du texte. (Elle confirme en outre l'écart qui peut exister entre une équivalence verbale obtenue par transcodage et une équivalence contextuelle.)

On pourrait allonger indéfiniment la liste des transformations obligatoires ou facultatives commandées par le mouvement interne d'un message. Un *texte est une logique, tout comme une langue est un système de classification*. Par conséquent, l'habileté à déceler, parmi les

¹⁶ Emprunté à la thermodynamique par les cybernéticiens, le terme *entropie*, qui désigne une perte, a été repris par certains théoriciens de la traduction (notamment Eugene A. Nida, Georges Mounin et Jean-Paul Vinay). En thermodynamique, cette perte prend la forme d'une dégradation d'énergie en chaleur, tandis qu'en cybernétique, elle se manifeste par la détérioration que subit un message au cours d'une transmission (en télécommunications l'information est transmise en bits), cette détérioration étant due à des phénomènes physiques de bruit de fond. Par analogie, l'entropie serait, en traduction, une déperdition d'information résultant du transfert de certains messages d'une langue en une autre. Mais l'entropie n'est pas inhérente au processus traductionnel lui-même. Elle tient à la nature du message à traduire et au processus de communication. Elle ne se produit que dans certaines conditions qu'il serait intéressant d'analyser. On confond «communication intégrale» et «communication pragmatique» si l'on croit que le processus de la traduction entraîne *inévitablement* une dégradation par rapport à l'original. Ici encore, il importe de déglobaliser le débat sur les réalités de la traduction: s'il est assez facile de prévoir qu'il y aura entropie dans le cas de la traduction d'un poème, il n'est pas prouvé que la traduction d'une notice d'entretien soit entachée de la même entropie, si entropie il y a.

idées d'un texte, celles qui sont les points d'appui du développement¹⁷ et une grande dextérité à manipuler les concepts en les unissant par des liens logiques sont sans conteste les qualités maîtresses des bons traducteurs. C'est à ce niveau que l'expression «manier le langage» trouve véritablement tout son sens. On pourrait reprendre le conseil que Boileau prodiguait aux jeunes auteurs et l'appliquer aux apprentis-traducteurs: «Avant donc que d'écrire apprenez à penser¹⁸.»

Pour un traducteur, apprendre à penser consiste à développer son habileté à percevoir intuitivement l'organicité d'un texte afin de resserrer les liens qui unissent les idées et de subordonner l'enchaînement des phrases au mouvement général du discours. Les textes ne sont pas «lettres mortes». Expression d'une personnalité, ils portent tous, à des degrés divers, une charge affective, intellectuelle et imaginative. Pour les reformuler fidèlement dans une autre langue, il est essentiel de déceler l'élan qui les emporte et de donner aux phrases le rythme approprié.

CONCLUSION

Les quatre paliers du maniement du langage font saisir l'opération traduisante au moment de l'élaboration des équivalences, soit entre les points de départ et d'arrivée du transfert sémantique. Ils ne servent donc aucunement à étiqueter les transformations survenues à la suite du processus. L'ordre de leur présentation ne correspond pas aux étapes successives du processus cognitif. Nous avons vu que les chemins de la pensée consciente et inconsciente sont difficiles à suivre; la perception d'un effet stylistique n'est pas forcément antérieure ou postérieure à la saisie des rapports sémantiques ou syntaxiques.

La description sommaire de ces quatre paliers permet de formuler les trois constatations suivantes: 1) seule la méthode interprétative peut conduire à la postulation d'équivalences contextuelles; 2) traduire est une opération de jugement et de coordination qui consiste à concilier les impératifs sémantiques et stylistiques d'un discours tout en respectant les contraintes imposées par les règles d'écriture et l'organicité textuelle; 3) le traducteur doit réunir toutes les qualités d'un bon rédacteur.

La traduction offre, en effet, toutes les difficultés inhérentes à la composition originale: en «recomposant» un texte dans une autre lan-

¹⁷ Les exercices d'analyse textuelle consistant à dégager les idées principales et secondaires d'un texte, son architecture interne, préparent directement à la pratique de la traduction. De tels exercices devraient figurer dans tous les cours de rédaction donnés dans l'optique de la traduction. À ce sujet, on consultera avec profit l'article de Michèle Ghenet-Hottois «Contribution à une méthodologie de la composition» paru dans *Dix années de linguistique théorique et appliquée*, Mons, 1973, pp. 103-121.

¹⁸ *L'Art poétique*, Chant I, v. 150.

gue, le traducteur est soumis aux mêmes contraintes que le rédacteur. La particularité de la traduction réside dans le fait que celui qui pratique cet « art de réexpression » doit assimiler un vouloir-dire qui n'est pas le sien et remodeler dans une autre langue cette pensée étrangère couchée sur papier. Or, ce n'est pas par manque d'intelligence, mais parce qu'ils résistent encore mal à l'attrait hypnotique des formes originales que certains débutants rendront « *I just wanted to be restored* » par « Je voulais simplement restaurer ma féminité ». Un des grands objectifs de la formation pratique des traducteurs est de traquer toutes les formes de littéralité abusive aux quatre paliers du maniement du langage.

On comprend mieux pourquoi certains bilingues font de mauvais traducteurs: les aptitudes requises pour coordonner les paliers du maniement du langage écrit ne sont pas tout à fait celles qui sont nécessaires pour se mouvoir dans une langue étrangère. La difficulté qu'ont certains bilingues à traduire prouve bien que la traduction n'est pas une opération d'ordre linguistique uniquement. « *All translation, a écrit Peter Newmark, remains a craft requiring a trained skill, continually renewed linguistic and non-linguistic knowledge and a deal (sic) of flair and imagination, as well as intelligence and above all common sense*¹⁹. »

Il reste à voir comment on peut organiser méthodiquement les cours d'initiation à la traduction de textes pragmatiques à partir des fondements théoriques exposés dans les trois chapitres précédents.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 177.

PARTIE II

ASPECTS PRATIQUES

Objectifs et techniques d'apprentissage

INTRODUCTION

Les modèles théoriques traitent des problèmes généraux de la traduction, les ouvrages didactiques, des difficultés d'apprentissage des candidats-traducteurs. La nuance pourra sembler byzantine à certains, mais l'examen, au Chapitre II, des théories actuelles de la traduction a révélé leur inapplicabilité, à toutes fins utiles, à l'enseignement pratique, exception faite de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* qui n'est cependant ni une théorie ni une méthode de traduction, mais une technique de confrontation de deux langues. Un des rôles du pédagogue est d'adapter son enseignement (pratique) aux besoins réels des apprenants et sa méthodologie doit normalement tenir compte tant de la matière à enseigner que du public visé. Dans la plupart des universités, l'enseignement de la traduction est dispensé par des écoles professionnelles dont la vocation première est de préparer des candidats à la carrière de traducteur et non à devenir des théoriciens de cet art. Aussi ces unités de formation ne s'intéressent-elles qu'indirectement aux modèles théoriques. Néanmoins, il est souhaitable que la réflexion théorique s'y intensifie et surtout qu'elle se fonde sur l'observation de la pratique. Si l'on fait de la salle de cours un laboratoire de recherche, les nouvelles théories de la traduction ne seront pas trop éloignées des préoccupations des pédagogues. La théorie comme la didactique ne s'en porteront que mieux. Rien n'est plus étranger à la pédagogie que les élucubrations stériles sans rapport avec la réalité et si chères aux théoriciens en chambre.

Enseigner à traduire, ce n'est pas communiquer le talent, mais inculquer une façon de faire, une méthode. Selon Danica Seleskovitch, « ce n'est ni transmettre des connaissances, ni faire assimiler des notions régurgitables à souhait, mais faire comprendre des principes et y associer des exercices qui assurent que leur application bascule dans le réflexe¹ ». Aussi, toute recherche méthodologique cherche-t-elle à répondre à deux questions fondamentales: « Quels sont les objectifs d'apprentissage? » et « Par quelles techniques les atteindre? ».

Une méthode de traduction qui court-circuiterait les opérations antérieures au résultat du transfert sémantique et qui ne porterait pas sur la genèse de l'interprétation des concepts et leur ordonnancement selon une parfaite adéquation à ceux de l'original ne serait pas fonctionnelle.

¹ *Exégèse et traduction*, Introduction, p. 6.

Dans une méthode « active », on ne peut pas se contenter de mettre en parallèle un original et sa version traduite et chercher à classer, à partir d'une grille pré-établie, les transformations issues du processus. À cette pédagogie statique, nous avons préféré une démarche « créatrice » plus conforme à la dynamique du passage interlinguistique. Nous avons adopté une approche analytique du sens, car c'est elle qui définit le mieux l'activité traduisante: *l'analyse du discours comme méthode de traduction*.

Les objectifs assignés à l'initiation de textes pragmatiques tenteront de faire découvrir, dans le cadre d'une pédagogie heuristique, les principaux aspects du maniement du langage. Ces objectifs sont loin d'être les seuls possibles. Il est facile de les multiplier et de les affiner. Les vingt-trois retenus donneront, néanmoins, un aperçu de la forme que peut prendre la structuration des cours pratiques. Ils sont ordonnés selon une progression propre à faire découvrir les principales facettes du maniement du langage dans une optique textologique et non strictement linguistique. *L'analyse du discours, domaine de la rhétorique, transcende l'analyse de la langue, domaine de la linguistique*.

Les exercices d'entraînement qui viendront étayer ces objectifs n'ont rien de commun avec les *pattern drill* (exercices structuraux) en usage en didactique des langues: ce sont même des « anti-pattern drill », car ils n'ont pas pour but de faire acquérir des automatismes de langage (ou de traduction). Leur utilité pédagogique est de favoriser la réflexion sur les règles de base de la traduction de l'anglais au français tout en constituant une gymnastique de l'esprit. Ils ne sont pas normatifs, bien qu'en traduction il soit parfois difficile de faire abstraction de toute « normativité ».

Enfin, l'enseignement de la technique de la traduction se conçoit difficilement sous forme de cours magistraux donnés devant de vastes auditoires de cent ou deux cents étudiants. Le cours-séminaire regroupant de quinze à vingt participants pouvant prendre part aux travaux pratiques et à la discussion qui suit un exposé liminaire plus ou moins long semble de loin la meilleure formule pour dispenser un enseignement valable (voir *supra*, Introduction, note 2, p. 14).

Objectif premier

Équivalences de signification et équivalences de sens

Le premier objectif de l'initiation à la traduction porte sur les équivalences de signification et les équivalences de sens. Pour faire découvrir cette distinction, qui n'est pas évidente de prime abord, on procède à la compilation d'un tableau à trois colonnes. À gauche, figurent certains mots, syntagmes ou énoncés complets d'un texte de départ; au centre, les significations hors contexte de ces mêmes expressions et, à droite, les équivalences de traduction tirées d'une version française. Pour atteindre le but de l'exercice, il convient de respecter les étapes suivantes.

Dans un premier temps, les étudiants reçoivent une grille dont seule la colonne de gauche a été préalablement remplie. N'y figurent que les passages jugés les plus significatifs du point de vue de l'analyse contextuelle. Les deux autres colonnes sont vierges. Le groupe ne doit pas avoir pris connaissance du texte, car la première partie de l'exercice consiste à transcoder chacune des expressions extraites du texte anglais. Ce détail est important. *Le transcodage se fait de code à code, non de texte à texte.* Les participants peuvent s'aider d'un dictionnaire bilingue ou unilingue anglais de manière à n'omettre aucune des principales acceptions des expressions de la première colonne.

Une fois ce travail terminé, le texte original est distribué à tous les membres du groupe qui le traduisent individuellement. Il importe que chacun découvre par lui-même les obstacles d'interprétation et de réexpression qu'il comporte. *Ce principe est valable pour tous les exercices de la méthode.* La participation au séminaire sera meilleure si les membres du groupe se sont au préalable mesurés aux difficultés du texte à l'étude. S'ils ne se sont pas « compromis » en essayant de triompher personnellement de tous les écueils du texte, s'ils ne l'ont pas « senti de l'intérieur », pour ainsi dire, leur contribution à la discussion n'est pas aussi pertinente et le profit qu'ils en tirent est moindre.

Enfin, troisième étape, chacun reçoit une traduction française du texte original. Cette traduction n'est pas présentée comme un parangon de perfection, mais plutôt comme une des versions fonctionnelles acceptables. Elle sert à remplir, en groupe, les cases de la troisième et dernière colonne, celle des équivalences contextuelles. Chaque étudiant y inscrit, en outre, ses propres solutions, moins pour les confronter avec celles du texte traduit, que pour les rapprocher des expressions trans-

codées. Ce rapprochement a l'avantage de donner la mesure de la réflexion qui est nécessaire pour postuler des équivalences contextuelles, et révèle si leur interprétation a été suffisante, insuffisante ou erronée (voir le Tableau VI).

TABLEAU VI

Équivalences de signification et équivalences de sens

| <i>Rebuilding the Breast</i> (version originale) | <i>Significations</i> <i>hors contexte</i> (version transcodée) | <i>Sens contextuel</i> (version traduite) |
|---|--|--|
| after | après | (traduit implicitement) |
| removal | enlèvement : ablation | ablation |
| because of | à cause de, en raison de | atteint de |
| 1970 | 1970 | 1970 |
| Mrs. Joan Dawson | M ^{me} Joan Dawson | M ^{me} Joan Dawson |
| the next three years | les trois prochaines années | les trois années suivantes |
| a sense of loss | un sentiment de perte une sensation de perte | le traumatisme de la mutilation |
| then | alors ; ensuite ; en ce cas ; en ce temps-là | un beau jour |
| she decided to do something about it | elle décida de faire quelque chose à ce sujet | elle décide d'agir |
| most women | la plupart des femmes | la plupart des femmes |
| turn to | recourir à qqn, à l'aide de qqn ; s'adresser à | vont s'en remettre à |
| psychiatrist | psychiatre | psychiatre |
| to rebuild | rebâtir, reconstruire ; relever (un mur) ; remettre à l'état de neuf | refaire |
| not her real name | pas son vrai nom | * Ce nom est fictif |
| sensational beauty | beauté sensationnelle | beauté sensationnelle |
| she explained | elle a expliqué, elle expliqua | a-t-elle expliqué |
| I just wanted to be restored | Je voulais simplement être restitué, réparé, rénové ; reconstitué, remis en place, rétabli | mais simplement qu'il élimine les traces de l'amputation |

TABLEAU VI (suite)

Équivalences de signification et équivalences de sens

| <i>Rebuilding the Breast</i> (version originale) | <i>Significations</i> <i>hors contexte</i> (version transcodée) | <i>Sens contextuel</i> (version traduite) |
|---|--|--|
| Her surgeon was able to do just that | C'est tout à fait ce que son chirurgien pouvait faire. C'est tout ce que son chirurgien pouvait faire. | Elle avait frappé à la bonne porte |
| under the skin | sous la peau | sous la peau |
| where the breast had been removed | où le sein avait été enlevé/amputé | en remplacement de la glande mammaire |
| the new one | le nouveau | le sein artificiel |
| duplication | duplication, répétition, reproduction; dédoublement | n'a pas retrouvé |
| figure | chiffre, figure; forme humaine; silhouette | silhouette |
| without wincing | sans sourciller | sans grimacer |

Il y a plusieurs leçons à tirer d'un tel exercice au début d'un cours d'initiation à la traduction. Cette disposition sur trois colonnes permet, tout d'abord, de découvrir qu'en contexte les parties d'un discours perdent leurs virtualités de signification pour acquérir *un* sens et un seul. Ainsi, *figure* signifie selon le dictionnaire, « chiffre », « figure », « forme humaine », « silhouette », mais sa signification *pertinente*, c'est-à-dire son sens dans le contexte en question, est « silhouette »; celui-ci s'impose, et tous les autres s'estompent ou ne surgissent pas à l'esprit du traducteur (ou du lecteur) qui connaît cette acception du mot.

Ce tableau permet aussi de constater que la signification linguistique et le sens contextuel concordent parfois; c'est le cas de « psychiatre », « la plupart des femmes », « beauté sensationnelle », « sous la peau ». Les trois niveaux d'exégèse lexicale décrits au chapitre précédent expliquent ces concordances. D'autres signes, par contre, acquièrent en situation de communication un sens qu'il est impossible de soupçonner à partir de leurs seules significations en langue. Seule la textologie peut, en effet, justifier les équivalences suivantes :

because of: atteint de
a sense of loss: le traumatisme de la mutilation
then: un beau jour
not her real name: *Ce nom est fictif
to be restored: qu'il élimine les traces de l'amputation
her surgeon was able to do just that: elle avait frappé à la bonne porte
where the breast had been removed: en remplacement de la glande mammaire
the new one: le sein artificiel
duplication: n'a pas retrouvé

Ces exemples corroborent le principe de la traductologie (mis en évidence par la textologie bilingue) selon lequel *on ne traduit jamais une langue en une autre, mais toujours des textes*. Le texte a le pouvoir d'enrichir à l'infini la signification des mots.

On constate facilement, grâce à cet exercice, que le dictionnaire ne fournit pas toutes les équivalences idéiques, ce qui apporte une validation supplémentaire du principe énoncé au paragraphe précédent. On comprend mieux également ce qu'est le maniement du langage. Le dictionnaire est un auxiliaire utile pour combler des lacunes dans la connaissance du lexique des langues et il ne faut pas en sous-estimer les mérites. Mais cet outil de travail renseigne sur les significations des mots, non sur leur sens contextuel. Son rôle est en quelque sorte d'orienter, de mettre sur la piste, de pointer vers le sens. Celui qui traduit à coups de dictionnaire et qui cherche à tout prix des équivalences consignées dans les ouvrages lexicographiques confond signification et sens. Il ignore ou minimise l'effet transformateur du contexte sur les significations. Pour faire surgir le sens d'un texte, le dictionnaire ne peut jamais remplacer l'exégèse, raisonnement analytique et synthétique caractéristique de l'activité traduisante. S'il est souhaitable d'enseigner aux apprentis-traducteurs à utiliser à bon escient les dictionnaires bilingues généraux ou spécialisés, il est encore plus important de leur apprendre à s'en passer. Le dictionnaire n'a pas la réponse à toutes les difficultés de traduction, il n'a pas toujours le dernier mot...

Cet exercice fait mieux comprendre, enfin, pourquoi il est souvent nécessaire de faire une ou plusieurs lectures intégrales d'un texte avant de le traduire. *Il faut partir d'un niveau supérieur pour réaliser l'intégration de chacun des mots et des énoncés d'un discours*. En même temps qu'il procède au balayage visuel du texte, le traducteur mobilise ses connaissances extra-linguistiques et sa connaissance du code afin d'inférer le sens par repérage des liens organiques de son architecture conceptuelle. La lecture de la totalité d'un texte a aussi une autre utilité: la découverte de ses idiosyncrasies, c'est-à-dire de ses particularités formelles telles que répétitions, reprises de certains mots du titre, défor-

mations de mots, allusions, allitérations, calembours, cadences inusitées, constructions parallèles...

En pratique, le traducteur de textes pragmatiques ne lit pas toujours intégralement l'original avant de le traduire, et cela pour deux raisons indépendantes de la longueur des textes. (On sait que les délais accordés aux traducteurs sont généralement très courts.) Contrairement à l'interprète de simultanée travaillant au rythme de la parole évanescence, le traducteur opère sur l'écrit et peut donc modifier ses choix antérieurs à la lumière de l'information accumulée au fur et à mesure du déroulement du texte. Il lui est toujours loisible de « retoucher » sa traduction. En outre, les textes pragmatiques, dans l'ensemble, ne présentent pas autant de particularités formelles que les écrits esthétiques entendus au sens large. Commencer à traduire une nouvelle, un poème ou un roman sans l'avoir lu et relu est une aberration, alors que l'on peut souvent se contenter de lire quelques pages d'un document administratif ou d'un rapport d'un comité d'étude avant d'en entreprendre la traduction. Cette règle n'est cependant pas absolue. Même s'il fait l'économie d'une lecture intégrale de l'original, le traducteur se reporte toujours à un cadre général d'interprétation. Il y a donc des textes que l'on peut commencer à transposer dans une autre langue sans les avoir lus en entier et d'autres qu'il faut lire intégralement. Cela tient à leur nature et non à leur longueur, et au fait que le traducteur exerce son métier sur des textes et non sur des discours oraux.

Le premier exercice sera donc l'occasion de faire prendre conscience de la façon dont il faut lire certains textes avant de les traduire, des limites des ouvrages lexicographiques et, surtout, de la distinction à faire entre les équivalences de signification et les équivalences de sens. Il importe que, dès le début, le futur traducteur comprenne que les mots isolés sont aux énoncés en contexte ce que les notes sur les portées sont aux sons produits par les instruments de musique. Bien que la musique existe sur les partitions, elle ne vit réellement que sous sa forme acoustique. De même, les mots, ces « fictions linguistiques » selon Malinowski, ne vivent vraiment que dans les énoncés d'un texte. Le théoricien de la traduction ne cherche pas à savoir si les mots ont une signification par eux-mêmes — question que se posent linguistes et sémanticiens, — mais plutôt comment le traducteur parvient à attribuer à tel mot, tel syntagme ou tel énoncé le bon effet de sens en fonction du contexte global de communication où il apparaît.

Objectif II

Équivalences phrastiques et équivalences contextuelles

L'exercice précédent a servi à montrer comment les mots perdent leurs virtualités de signification dans un discours pour acquérir un sens unique en fonction de leur entourage contextuel. Le deuxième exercice porte sur une unité plus grande, la phrase, maillon reliant le mot au contexte. Mais la phrase est-elle une unité autonome du discours? Suffit-il de traduire chaque phrase indépendamment les unes des autres pour transmettre le sens d'un message? La textologie bilingue peut apporter une réponse à ces questions. Pour le savoir, nous créerons une situation artificielle dans laquelle le traducteur disposera, pour faire sa traduction, uniquement de l'information transmise par les signes linguistiques des phrases d'un texte. Il ignorera tout de l'auteur, du genre de texte, des destinataires. Il ne pourra pas non plus relier le sens d'une phrase au sens de celles qui précèdent ou qui suivent. Nous supposons que la sémantique et la syntaxe des langues de départ et d'arrivée sont connues.

Description de l'exercice. On reporte sur fiches chacune des phrases d'un texte et on les donne à traduire à autant de participants qui traduisent la portion de texte figurant sur leur fiche sans prendre connaissance des autres phrases. On reconstitue ensuite le texte en rétablissant l'ordre original des énoncés. (Cette opération est grandement facilitée si l'on a pris soin de numéroter au préalable les fiches consécutivement.)

Dans la discussion qui suit la reconstitution du texte, les participants relèvent toutes les déviations sémantiques résultant du transcodage phrastique. En confrontant la version transcodée et l'original, on analyse ce qu'il est advenu du ton et du registre du texte, des allusions et des sous-entendus; on cherche aussi à expliquer pourquoi les enchaînements des phrases sont boiteux et pourquoi le texte, dans l'ensemble, manque de cohésion. Soit le texte anglais suivant extrait d'une revue touristique d'une compagnie d'aviation :

A Funny Thing Happened On My Way...

I don't have anywhere near as many Saint-Laurent shirts to lug around as some people do. And my entire jewelry collection consists of this Timex and a Legion button.

But I still overflow my suitcase every time I head out of town, even on a business trip to Moose Jaw.

I've tried all the recommended tricks. Take half as many clothes and twice as much money. Ha! On my second day away I find myself in a shirt with a ring around the collar you could snip out and use as a Frisbee. I end up with no travellers' cheques left anyway, and I'm still overweight, with just dirty linen.

It's bad enough on a domestic flight. But imagine the complications of flying to the flip-side of the globe. Nothing in my meanderings around Canada had prepared me for this.

But I was determined to keep my luggage down to one case. That way I could count on having one hand free to swat scorpions or unwind any pythons which might wrap themselves around me on my voyage.

I selected with care. All in all, what with summer suiting, tennis shoes, snorkels and suntan oil, I assembled more luggage than a touring company of *Aida*.

By asking a couple of neighbors in to sit on the suitcase, I got it snapped shut.

I didn't expect trouble at customs.

All it takes is for one pretty girl to turn up with a handbox full of frothy nylon and the rest of us could bootleg a cargo of horse while the authorities gather around to smirk.

As it happened, there were no starlets on my flight. The corn-fed basketball player behind the badge fingered the bulge in my suitcase as tenderly as an obstetrician.

I assured him that nothing inside would jeopardize the American Constitution.

« I'll decide », he told me. « Open it! »

So I pulled out the pin and it was every man for himself.

Twenty minutes of rag-picking had everything back into a mound. But as my neighbors had not come to see me off, there was no way to re-close the bag. Using my initiative, plus belt and braces, I managed to bind it up.

Le transcodage phrastique de ce texte réalisé selon la méthode décrite précédemment a abouti au résultat suivant dans un séminaire.

Il m'est arrivé quelque chose de
drôle en me rendant à...

Je suis loin d'avoir autant de chemises Saint-Laurent à trim-baler dans mes bagages que certaines personnes. Et ma collection entière de bijoux consiste en cette Timex et en un bouton de la Légion.

Mais je surcharge toujours ma valise chaque fois que je pars en voyage, même si ce n'est qu'un simple voyage d'affaires à Moose Jaw.

J'ai essayé tous les trucs recommandés. Emporte deux fois moins de vêtements et deux fois plus d'argent. Bien tiens! Ça fait deux jours que je suis parti et déjà, le col de ma chemise est tellement cerné que je pourrais m'en faire un Frisbee en le découpant. De toute façon, je me retrouve sans chèques de voyage. De plus, je suis encore obèse et je n'ai que du linge sale.

Les vols intérieurs sont assez pénibles comme ça. Mais essayez d'imaginer les problèmes qu'occasionne un voyage aux antipodes. Rien au cours de mes pérégrinations au Canada ne m'avait préparé à cela.

Mais j'étais décidé à ne pas emporter plus d'une valise. De cette façon je pourrais avoir une main libre pour chasser les scorpions ou dérouler les pythons qui pourraient s'enrouler autour de moi pendant mon voyage.

J'ai choisi avec soin. En fin de compte, avec mes vêtements d'été, mes chaussures de tennis, mes snorkels et mon huile solaire, j'ai accumulé plus de bagages que la troupe Aïda en tournée.

J'ai réussi à boucler ma valise en demandant à deux de mes voisins de s'asseoir dessus.

Je ne m'attendais pas à avoir des ennuis en passant à la douane.

Il suffit qu'une jolie fille arrive avec une boîte à chapeaux remplie de vêtements de nylon vaporeux pour que le reste d'entre nous puisse passer une cargaison d'héroïne en contrebande pendant que les autorités se rassemblent pour minauder.

En fait, il n'y avait pas de starlettes à bord. Le joueur de basketball nourri au maïs et portant un insigne a palpé la bosse de ma valise aussi tendrement qu'un obstétricien.

Je lui ai donné l'assurance que rien à l'intérieur ne pouvait porter atteinte à la Constitution américaine.

« Je déciderai, m'a-t-il dit. Ouvre-le! »

Alors j'ai tiré l'épingle et ce fut chacun pour soi.

Il a fallu vingt minutes pour ramasser les torchons et les réunir en un tas. Mais comme mes voisins n'étaient pas venus me reconduire, il n'y avait pas moyen de refermer le sac. Avec un peu d'initiative, une ceinture et des bretelles, j'ai réussi à le lier.

Ce transcodage phrastique sert de point de départ d'une réflexion centrée sur l'écart séparant la succession d'énoncés découstus et le sens global du message original. Le texte transcodé a une certaine intelligibilité; il n'est pas totalement dépourvu *de* sens, mais il ne rend pas tout *le* sens qui se dégage de la cohérence logique de l'original. Cette succession de phrases traduites isolément les unes des autres produit une impression de discontinuité; on n'est pas emporté par une cohérence intérieure, à la lecture du texte transcodé qui souffre de dislocation. Bien entendu, il ne pouvait pas en être autrement. L'intérêt de l'exercice est de faire ressortir l'étroite interdépendance des énoncés d'un message. « De même qu'un mot isolé — sauf circonstances exceptionnelles — n'a pas de sens par lui-même, mais seulement à travers le contexte des autres mots, de même une phrase apparaît généralement au milieu d'autres phrases, et n'a de sens que si on la considère comme un élément d'une totalité significative qui la dépasse¹. » Un exercice

¹ Bronislaw Malinowski, « Théorie ethnographique du langage », p. 258.

comme celui-ci tend à démontrer qu'en textologie, la phrase ne peut pas être considérée comme la plus petite unité de discours. Le texte en son entier est la véritable unité de la textologie. (Nous verrons, cependant, que, dans des cas précis et en respectant certaines conditions, la phrase peut constituer un *contexte suffisant* en pédagogie de la traduction. Voir *infra*, p. 149). La phrase *It's bad enough on a domestic flight* est traduite hors contexte par « Les vols intérieurs sont assez pénibles comme ça ». En contexte, elle signifie « C'est très ennuyeux quand je voyage au pays... », « La situation est déjà passablement tragique quand je voyage au Canada /à l'intérieur du pays/. » *La compréhension d'un énoncé en contexte s'accompagne de la saisie, consciente ou non, des liens conceptuels qui le rattachent aux énoncés antérieurs.* Ce travail d'édification du sens est en quelque sorte une opération structuraliste. Les signifiants sont perçus, mais les idées sont conçues. La signification pertinente des mots, leur sens contextuel, est engendré autant par leur signification en langue que par leur interdépendance contextuelle. « Le contact signifié-phonèmes, à la charnière entre la 1^{re} et la 2^e articulation de la langue selon Martinet, [...] semble ainsi devoir être complété par un contact signifiés-sens, à la charnière de la langue et de la pensée². » La troisième articulation du langage est celle où la pensée individuelle s'articule dans le moyen d'expression collectif qu'est la langue.

Le contexte a aussi pour effet de libérer des formes linguistiques. Soit l'énoncé « *I'll decide* », *he told me*. « *Open it* ». La traduction transcodée « Je déciderai, m'a-t-il dit. Ouvre-le » ne conviendrait pas si le texte était traduit dans des conditions normales, car cette formulation ne rend pas le poids stylistique de l'énoncé. (Voir à ce sujet le principe énoncé *supra*, p. 117). La connaissance du cadre d'énonciation fournie par le contexte obligerait le traducteur à tenir compte des circonstances non linguistiques qui sous-tendent l'énoncé. Le traducteur serait alors amené à s'écarter du carcan formel de l'original et à rendre l'idée exprimée en recourant à des solutions telles que « C'est ce qu'on va voir, trancha-t-il. Ouvrez-moi ça ! » ou « C'est à moi de juger trancha-t-il. Ouvrez-moi ça ! » ou encore « C'est moi qui décide, ouvrez votre valise ». Le transcodage phrastique consisterait donc à rechercher une symétrie de formes, alors que les équivalences de sens aboutissent le plus souvent à une asymétrie formelle. Dans le cas de la traduction proprement dite, les conditions du transfert interlinguistique sont inversées par rapport au transcodage. Il n'y a pas de compromis possible : ou bien on est fidèle aux signes linguistiques et il faut sacrifier la fidélité au sens contextuel, ou bien on est fidèle au sens contextuel et on dispose alors d'une liberté relative pour choisir les formes propres à l'exprimer.

² Danica Seleskovitch, « Traduire : de l'expérience aux concepts », p. 89.

Ceux qui ont eu la chance d'enseigner la traduction avant de réfléchir sur la nature de cette opération intellectuelle ont sans doute remarqué que les débutants, trompés par le leurre des mots et des énoncés individuels, n'interprètent pas toujours les énoncés successifs d'un texte en fonction de la situation générale qu'ils décrivent; il faut leur faire prendre conscience de l'importance du cadre énonciatif dans lequel s'enchasse chacun des énoncés d'un discours. La méthode employée ici est une démonstration par l'absurde puisque, en situation normale, le traducteur ne s'appuie pas sur les seuls signes linguistiques pour traduire. Il n'est pas délibérément privé du contexte général du message. L'artifice du transcodage phrastique fait prendre toute la mesure du fossé qui sépare l'analyse de la langue et celle du discours.

En somme, cet exercice nous plonge encore une fois au cœur même du processus de la traduction puisque l'interprétation contextuelle est l'étape intermédiaire qui s'intercale entre le décodage linguistique et la postulation d'une équivalence de sens. Le traducteur ne se contente pas d'interpréter des significations linguistiques, il les habille aussi d'un sens. L'exercice fait découvrir, «par l'intérieur» les transformations que le traducteur fait subir aux signes linguistiques pour recomposer un ensemble significatif cohérent. La seule méthode de traduction qui rende compte de cette opération est l'explication de texte. Ce sera le sujet de l'exercice suivant.

Objectif III

L'explication de texte

Avant de redresser la version transcodée du texte de l'exercice précédent et d'en donner une traduction contextuelle fidèle, il convient, pour ne pas sauter d'étapes, de faire une explication de texte. En didactique de la traduction, l'explication de texte prend la forme d'une analyse du contenu du document original et de ses idiosyncrasies : cette analyse doit conduire à la compréhension la plus complète possible du sens. Cet exercice peut être un questionnaire : le nombre des rubriques variera en fonction des textes. *A Funny Thing Happened On My Way...* pourrait comporter les quatre subdivisions suivantes : 1) les clés du texte, c'est-à-dire tout ce qui le situe et en précise le cadre ; 2) les connaissances non linguistiques nécessaires à sa compréhension ; 3) le dépistage des sous-entendus et des allusions ; 4) l'interprétation sémantique et stylistique de certains mots, syntagmes ou idiotismes.

Expliquer un texte n'est nullement le paraphraser, mais le découvrir en le lisant méticuleusement afin de le comprendre jusque dans ses nuances les plus subtiles. À cette étape préliminaire, indispensable à toute véritable traduction, le traducteur scrute la valeur contextuelle des mots et pèse leur importance relative, décèle la cadence des phrases et l'aspect des verbes, évalue la couleur du style, débusque les sous-entendus et attribue un sens à des phrases qui, prises isolément, signifieraient souvent autre chose. En un mot, il associe des connaissances non linguistiques à un savoir linguistique : il pose un acte d'intelligence. La valeur de l'explication de texte dans la formation du traducteur est reconnue par les traducteurs professionnels¹.

Voici quelle forme pourrait prendre l'explication de *A Funny Thing Happened On My Way...* Précisons que ce texte, tiré d'une revue touristique d'une compagnie aérienne canadienne, est destiné à un public international. Cette information est importante, notamment pour le choix du niveau de langue. (On évitera les régionalismes). Après une lecture attentive du texte, les participants tentent de répondre aux questions en *justifiant* chaque réponse par des exemples concrets.

¹ Maurice-Edgar Coindreau confie dans ses *Mémoires* qu'au temps où il était lycéen ce sont les explications de texte qu'il préférerait : il laisse entendre que ces exercices l'auraient directement préparé au métier de traducteur. (*Mémoires d'un traducteur*, p. 132). Pour sa part, Marianne Lederer est catégorique : la « méthode [du traducteur] est l'explication de texte et non l'analyse linguistique » (« La traduction : transcoder ou réexprimer? », p. 14).

La compréhension par l'analyse contextuelle

1. *Les clés du texte*

Où se situe l'action ?

Quelle est l'architecture interne du texte ?

Quel en est le ton, le registre ?

Citez cinq exemples d'hyperboles et trois oppositions.

Résumez le texte en trois ou quatre mots clés.

2. *L'apport des connaissances non linguistiques*

Qui est « Saint-Laurent » ?

Quelle est la réputation des montres Timex ?

Qu'entend-on par *Legion* ?

Où est située Moose Jaw ?

Quelle est la population approximative de cette localité ?

Qu'est-ce qu'un Frisbee ?

À quelle réalité renvoie *I'm still overweight* ?

Qu'est-ce qu'un *snorkel* ?

Que signifie *a touring company of Aida* ?

3. *Les sous-entendus et les allusions*

Quelles allusions voyez-vous dans

— *A Funny Thing Happened On My Way...*

— *a ring around the collar*

— *the bulge on my suitcase*

— *So I pulled out the pin and it was every man for himself*

Que sous-entend le premier paragraphe ?

Quelle valeur connotative l'auteur donne-t-il à Moose Jaw ?

Cela peut-il avoir une incidence sur la traduction ?

4. *L'exégèse lexicale*

— Comment convient-il d'interpréter les mots, syntagmes ou idiomatismes suivants ? Proposez des traductions en fonction du contexte. *tricks; Ha!; overweight; It's bad enough...; I selected with care; a handbox full of frothy nylon; the rest of us; a cargo of horse; authorities; to smirk; on my flight; behind the badge; rag-picking; initiative.*

— Comment convient-il de traiter les passages suivants dans la traduction française ? Justifiez vos réponses.

...*this* (Timex)

...*you could snip out and use as a Frisbee*

...*a touring company of Aida*

...*The corn-fed basketball player.*

Ce questionnaire, dont on pourrait multiplier les questions, donne un aperçu de la réflexion qui sous-tend la traduction interprétative. L'élucidation du sens est une exploration rationnelle de l'information

linguistique et non linguistique d'un message. *L'explication de texte permet de faire le pont entre les significations verbales et le sens.*

Une fois l'explication terminée, chacun traduit le texte individuellement.

Objectif IV

La traduction commentée

Certains textes pragmatiques se prêtent bien à un exercice de traduction commentée. Intéressants par leur contenu, ils le sont aussi par leur forme dont les particularités peuvent donner lieu à des commentaires d'ordre linguistique ou encyclopédique. Une allusion, une création lexicale, une adaptation culturelle, un jeu de mot, un raccourci heureux, bref, tout passage présentant un intérêt du point de vue de la traduction peut faire l'objet d'une note explicative ou justificative. Bien entendu, le nombre de remarques variera en fonction de la richesse des textes. On encadrera d'astérisques les mots ou passages à commenter obligatoirement. À ces commentaires imposés pourront s'ajouter ceux que chaque participant jugera pertinents.

Texte à commenter et à traduire

The Great American Animal Farm

* « Din-dins, everyone! » *

First, imported sardines, then chicken croquettes in white wine sauce, with a few *Yummies* to follow. That's for *Samantha*. For *Buddy*, there are flamed medallion of beef and vitamin-enriched doughnuts. *Carol's* getting fruit treats. Oh, for Pa and Ma and you kids, it's spaghetti again. No meatballs. Inflation, remember?

With infinite variation but only slight exaggeration, some such *table d'hôte* is presented daily in countless American households. Samantha the cat, Buddy the beagle, Carol the canary, and myriad other furred, finned, scaly and feathered creatures are not only members of the *great extended U.S. family*; *they are more equal than most*. The U.S. *pet set* gets not only more nutritious meals but also better medical care and vastly more affection than the great majority of the world's people.

Wag and Purr. Pets are the surrogate children — and husbands and wives — of Western society, returning, for *kibbles and kisses*, companionship and devotion, or at least a cool tolerance accepted as love. Like pharaohs and czars and Caesars, Americans surround themselves with absurdly exalted animals. In a disjointed society and a disquieting world, these *anthropomorphized adoptees* can be counted on to wag and purr and warble, warming human *hearts and hearths* until they pass expensively on to await us in the *Great Pet Sheraton Upstairs*.

The U.S. today is undergoing what can only be described as an *animalthusian explosion*. There are enough pet species in this country alone — some 5,000 — so that just one pair from every category would require, come the deluge, a Noah's ark the size of the *U.S.S. Enterprise*.

The some 100 million dogs and cats in the U.S. reproduce at the rate of 3,000 an hour, v. the 415 human babies born each 60 minutes. An estimated 60% of the 70 million American households own pets — including 350 million fish, 22 million birds and 8 million horses — and nearly 30% of these families have more than one. No less a journal than the Bulletin of the Atomic Scientists has urgently advocated zero population growth for pets. Otherwise, in dark moments one can envision a vast, real-life re-enactment of George Orwell's *Animal Farm*, with all the captive creatures, from *apes to zebras*, dispossessing their patrons and decreeing: "Whatever goes upon two legs is an enemy: whatever goes upon four legs, or has wings, is a friend. . ."

(Time, 23 décembre 1974, p. 42.)

Objectif V

L'extraction des notions-clés

Nous avons vu qu'avant de réexprimer un message, il faut en extraire le sens et que celui-ci est saisi sous une forme déverbalisée, c'est-à-dire libérée des signes linguistiques. La compréhension est un processus intellectuel non verbal, les mots n'étant que les tremplins de la communication. Pour indiquer la nécessité de s'écarter du déchiffrement verbal et de s'affranchir des formes étrangères, les traducteurs professionnels diront qu'il faut « prendre du recul par rapport à l'original », s'habituer à « ne pas trop coller » au texte, « le traduire à distance ». La démarche naturelle de bon nombre de traducteurs novices est, cependant, « comparative-substitutive » : ils ont tendance à substituer à une unité en langue de départ, une unité en langue d'arrivée présentant des caractéristiques formelles semblables. Ce procédé rassurant de concordance verbale procure une sorte de caution de fidélité au sens, alors qu'il n'est souvent qu'asservissement aux mots. Or, la « traduction consiste à *dire autrement* non un signe, mais un concept¹ ». La servilité aux mots engendre les plus mauvaises traductions et l'un des buts du cours d'initiation est d'enrayer ce réflexe anti-translationnel parce qu'il va à l'encontre de la réflexion exégétique.

Une des façons d'y parvenir est celle de « l'extraction des notions-clés ». En inscrivant dans les interlignes d'un texte à traduire les notions à réexprimer sans se préoccuper de la forme qu'elles auront dans la version finale, on facilite l'affranchissement des signes linguistiques et l'interprétation de leur contenu. Cet exercice pédagogique peut se révéler une technique utile, dans la pratique du métier, quand il faut déchiffrer un grimoire ou un passage obscur et alambiqué. Avant de produire une version finale articulée, un retour au texte original s'impose toujours afin de s'assurer que les nuances sont rendues et les rapports hiérarchiques entre les idées, préservés.

Cet exercice n'est pas sans analogies, *mutatis mutandis*, avec la prise de notes en interprétation consécutive qui favorise l'affranchissement de la gangue verbale dans laquelle le discours est enfermé, car les notes ne fixent pas le *continuum* du discours, mais une logique. « Il saute aux yeux, a remarqué Danica Seleskovitch, que la brièveté de la note libère de la langue originale [...] et permet une entière liberté de

¹ Maurice Pergnier, « Traduction et théorie linguistique », p. 30. (Souligné dans le texte).

Version remaniée :

« Rédigé à l'intention des chauffeurs de véhicules postaux, le présent manuel complète le *Guide de l'automobiliste* et permettra aux chauffeurs d'assimiler les règles de la prévention routière qu'il faut connaître pour conduire en toute sécurité. »

Avant de traduire le texte *Natural Gas* extrait d'un rapport officiel sur les réserves énergétiques du Canada, on inscrira dans les interlignes les notions-clés selon la méthode décrite ci-dessus.

Natural Gas

Because its relative environmental cleanliness places a premium demand on natural gas as a fuel, its price is bound to rise in proportion to other fossil fuels. But the characteristics that make natural gas a favoured fuel from the environmental viewpoint also make it highly desired and nearly irreplaceable for other purposes. Sooner or later, and probably before long, it will be prudent to husband natural gas for those purposes for which only natural gas can be used, including petrochemical uses, rather than burning it lavishly in large power stations because it is the easiest way to keep a clean environment. Canada will then be faced with the decision of whether (i) to use natural gas as a fuel within Canada for its favoured environmental characteristics in the face of a high external demand and prices, or (ii) to control its use for any purpose because of its almost certain increased future value for non-fuel uses, or (iii) to consider using it now as a negotiable income-making resource, which could help pay for the cost of protecting the environment when using « dirtier » fuels and also help abate the initial cost of providing nuclear power. The net cost of nuclear power is likely to be a key factor in this decision.

Objectif VI

L'exégèse lexicale

Ce sixième exercice porte sur la recherche exégétique précédant la réexpression d'unités lexicales. Conçu comme une « mise en train », il a pour but d'habituer l'apprenti-traducteur à trouver par la réflexion et l'analyse contextuelle le sens de mots difficiles à interpréter. Ceux qui se prêtent bien à une telle gymnastique dans un cours d'apprentissage de la traduction de l'anglais au français sont les termes à contenu vague et à très haute fréquence. Ils foisonnent dans les textes pragmatiques. On aura deviné qu'il s'agit de vocables tels que *approach*, *appropriate*, *control*, *corporate*, *design*, *development*, *pattern*, *policy*, *process*, *smooth*, et des fameux déterminatifs postposés *-minded*, *-conscious* et *-oriented* émaillant les textes anglo-américains. Il est relativement aisé, étant donné leur haute fréquence, d'en relever en contexte une dizaine ou une vingtaine et de faire de leur traduction le sujet d'exercices collectifs. Le but n'est nullement d'apprendre dix, quinze ou vingt traductions possibles de *corporate*, *pattern* ou *-oriented*. On n'apprend pas à traduire comme on assimile les tables de multiplication. D'abord exercices d'interprétation contextuelle, ils sont en second lieu seulement l'occasion d'un enrichissement des ressources expressives. Les contextes tronqués présentent un double avantage. D'une part, ils permettent d'isoler une difficulté de traduction, ici, les unités lexicales nécessitant une interprétation du second niveau, d'autre part, ils font prendre conscience de la diversité des équivalences auxquelles peut conduire la traduction contextuelle.

L'emploi de contextes tronqués à des fins pédagogiques soulève, cependant, une question d'ordre théorique et méthodologique. Nous avons vu, dans les chapitres antérieurs, que la textologie étudie les textes en tant qu'entités autonomes génératrices du sens, et que le texte fournit le cadre de référence à partir duquel s'interprète chacun des mots et énoncés qui le composent. N'est-il pas contraire aux postulats fondamentaux de la textologie de restreindre le contexte d'une unité lexicale à une portion quelconque de texte, tantôt une phrase, tantôt un paragraphe, tantôt un passage plus ou moins long? Autrement dit, où commence et où s'arrête le contexte pertinent d'une unité lexicale?

À des fins pédagogiques, il apparaît nécessaire d'introduire la notion textologique de « contexte suffisant » pour définir les limites d'un contexte tronqué. Par « contexte suffisant » nous entendons la *portion de texte de longueur variable fournissant l'information nécessaire pour tra-*

duire une unité lexicale, un énoncé, un paragraphe ou pour illustrer une difficulté quelconque de traduction. Dans le cas d'un mot, par exemple, le contexte tronqué sera jugé suffisant lorsqu'il permettra de réduire à un seul sens la multiplicité des sens virtuels hors contexte de ce mot. L'« unité textuelle » sera la portion de texte offrant un contexte suffisant pour permettre la recherche d'une équivalence de traduction d'une expression ou d'un passage.

Il est capital que les unités textuelles dans une méthode d'enseignement de la traduction ne soient pas inventées, mais proviennent de textes réels. Aucune des unités textuelles étayant les objectifs de la présente méthode n'a été « forgée » ou « bricolée ». Pour des raisons de clarté, des pronoms ont pu être remplacés par leur antécédent, ou quelques mots d'explication, ajoutés entre parenthèses à la fin d'une unité textuelle pour en faciliter la compréhension, là où le contexte linguistique se révélait insuffisant. Mais jamais les contextes n'ont été « trafiqués ». Cette règle se justifie d'un point de vue pédagogique et textologique. C'est un autre aspect par lequel la pédagogie de la traduction se distingue de la didactique des langues où l'on peut se permettre d'inventer des exemples hors de toute situation réelle d'énonciation pour illustrer une difficulté structurale ou lexicale. En traduction, l'apprentissage n'est pas centré sur le code, mais sur l'aptitude à communiquer au moyen du code.

Il va de soi qu'il est impossible de fixer *a priori* la longueur des contextes suffisants. Il serait même abusif d'affirmer que la phrase fournit *toujours* un contexte suffisant pour le mot, ou encore que le paragraphe est *toujours* un contexte suffisant pour la phrase. Ces découpages « mécaniques » se révèlent utiles en traduction automatique qui exige la formalisation de l'analyse textuelle¹. Ils sont, toutefois, sans valeur opératoire en textologie et en pédagogie de la traduction. On peut affirmer, à la suite de Tatiana Slama-Cazacu, que la phrase est un « pseudo-contexte² ».

Il en va pour les phrases comme pour les mots : le paragraphe n'est pas forcément un contexte suffisant pour éclairer le sens d'un énoncé. Dans le texte *A Funny Thing Happened On My Way...* l'énoncé *I selected with care* ne peut pas être compris à la seule lumière du paragraphe où il apparaît. Ce sont les informations accumulées depuis le début du texte qui en révèlent le sens.

¹ Les chercheurs en traduction automatique ont été amenés à distinguer divers types de contextes « physiques », « matériellement repérables » : le micro-contexte (celui des mots voisinant immédiatement une unité lexicale et limité à deux mots au maximum de chaque côté de l'unité donnée), le contexte limité à la proposition, le contexte limité à la phrase et le contexte restreint à la phrase qui précède et à la phrase qui suit une phrase donnée. Ce sont ce que Georges Mounin appelle des « contextes prochains » (*La machine à traduire*, p. 157).

² *Langage et contexte*, p. 216.

Quand une expression s'appuie, non pas sur un contexte linguistique, mais directement sur une situation, comme c'est le cas des avis, des écriteaux, des affiches, des panneaux routiers, des lignes d'accrochage des annonces publicitaires, le contexte suffisant prend alors la forme d'une description explicative de la situation à laquelle renvoie l'inscription. Prenons l'exemple de *HIDDEN INTERSECTION*. Une « description suffisante » des traits situationnels nécessaires à la traduction de ces deux mots pourrait se formuler ainsi: en signalisation routière, inscription figurant sur un panneau placé en bordure d'une voie publique et indiquant aux automobilistes la présence d'une intersection de rues à la sortie d'un virage. Ces précisions extra-linguistiques sont indispensables pour rendre compréhensible et traduisible le message anglais et aboutir à la traduction française: ATTENTION CARREFOUR.

En conclusion, les « unités textuelles » de la pédagogie de la traduction ne correspondent pas aux unités de traduction définies par la linguistique contrastive ni aux catégories de la linguistique générale (mots, syntagmes, phrases). Du point de vue grammatical, il est vrai que le contexte du mot est la phrase, mais celle-ci est le produit d'un découpage linguistique factice. Elle n'est pas la plus petite unité de sens ni la plus petite unité de discours. Elle s'intègre dans un ensemble plus vaste qui déborde même la totalité du texte. Pour illustrer des difficultés précises de traduction, le *contexte suffisant* apparaît une unité acceptable du point de vue tant textologique que pédagogique, à la condition de répondre à la définition qui en a été donnée. Il est impossible d'en fixer *in abstracto* et *a priori* les limites matérielles. Tant que les conditions minimales nécessaires pour traduire un concept n'auront pas été établies objectivement par la textologie, c'est empiriquement qu'il faudra juger de la pertinence d'un « mini-contexte ». En didactique de la traduction, la longueur du passage variera en fonction de l'unité étudiée et de la nature de la difficulté à illustrer. On ne peut guère en dire davantage au stade actuel des recherches textologiques.

1) « *Corporate* »

Le premier exercice d'exégèse lexicale porte sur le déterminatif *corporate*. Il est parfois nécessaire, comme c'est le cas ici, de circonscrire les principales acceptions des vocables autour desquelles sont structurés les exercices d'exégèse lexicale pour éviter que ceux-ci ne se transforment en une recherche terminologique ou en un jeu de devinette. Depuis quelques années, les services de terminologie publient d'excellents travaux qu'il est possible de mettre au service de l'enseignement de la traduction. Discipline complémentaire de la traduction, la terminologie se révèle aussi un auxiliaire précieux de la didactique de la traduction. En faisant porter les exercices d'interprétation sur des termes ayant fait l'objet d'études terminologiques que les futurs traducteurs ont

tout intérêt à connaître, on fait d'une pierre deux coups. L'exposé qui suit reprend l'essentiel de l'excellente introduction d'une publication de l'Office de la langue française du Québec entièrement consacrée au mot *corporate*³ et signée par Gilles Leclerc.

a) *Exposé préliminaire*

Le déterminatif *corporate* est venu combler un vide adjectival dans la langue anglaise qui ne disposait pas encore de mot simple et unique pour désigner « ce qui concerne une société de commerce », comme le français a le mot « social » (raison sociale). *Corporate* a donc servi à normaliser, sinon à uniformiser un secteur très important du langage commercial nord-américain. Dans bien des cas, il faut le rendre par une périphrase ou une modulation.

Corporate peut revêtir les sens généraux suivants: « général », « central », « grand » (*corporate business: big business*), « de société », « d'entreprise », « de grande entreprise », « collectif », « d'ensemble ». Il peut signifier également: « d'affaires » ou « des affaires », « industriel », et même « capitaliste ».

Cette dernière acception peut sembler incongrue, mais, dans la langue courante, dans l'analyse économique et la critique sociale, *corporate* est devenu quasi synonyme de « concentration de capitaux », de « moralité douteuse », de « tripotages comptables », « d'État dans l'État ». Ce terme en est venu à connoter l'image de « société globale », de « société multinationale », de « compagnie tentaculaire » sous la pression de l'évolution économique en régime capitaliste et de la modification des structures commerciales et industrielles.

Dans certains contextes, *corporate* ne fait que désigner « une très grande quantité de ». C'est le sens que, par extension, a acquis depuis longtemps l'adjectif français « industriel » (agriculture industrielle: grandes entreprises agricoles; production industrielle: production à grande échelle).

Quand *corporate* n'est plus relatif au commerce, à l'industrie, à la finance et au droit, il retrouve l'un de ses sens originels: « qui a rapport à une profession », « qui concerne un groupe social », « syndical », « municipal », et parfois « corporatif » (qui est relatif à *un* corps de métier).

Pour le reste, les emplois de *corporate* sont souvent abusifs et ne sont que du remplissage de journaliste, des usages tautologiques ou, ce qui est pire, de la pédanterie, voire de l'ignorance savante. À titre d'exemple, qu'est-ce qu'un *corporate plane*, sinon un simple « avion d'affaires »? Qu'est-ce qu'une *corporate wife*, sinon simplement « l'épouse d'un président de compagnie »?

Enfin, il est souvent possible, voire souhaitable en français, par souci de clarté ou d'élégance, de ne pas le rendre, si, bien entendu, le

³ *Néologie en marche*, n° 3, 72 p. Introduction, pp. 5-15.

contexte est assez explicite. Le français a pour principe souverain, à la fois simple et absolu, de ne rien dire quand il n'y a rien à dire.

b) *Unités textuelles*

1. (Titre et premier paragraphe d'un discours politique sur les devoirs sociaux des grandes entreprises.)
To be or not to be... socially responsible. That is the question, Ladies and Gentlemen, the corporate question of our day. Our social problems seem insoluble... deteriorating water and air, lack of decent housing, job discrimination, meaningless work. Our lives are dominated by economics. And economics is dominated by the corporation, growing ever-bigger and more powerful. Will that power be brought to bear on our social problem? The corporate answer may decide the fate of free enterprise.
2. (Publicité du *Time*, 16 janvier 1978, p. 41)
Corporate ties
We can duplicate your company logo or crest in any colour or group of colours.
These are fine quality 100% polyester ties with the logo woven into the fabric.
For more information or a sketch of your company logo on a tie and the cost of those ties to you, write to...
3. A Member of the Parliament wanted to know if the Government was considering the formulation of a set of rules for good corporate behaviour coupled with sanctions in the event of non-compliance.
4. Excacire offers to the discriminating businessman an exclusive total corporate aviation service. (*Excacire*: compagnie d'aviation)
5. Television, its advertising agencies and their corporate clients are preying upon both our minds and our bodies — and those of defenseless children — to promote atheistic corporate greed.
6. In this corporate culture men trade their souls for money.
7. By manipulation and persuasion, the «technostructure» — the scientists, engineers, lawyers and lobbyists who run the corporations — convinces the supposedly «sovereign» consumer that corporate and public policy are one and the same.
8. Corporate approach boosts cattle firm: grass and grains are the basis of the cattle industry, but for Caravelle Ranches Ltd. the corporate approach is also a healthful nutrient.
9. In an organization where blandness is a tradition, he discussed his colleagues, General Motors corporate competitors and even national politicians with a candor that sometimes bordered on insult.
10. Corporate Review
Over 400 CIDA employees gathered on October 19 to hear presi-

dent Michel Dupuy announce the decisions and plans resulting from the extensive Corporate Review which had taken place within the Agency. Changes to the agency's structure were designed to streamline operations and eliminate duplications. Adjustments to management practices were made as well.

On pourrait allonger la liste des exemples d'emploi de *corporate* : l'index du cahier numéro trois de la *Néologie en marche* en compte plus de cent cinquante. La dizaine d'unités textuelles ci-dessus suffit à montrer comment, à partir de contextes tronqués, mais suffisants, on peut élaborer des exercices spécifiques de traduction.

2) «*Pattern*»

Mot aux innombrables acceptions, *pattern* est tout désigné pour faire l'objet d'un exercice d'exégèse. Une liste alphabétique de soixante-six équivalents potentiels provenant du fichier d'un traducteur de carrière précède les unités textuelles à traduire. À cette liste non complète fournie comme aide-mémoire s'ajoutent les cas, nombreux, de traduction implicite par le contexte. Les douze vocables marqués d'un astérisque figurent au *Harrap's Standard Dictionary — English-French*. Même les meilleurs dictionnaires bilingues ne donnent qu'un faible aperçu des multiples effets de sens de mots «fourre-tout» tels que *pattern*. Le nouveau *Robert & Collins* (éd. 1978) ne fait pas mieux : il consigne dix équivalents, tous au *Harrap's*, à l'exception de «formule» et de «marche à suivre». Il y a des mots dans le lexique d'une langue (particulièrement l'anglais) qui ne semblent pas avoir de frontières sémantiques bien délimitées. *Pattern* est un de ces mots. D'où l'intérêt particulier qu'il présente du point de vue de l'exégèse lexicale.

a) *Équivalents lexicaux*

- arrangement (de parties)
- aspect (sous lequel une chose se présente)
- association (de couleurs)
- * broché (d'une étoffe)
- cadre (d'action)
- * calibre
- caractère (saisonnier d'une réalité économique)
- caractéristiques
- composition (particulière d'un ensemble)
- conception (de l'éducation)
- configuration (au propre et au figuré)
- constante (d'un mode d'agir, de faire)
- contexte (d'un événement, d'une manifestation)
- contour (d'une politique)

- coupe (d'un vêtement)
- courants commerciaux
- courbe (d'un phénomène économique)
- * dessin
- diagramme (de rayonnement)
- * échantillon (de couleurs)
- équilibre (d'un ensemble de forces)
- * exemple (à suivre ou non)
- façon (de faire)
- forme
- * gabarit
- galbe (d'une carrosserie)
- * grille (de mots croisés)
- * groupement (de plombs sur une cible)
- habitudes (de vie, de travail)
- image (de radar)
- invariant (commun à deux langues)
- ligne (d'un véhicule)
- manie (révélatrice)
- mécanisme (d'une action)
- mode (d'échanges commerciaux ; de vie)
- * modèle (d'instrument)
- modelé (d'un terrain, d'une région)
- modulation (de la consommation d'électricité)
- * motif
- mouvement (général)
- nature (tourmentée d'une écriture)
- optique (particulière)
- ordonnance (d'un ensemble)
- orientation (d'une tendance, du commerce)
- ossature (d'un vitrail, d'un tableau)
- palette (de couleurs)
- * patron (en couture)
- physionomie (d'un peuple)
- plan (suivi)
- principe (d'éducation)
- reconnaissance (des formes)
- régime (de mortalité, de natalité ; politique)
- règle (de conduite)
- répartition
- ritournelle
- scénario
- schéma
- schème
- structure (du commerce, de la consommation)

style

tableau (des grandes lignes d'une politique)

ton

tournure (des événements)

tracé (d'un réseau hydrographique)

trame (d'un récit, d'une suite d'événements)

* type (de réactions)

b) *Unités textuelles*

1. Perhaps there is more understanding and beauty in life when the glaring sunlight is softened by the patterns of shadows. Perhaps there is more depth in a relationship that has weathered some storms.
2. When shipping works of art framed under glass, make sure masking tape is placed over the glass in a grid pattern spaced not more than an inch apart horizontally and vertically.
3. The Canadian electronics industry spends more money on research than any other industry. This reflects the pattern in other industrialized countries.
4. The medium [...] — electric technology — is reshaping and restructuring patterns of social interdependence and every aspect of our personal life.
5. Many supposedly «permanent» buildings today are constructed on a modular plan so that interior walls and partitions may be shifted at will to form a new enclosure pattern inside.
6. ...thousands of European scientists, engineers and technicians are flowing into the United States and Canada, the most super-industrial of nations. [...] But there is a simultaneous «brain-drain» inside the United States, with thousands of scientists and engineers moving back and forth like particles in an atom. There are, in fact, well recognized patterns of movement. Two major streams, one from the North and the other from the South, both converge in California and the other Pacific Coast states.
7. While for the people of the past, childrearing patterns remained stable for centuries at a time, for the people of the present and the future, it has, like so many other fields, become an arena in which successive waves of images, many of them generated by scientific research, do battle.
8. Human Rights on Trial
Undaunted by the world outcry against the trials and convictions of Anatoli Shcharansky and two other Soviet dissidents, Moscow last week moved to silence another human rights activist. Attorney Lev Lukyanenko, 50, went on trial in the small Ukrainian town of Gorodnya near Kiev on charges of «anti-Soviet agitation». The

pattern of the proceedings was much the same as in the previous trials.

9. It became clear that all languages were different in structure, and that this difference was not a sign of inferiority or decadence, but a reflexion of different cultural and social patterns and, as such, worthy of being recorded.
10. The machines that populate our world are no longer exclusively, or even mainly, clanking monsters, the noisy motion of whose parts defines them as machines. We have watches whose works are patterns etched on tiny plastic chips, watches without any moving parts whatever. Even their hands are gone.

3) *Les déterminatifs «-minded», «-conscious», «-oriented»*

a) *Exposé préliminaire*⁴

Pour indiquer une tournure d'esprit, un goût, une tendance, un désir très marqué chez les individus, la langue anglaise, du moins anglo-américaine, a recours, parmi d'autres moyens lexicaux, aux déterminatifs postposés *-minded*, *-conscious* et *-oriented*. Ce ne sont pas des synonymes car chacun exprime une nuance particulière: le premier met l'accent sur l'aspect psychologique, le second, sur l'aspect moral, le dernier sur l'aspect physique et social.

Ces nuances peuvent se rendre ainsi en français:

- minded*: «être disposé à» (*commercially-minded*: à l'esprit commerçant; *open-minded*: à l'esprit ouvert);
- conscious*: «être affecté par», «être conscient de» (*pollution-conscious*: sensibilisé au problème de la pollution);
- oriented*: «être ouvert à», «axé sur», «tourné vers» (*computer-oriented*: automatisé, mécanisé).

Il y a, bien entendu, des zones grises d'interférence sémantique, mais, en simplifiant et en schématisant, nous traduirions *to be music-minded* par «ne songer qu'à la musique», *to be music-conscious* par «placer la musique au-dessus de tout», et *to be music-oriented* par «vouloir pratiquer la musique».

b) *Unités textuelles*

1. Mitel is a producer of high technology telecommunication equipment. Heavily export-oriented, it has had considerable success in penetrating the U.S. and U.K. markets.
2. Iranians and Middle Easterners generally take a more relaxed attitude toward time than Americans or Western Europeans. [...]

⁴ D'après *Neologie en marche*, n° 2, p. 19.

This indifference to time can be maddening to those who are fast-paced and clock-conscious.

3. It occasionally happens that a particularly language-conscious period makes a systematic effort to redefine its abstract vocabulary. This was done in France on a large scale during the seventeenth century.
4. It is interesting to note that one of the most language-conscious and linguistically sophisticated poets of our time, Paul Valéry, read Bréal's book as a young man of seventeen and published an enthusiastic review of it in the *Mercur de France* (1898).
5. For our staff, data-processing is an action-oriented career. (Offre d'emploi).
6. Lonrho Ltd. is a London-based African-oriented conglomerate.
7. Men seem to be more career-minded than women.
8. In our society — which is a male-oriented society — women are discriminated against from womb to grave.
9. My client is a major Canadian corporation with multi-national interests and holdings, heavily oriented towards natural resource exploration, development and operations on a global scale.
10. The demise of *Life* and other picture-oriented magazines during the past several years has made things tough indeed for photo-journalists.
11. Two years successful sales-oriented experience and college degree required. (Offre d'emploi).
12. There is certainly nothing like an automatic connexion between the interest which a subject commands and the number of metaphors inspired by it. If such a correlation did exist, one would expect countless images from aviation in our air-minded age, whereas the actual number of such figures in ordinary language is quite small.

Objectif VII

« Translation », « Réactivation » et « Recréation »

Tous les éléments lexicaux d'un texte n'exigent pas le même niveau d'exégèse au moment de leur transposition dans une autre langue. Certaines équivalences sont obligatoires, parce qu'elles sont consacrées par l'usage ou qu'elles appartiennent à un « langage codifié » : d'autres résultent d'une réactivation contextuelle et découlent des forces sémantiques générées par le contexte. Au moment du transfert linguistique, il est important de savoir reconnaître les éléments qu'il suffira de « traduire » d'un texte à l'autre, ceux qu'il faudra « réactiver » (par la mémoire de la langue ou la consultation d'un ouvrage de référence, extension matérielle de la mémoire et du savoir encyclopédique) et, enfin, ceux qui nécessiteront une « réactivation » contextuelle. La connaissance des langues jumelée à l'analyse contextuelle permet de reconnaître ces trois types d'équivalences.

Le présent exercice consiste à traduire le texte intitulé *A Post Office Called Chicken* et de préciser le niveau d'exégèse de chacun des mots ou syntagmes soulignés. Un relevé sur trois colonnes (« Vocables monosémiques », « Formes consignées », et « Réactivation contextuelle ») facilitera le travail. Ce tableau permettra aussi de distinguer les équivalences obligées des équivalences facultatives.

Unité textuelle

*A Post Office Called Chicken*¹

Today our *Winnipeg Centennial Stamps* are being *postmarked* Winnipeg, and we are now *making plans* for more on-site *cancellations* in other cities and towns in Canada.

But I hope we won't have the problem with rotating cancellations sites that *one of my counterparts* had in the States. He'd *succumbed* to the *persuasions* of a poultry industry lobby, and was bringing out a stamp picturing a hen. Then the Post Office Department looked for a *suitable place* to issue it, and came up with a tiny *post office* in *Alaska* called *Chicken*. A postal inspector went out and finally found it — a *general store* with a *bit of* counter

¹ Début d'une brève allocution lue par le Ministre canadien des Postes à l'occasion de l'émission, à Winnipeg, des timbres du centenaire de cette ville. Le Ministre inaugurerait une pratique nouvelle consistant à émettre les nouveaux timbres ailleurs qu'à Ottawa afin que les plis Premier jour portent des cachets d'oblitération de différentes villes.

space, where customers would *drop* cash in a box, help themselves to stamps, then mail letters in another box on the counter.

The inspector explained to the postmaster — who was also the notary public and storekeeper — that *great things were ahead* for Chicken. Thousands of people would soon be sending requests in for *first day cancellations*... money would *pour in* from all over the world. So he'd have to improve his accounting... affix the stamps carefully to the envelopes... get each cancellation mark *straight*, and so low that it didn't *deface* the stamp. An *inconvenience*, of course, but think what *it would mean* for Chicken.

The postmaster listened, *incredulous*. Then he opened up a *gunny sack*... *dumped in* the stamp box, the mail box, the *canceller*... handed it to the inspector, and said, «Here's your post office. I quit.»

Obviously a man without sufficient *dedication* to the goal of *expanding interest* in philately.

Objectif VIII

Recréation contextuelle et rapprochements analogiques

Traduire, avons-nous dit, est un exercice de réflexion d'autant plus intense que l'expression à reformuler n'est pas consignée dans les systèmes linguistiques desquels ou vers lesquels on traduit. Dans le texte A «*Speedway*» *For Pedestrians* ci-dessous, les passages *variable speed integrator, works the same way as* et *exit integrator* nécessitent une exégèse du second niveau. Le texte, communiqué du service des relations publiques du ministère canadien des Transports, décrit sommairement un mode de transport urbain d'un nouveau genre. Il est bâti sur un parallèle: le mode inédit de transport en commun proposé par la firme Dunlop y est présenté comme une «autoroute pour piétons». Ce rapprochement analogique est important, car il fournit un cadre de référence (d'analyse) non seulement pour la traduction des trois passages précités, mais pour tout le vocabulaire des transports et même pour la totalité du texte.

L'exercice consiste, dans un premier temps, à procéder à une analyse des réseaux lexicaux. On regroupera le vocabulaire général des transports et les termes appartenant respectivement aux autoroutes et au tapis roulant aménagé dans un tube. Normalement, le traducteur procède à cette analyse structurale du discours au fur et à mesure qu'il rebâtit le texte en langue d'arrivée.

La deuxième partie de l'exercice consiste à exposer la démarche analogique suivie pour reformuler en français les trois passages précités et à comparer les solutions de chacun des participants une fois qu'ils ont traduit le texte individuellement. L'exercice est donc centré sur la cohérence interne qui lie les énoncés d'un texte et sur l'importance des rapprochements analogiques et de la réflexion systématique en traduction. (Voir *supra*, p. 78).

A «*Speedway*» *For Pedestrians*

A novel way of moving people around cities, travelling on a belt at 10 miles per hour through air conditioned tubes, has been developed by Dunlop Ltd., the tire people.

Moving sidewalks are already in use at air and bus terminals, fairs and shopping centres: noise and pollution free, they are easy to build and maintain, and capable of moving 30,000 people an hour at very low cost.

The *Speedway* is described as "a breakthrough that can reduce traffic and pollution in our cities". Dunlop has solved the

problem of passengers boarding it by adding a *variable speed integrator* that *works the same way as* an access road to a high speed highway.

It takes passengers aboard at two miles per hour and then accelerates them until they are moving about ten miles per hour. For getting off, the system works in reverse. The passengers step into the *exit integrator* and are slowed down until they can walk off.

The cost of building an elevated speedway one and a half miles long with six stations would be approximately 10 million dollars, with the operating cost about 340,000 dollars a year. With the daily traffic of 58,000 persons, a fare of five cents would cover all operating and maintenance costs and realize a profit on capital invested.

Objectif IX

Le calcul des sous-entendus

Dans un acte de communication, il importe souvent, pour bien comprendre un énoncé, de saisir le poids de ce qu'il sous-entend. Les langues naturelles ne disent pas tout, par souci d'économie. « Comprendre un énoncé, c'est (entre autres choses) y reconnaître une phrase de la langue, retenir un et un seul des sens de cette phrase, donner une valeur aux expressions référentielles, calculer les sous-entendus¹. » Le présent exercice consiste à interpréter des énoncés et à préciser ce qu'ils sous-entendent dans les limites de leur sens structural. Il y a au moins deux façons de mesurer la compréhension d'un énoncé : l'explicitation des sous-entendus et la paraphrase. Cette dernière n'est rien d'autre qu'une traduction intralinguale². L'exemple suivant est emprunté à Noam Chomsky³.

1. John est grand pour un Watusi.

Sous-entendus :

John est un Watusi.

Les Watusi ne sont pas grands en général.

2. John serait grand pour un Watusi.

Sous-entendus :

John n'est pas un Watusi.

Si John était un Watusi, il serait plus grand que la moyenne des Watusi.

3. John est grand même pour un Watusi.

Sous-entendus :

John est un Watusi.

Les Watusi sont grands.

John est plus grand que la moyenne des Watusi.

4. Même John est grand pour un Watusi.

Sous-entendus :

John est un Watusi.

Les Watusi sont petits en général.

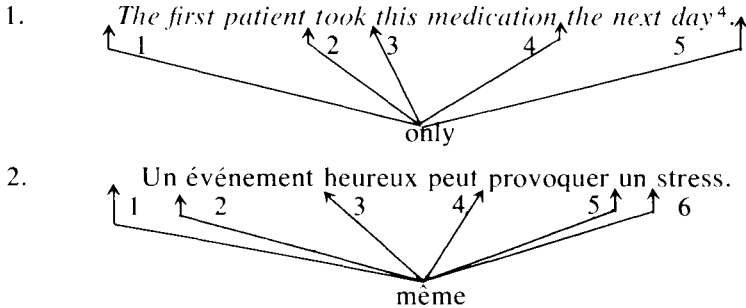
John est petit.

Pour s'exercer à saisir les sous-entendus, on explicitera ceux des énoncés ci-dessous.

¹ Dan Sperber, « Rudiments de rhétorique cognitive », p. 392.

² Au sujet de l'apport des exercices de traduction intralinguale en pédagogie de la traduction interlinguistique, voir *infra*, p. 204 ss.

³ Cité par Pariente et Bès, *La Linguistique contemporaine*, p. 87.



3. Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

Les euphémismes, ces expressions atténuées servant à ménager les susceptibilités, sont lourds de sous-entendus. Dans les conversations de tous les jours ou les réunions, on communique souvent « à demi-mot » ; le poids du non-dit est disproportionné par rapport aux paroles prononcées. Talleyrand avait remarqué très justement que la « parole semble avoir été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ». La paraphrase est une façon de « démasquer » les euphémismes et d'en expliciter le sens.

Le décryptage des sous-entendus exige parfois une certaine forme d'initiation. C'est le cas de plusieurs jargons dont celui des délibérations en comité qui peut être hermétique pour un non-initié. Le monde universitaire n'échappe pas à la règle. Les formules polies et stéréotypées en usage dans ce milieu peuvent signifier le contraire de ce qu'elles disent ou avoir un tout autre sens comme en font foi les exemples suivants :

« Thank you for raising the matter; we shall certainly bear it in mind. »

(Forget it.)

« He certainly covers a very wide area of research. »

(He has written too many books to be appointed.)

« What a stimulating teacher he must be. »

(He hasn't written any books at all.)

« He writes with such a mastery of detail. »

(He has never had an original thought in his head.)

« He's widely known as a sociable colleague. »

(He can't hold his drink.)

⁴ Exemple relevé dans un article de Henry Fischbach, « What The Translation Client Should Know or How Not to Write for Foreign Publication » dans *Journal des traducteurs*, vol. VI, n° 4, 1961, p. 117.

La paraphrase étant une forme de traduction, on traduira du français en français chacun des énoncés suivants renfermant le mot «raison» dont le sens sera ainsi explicité. Comme en traduction interlinguistique, la paraphrase est fidèle si elle rend intégralement le sens de l'énoncé de départ sans y rien ajouter ni y rien supprimer.

- a) « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » (Pascal)
- b) « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » (La Fontaine)
- c) Paul voulait se battre, mais Pierre l'a ramené à la raison.
- d) Son projet n'a ni rime ni raison.
- e) « La raison finira par avoir raison. » (D'Alembert)
- f) Il a prouvé qu'il avait tout à fait raison.
- g) Vers sept ans, l'enfant atteint l'âge de raison.
- h) Elle obtenait tout ce qu'elle désirait ; elle n'avait donc aucune raison de se plaindre.
- i) À tort ou à raison, je vous ai compté jusqu'ici au nombre de mes amis.
- j) Ses enfants constituent sa seule raison d'être.
- k) Elle lui a donné raison sans lui donner la raison de son changement d'attitude.
- l) « L'usage fait beaucoup de choses par raison, beaucoup sans raison et beaucoup contre raison. » (Vaugelas) /L'usage en matière de langage./

Objectif X

L'affranchissement des structures

Il importe assez peu que le moule syntaxique dans lequel sont coulées les idées traduites soit identique à celui de la langue originale. La nécessité de canaliser différemment les idées conduit parfois à rejeter les structures originales. Ce rejet met en jeu tout autant la connaissance de la langue que l'aptitude à manier le langage. On connaît les exemples désormais classiques de la linguistique contrastive qui s'est appliquée à démontrer que les constructions superficiellement comparables entre deux langues recouvrent souvent des relations sémantiques profondément différentes et que, d'une similitude de formes, il ne faut pas conclure à une similitude de sens. Les énoncés suivants renferment des pièges pour celui qui ne maîtrise pas encore l'anglais :

I don't think much of her.

Je ne la tiens pas en grande estime.
Je n'en pense guère de bien.
(Et non pas : Je ne pense pas beaucoup à elle.)

You can say that again.

À qui le dites-vous !
C'est bien vrai.
Vous avez bien raison.
(Et non pas : Vous me le dites.)

The cost of the work has been reduced from \$9 000 to \$7 000.

Le coût des travaux a été ramené de 9 000\$ à 7 000\$.
(Et non pas : ...a été réduit de 9 000\$ à 7 000\$.)

There's nothing like a good meal.

Rien ne vaut un bon repas.
Il n'y a rien de tel qu'un bon repas.
Rien n'est plus agréable qu'un bon repas.
(Et non pas : Il n'existe pas de bons repas.)

That Italian family has not been in Montreal very long.

Cette famille italienne n'est à Montréal que depuis peu de temps.
(Et non pas : Cette famille italienne n'a pas été à Montréal très longtemps.)

C'est le cas également de certaines locutions telles que *To take with a grain of salt* :

An attempt was made a few years ago by the late G. K. Zipf to study the relation between polysemy and word-frequency by sta-

tistical methods. [...] Since Zipf's calculations were based on dictionary material, his formula should be taken with a grain of salt. (S. Ullmann, *Semantics*, p. 169).

Il y a quelques années, le regretté G. K. Zipf a tenté d'établir au moyen de méthodes statistiques une corrélation entre la polysémie et la fréquence des mots. [...] Il faut cependant faire certaines réserves sur la valeur de sa formule, car Zipf a fait ses calculs à partir d'ouvrages lexicographiques.

(En français, « mettre ou mêler son grain de sel » signifie intervenir, s'immiscer mal à propos dans une conversation, dans une affaire.)

La linguistique contrastive s'est beaucoup plus intéressée aux difficultés structurales relevant de la stricte connaissance linguistique que de l'habileté à manier le langage. Sans qu'il faille voir une solution de continuité entre connaissance de la langue et maniement du langage, les difficultés liées à la restructuration du discours relèvent plutôt de la textologie. En voici deux exemples :

a) *This book is designed to increase the future-consciousness of its reader. The degree to which the reader, after finishing the book, finds himself thinking about, speculating about, or trying to anticipate future events, will provide one measure of its effectiveness.* (Alvin Toffler, *Future Shock*, p. 4).

En écrivant ce livre j'ai cherché à faire prendre davantage conscience de l'avenir au lecteur. Si après avoir reposé cet ouvrage il se surprend à penser aux événements de demain, à spéculer sur eux ou à essayer de les imaginer, c'est que j'aurai en partie atteint mon but. (*Le choc du futur*, p. 11. Traduit par Sylvie Laroche et Solange Metzger.)

b) *To the editor:*

I have just read with great interest your article in a recent issue of In Search, «Is There a Good Market for a Good Technology?»

I would very much like to be on a mailing list to receive your publication. I could not ascertain through this publication whether there was a charge but if there is, I would be glad to pay.

I am in the process of putting together a series of articles dealing with future technologies and their impact on the broadcasting industry. My plan is to distribute them to our television member stations, which now number 574. Would you have 600 copies of your article (or the entire publication) already printed and available to us at cost? [...]

Lettre à la rédaction,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt dans un récent numéro d'*En quête* l'article « Une technologie de pointe à la recherche d'un marché. »

J'aimerais bien recevoir cette revue : pouvez-vous m'inscrire sur votre liste de distribution ? Dans le numéro que j'ai en main,

il n'est pas fait mention d'abonnement, mais je suis prête à m'abonner s'il le faut.

Je suis en train de réunir des articles sur les technologies de pointe et leurs répercussions sur l'industrie de la radiodiffusion. Je compte les distribuer aux 574 stations de télévision membres de notre association. J'aimerais savoir si vous pouvez nous vendre, à prix coûtant, 600 tirés à part de l'article susmentionné (ou 600 exemplaires de tout le numéro où il figure). /.../

Les passages soulignés de ce deuxième exemple ne sont que quelques-unes des transformations lexicales et structurales que le traducteur a fait subir à l'original en interprétant le sens du texte tout en demeurant dans les limites de la fidélité. Traduire ne signifie pas utiliser le même nombre de mots ni les mêmes structures; c'est par rapport au sens qu'il ne faut pas en dire plus ou moins. Ainsi,

- *through this* (publication): le déictique *this* (voir l'objectif XVII, p. 194) est beaucoup trop actualisateur pour être traduit littéralement et demande à être atténué en français; on contourne la difficulté au moyen d'une explicitation: « dans le numéro que j'ai en main ».
- *a charge / glad to pay*: il est évident, d'après le contexte, que la correspondante indique qu'elle est disposée à « s'abonner » à la revue, même si dans sa lettre elle n'emploie pas le mot « *subscription* ». *Glad* a ici le sens de « prête à », « disposée à » et non pas celui de « heureux ». (Est-on vraiment heureux de payer un abonnement à une revue?)
- *television member stations*: pour plus de clarté, le traducteur a précisé que les stations sont membres d'une « association », en l'occurrence celle des radiodiffuseurs. Ce renseignement ne figure pas dans le passage reproduit ici, mais il se trouve au bas de la lettre de la correspondante, sous sa signature.
- *(600) copies... already printed*: ce concept se rend en français par « tirés à part ».

Ce court texte illustre assez bien l'aspect créateur et dynamique du maniement du langage en traduction; cette opération n'a rien d'un banal exercice de substitution.

Les quatre exercices suivants consistent à traduire des unités textuelles renfermant la tournure *whichever is the...* ou *whichever comes first*, la structure *on... basis*, la préposition *with* (exprimant un rapport vaguement causal) et enfin la conjonction *when* (marquant la coïncidence de deux actions ou un rapport de cause à effet). Il faut concevoir ces exercices comme une gymnastique mentale dont le but est de développer l'aptitude à canaliser des idées au moyen de constructions non parallèles aux structures originales anglaises.

1) «*Whichever*»

Les tournures *whichever is the lower, ... is the higher, ... is the earlier, ... is the later, ... comes first, ... is the longer, ... is more recent* sont employées fréquemment dans les écrits de nature juridique (polices d'assurance, contrats divers, conventions collectives, textes de loi) et même dans la langue écrite courante. Elles indiquent une disjonction exclusive d'antériorité, de postériorité, d'infériorité, de supériorité. Cet idiotisme typiquement anglo-saxon présente un écueil de traduction du point de vue structural.

Pour rendre une disjonction exclusive en français, on peut utiliser l'une ou l'autre des structures suivantes:

1. *Si* ou *lorsque* (solution la plus usitée et la plus facile à manier)

Exemples: ...si cette date est postérieure.
 ...si ce montant est plus élevé.
 ...lorsque cette somme est inférieure.
 ...si la valeur est supérieure au prix.

Les délais accordés aux intéressés pour le dépôt de leurs demandes de prêts... sont de six mois à compter de la date de la présente loi ou de la date de démobilisation, *si elle lui est postérieure*. (*Journal officiel*).

2. *L'inversion* (Cette solution s'impose souvent lorsque le choix restrictif porte sur des termes assez longs ou sur plusieurs éléments.)

Exemples: Les assujettis sont tenus de payer le plus élevé des montants suivants: — ...

— ...
 ou — ...

Les intérêts commenceront à courir à la plus rapprochée des dates suivantes: — ...

ou
 — ...

3. Des tournures diverses telles que celles-ci:

- ...en prenant la date la plus proche.
 ...en choisissant le plus élevé des deux.
 ...en retenant l'heure la plus avancée.
- ...la plus longue de ces périodes étant retenue.
- ...selon que l'un ou l'autre est le plus élevé.
- ...au plus tard deux heures après ... ou ...
- ...dès que (survient le décès) ou que (le cotisant atteint 65 ans)
 (*whichever comes first*)

a) *Unités textuelles*

- For sea delivery, price will be the German export price f.o.b. German ports, or the British export price f.o.b. British ports, whichever may be the lower.

2. The postmaster should deposit at the bank daily returns one half hour before closing of either the post office or the bank, whichever is earlier.
 3. Newspapers will be sorted into lock boxes within two hours of counter service opening or of receipt, whichever is later. [*lock boxes* : cases à serrure; *counter service* : guichets/]
 4. Change oil every 6 months or at 12 000 km intervals, whichever comes first. Every 3 months or 4 800 km, whichever occurs first, if the vehicle is driven under any of the following operating conditions. (Manuel d'entretien).
 5. (Humour) Le trésorier d'une université informe le père d'un futur étudiant des frais de scolarité à payer pour une année universitaire: « Tuition is sixty-five hundred dollars a year or thirty percent of your income, whichever is more. »
 6. If it should prove that Great Britain has actually to make a cash payment to the Reparation Commission, France will provide cash payments or pay in cash to Great Britain the price of the ships, whichever shall be less.
 7. France will pay for the ships in sterling out of the first cash proceeds obtained by her from the reparation account or within three years from the date of transfer, whichever is the earlier date.
 8. The amount of the grant shall not exceed a) 20% of the approved capital expenditures, or b) \$5 000 000, whichever is the lesser amount.
 9. Enter \$180 or occupancy cost, whichever is less. (Formule d'impôt).
 10. Reduction date of the benefits: 1st of April or 1st of October, whichever date follows your birthdate.
- b) Corriger, s'il y a lieu, les trois passages suivants glanés dans une convention collective.
1. Lorsqu'un employé voyage seul dans une voiture privée, il peut réclamer le moindre de 13.75 cents du km (21 cents du mille) ou le montant du billet d'avion correspondant.
 2. L'obligation qu'a l'Université de garder libre le poste d'un membre du personnel enseignant en congé de maternité cesse à la fin de la période des dix-sept (17) semaines du congé de maternité ou de six (6) semaines de congé postnatal, selon la date qui est la dernière.
 3. Les conjoints ou les enfants âgés de moins de 26 ans des membres de l'unité de négociation peuvent bénéficier d'une exemption des frais de scolarité lorsqu'ils s'inscrivent à des cours ou à des programmes réguliers d'études à l'Université XXX. L'exemption continuera à s'appliquer après le décès ou la mise à la retraite du membre de l'unité de négociation, pour la moindre des deux, soit la

durée du programme auquel est inscrit le fils/la fille ou pour une période de trois ans.

2) «*On... basis*»

Unités textuelles

1. Canadians and Americans share use of the satellite on a 50-50, alternate day basis.
2. Most Canadians agree that immigrants be chosen on a non-discriminatory basis without regard to race, creed or colour.
3. New stamps can be purchased in packages of ten booklets on an «as they come» or random selection basis.
4. In Britain, it has been shown that retraining is not as formidable as it was generally feared to be and that time and costs could be saved by teaching the worker on-the-job on a need-to-know basis.
5. The uniforms and protective clothing are issued on an exchange basis and replacements will be issued when the garment becomes unserviceable through normal wear and tear occurring while the employee was on duty.
6. Employees will be paid on a two-week pay period basis.
7. Members of this board are the Chairman of the Public Service Commission and two deputy ministers who serve on a rotational basis.
8. The electrical energy is supplied on a flat fee basis.
9. Please send this five stereo record volume for 10 days free examination. If I decide to keep Volume 1, I will pay \$24.95 plus shipping and handling. I then will receive future volumes; each one comes on the same 10-day free audition basis. (Publicité).
10. The President of the Union proposed the institution of a special contribution, on an opt-out basis, of one dollar per day for six months.

3) «*With*» (ou la clarté des rapports)

La préposition, comme la conjonction, joue dans la phrase le rôle de jointure. Sa fonction est de marquer un rapport de lieu, de temps, de possession, de manière, d'accompagnement, d'opposition, d'instrument. Une même préposition peut indiquer plus d'une dizaine de rapports distincts. À force de servir, les prépositions se sont usées et ont perdu leur signification propre. Elles sont devenues de simples mots-outils servant à articuler les phrases. La difficulté de leur traduction réside dans le fait qu'elles n'expriment pas toujours les mêmes rapports d'une langue à l'autre, comme l'a bien démontré la linguistique contrastive. C'est le cas notamment de *with*. En anglais comme en français, *with* et «avec» peuvent marquer un rapport causal, mais celui-ci doit être clairement indiqué en français, l'anglais étant ici beaucoup moins rigoureux. «Avec l'apparition des avions à réaction, il nous a été possible de gagner du temps» rend un son faux en français, alors qu'en

anglais il est acceptable de dire *With the introduction of jet aircraft, we were able to gain time.*

Ce même souci de clarté du français rejettera aussi les faux rapports d'accompagnement qui peuvent donner lieu à des ambiguïtés. Ainsi, «Trois Canadiens avec l'équipe américaine» semble indiquer que trois Canadiens accompagneront l'équipe américaine, alors que l'on veut dire que trois Canadiens *feront partie de* l'équipe américaine.

Un des éléments de la clarté tient à la précision des rapports, comme nous avons vu. En traduisant littéralement le *with* à sens vaguement causal ou marquant un faux rapport d'accompagnement, on crée une ambiguïté et on fait une entorse à la syntaxe française. Avant de traduire chacune des unités textuelles suivantes, on précisera la nature du rapport exprimé par *with* placé en tête de phrase.

Unités textuelles

1. With the trend toward the development of large shopping centres in urban communities continuing, we felt that a detailed study of that phenomenon would be appropriate.
2. With the departure of Mr. X to become Director of the zoo, a number of staff changes have been made.
3. With mandatory retirements being imposed in the United States at ever younger ages — while vigorous life spans are increasing — a distinction should be made between so-called senior citizens.
4. With the ever increasing population in Canada, the Federal Government decided to modify its immigration policy.
5. With the gradual easing of the housing shortage, the government drops the subsidies to housing.
6. With the Canadian economy apparently caught in a temporary backwater, it is important to look at the consumer.
7. With hardening of the arteries, the walls of the blood vessels become rigid and they can no longer accommodate the volume of blood they should carry.
8. With demand spurred by uncertainties over the availability of future supplies, prices climbed to new highs in the early spring of the year before receding in May and June.
9. With university enrolment across Canada growing less rapidly, appropriations for post-secondary education will increase at a slower rate than in preceding years.
10. With this political commitment for collective defence as the cornerstone of the foreign policies of its members, NATO has a solid basis for existence.

4) «*When*»

On commet un anglicisme de structure chaque fois que l'on traduit par «lorsque», «quand», «alors que» ou «tandis que» la conjonction *when* marquant soit la coïncidence de deux actions, soit un rapport de

cause à effet. Les locutions conjonctives «alors que» et «tandis que» servent à indiquer une opposition et, plus rarement, un rapport de simultanéité teinté d'une contradiction. Elles ne peuvent pas introduire une proposition concessive, ni exprimer la durée ou la causalité.

Unités textuelles

1. Two killed when a car falls into a ditch. (Manchette d'un article de presse.)
- X 2. Problems have arisen when individuals have decided to make changes prematurely to the layout of the offices.
3. Between December 13, 1973, when Olympic Coins first went on public sale, and March 31, 1974, ...
4. The Prime Minister will arrive on Friday when he will address the House of Commons.
5. Scarcely had the football team entered the field when shouts of applause broke out.
6. The situation reversed again in November when the U.S. dollar appreciated substantially.
7. Two workers were injured when a fork-lift fell over.
8. Yeh Chien-Ying was appointed Defence Minister, a post that had been vacant since 1971 when Lin Piao died.
9. It was not until 1600 B.C. when the chariot was invented that the maximum speed could be raised to roughly twenty miles per hour.
10. From 1886 when Canadian Pacific completed an all-Canadian trans-continental rail link, the need for routing mail through the United States came to an end.

Objectif XI

Superlatif français et comparatif anglais

Les grammairiens ont noté depuis longtemps que «le superlatif français se traduit par le comparatif anglais quand il s'agit de deux personnes» (*He is the richer of the two*: Il est le plus riche des deux), et que «le positif français se traduit par le comparatif anglais quand il existe une dualité ou une opposition entre deux catégories ou deux idées¹»:

the lower classes: les basses classes;

it is my better ear: c'est ma bonne oreille;

higher education: l'enseignement supérieur;

Lower Canada/Upper Canada: le Bas-Canada/le Haut-Canada;

the bigger end: le gros bout (d'un bâton).

Pour sa part, Jean-Paul Vinay a observé dans un article intitulé «Vision comparative et vision absolue²» que, dans le domaine de la publicité, on retrouve cette même tendance de l'anglais à employer des phrases comparatives là où le français recourt normalement au superlatif ou à un tour absolu. Ainsi, dans l'exemple **THEY TASTE BETTER!*** s'appliquant à une marque de cigarettes, il y a une comparaison implicite entre la marque, objet de la réclame, et toutes les autres marques concurrentes, d'où le comparatif *better*. Ce comparatif est idiomatique en anglais. En français, la supériorité relative est généralement explicitée, autrement dit, le second terme d'une comparaison n'est pas laissé en blanc. C'est pourquoi les réclames françaises sont construites autour d'un substantif abstrait ou d'un adjectif positif ou superlatif. **THEY TASTE BETTER** trouvera comme équivalents français des tournures du genre «LEUR SAVEUR EST UNIQUE!», «LEUR GOÛT EST INCOMPARABLE!».

Deux procédés sont couramment utilisés en français pour rendre le comparatif de l'anglais:

a) les tournures nominales du type «Rendement maximal avec l'essence Shell Extra», tournures dans lesquelles pullulent les épithètes positives telles que «parfait», «total», «étonnant», «foudroyant», «il-

¹ C. Cestre et M.-M. Dubois, *Grammaire complète de la langue anglaise*, Paris, Larousse, 1949, p. 113 paragraphe 244-245.

² *Journal des traducteurs*, vol. 1, n° 3, fév. 1956, pp. 59-63. Les exemples marqués d'un astérisque proviennent de cet article.

limité», « extraordinaire », « grand », « incomparable », « maximum », « éternel », « unique », « idéal », « absolu », « entier », « mirobolant », « incroyable »...

no more vibrations : absence de vibrations*

greater safety : sécurité absolue*

better road stability : tenue de route parfaite*

b) l'emploi d'un verbe ou d'une locution verbale ayant un aspect comparatif.

for longer engine life : prolonger la vie de votre moteur*

La vingtaine d'unités textuelles suivantes, énoncés publicitaires pour la plupart, renferment un comparatif qu'il faut traduire en tenant compte des remarques formulées ci-dessus. C'est un exemple de l'apport de la stylistique comparée à l'enseignement de la traduction conçu comme exercice de maniement du langage.

Unités textuelles

1. « For \$189.95, we could have given you more knobs and switches to play with. But we thought you'd prefer more sound. »
(Chaîne stéréophonique, Publicité Harman/Kardan.)
2. « Lighter weight means lower shipping charges. »
3. « Enjoy better music at a better price with Tracs Plus Cassettes. »
4. « Only Nabisco 100% Bran is enhanced with prune and fig concentrates. So Nabisco gives you the valuable food fibre you want in your diet — and makes your bran breakfast taste brighter. Enjoy Nabisco 100% Bran cereal soon. And regularly. »
5. « You get more out of life with the fun portables. »
(Réclame de JVC annonçant ses radios et magnétophones portatifs).
6. « It costs a little more. But what luxury doesn't. »
(Annonce de chemises).
7. « Anything more and it would be too complicated. Anything less and it wouldn't be a Panasonic. »
(Annonce d'une chaîne de haute fidélité Panasonic).
8. **SMALLER, LIGHTER, & FASTER**
The Vivitar 28mm f/2 compact wide-angle lens. »
(Annonce d'un objectif pour appareil photographique).
9. « Dr. Scholl's deodorant insoles... The latex foam absorbs perspiration to keep feet drier. »
10. « A bulb that gives more light using less energy. »
11. « More ways to wet your whistle. »
(Les gins Gilbey).
12. « The new Cortina is more Cortina. »
(Cortina : marque de voiture).
13. « Nothing says it better than our package. »

(L'illustration de l'annonce montre la boîte d'une lotion revitalisante pour cheveux sur laquelle on peut voir douze jeunes femmes aux cheveux longs).

14. « Record Ford Sales are going even higher. »
15. « Drink more milk. »
16. « Introducing Aziza
An expertly simple way to make your eyes more beautiful. »
(Annonce d'un produit de maquillage).
17. « Older people are inclined to think of work, injustice and war, and of the bitter frustrations of life, as the human condition. »
18. « Toshiba Stereo Cassette Deck
If the accuracy of the cassette is poor, sufficient action or performance of the unit is not assured. Cheaper cassette tapes sometimes cause trouble. »
19. « The Dawn of Mellow Coffee
Coffee has two natures. A better nature, flavour we like. And a bitter side that we could do without. Now there's new instant Encore. It tastes better natured, not bitter. Because Nestlé discovered how to give coffee a mellow taste with chicory. Chicory brings out coffee's better nature. Leaves bitterness behind. Pick up a jar of Encore soon and enjoy a better natured cup of coffee.
ENCORE
Better natured. Not bitter. »

Les mêmes observations valent pour certains emplois de *different* en publicité.

20. « Johnson shampoos are different. »
21. « The bread with a different taste. »

Objectif XII

Les tournures nominales

Une autre réalité du langage dont doit tenir compte une méthode d'apprentissage de la traduction d'anglais en français est la tendance du français à donner la prééminence au substantif, tendance observée par de nombreux grammairiens, traducteurs et comparatistes, bien qu'elle n'ait jamais été attestée objectivement par des méthodes statistiques rigoureuses. « Il est certain que notre langue marque quelque prédilection pour l'espèce nominale. La langue française tend de plus en plus à envisager le monde sous l'espèce de l'être là où d'autres langues l'envisagent sous l'espèce du procès. Cette tendance à exprimer les événements et même des actions, par des noms plutôt que par des verbes s'est particulièrement accentuée au cours du XIX^e siècle. Elle se manifeste surtout dans la langue écrite¹. » Il ne faut pas cependant tomber dans l'excès contraire en faisant un abus du style substantif, car il peut en résulter des ambiguïtés et des lourdeurs. « L'inscription à l'ordre du jour de l'Assemblée générale de la crise du Proche-Orient est probable » est un exemple d'un mauvais maniement du style substantif. Le recours au verbe peut alléger la phrase: « Il est probable qu'on inscrira la crise du Proche-Orient à l'ordre du jour de l'Assemblée générale. » Dans l'exemple suivant, par contre, la structure nominale est préférable à la tournure verbale: « Pour que l'emprunt soit complètement remboursé, il faudra que les chambres ouvrent un crédit spécial. » Structure nominale: « Le remboursement complet de l'emprunt exige des Chambres l'ouverture d'un crédit spécial². »

Le présent exercice compte vingt énoncés verbaux anglais qu'on s'efforcera de rendre, en franchissant le pont de la traduction, par une syntaxe nominale. On constatera que le tour nominal, souvent plus bref, est plus naturel et plus idiomatique en français.

Unités textuelles

1. We keep our customers informed on what we are doing, what we expect to do and what we are achieving.
2. This program is an effort to stimulate young Canadians to appreciate and participate in physical activities.

¹ Georges Galichet, *Psychologie de la langue française*, Paris, P.U.F. (Coll. « Que sais-je? ») p. 118.

² *Ibid.*, p. 120.

3. When we are threatened and when we become afraid, the normal scope of our intellect is diminished.
4. I'd rather exercise than eat too much.
5. Thus a true definition of the American crisis would say this: we no longer understand the system under which we live; hence the structure has become obsolete and we have become powerless.
6. They didn't find it difficult at all to get up the mountain but coming down was much more difficult to achieve.
7. We know far better how to measure the rate at which blood flows through the body than the rate at which a rumor flows through society.
8. A woman suggested that buses be built so the seats could be quickly removed, turning the bus into a cargo-delivery vehicle when rush hour was over.
9. Prices continued to advance sharply throughout 1974 for most industrial and agricultural products.
10. They are more fortunate than most of the 23 million people in the U.S. estimated to be suffering from the disease.
11. As many towns are saturated, the main firms are re-examining their policy of setting up in these traditional commercial centres.
12. As universities and colleges have grown at an explosive rate, creating an uprooted environment in the process... as they have become more depersonalized with television lectures, machine grading, and compulsory ID cards... as they have drawn more and more students from distant places... and as clubs have become less a part of the college scene, much of the old intimacy of college life has disappeared.
13. To obtain a tax credit, you must attach to your tax return official receipts for the total of your contributions.
14. With careful use, *Master Charge* is a flexible and effective means of helping you manage your budget. (*Master Charge* est une carte de crédit.)
15. While they continue to vote in political elections, they are offered little choice among the candidates: all the major decisions about what is produced, what is consumed, how resources are allocated, the conditions of work, and so forth, are made administratively.
16. Most of us, including our political leaders and those who write about politics and economics, hold to a picture that is entirely false.
17. To one Vancouverite, the main reason for creating a constitutional assembly, or a constituent assembly, or a constitutional conference, call it what you will, was that existing institutions are locked in a confrontation they won't be able to work their way out.
18. The objectives of the corporation are: to operate and maintain the Centre; to develop the performing arts in the National Capital

region; to assist the Canada Council in the development of the performing arts elsewhere in Canada.

19. The violin enters energetically but gradually relaxes into the full statement of the main theme, surely the most radiant of all melodies for the violin.
20. At the time, it was easier to regard it as a deformed specimen of modern man than to accept the possibility that human ancestors actually looked like that. (Il s'agit d'un fragment de crâne découvert en 1856.)

Objectif XIII

Réflexe de désignation et réflexe « périphrastique »

« Pour faire une sculpture, disait Rodin, je prends un bloc de marbre et j'enlève ce qu'il y a de trop. » Cette boutade nous introduit assez bien dans l'esthétique du dépouillement. La concision est un fait de parole, non de langue : elle relève, par conséquent, de la textologie. C'est l'usager d'une langue qui est plus ou moins concis dans l'expression de ses pensées quand il les transcrit par écrit. Un des devoirs du traducteur de textes pragmatiques est d'éviter de diluer la pensée d'un rédacteur sous un fatras de périphrases, de redondances et de circonlocutions, même si ces défauts de rédaction entachent l'original. Si le traducteur a des devoirs évidents envers l'auteur, il en a également envers les futurs lecteurs de sa traduction. Sa fonction de communicateur lui commande de tendre vers la brièveté, ce qui ne signifie aucunement résumer le texte de départ. L'effort de renfermer une idée dans le moins de mots possible se confond avec la recherche d'une pensée plus serrée et plus articulée. Ce n'est pas trahir le sens d'un texte pragmatique que de tenter de le reformuler dans une autre langue en faisant une économie de mots (inutiles). « À valeur communicationnelle égale, a écrit très judicieusement Henri van Hoof, la traduction la plus courte sera la plus pertinente¹. » *Au réflexe « périphrastique », il faut substituer celui de la désignation.* Et pourquoi le traducteur ne pourrait-il pas donner des leçons de clarté à un rédacteur ? Toute traduction n'est-elle pas elle aussi création ? Le risque d'erreur que comporte cette initiative du traducteur est de loin préférable à la certitude de l'opacité découlant de sa passivité.

Les textes traduits sont généralement plus longs que les textes originaux. Dans le cas des textes pragmatiques (il en va autrement pour la traduction de la Bible et de la traduction littéraire) cela tient à plusieurs causes dont les principales sont les suivantes :

- 1) Ignorance du sujet. Un traducteur qui ne domine pas son sujet a tendance à employer des périphrases au lieu des termes propres. Il décrit au lieu de désigner.
- 2) Interprétation insuffisante. Le traducteur, suivant la loi du moindre effort, s'accroche trop aux formes et il en résulte des longueurs excessives.

¹ « Recherche d'un modèle d'analyse en traduction », p. 94.

- 3) Souci de fidélité. Craignant de ne pas rendre tout le sens de l'original, le traducteur trop scrupuleux pêche par « excès de traduction », c'est-à-dire qu'il surtraduit. (La surtraduction peut aussi découler d'une méconnaissance de la langue de départ.)
- 4) Méconnaissance des ressources de la langue d'arrivée (usages, idiotismes, etc.)
- 5) Faiblesses de rédaction inhérentes au texte original.
- 6) Manque de temps. Quand il faut traduire vite, on n'a pas le temps de resserrer les idées et, par conséquent, « on n'a pas le temps de faire court » comme disait Sénèque.

Le présent exercice sur la recherche de la concision vise à rendre les futurs traducteurs attentifs aux économies de mots qu'un léger surcroît de réflexion permet de réaliser. Toutefois, la concision n'est jamais une fin en soi ; elle se justifie par un souci d'exposer des idées le plus clairement possible. En condensant une idée dans une expression nette et en ramassant les concepts dans une forme serrée, la concision a aussi pour effet d'accentuer la cohésion d'un message. Il s'agit pour s'en convaincre de comparer à l'original la version française du passage suivant :

The magnetic disk pack is made up of six platters arranged one on top of the other. There is a space of approximately 1/2 inch between each platter. The platters are separated one from the other vertically with a metal rod passing up through the center of all six platters.

[Magnetic disk pack : (Informatique) chargeur magnétique]

Repérage des éléments condensables :

platter (4 fois), *other* (2 fois) : disques

arranged one on top of the other | *vertically* : superposés

there is a space... between | *separated one from the other* :
espacés

passing up through the center : centrale

Reformulation :

« Le chargeur magnétique se compose de six disques superposés et espacés d'environ 1/2 pouce sur une tige métallique centrale »

C'est sans doute en songeant à de tels exemples que Peter Newmark a pu écrire : « *A translation is never finished, and one has to keep paring away at it, reducing the element of paraphrase, tightening the language. The shorter the translation, the better it is likely to be*². » A condition bien sûr de rendre tous les éléments d'information de l'original.

² Peter Newmark, « The Theory and the Craft of Translation », p. 21.

Unités textuelles

1. He reduced the time period which must elapse before a decision is made.
 2. The said land shall be used for agricultural purposes and shall be used for no other purpose or purposes whatever.
 3. Signed, Sealed and Delivered by the Contractor in the presence of: /.../ (Au bas d'un contrat)
 4. Throughout Canada in each year the first day of July is a legal holiday and shall be kept and observed as such except that in any year when the first day of July falls on a Sunday, the second day of July is, in lieu thereof, a legal holiday and shall be kept and observed as such.
 5. The approximate cost of works is estimated at about one thousand dollars.
 6. Regional officials conducted an enquiry into this delay but, unfortunately, were unable to come up with an explanation.
 7. The room will be dimensionally capable of accommodating the equipment.
 8. The economy of Canada has undergone many changes which are revealed in the changing composition of the labour force. In 1971, only 8.3 percent of the total labour force in Canada was engaged in primary activity, while nearly 55 percent of the national labour force worked in tertiary activities. Manufacturing activities, on the other hand, employed about 28 percent of the nation's labour force.
 9. Unless otherwise specified, it is the supplier's responsibility to satisfy the inspection authority that the commodity conforms to the specification. This may be accomplished by either performing the tests specified in the specifications or by demonstrating, to the satisfaction of the inspection authority, that manufacturing processes and techniques are so controlled that conformity to the specification is ensured.
 10. Each student is required to carry out a research project in a public or private organization. Such projects are normally individual efforts: however in exceptional cases two students may work together on a project. The research project must help solve a public administration problem. The project may be organized in various ways: for example, it may be carried out under the direction of an administrator or as part of a task force.
- La substitution des propositions relatives chaque fois que cela est possible est sûrement la façon la plus simple d'éliminer les longueurs inutiles d'un texte, et les traducteurs ne manquent pas de recourir à ce procédé.
11. Brain cells that are deprived of ample oxygen do not perform efficiently their functions.

12. Share the beauty of these flowers that are so closely associated with the natural environment of all sections of our country. (Publicité des Domestrogrammes. Il s'agit d'un entier postal, sorte d'aérogramme, illustré des fleurs emblématiques de chacune des provinces du Canada.)
13. The terminal, which enables one to have a two-way communication, is a time-saving apparatus.

Objectif XIV

Les contraintes matérielles de la traduction

Bien que, généralement, les traducteurs ne soient pas astreints à des contraintes d'espace, il arrive que ce soit le cas en traduction de textes pragmatiques. Certaines traductions juxta-linéaires, les formulaires bilingues, les messages publicitaires de la presse écrite, les légendes des illustrations, les inscriptions gravées sur des plaques, les catalogues (sans mentionner les films sous-titrés) imposent des contraintes matérielles qui mettent à l'épreuve l'habileté du traducteur à ramasser des idées tout en faisant une économie de moyens linguistiques.

Le premier exercice ci-dessous consiste à traduire un extrait de catalogue dont le style est un alliage des styles publicitaire et télégraphique, sans être ni l'un ni l'autre. La traduction tiendra dans un nombre donné de lignes, et chaque ligne comptera un nombre maximal de caractères. Les servitudes d'espace figurent à gauche du texte: c caractères, l. = lignes.

| | | |
|-------|---|--|
| 12 c. | | The look |
| 4 l. | | is walnut |
| | | the strength |
| | | is steel |
| 40 c. | | |
| 1 l. | <i>The look of walnut on steel cabinets</i> | |
| | 1 | Wardrobe has double doors that slide smoothly without protruding. Clothes closet has large top shelf, three smaller side shelves plus a boot compartment in the bottom. Handsome, dust-free storage in a minimum of space. About 64" high × 30" wide × 20" deep. |
| 45 c. | | Each \$49.98 |
| 7 l. | | |
| | 2 | Utility cabinet, single unit, with steel-lined swing-out door: 4 shelves, two adjust. About 60" high × 19" wide × 12" deep. |
| 45 c. | | Each \$29.98 |
| 4 l. | | |
| 40 c. | | |
| 1 l. | <i>Hostess serving cart rolls on ball casters</i> | |
| | 3 | \$4.00 off serving cart with two large trays. Smart brass edging; walnut woodgrain-finished trays wipe clean with a damp cloth; stain resistant. Brass-finish metal frame rolls |
| 45 c. | | |
| 7 l. | | |

on 3-inch plastic ball casters. Easily folded for compact storage. Trays: about 24" × 14". Cart stands 24" high.
Ordinarily \$21.98 \$17.97

40 c.

1 l. *Versatile stools fit any need or décor*

4 Deluxe step stool — steps fold under seat. Rubber safety treads. Chromium-plated steel frame; padded vinyl seat and back. Colours: order by number and name. 70-white; 40-turquoise; 60-beige.
Seat is 24 ins. high \$14.98

40 c.

1 l. *\$5.00 OFF big five-foot high cabinets*

5-6 Utility cabinet with or without full-length broom compartment. Chip-resistant, baked-on white enamel finish.
45 c. Roomy shelves divide cabinet. Regularly \$26.98. Size: 9 l. about 19" × 12" × 60" high.
(5) With four shelves (top two adjust) \$21.98
(6) With broom compartment and three shelves. Each \$21.98

La plupart des textes informatifs courants peuvent tenir dans le même espace que l'original, si le traducteur dispose du temps nécessaire pour repenser à fond le message. Les textes mal rédigés ne sont pas les seuls qu'il soit possible de reformuler avec concision. Il est formateur, dans un contexte pédagogique, d'imposer occasionnellement une limite matérielle à la version française de textes pragmatiques autres que ceux précités. Non pas que la concision ait une valeur en soi (la qualité d'une traduction n'est pas uniquement liée à sa brièveté), mais parce qu'en imposant cette servitude, on oblige l'apprenant à fournir un effort supplémentaire pour interpréter le message original et exploiter au maximum les ressources de la langue d'arrivée. Cet exercice répond à ce double but pédagogique. La loi de l'économie joue pour toutes les langues, mais il semble que la traduction, de par sa nature même, aille à l'encontre de cette loi. On veillera donc à ce que la longueur de la version française du texte économique *Focus on the Consumer* ci-dessous ne dépasse pas celle de l'original.

Focus on the Consumer

The consumer accounts for about 60% of total spending in Canada and is thus a major determinant of overall economic growth. With the Canadian economy apparently caught in a temporary backwater, therefore, it is important to look at the consumer to see if he is likely to break out of the eddy he is in and generate enough of a current to push the economy back into the mainstream of stable growth.

During most of the 1960's, personal expenditures on goods and services rose at an average annual rate of 8%. However, in the first six months of 1970, the growth in consumer spending was running at only about half this rate. As can be seen from the chart opposite, the largest components of consumer spending, non-durables and services, have been the most stable. There is nothing exceptional in this pattern. The non-durable component is made up largely of food, and the services element also included many expenditures that can be similarly classified as necessities. Thus, fluctuations in the rate of growth of spending in these areas tend to be relatively mild over the short term, and are more often than not mainly the result of price behaviour.

In addition to the problems of obtaining credit, spending was dampened by a deterioration in consumer confidence engendered by the precipitous declines in the stock market over the past two years and by the extensive publicity given to the consequences of uncontrolled inflation. However, stock prices have now, generally, been on the rise for some months, and the Consumer Price Index, albeit largely because of a decline in food prices, has, since April, been rising at an annual rate of only 1%. As a result, and despite the disturbing impact of the trend in the unemployment rate, consumer confidence appears to have regained some strength.

Objectif XV

La modulation des répétitions

Traducteurs, linguistes et comparatistes ont observé que l'usage de la répétition et de l'anaphore (répétition d'un mot en début d'énoncés successifs visant à emphatiser le terme ainsi répété) est plus fréquent en anglais qu'en français. Le souci de moduler les répétitions oblige le traducteur à multiplier les artifices et les subterfuges (synonymes, pronoms, ellipses) pour introduire dans la version française des *elegant variations*. Tous les passages suivants, à l'exception du troisième, sont extraits d'un livre à succès américain et renferment des répétitions à moduler. C'est là un autre aspect du maniement du langage et de la textologie bilingue.

Unités textuelles

1. *Clothes*

Mattel, Inc., makers of Barbie, also sells a complete wardrobe for her, including *clothes* for ordinary daytime wear, *clothes* for formal party wear, *clothes* for swimming and skiing.

2. *Lasts*

The child soon learns that « mealtime » is neither a one-minute nor a five-hour affair, but that it ordinarily *lasts* from fifteen minutes to an hour. He learns that going to a movie *lasts* two to four hours, but that a visit with the pediatrician seldom *lasts* more than one. He learns that the school day ordinarily *lasts* six hours.

3. *You*

When *you* think of wheat, *you* may think of endless fields of grain under a hot summer sun. But when *you* take a close look at those golden shafts of grain, *you* find that wheat has a lot of the basic nutrition *you* need as part of a good diet. /Relevé sur une boîte de céréales/

4. *Only*

Only during the last seventy lifetimes has it been possible to communicate effectively from one lifetime to another — as writing made it possible to do. *Only* during the last six lifetimes did masses of men ever see a printed word. *Only* during the last four has it been possible to measure time with any precision. *Only* in the last two has anyone anywhere used an electric motor.

5. *Change*

Change is essential to man, as essential now in our 800th lifetime as it was in our first. *Change* is life itself. But *change* rampant, *change* unguided and unrestrained, accelerated *change* overwhelming not only man's physical defenses but his decisional processes — such *change* is the enemy of life.

6. *Rate*

The *rate* at which man has been storing up useful knowledge about himself and the universe has been spiraling upward for 10,000 years. The *rate* took a sharp upward leap with the invention of writing, but even so it remained painfully slow over centuries of time. The next great leap forward in knowledge-acquisition did not occur until the invention of movable type in the fifteenth century by Gutenberg and others. Prior to 1500, by the most optimistic estimates, Europe was producing books at a *rate* of 1000 titles per year. This means, give or take a bit, that it would take a full century to produce a library of 100,000 titles. By 1950, four and a half centuries later, the *rate* had accelerated so sharply that Europe was producing 120,000 titles a year. What once took a century now took only ten months. By 1960, a simple decade later, the *rate* had made another significant jump, so that a century's work could be completed in seven and a half months. And, by the mid-sixties, the output of books on a world scale, Europe included, approached the prodigious figure of 1000 titles per day.

7. *Gap*

Change, roaring through society, widens the *gap* between what we believe and what really is, between the existing images and the reality they are supposed to reflect. When this *gap* is only moderate, we can cope more or less rationally with change, we can react sanely to new conditions, we have a grip on reality. When this *gap* grows too wide, however, we find ourselves increasingly unable to cope, we respond inappropriately, we become ineffectual, withdraw or simply panic. At the final extreme, when the *gap* grows too wide, we suffer psychosis — or even death. To maintain our adaptive balance, to keep the *gap* within manageable proportions, we struggle to refresh our imagery, to keep it up-to-date, to relearn reliability.

Objectif XVI

Les métaphores

La métaphore est une figure de style qui rehausse l'éclat d'un texte. Elle s'adresse à la fois à la raison et à l'imagination. C'est aussi une forme de traduction: elle exprime une réalité abstraite au moyen de termes concrets. La métaphore doit cependant réunir trois qualités essentielles: *clarté*, *justesse* et *cohérence*. Les images baroques ou précieuses produisent des effets comiques que les humoristes ne manquent pas d'exploiter. Le présent exercice ne porte pas sur les diverses façons de rendre un style pittoresque par l'usage de métaphores. Son objectif est plutôt de faire découvrir les exigences entourant la traduction de cette figure de style, et de montrer les dangers que présente le transcodage de certaines associations d'images. Nombreux sont les apprentis-traducteurs qui achoppent sur les passages métaphoriques dont la traduction met en jeu la sensibilité linguistique, le bon goût, l'imagination créatrice et la logique.

Rappelons qu'il existe deux types de métaphores: usées et vivantes. Les premières, admises par l'usage, sont entrées dans la langue et en composent le fond de clichés. Nous employons des métaphores sans nous en rendre compte quand nous disons *the leg of a table*: le pied de la table, *the root of evil*: la racine du mal, *a stream of abuse*: un torrent d'injures. Les métaphores vivantes sont celles qui renouvellent l'expression par une formulation originale; elles sont le fruit de l'imagination créatrice d'un rédacteur ou d'un écrivain. C'est le cas du passage suivant tiré d'un document administratif:

The easily swayed manager, who flows with the tide of senior officer opinion, up one day and down the next, demonstrates a pendulum style.

Traductions:

Le cadre influençable qui se rallie toujours à l'avis changeant de ses supérieurs ressemble à une girouette qui tourne au gré du vent.

Comme un roseau qui plie au gré du vent, le cadre influençable penche toujours du côté de l'opinion de ses supérieurs.

Si la métaphore introduit plusieurs rapprochements successifs, comme dans l'exemple ci-dessous, elle est dite *soutenue*, *suivie* ou *filée*:

Cologne: la grand-messe de la photo

Une foire-exposition, la Photokina? Pas seulement. C'est aussi une étonnante cérémonie que des milliers et des milliers de fidèles

s suivent avec ferveur tous les deux ans. Ils avaient des allures de pèlerins, ces cent mille visiteurs venus du monde entier à Cologne, l'autre semaine, pour voir s'accomplir les derniers miracles de la technique photo-cinéma. Pendant sept jours, ils ont tourné, jusqu'à l'épuisement, dans le dédale d'un gigantesque temple de béton, sur la rive droite du Rhin. Des kilomètres de stands-sanctuaires, où les officiants dévoilaient les nouveaux objets du culte, d'un culte de masse où l'on apprend, aujourd'hui, à reconnaître les sectes et les grands prêtres, à prononcer les mots de passe, à désigner les prophètes.

(*L'Express*, éd. inter., 27 oct.-3 oct. 76, p. 69)

La métaphore est dite *heurtée* ou *brisée* quand elle rapproche des notions incompatibles comme dans la version française du passage suivant tiré du texte *Focus on the Consumer* p. 185 :

With the Canadian economy apparently caught in a temporary backwater, therefore, it is important to look at the consumer to see if he is likely to break out of the eddy he is in and generate enough of a current to push the economy back into the mainstream of stable growth.

« Puisque l'économie canadienne semble nager temporairement en eau stagnante, il importe d'observer le consommateur pour voir s'il pourra briser le remous qui le retient et créer assez de courant pour relancer l'économie dans le cours d'une croissance continue. »

(Copie d'étudiant)

On voit mal comment l'économie peut nager dans de l'eau stagnante et comment le consommateur peut créer un courant en brisant un remous. Un tel manque de cohérence agace un esprit cartésien, sans compter que le sens du passage s'en trouve grandement obscurci. La littéralité abusive a abouti à l'opacité, ce qui est contraire au principe même de la traduction, dont le rôle est d'assurer la communication et la compréhension.

Toutes les langues ne semblent pas avoir la même sensibilité à l'égard des métaphores. Bien qu'il existe souvent une correspondance entre les métaphores usées de deux idiomes aussi proches que le français et l'anglais, certaines métaphores originales (vivantes) ne passent pas toujours en français si elles sont traduites littéralement. Ainsi la métaphore *Service is the elevator in the human hotel* provenant du discours d'un ministre louant le dévouement des employés des Postes résiste à toute traduction littérale. Un esprit français, en effet, conçoit mal que le service (postal) puisse être comparé à un ascenseur dans l'hôtel des hommes. Le ministre voulait tout simplement dire qu'en offrant un excellent service, les employés des Postes jouissent de la considération de la population. L'anglais joue assez librement avec les ensembles d'images contrastantes, alors que le français oppose un barrage plus strict (sans doute pour des raisons plus sociales que psycholo-

riques) à nombre d'expressions métaphoriques, surtout quand elles sont brisées ou trop populaires. Il ne faut jamais oublier, cependant, que, tout comme la concision, la métaphore est un moyen, non une fin: l'intelligibilité d'une idée n'est pas nécessairement fonction de sa formulation imagée. Le traducteur doit, néanmoins, chercher à préserver cette figure de rhétorique dans sa traduction chaque fois qu'il le peut. Trois solutions s'offrent à lui: la traduction littérale, l'emploi d'une autre métaphore de sens équivalent ou, en dernier ressort, ne rendre que l'idée sous-jacente.

En conclusion, la métaphore relève un style insipide en rendant sensible l'idée au moyen d'une comparaison implicite qui frappe l'attention par sa justesse ou son originalité. Toutefois, les figures baroques, obscures et d'une étrangeté bouffonne répugneront toujours à la logique française. Quand la métaphore est soutenue, il importe de lui conserver sa cohérence en n'introduisant aucun élément hétéroclite qui en brise l'unité.

Unités textuelles

a) *Métaphores vivantes*

1. The final boisterous rondo gives the violin a giant's part, though always a nimble giant with the most delicate rapier, one who dances dazzling rings around his weightier adversary before the final warm handclasp. (Concerto pour violon en ré majeur, op. 77 de Johannes Brahms. Extrait d'un programme de concert).
2. When modern woman discovered the orgasm it was perhaps the biggest single nail in the coffin of male dominance.
3. Sometimes it is necessary to put the mind in neutral and let it idle for a while. (Phrase extraite d'un article du *Time* (22 nov. 1976, p. 60) intitulé *TV's Super Women* traitant de trois séries mettant en vedette des superfemmes. Émissions de détente sans prétention intellectuelle et sans véritable portée morale.)
4. Hopefully, many other applications will be found. For now, we've just got our feet wet and waded in up to our ankles. (Deux dernières phrases d'un article décrivant une nouvelle invention.)
5. The easily swayed manager, who flows with the tide of senior officer opinion, up one day and down the next, demonstrates a pendulum style.
6. The educator should approach his class not as the chemist appraises his reports nor the astronomer his nebulae but rather as the conductor confronts his symphony orchestra. From the breathless whispering of the strings, from the clarion peals of the brass, from the muted thunder of the percussions, the conductor will weave the very fabric of great music, threaded throughout with the polychromatic strands of his own genius. Even so will the teacher

evoke from the myriad experiences and abilities of his pupils the chords which, laced and interwoven with something of himself, will ring grandly in the harmony of life.

b) *Métaphores soutenues*

7. It is obvious that we cannot exist unaffected by the fate of our fellows on the other end of the good ship Earth. If their end of the ship sinks, we shall at the very least have to put up with the spectacle of their drowning and listen to their screams. /Our situation is going to get worse... and we may be short of food ourselves./ But the hungry nations will not care that our situation is worsening. They will focus on the ever-larger economic gap. Can we guess what effect this growing disparity will have on our « shipmates » in the UDCs /under-developed countries/? Will they starve gracefully without rocking the boat? Or will they attempt to overwhelm us in order to get what they consider to be their fair share?
8. Western society for the past 300 years has been caught up in a fire storm of change. This storm, far from abating, now appears to be gathering force. Change sweeps through the highly industrialized countries with waves of ever-accelerating speed and unprecedented impact. It spawns in its wake all sorts of curious social flora — from psychedelic churches and « free universities » to science cities in the Arctic and wife-swap clubs in California.
9. The human body stores energy in the form of FAT. Fat has much the same effect on our energy expenditure as would hauling a trailer on the mileage of gasoline consumption of any car, i.e. the larger the trailer the lower the mileage. The larger the body fat content the more energy required to perform minimal daily tasks. Even though some inactive bodies never accumulate « fat trailers » they do develop poor circulation, and the ability of the body to meet the stress decreases enormously. If in unusual circumstances the « thin but inactive » body was called upon to meet highly demanding work, it would be unable to shift into « overdrive » without serious side effects.
10. John Barth has captured the sense of turnover among friendships in a passage from his novel *The Floating Opera*: « Our friends float past; we become involved with them; they float on, and we must rely on hearsay or lose track of them completely; they float back again, and we must either renew our friendship — catch up to date — or find that they and we don't comprehend each other any more. » The only fault in this is its unspoken suggestion that the current upon which friendships bob and float is lazy and meandering. The current today is picking up speed. Friendship increasingly resembles a canoe shooting the rapids of the river of change.

11. The extraordinary thing about this new consciousness is that it has emerged out of the wasteland of the Corporate State, like flowers pushing up through the concrete pavement. Whatever it touches it beautifies and renews: a freeway entrance is festooned with happy hitchhikers, the sidewalk is decorated with street people, the humorless steps of an official building are given warmth by a group of musicians.
12. A famous neurologist spoke quietly and firmly, comparing the human brain to an immense jungle almost totally undiscovered, with little paths traced out here and there by our acquired habits and experiences during the course of a life-time. Moreover, he declared that the largest part of this vast region containing nearly all of man's potential still lies dormant — such is man's brain!
13. Obviously, however, the UN would cease to function if members refused to pay their assessed shares of the budget or to attend meetings. In that sense the UN imposes certain costs. We do help to keep the machine operating. But if we have cause to complain about some of the results it is best to address those complaints to those who push the levers. As Dag Hammarskjöld puts it:

Aboard this new Santa Maria, we have to meet the impatience of those sailors who expect land on the horizon tomorrow, (and) the cynicism or sense of futility of those who would give up and leave us drifting impotently. On the shores, we have all those who are against the whole expedition, who seem to take a special delight in blaming the storms on the ship instead of the weather...

Le passage suivant, emprunté à André Martinet, est un exemple d'un récit qui ne fait pas la moindre référence à la navigation, mais dont les termes et locutions proviennent de la marine. On en fera une traduction intralinguale en remplaçant les expressions imagées par l'idée qu'elles expriment, sans utiliser le vocabulaire de la marine et en restant dans le registre de la langue commune.

14. Il avait du vent dans les voiles, mais il s'est embarqué dans une affaire en perdition, qui faisait eau de toute part, et que ses concurrents ont facilement coulée. Quand il a vu que toutes ses tentatives pour la renflouer échouaient les unes après les autres, et qu'il n'arriverait jamais à bon port, il a peu à peu lâché la barre, puis il a préféré quitter le navire. Il avait mené sa barque du mieux qu'il pouvait, mais le courant était contre lui. Depuis, il a sombré dans le désespoir, et c'est une épave. (*Linguistique et communication*, p. 131).
15. Même exercice pour le texte «Cologne: la grand-messe de la photo» ci-dessus.

Objectif XVII

Le déictique « *this* »

On appelle « déictique » (du grec *deixis*, « action de montrer du doigt ») tout élément linguistique qui, dans un énoncé, renvoie soit à un point précis du contexte, soit à la situation. Parmi les nombreux mots qui remplissent cette fonction dans la langue, on peut citer les démonstratifs, les adverbes de lieu et de temps, les pronoms personnels, les articles. Leur traduction ne pose généralement pas de grandes difficultés pour qui connaît les langues. Il y a un cas, cependant, qui ne se laisse pas résoudre si facilement comme l'ont montré les comparatistes¹. Il s'agit du déictique « *this* » souvent placé en tête de phrase. Cette difficulté présente, en apprentissage de la traduction, un intérêt particulier du point de vue du maniement du langage.

a) *This*, déictique-actualisateur

Le tour *this is...* peut servir à relier visuellement le message à son objet. Soit l'énoncé *This is your receipt**: Voici votre reçu. Pour que cette équivalence soit acceptable, il faut que les interlocuteurs voient le reçu en question au moment de la formulation de l'énoncé. Une vendeuse dira à un client en lui remettant son reçu: « Voici votre reçu ». Il en va autrement lorsque l'énoncé *This is your receipt* n'accompagne plus un geste de la main, mais est imprimé sur la copie d'une facture tenant lieu de reçu. Ce message est alors moins déictique que le premier: n'étant plus prononcé dans une situation concrète de communication orale, il acquiert une valeur générale. Il s'adresse non plus à une personne précise, mais à quiconque lira la mention. Il convient donc de traduire par une tournure plus abstraite. « Reçu du client », par exemple. (On retrouve cette même tendance à l'abstraction en affichage public.) En conclusion, on peut poser comme principe que « le français ne peut se servir, dans des contextes généraux, de déictiques trop violemment actualisateurs, alors que l'anglais le peut² ». Les unités textuelles suivantes en permettent l'application.

¹ Voir l'article de Jean-Paul Vinay, « Les déictiques » dans *Journal des traducteurs*, vol. 1, n° 4, pp. 91-94. Les exemples marqués d'un astérisque proviennent de cet article.)

² *Ibid.*, p. 93.

Unités textuelles

1. Not to be taken away from *this* area. (Mention barrant la page couverture d'un ouvrage ou d'un document).
2. Des personnes sont mortes asphyxiées dans leur voiture. Surprises par une tempête de neige, elles avaient laissé tourner le moteur de la voiture sans prendre la précaution d'ouvrir une fenêtre. Après avoir lu cette nouvelle, un annonceur de radio donne ce conseil de prudence aux auditeurs:
« Next time you get snowed under in your car, keep *those* windows open! »*
3. It's so difficult to park when *those* snow removal signs are up.* (*Signs* : panneaux de déneigement surmontant les bancs de neige).
4. *This* is CFMO-FM, Ottawa.
This is a CBC television presentation.
5. Mentions figurant au bas d'une annonce publiée dans une revue ou un journal:
This is an advertisement.*
This space has been paid for by XXX.*
6. Inscription apparaissant sur la bannière des partisans d'une équipe de football lors du Super Bowl américain:
« Make *those* miracles happen! »
7. Ligne d'accrochage d'une annonce de Porsche inscrite sous une illustration représentant la voiture:
This is power hitherto unknown and comfort of grand proportion.
8. Titre d'un article de revue. Le pays en question est le Canada.
« Will *this* country ever learn the danger of the politics of hate? »
9. *This* is the third article of a series of informative columns on modern air travel.*
10. Encart dans un journal:

JANUARY

This Month's Acting

MAYOR:

Alderman xxx

- b) *This*, déictique-charnière

Un autre emploi de *this* se rapporte à l'articulation des idées d'un message. Dans le corps d'un texte et souvent en tête de phrase, *this* peut renvoyer à ce qui vient d'être dit. Il remplit alors la fonction de charnière. Les constructions telles que « ..., ce qui... », « ..., c'est là ... », « voilà », « il s'agit de » sont des exemples de charnières neutres qui se révèlent fort utiles pour marquer en français l'enchaînement des idées, liées par *this* en anglais. Parfois, on qualifie ce qui vient d'être dit, par un mot précis: « ce phénomène », « cette réaction », « ces idées », « cette méthode », « cette solution ». C'est l'articulation du discours qui rend cet étoffement nécessaire, comme le montre l'exemple suivant :

Both your name and that of your proxy voter must be on the same voters' list and you or your proxy voter must present an official application for a proxy certificate to the returning officer of your riding. This should be presented as soon as possible after the voters' list is posted but not later than the Friday before election day.

Votre nom et celui de votre mandataire doivent figurer sur la même liste électorale. En outre, vous ou votre mandataire devez présenter une demande de certificat de procuration au président d'élection de votre circonscription. Cette demande doit être faite le plus tôt possible après l'affichage de la liste électorale et au plus tard le vendredi précédant le jour du scrutin.

L'exercice ci-dessous introduira assez bien au suivant consacré à l'organicité textuelle. Tous les paragraphes de ce texte de 600 mots, à l'exception du premier, renferment au moins un emploi du déictique-charnière *this (these)*. On comparera les solutions de chacun des participants. La traduction de ce texte se doublera d'un exercice de modulation des répétitions: le mot *situation* y apparaît à vingt-deux reprises.

Unité textuelle

The Flow of Situations

Discovery. Application. Impact. Discovery. We see here a chain reaction of change, a long, sharply rising curve of acceleration in human social development. This accelerative thrust has now reached a level at which it can no longer, by any stretch of the imagination, be regarded as «normal». The normal institutions of industrial society can no longer contain it, and its impact is shaking up all our social institutions. Acceleration is one of the most important and least understood of all social forces.

This, however, is only half the story. For the speed-up of change is a psychological force as well. Although it has been almost totally ignored by psychology, the rising rate of change in the world around us disturbs our inner equilibrium, altering the very way in which we experience life. Acceleration without translates into acceleration within.

This can be illustrated, though in a highly over-simplified fashion, if we think of an individual life as a great channel through which experience flows. This flow of experience consists — or is conceived of consisting — of innumerable «situations». Acceleration of change in the surrounding society drastically alters the flow of situations through this channel.

There is no neat definition of a situation, yet we would find it impossible to cope with experience if we did not mentally cut it up into these manageable units. Moreover, while the boundary lines between situations may be indistinct, every situation has a certain «wholeness» about it, a certain integration.

Every situation also has certain identifiable components. These include «things» — a physical setting of natural or man-made objects. Every situation occurs in a «place» — a location or

arena within which the action occurs. (It is not accidental that the Latin root «situ» means place.) Every social situation also has, by definition, a cast of characters — people. Situations also involve a location in the organizational network of society and a context of ideas or information. Any situation can be analyzed in terms of these five components.

But situations also involve a separate dimension which, because it cuts across all the others, is frequently overlooked. This is duration — the span of time over which the situation occurs. Two situations alike in all other respects are not the same at all if one lasts longer than another. For time enters into the mix in a crucial way, changing the meaning or content of situations. [...]

Here, then, is the first delicate point at which the accelerative thrust in the larger society crashes up against the ordinary daily experience of the contemporary individual. For the acceleration of change, as we shall show, shortens the duration of many situations. This, not only drastically alters their «flavor», but hastens their passage through the experiential channel. Compared with life in a less rapidly changing society, more situations now flow through the channel in any given interval of time — and this implies profound changes in human psychology.

For while we tend to focus on only one situation at a time, the increased rate at which situations flow past us vastly complicates the entire structure of life, multiplying the number of roles we must play and the number of choices we are forced to make. This, in turn, accounts for the choking sense of complexity about contemporary life.

Moreover, the speeded-up flow-through of situations demands much more work from the complex focusing mechanisms by which we shift our attention from one situation to another. There is more switching back and forth, less time for extended, peaceful attention to one problem or situation at a time. This is what lies behind the vague feeling noted earlier that «Things are moving faster.» They are. Around us. And through us.

Objectif XVIII

L'organicité textuelle

1) *La subordination des idées*

La cohérence des métaphores soutenues de même que l'exercice précédent nous conduisent tout naturellement à une autre forme de cohérence encore plus importante, l'articulation des idées. Il est admis que l'anglais manifeste une certaine prédilection pour la juxtaposition et la coordination alors que le français préfère l'articulation et la subordination. « L'anglais juxtapose des moments de pensée que le français préfère lier dans un ensemble: à la phrase anglaise, souvent faite de segments propositionnels mis bout à bout, la phrase française oppose un idéal d'unité organique¹. » Par unité organique, il faut entendre la *liaison des idées*. Un texte anglais (bien rédigé) est tout aussi cohérent qu'un texte français (bien rédigé). C'est la façon de camper les idées et de les enchaîner les unes aux autres qui varie d'une langue à l'autre. Les langues diffèrent par le lexique et la syntaxe, et aussi par l'exposition et l'agencement des idées. Il n'est pas rare que des énoncés juxtaposés ou coordonnés en anglais soient mieux traduits s'ils sont subordonnés en français.

On peut multiplier les exemples où l'anglais coordonne volontiers des verbes subordonnés par le sens, mais étroitement liés dans le temps, verbes que d'instinct un traducteur français subordonnera. Voici quelques exemples types:

Take off your boots *and* walk in. (Inscription sur une porte)

Veillez enlever vos bottes *avant* d'entrer.

Read the text *and* translate it.

Lire le texte *avant* de le traduire.

De même, il est moins usuel en français de coordonner deux propositions unies dans un rapport de cause à effet. Au lieu d'écrire sur le modèle anglais

Achetez *et* économisez

Écrivez *et* obtenez notre brochure

¹ Jacques Duron, *Langue française, langue humaine*, p. 104. « Un français moderne, se soumettant au système actuel d'expression, ne construit plus ses phrases en se basant surtout sur la coordination, mais bien sur la subordination. » T. Slama-Cazacu, *Langage et contexte*, pp. 53-54. On pourrait multiplier les observations de ce genre formulées par les linguistes modernes.

il semble plus naturel de recourir à la subordination

Achetez *tout en faisant* des économies
Écrivez *pour* obtenir notre brochure
Obtenez notre brochure *en écrivant* à...

En l'absence de toute règle absolue (ici encore les études textologiques et statistiques font défaut), c'est par sa connaissance intime de la langue et souvent même par son intuition linguistique que le futur traducteur évitera ces subtils anglicismes de coordination. Chaque fois que les actions ne s'exercent pas sur le même plan (écrire et obtenir, dans l'exemple ci-dessus), le français manifeste une répugnance à indiquer un rapport de subordination par une simple coordination.

Cette différence se vérifie dans la structure des phrases et dans le déroulement du texte; cet aspect du langage écrit relève donc de la textologie. Dans la version française interlinéaire du texte anglais reproduit ci-dessous, la traductrice a senti spontanément le besoin de marquer nettement les enchaînements logiques des énoncés successifs en introduisant dans sa traduction des charnières d'articulation :

The most fundamental problem which confronts students of personality today is that of the degree to which the deeper levels of personality are conditioned by environmental factors. This problem cannot be solved by laboratory techniques. It is impossible to create controlled environments comparable to the social-cultural configurations within which all human beings develop. Neither can one appraise the influence of many environmental factors by observations carried on within the frame of our own culture and society. Many of the factors operative here are taken so much for granted that they never enter into the investigator's calculations. The only way in which the Personality Psychologist can get the comparative data which he requires is by the study of individuals reared in different societies and cultures.

La question la plus fondamentale aujourd'hui est celle de savoir jusqu'à quel point les niveaux profonds de la personnalité sont conditionnés par les facteurs environnants. Or, on ne peut pas la résoudre par des techniques de laboratoire. Il est en effet impossible de créer des environnements contrôlés comparables aux configurations socio-culturelles dans lesquelles les êtres humains se développent. On ne peut pas **davantage** évaluer l'influence d'un grand nombre de facteurs environnants par des observations pratiquées à l'intérieur de notre culture et de notre société. Quantité de facteurs actifs sont **alors** tellement **présupposés** qu'ils n'entrent pas dans les calculs du chercheur. **Par conséquent**, la seule manière, pour obtenir les données comparatives dont il a besoin, c'est d'étudier des individus élevés dans des sociétés et des cultures différentes.

(Ralph Linton, *The Cultural Background of Personality*, New York, Meredith Corporation, c1945, p. 16. Traduit par Andrée Lyotard. Titre français: *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, 1967, p. 3).

Marianne Lederer a bien perçu l'importance des liens logiques qui sous-tendent la trame d'un récit. « Si on traduit un texte phrase par phrase, écrit-elle, en s'inspirant plus de la langue originale que du continuum de la pensée de l'écrivain, on juxtapose des éléments linguistiques isolés qui correspondent individuellement d'une langue à l'autre mais qui, assemblés, représentent un puzzle mal ajusté à la forme naturelle que prendrait la pensée dans l'autre langue². » *Il y a des paragraphes et des textes boiteux, tout comme il y a des phrases mal construites*. La succession des phrases suit normalement le mouvement de la pensée. Mais « en anglais la pensée ne court pas sur les mêmes rails qu'en français », a si bien dit Dominique Aury dans sa préface aux *Problèmes théoriques de la traduction* de Georges Mounin (p. ix). Les phrases ne sont pas des briques qu'il suffit d'aligner les unes à la suite des autres. L'intelligibilité d'un texte est fonction beaucoup plus de la justesse et de la précision des liens implicites unissant les idées entre elles que du nombre de charnières lexicales qui le ponctuent, même si l'emploi judicieux de celles-ci peut contribuer à accentuer la clarté d'un texte. Un exemple illustrera cette autre réalité du maniement du langage en traduction de l'anglais au français :

Physical fitness is the ability to carry out daily tasks with alertness. It is the ability to work under pressure without fatigue. It is a general state of well being. It is energy. It is the opposite to tiring from demanding physical or mental exertion.

Transposées telles quelles en français, les cinq propositions indépendantes de ce paragraphe produiraient un effet *staccato* monotone et prendraient l'allure de litanies, comme on le constatera à la lecture de la première version ci-dessous. La seconde, par contre, dégage les liens logiques entre les phrases et supprime la cascade d'insipides auxiliaires « être » .

Version juxtaposée

« Être en forme, c'est être capable de vaquer à ses occupations quotidiennes avec entrain. C'est être en mesure de travailler sous pression sans se fatiguer. C'est un état de bien-être général. C'est de l'énergie. C'est tout le contraire de l'état de fatigue ressenti à la suite d'un effort physique ou mental plus intense qu'à l'ordinaire. »
(Copie d'étudiant)

Version articulée

Une personne en bonne forme physique peut vaquer à ses occupations quotidiennes avec entrain et travailler sous tension sans se

² « Traduction: transcoder ou réexprimer », p. 14.

fatiguer. Elle ressent un état de bien-être qui se traduit par un débordement d'énergie et une plus grande facilité à supporter un effort physique ou mental plus intense qu'à l'ordinaire.

L'objectif du présent exercice est donc de faire découvrir qu'un texte suivi ne se traduit pas en « phrases détachées », mais qu'il faut tenir compte de la dynamique interne de son déroulement, de l'élan de la pensée qui l'a généré. Pour sensibiliser les apprentis-traducteurs à l'organicité des textes, on peut employer la même technique pédagogique qui a servi à faire prendre conscience de la différence entre les équivalences phrastiques et les équivalences contextuelles (Exercice II). La description de cet exercice appliqué au texte *A Funny Thing Happened On My Way...* figure à la page 136. Une méthode d'initiation à la traduction ne saurait comporter uniquement des exercices à base de contextes tronqués (mini-contextes). Elle doit aussi inclure des textes d'une certaine longueur pour que, livré à lui-même, l'étudiant tente de triompher de toutes les difficultés en appliquant les principes généraux discutés aux séminaires. Les textes suivis font surgir des difficultés de traduction non décelables dans de brèves unités textuelles. Le texte ci-dessous intitulé *Picture That* se prête bien à un exercice sur l'organicité textuelle, aspect important du maniement du langage écrit.

Picture That ³

There was a time when the « box Brownie » was the answer to everybody's camera needs. It was simple, not complicated and it produced satisfactory results.

Today's cameras can produce much better results, but they are more complicated. It's probably the knobs, the gadgets and the dials that scare many people off from what can be a most satisfying, rewarding pursuit — photography.

So let's try to unscramble a few things for beginners and would-be beginners. If there is any interest, we'll get into more detail later.

To get good pictures, you must control light. Light passing through the lens and onto the film is controlled by two things — the aperture or the size of the hole — the shutter speed, or the length of time the aperture stays open.

You recognize aperture settings as f-stops — f-1.8, 3.5, 5.6 or 8. Shutter speeds may vary from one second to 1/1000th of a second.

These are important because only the perfect exposure will give you the perfect print. If you can afford an exposure meter, either built into the camera or a separate hand held one, buy one. It takes away the guesswork. If you don't have a meter, read the slip of paper inside the film package carefully and follow the instructions.

³ Texte de vulgarisation tiré d'une chronique de photographie destinée aux lecteurs d'une revue à grand tirage.

What sort of camera should you get? Since you get what you pay for, get the best you can afford. This doesn't necessarily mean an ultra-sophisticated single lens reflex if you do most of your shooting outdoors.

If you are selective in what you shoot and you work in good lighting conditions, you should consider a twin-lens reflex. It is easy to operate. It carries a 12-exposure film and it enables you to compose your picture on a ground-glass screen. Prices start under \$100.

If it is an easy operation with a minimum of fuss and bother, you should look at 35 mm. rangefinder cameras with a built-in exposure meter. They can offer 36 exposures per film. Results are excellent. Again, prices start at well under \$100.

If you are really serious, and you don't care how much you pay, look at the impressive array of single-lens reflex cameras. Good ones start at about \$250 and up.

Then, there are the very simple cameras — the cartridge and the 10-second result variety. They are easy to operate and are fairly inexpensive to buy, but not so cheap to operate. The results are limited, unless you are satisfied with snapshots.

In the next issue, we'll discuss picture-taking techniques.

2) *La tonalité*

La tonalité d'un texte reflète l'attitude du rédacteur devant ce qu'il écrit; elle se rattache à l'organicité textuelle. Cette attitude peut être neutre, tragique, humoristique, ironique, polémique... Le respect de la tonalité ne va pas sans celui des niveaux de langue. Il est bon de donner à traduire des textes de tonalité différente comme exercices d'assouplissement du style. Le court texte suivant, dans lequel les allusions ne manquent pas, appartient à la science-fiction. Il décrit la situation dramatique vécue par un agent secret dont le vaisseau spatial est tombé en panne sur une planète lointaine. On s'attachera tout particulièrement à rendre le « suspense » qui se dégage de cette description. Ce texte présente en outre un certain intérêt du point de vue de la créativité lexicale.

Telepath — Agent XP — 007

Only telepath-agent XP — 007 knew how to save the galaxy from the fiendish machinations of the diabolical Dr. Plusiarty. Unfortunately, XP — 007 also knew his number was up because, you see, the mad moon-monsters of Llareggub had put him off from his faster-than-light space ship and his hyper-space radio transmitter. And now they were closing in.

As the towering orange and purple titans reached for him with their titanium mandibles, he realized there was only one solution: he'd have to mindsend the vital message to Galactic Patrol Headquarters light years away on friendly old Terra. But telepathy can breach space and time, smugly chortled XP — 007 to himself.

Concentrating upon the chartreuse moon of Llareggub, XP — 007 began his mental broadcast. For a long moment, there was silence. XP — 007 started to sweat as the Moon-Monsters waddled nearer. The fate of the entire galaxy hung on his getting a response. Then, in a burst of hope, the answer came in the precise mindtones of a telepath — operator: « I'm sorry, sir or madam, the number you have reached is not awake at this time. Please disconnect and think again.» XP — 007 wept in angry frustration as the mandibles closed around his throat.

Objectif XIX

Le remodelage des idées

Le but de l'exercice est d'illustrer l'importance de l'enchaînement des idées d'un message. À partir d'un texte « désarticulé », c'est-à-dire émaillé d'incohérences, d'hiatus, de redondances, de formules creuses et pédantes, de solécismes et de maladroites de toutes sortes, on reconstitue un texte intelligible, clair et cohérent. Ce remodelage peut prendre la forme d'une traduction interlinguistique ou intralinguale.

Dans la formation des traducteurs, la traduction intralinguale n'est pas moins valable que les exercices de traduction interlinguistique, car comme l'a écrit Peter Newmark, « *All translation problems finally resolve themselves into problems of how to write well in the target language*¹. » La traduction intralinguale et interlinguistique sont deux formes d'une même opération intellectuelle: les équivalences d'énoncés existent entre deux langues aussi bien que dans une même langue. « *You can translate from English into English. You do this whenever you detach ideas from one set of words and attach them to another. You do it whenever you write a letter and make your ideas clear to the addressee [...]. You can learn to do this sort of translating better and better, and you can use it consciously «to detach your ideas from your words» (Schopenhauer)*². »

La traduction intralinguale est une paraphrase. « *It is another way of saying the same thing in the **same** language; it is rigorous, in that there are no changes in the semantic components: no additions, no deletions, no skewing of relationships, only a different wording of the same relations between the same elements*³. ». La traduction intralin-

¹ « The Theory and the Craft of Translation », p. 21. Cette réflexion de Newmark traduit assez bien l'esprit général de la méthode d'initiation à la traduction exposée dans le présent ouvrage. On aurait tort de dissocier apprentissage de la traduction et celui de la rédaction.

² Rudolf Flesch, « The Pursuit of Translation », pp. 70-71. George Steiner soutient la même thèse dans un ouvrage récent *After Babel. « Inside or between languages. écrit-il, human communication equals translation »* (p. 47). L'écrivain et traducteur Paul Valéry a bien vu qu'« écrire quoi que ce soit, aussitôt que l'acte d'écrire exige de la réflexion, et n'est pas l'inscription machinale et sans arrêts d'une parole intérieure toute spontanée, est un travail de traduction exactement comparable à celui qui opère la transmutation d'un texte d'une langue dans une autre ». *Oeuvres*, Paris, Gallimard, t. I, 1957, p. 211.

³ Eugene A. Nida, *The Theory and Practice of Translation*, p. 47. (Souligné dans le texte). Dans un article célèbre, Roman Jakobson distingue trois types de traduction: tous trois y sont définis comme étant une « interprétation », ce qui corrobore l'opinion

gale n'est donc pas un résumé. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, on est forcé d'admettre que, dans la pratique de la traduction interlinguistique, il entre une part non négligeable de traduction intralinguale. Quand un traducteur porte sur sa feuille l'équivalence d'un énoncé et qu'après relecture, il biffe sa solution pour la remplacer par une autre qu'il juge meilleure sans se reporter à l'original, il fait une paraphrase, donc une traduction intralinguale. L'appréhension du sens et le choix de la forme définitive pour le rendre n'ont pas toujours lieu simultanément. La recherche d'une formulation satisfaisante se fait souvent par tâtonnements, par détours, autrement dit, par traductions (intralinguales) successives.

Soit le passage *After drying, the food is carefully packaged to protect it from the air, but once packed, it can be stored at any temperature for an indefinite length of time* extrait du texte *Freeze-Drying*, p. 251. La première version de ce passage pourrait être celle-ci: «Après la déshydratation, l'aliment est soigneusement emballé pour le protéger de l'air, après quoi il peut être stocké à n'importe quelle température pour une période indéfinie». Insatisfait de ce premier jet, le traducteur le «reformulera» pour en resserrer les idées: «L'aliment déshydraté est hermétiquement emballé et peut être stocké indéfiniment à n'importe quelle température». Se relisant de nouveau, il pourra encore modifier l'énoncé et retenir comme solution finale: «Sous conditionnement hermétique, le lyophilisé se conserve indéfiniment à n'importe quelle température».

Les exercices de traduction de mauvais en bon français ne sont aucunement contraires aux objectifs de la pédagogie de la traduction interlinguistique: ils devraient même occuper une place importante dans la formation des traducteurs. Leur utilité: faire découvrir que pour atteindre la clarté d'expression, il suffit souvent de «démaquiller» les textes boiteux des fausses élégances, clichés pompeux ou formules creuses qui les rendent obscurs, pédants ou mortellement ennuyeux. De tels exercices peuvent contribuer à rompre les futurs traducteurs au maniement du langage. Il ne manque pas d'ouvrages renfermant des exercices d'entraînement comme celui reproduit ci-dessous⁴ et dont le but est de «remodeler» ou «préciser» des idées mal formulées («to

... déjà émise selon laquelle c'est l'analyse interprétative du sens qui définit le mieux l'activité traduisante: «1) *intralingual translation or rewording* is an interpretation of verbal signs by means of other signs of the same language. 2) *Interlingual translation or translation proper* is an interpretation of verbal signs by means of some other language. 3) *Inter-semiotic translation or transmutation* is an interpretation of verbal signs by means of signs of nonverbal sign systems.» «On Linguistic Aspects of Translation», p. 233. (Souligné dans le texte).

⁴ Tiré de l'ouvrage de Sven Saänderichin, *Écrire en bon français... pourquoi pas?*, p. 70. Voir notre *Guide bibliographique du traducteur, rédacteur et terminologue*, «Techniques de rédaction (français)», pp. 58-61 et «Techniques de rédaction (anglais)», pp. 69-72.

detach ideas from your words», ce qui est l'essence même de l'activité traduisante). On cherchera les causes des lourdeurs et des maladroites de l'original.

Texte à clarifier

Lettre au professeur

Monsieur,

Ayant mon fils Jean dans la classe de sixième A, dont vous êtes le professeur principal, je me permets de solliciter auprès de vous un conseil relatif au travail éventuel de préparation à la rentrée en classe de cinquième qu'il serait bon, peut-être, qu'en raison des faibles notes obtenues à l'examen de passage, je fasse entreprendre à mon fils pendant les vacances, au moyen de leçons par correspondance, tout particulièrement dans les matières où il est le plus médiocre.

C'est pourquoi je serais heureux que vous ayez l'obligeance de me donner votre avis sur l'opportunité de faire suivre à mon fils ces cours par correspondance et, dans le cas où votre réponse serait affirmative, sur les matières qu'il conviendrait à choisir à cette fin.

En vous remerciant vivement à l'avance de bien vouloir m'aider à prendre une décision et, avec l'expression de ma gratitude anticipée, je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués.

Version corrigée

Monsieur,

Mon fils Jean est un de vos élèves de sixième A. Il a passé de justesse son examen d'entrée en cinquième. Dois-je l'inscrire à un cours par correspondance pour qu'il travaille un peu pendant les vacances?

Je me permets de vous demander conseil à ce sujet. Êtes-vous partisan des devoirs de vacances? Et, le cas échéant, quelles matières faudrait-il, à votre avis, que mon fils étudie plus spécialement?

Pardonnez-moi de recourir à votre obligeance et veuillez agréer, Monsieur, mes remerciements et mon souvenir reconnaissant.

En apprentissage de la traduction, les exercices intralinguaux revêtent un intérêt particulier du point de vue méthodologique. Ils présentent l'avantage de s'appliquer au « matériau » manipulé par le traducteur: sa langue maternelle, celle qu'il connaît le mieux, celle vers laquelle il traduit habituellement. La traduction intralinguale constitue de ce fait le moyen tout désigné de mettre en évidence l'importance des techniques de rédaction dans la pratique de la traduction, car *il arrive un moment où l'apprentissage de la traduction se confond avec*

*celui de la bonne rédaction*⁵. « La traduction, a écrit l'écrivain Michel Tournier, est certainement l'un des exercices les plus profitables auxquels puisse se soumettre un apprenti écrivain. *Traduire de l'anglais en français, ce n'est pas un problème d'anglais, c'est un problème de français.* Certes la connaissance de l'anglais est indispensable. Mais il s'agit pour le traducteur d'une connaissance passive, réceptrice, incomparablement plus facile à acquérir que la possession active, créatrice impliquée par la rédaction en français. C'est toute la différence qui sépare la lecture de l'écriture. C'est pourquoi dans une classe seul le thème permet de mesurer la connaissance qu'ont les élèves d'une langue étrangère. La version ne révèle que la connaissance qu'ils ont du français. Les version en version sont les meilleurs en français⁶. » Cela vaut tout autant pour l'apprenti-traducteur-rédacteur de textes pragmatiques. D'autres auteurs, dont Rivarol, Valéry, Gide, ont reconnu que la traduction était pour eux une école de style qui les préparait directement à leur métier d'écrivain.

La lettre ci-dessous est une offre de service d'une société de conseils en gestion adressée à un ministre nouvellement entré en fonction. Elle est authentique: rien n'a été fait pour l'appauvrir ou la mutiler. (Fait amusant à signaler, le chef de cabinet du ministre en question l'avait transmise au service de traduction dans l'espoir qu'un traducteur la rende intelligible. Même en traduction intralinguale, traduire consiste à « faire comprendre » !) On en remodelera le contenu de façon à le réexprimer sous une forme correcte et acceptable à tous points de vue. Le second texte « La télévision des publicitaires » est paru révisé dans une revue de vulgarisation des télécommunications.

Texte 1

Une offre de service

Québec, le ... 197...

Monsieur, Mme, Mlle,

Depuis l'acquisition de vos fonctions, vous avez dû souvent avoir la responsabilité de redéfinir certaines composantes de votre fonction, les traditions n'y pourvoyant plus suffisamment: de même vous avez dû à plusieurs reprises observer un certain retard dans vos échéances, surtout celles exigeant un travail collectif.

En charge de hautes responsabilités publiques, vos collègues et vous avez investi tous vos efforts et toute votre science à définir des objectifs, des politiques, des systèmes et méthodes. Toutefois

⁵ Bon nombre des exercices interlinguistiques de la présente méthode seraient transformables en exercices intralinguaux. Quelques exemples en ont été donnés aux objectifs IX, X et XVI.

⁶ *Le vent Paraquet*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 159-160. (Non souligné dans le texte.)

vous êtes à un niveau suffisamment élevé de définition pour percevoir l'exigence de transformation continue que subit l'organisation de la satisfaction des besoins collectifs.

Ces besoins collectifs exigent une évolution dans le perfectionnement de l'organisation administrative, soit, mais aussi comme vous le pensez, une adaptation à la transformation des besoins et une intégration des attentes de vous-même et de vos collègues à ce rodage des procédures.

Il a dû vous arriver de souhaiter personnellement et dans le cadre de votre organisation, une plus grande maîtrise des techniques managériales, des processus qualitatifs de décision, des réseaux affectifs de communication et des dynamismes de coopération dans les équipes de travail et de consultation.

Face à ces besoins, vous êtes alors susceptible d'utiliser notre collaboration pour y faire face. Une telle proposition ne saurait qu'appuyer la démarche globale de votre organisation.

Claire Obscure
Directrice générale

Texte 2

La télévision des publicitaires

Au plan du marketing, on s'accorde aujourd'hui pour affirmer que si un produit de grande consommation annoncé à la télévision ne marche pas, c'est qu'il ne marchera jamais.

Il y a à cela d'excellentes raisons.

D'abord, la télévision rejoint la quasi totalité des foyers canadiens. En effet, quatre-vingt-dix-huit pour cent de nos foyers possèdent au moins un téléviseur. À l'exception de la radio, aucun autre médium de communication de masse ne peut s'y comparer.

De plus, la télévision est une présence soutenue, permanente qui occupe une place prépondérante, dans notre vie quotidienne. Nous nous rivons les yeux et les oreilles au petit écran près de six heures par jour (moyenne par foyer). Et ce n'est là qu'une moyenne nationale. Les Québécois sont des téléphages encore plus voraces avec une moyenne de six heures et vingt-quatre minutes par jour.

Le producteur d'un bien ou d'un service de grande consommation sait donc automatiquement où retrouver la plus grande concentration possible de consommateurs éventuels dans un segment horaire donné.

Et pour le producteur, la télévision possède un autre avantage indiscutable parce qu'elle a presque la force de persuasion d'un vendeur en chair et en os. Comme lui, elle bouge et elle parle, elle démontre la beauté, la bonté ou l'utilité d'un produit. Elle le fait en couleur et en musique même. Elle est même supérieure au vendeur en chair et en os en ce sens qu'elle n'a même pas besoin de forcer la porte du foyer pour déballer ses échantillons.

Mais la télévision est également une arme à deux tranchants. Elle persuade rapidement une masse importante de consommateurs

d'essayer un produit donné. Si le produit est bon (entendons : si le produit plaît au consommateur), il aura une carrière longue et rentable dans le créneau du marché que visait son fabricant. S'il est mauvais, et puisque les gens sont beaucoup moins bêtes et crédules que d'aucuns voudraient nous le faire croire il sera rejeté dès le premier essai qu'en fera le consommateur.

La vieille scie que me serinait mon premier patron en publicité à l'effet que le meilleur moyen de tuer un mauvais produit, c'est de lui faire une bonne campagne de publicité est toujours vraie aujourd'hui. Et depuis l'avènement de la publicité à la télévision, le jugement que pose le consommateur sur un produit dont il ne veut pas est d'autant plus rapide et définitif.

On pourrait même aller jusqu'à tirer une conclusion morale de cette attitude du consommateur. Le consommateur n'est pas si naïf qu'on le croit trop souvent. Il ne l'a jamais été tout à fait et il l'est de moins en moins. Il prend la publicité pour ce qu'elle est : une information commerciale qui cherche à le renseigner et à le séduire. Il sait faire la part des choses. Il sait que la réclame, faite par la voie de la télévision ou autrement, est un peu comme le marteau qui peut servir à construire une maison ou à défoncer un crâne.

Les traductions anémiques

Contrairement à l'unilingue, le traducteur pense à la frontière de deux langues. Il est donc fortement exposé à limiter son expression aux seules ressources du français que lui suggère la langue de départ et à n'utiliser qu'une fraction des possibilités expressives qui se présenteraient naturellement à son esprit s'il rédigeait spontanément en sa langue maternelle. Autrement dit, il n'exploite pas au maximum sa palette expressive. Bien que l'expression soit un moyen et le contenu, la fin, — en traduction informative tout au moins — il n'en demeure pas moins que le traducteur doit épargner aux lecteurs le désagrément de lire un texte imprégné du souvenir de la langue de départ. Avec des mots bien français et rendant le sens du message original, on peut écrire du français, mais du français qui sonne faux. Cette prose à cheval sur deux langues est comparable à une pièce de musique exécutée sans faute sur un instrument mal accordé. Il ne suffit pas, en effet, de construire des phrases grammaticalement correctes. Un texte bien traduit peut dégager une « impression d'absence », de « présence réduite » selon les expressions heureuses de F. Vermeulen¹. Cette impression se ressent aux plans tant lexical et syntaxique que stylistique. Il n'est pas facile de définir ce qui s'est perdu lors du transfert sémantique d'un idiome à l'autre, mais cela aboutit à une sorte de « français de traduction ». Ce serait l'idiomatique de la langue qui serait atteint, c'est-à-dire l'ensemble des habitudes de langage auxquelles se conforment les locuteurs de cet idiome. Deux vocables, l'un anglais, l'autre français, se ressemblant par la forme et le sens n'ont pas forcément la même fréquence dans leur système linguistique respectif. Par conséquent, l'emploi quasi-systématique dans la version traduite d'équivalents sosies morphologiquement comparables (*automatically* étant traduit invariablement par « automatiquement », *to affect*, par « affecter », *approach*, par « approche », *appropriate*, par « approprié », *problem*, par « problème », *control*, par « contrôle », *regular*, par « régulier », *important*, par « important ») a pour effet de garder dans l'ombre beaucoup de mots employés couramment et idiomatiquement par les usagers unilingues de la langue d'arrivée. C'est ce qu'on pourrait appeler le « réflexe morphologique ».

Examinons le cas de *automatically*. Le traducteur qui restreindrait son expression à « automatiquement » (équivalence acceptable dans

¹ « Le français des traducteurs », p. 1.

beaucoup de cas) se priverait de nombreuses solutions synonymiques, parmi lesquelles on peut citer « nécessairement », « forcément », « spontanément », « d'emblée », « instantanément », « d'office », « *ipso-facto* », « du coup », « inévitablement », « inconsciemment », « involontairement », « sans hésiter », « sur-le-champ », « machinalement », « mécaniquement », « instinctivement », « aussitôt », « immédiatement », « soudainement », « d'entrée de jeu », « systématiquement »... sans compter les cas où une traduction implicite est possible et ceux où le recours à une tournure idiomatique éloignée de la formulation originale est souhaitable. Dans la traduction des unités textuelles suivantes, « automatiquement » a été délibérément remplacé par un synonyme ou une expression idiomatique renfermant l'idée exprimée par *automatically*.

1. Ask for menus including fixed price meals and menus with the prices clearly marked if they are not produced automatically.
Réclamez les menus à prix fixes et la carte chiffrée s'ils ne vous sont pas présentés *spontanément*.
2. A car with slick tires will skid automatically.
Une voiture chaussée de pneus lisses dérapera *inévitablement*.
3. The deductions are made automatically. (Chèque de paie)
Les retenues sont effectuées *à la source*.
4. The report will be sent automatically to each Branch of the Department.
Chaque Direction du ministère recevra le rapport *d'office*.
5. He approved the idea automatically.
Il a accepté *d'emblée, sans hésiter, sur-le-champ, aussitôt*.
6. Your name will be automatically entered for the contest when your contribution is received.
Dès que nous recevrons votre contribution, vous deviendrez admissible au concours.
Il suffit de nous envoyer votre contribution pour devenir admissible au concours.
Le versement de votre contribution vous rend admissible au concours.
7. Switch on, and the room will be automatically filled with music. (Publicité d'une marque de radios-réveils à affichage numérique)
La musique inondera la pièce *au simple* toucher du bouton.
Appuyez sur le bouton et, *à l'instant même*, la musique inondera la pièce.
8. He is automatically a member of the club.
Il est membre du club *de plein droit*.
9. This difference does not automatically rule out any possibility of confusion.
Cette différence n'élimine pas *forcément, ipso facto, nécessairement, par le fait même*, toute possibilité de confusion.

La traduction de *automatically* par « automatiquement » n'est pas condamnable en soi, c'est l'abus de cette solution de facilité qui le devient. Il en va de même pour les autres vocables précités. L'accumulation dans un même texte d'équivalences-réflexes telles que *automatically* / « automatiquement » et même de structures syntaxiques plus courantes dans une langue que dans une autre laisse transparaître l'original en filigrane de la version traduite, ce qui heurte le principe même de la traduction. Maurice Gravier a qualifié ce phénomène de « mal de la traduction² ».

Dans le même ordre d'idée, une traduction (anémique) peut fort bien se situer dans les limites de l'exactitude grammaticale et de la fidélité au sens, mais être totalement dépourvue de couleurs; elle est privée des ressources figuratives et des échos culturels qui rehaussent les écrits originaux. « *Too often translators are not sufficiently sensitive to the possibilities of idiomatic expressions, and hence the end result is a weakening of the figurative force of the translation, since they do not compensate for loss of certain idioms by the introduction of others*³. » Le traducteur qui ne manifeste aucune « imagination créatrice » produit des traductions exangues et appauvries, bien qu'exactes par le sens. Ce phénomène d'asphyxie par traduction est particulièrement manifeste dans un pays officiellement bilingue comme le Canada où l'on pratique depuis nombre d'années une politique du « tout-traduit ». L'anglais a beaucoup déteint sur la langue française parlée et écrite en ce pays. « Au-delà d'un certain seuil, la présence de la traduction tend à détruire la langue d'arrivée. On connaît les risques d'interférences qui ont été abondamment étudiés, mais on s'est moins arrêté à l'appauvrissement du français par l'absence d'utilisation des ressources qui ne sont pas suggérées par l'anglais. De même, faute d'un ressourcement original, les références culturelles qui sous-tendent la vie d'une langue finissent par s'estomper, ce qui aboutit à une langue sans racine, artificielle, comme le latin au Moyen Âge⁴. »

Les textes pragmatiques souffriraient le plus de cet étiolement, sans doute parce que ceux qui les traduisent sont moins préoccupés « d'esthétique formelle » que les littéraires. Edmond Cary avait constaté la pauvreté de la « langue internationale » issue de l'intensification des contacts entre les diverses communautés linguistiques du globe. « Petit à petit, a-t-il écrit, les actes routiniers adoptent un langage neutre, respectueux des équivalences consacrées et des formules traduisibles.

² ... « la multiplication de ces petits détails malencontreux / imprécisions de langue, sens erroné attribué aux mots / crée un malaise vague, difficile à définir, qui fait songer aux premières manifestations du mal de mer et que l'on pourrait appeler « le mal de la traduction ». « La traduction des textes dramatiques », dans *Exégèse et traduction*, p. 42.

³ Eugene A. Nida, *The Theory and Practice of Translation*, p. 106 note 1.

⁴ Jacques Poisson, « Table ronde sur l'évolution de la traduction », p. 64. (Voir Chapitre III, note 15).

Un orateur ou un auteur qui pense en sa langue et ne pense qu'à sa langue organiserait son discours autrement, se laisserait guider par d'autres fils. [...] La langue « internationale » se situe en une espèce de lieu géométrique qui ne coïncide exactement avec aucune des langues nationales, droite, abstraite qui refuse d'épouser les courbes fantasques de l'une ou de l'autre langue [...] C'est la littérature de service (sic) qui se ressent surtout de cet état de choses⁵. »

Dans un cours d'initiation aux traductions pragmatiques, il y a donc place pour des exercices axés sur la recherche d'expressions imagées ou de tournures idiomatiques *que n'appelle pas la formulation anglaise originale*. Ces tours doivent néanmoins rendre compte du sens du message sans transformer la traduction en une « belle infidèle » et sans être non plus des artifices superflus. Leur fonction doit être de relever la charge idiomatique et figurative des traductions⁶. Bien entendu, le traducteur reste libre, dans la pratique de son métier, d'employer ou non des expressions idiomatiques non suggérées par la langue de départ. Par exemple, on ne commettrait aucune erreur de traduction en rendant l'énoncé *For the technocrats, the figures are more important than the habits of the citizens* par « Pour les technocrates, les chiffres importent /comptent/ plus que les habitudes des citoyens ». Toutefois, rien n'interdit de se dégager de la gangue formelle de la langue anglaise et, tout en restant fidèle au sens, d'employer l'expression « peser plus lourd dans la balance » : « Pour les technocrates, les chiffres pèsent plus lourd dans la balance que les habitudes des citoyens ». De tels exercices pédagogiques s'appuient sur un principe déjà énoncé : bien des tours sont possibles pour rendre une même pensée. Cela aussi fait partie du maniement du langage. L'objectif visé ici est stylistique : habituer les candidats-traducteurs à exploiter au maximum les ressources de la langue d'arrivée et, notamment, à introduire dans leurs traductions des locutions idiomatiques non suggérées par la *forme* de l'original. « *Staleness is an occupational disease of the translator*⁷. »

1) La recherche d'idiotismes

Comme toutes les langues naturelles, la langue française fourmille de locutions imagées qui donnent de la force à l'expression des pensées. Comparons les énoncés suivants (les seconds sont de la plume de journalistes) :

⁵ *La traduction dans le monde moderne*, p. 38.

⁶ « L'objectif étant la formulation d'une pensée étrangère dans un français aussi coulant, collant, souple et familier que possible, le traducteur se doit d'apprendre à manier en virtuose les clichés, locutions, formules toutes faites, tournures usuelles et autres idiotismes qui constituent le fonds de la langue dans laquelle il écrit, et dont l'absence ou la rareté caractérise ce jargon abominable qu'on a appelé le « traduit-du ». » Michel Tournier, *op. cit.*, p. 160.

⁷ Frederick Fuller, *A Handbook for Translators*, Introduction, p. 6.

- a) Ce sont les hommes politiques qui doivent cesser la course aux armements.
« Le coup de frein à l'armement doit venir des hommes politiques. »
- b) Chaque jour, de nouvelles restrictions économiques frappent l'Ouganda.
« On resserre chaque jour davantage le garrot économique qui étrangle l'Ouganda. »
- c) Le secrétaire d'État à la Culture a annoncé les mesures impopulaires d'austérité dictées par le gouvernement.
« Le secrétaire d'État à la Culture a fait tomber le couperet des mesures d'austérité dictées par le gouvernement. »
- d) M. Rabin décide de se garder deux moyens d'action. Le projet de raid, que l'on prépare sans perdre une seconde. Et la négociation.
« M. Rabin décide de garder deux fers au feu. Le projet de raid, que l'on prépare sans perdre une seconde. Et la négociation. »

On cherchera donc à introduire dans chacune des unités textuelles suivantes des idiotismes, formules imagées ou locutions diverses familières aux locuteurs français.

Exemples :

- a. Research is the key to future development of any sector.
Quel que soit le domaine, la recherche est *le fer de lance* du progrès.
- b. The development of a public service that really does represent the whole population has been a long-term priority for the Public Service Commission for some years now.
Depuis nombre d'années déjà, la Commission de la fonction publique s'efforce de rendre l'administration fédérale à *l'image de la mosaïque canadienne*.
- c. «In the cathedral, worship is organized; this is the cathedral of commodities, whispering and shouting for its 394,000 assorted goods (not including colors and sizes). In organizing the congregation, the Big Bazaar has been training it for faster and more efficient worship. [...]
The gods men worship determine how they live. Gods have always changed, but never before has their change been so well or so widely organized; never before has their worship been so universal and so devout.
*Dites-moi quels dieux vous adorez, et je vous dirai comment vous vivez. [...]*⁸

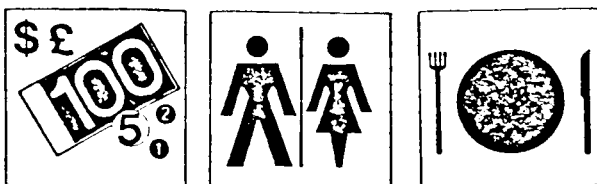
⁸ C. Wright Mills, *White Collar*. New York, Oxford University Press, 1956 p. 168. Traduit de l'américain par André Chassigneux. *Les cols blancs*, Paris, François Maspero, 1966. p. 178.

*Unités textuelles*1. *Pictures are the Universal Language*

?

In order to facilitate your way through the terminal building, and to make our services easier to find, we've adopted the universally accepted system of signs or Pictograms.

Pour faciliter vos déplacements à l'intérieur de l'aérogare et vous aider à trouver nos services, nous avons adopté le système universel de signalisation par l'image.



2. *It is a very old principle that example is better than precept, and CBC television will do most for the unity of the country, not by editorially supporting federalism, but by regaining the presence in Canadian life that CBC radio had a generation ago.*
3. *As the rate of change in society speeds up, more and more older people feel the difference keenly. They, too, become dropouts, withdrawing into a private environment, cutting off as many contacts as possible with the fast-moving outside world, and, finally, vegetating until death.*
4. *Ricky was an old man when he died, a long lifetime of biological change having been packed into his eleven short years.*
5. *Due to the popularity of these items they were sold out quickly. (Items: articles en solde de valeur unitaire peu élevée)*
6. *Though for some it had the ring of a science-fiction nightmare, few doubted that Louise's birth represented a major advance in medical research. With it came the promise of more breakthroughs in embryo research, ... (Louise: premier bébé-épreuve né en Angleterre en 1978)*
7. *The report detailed how the smart preacher can use television and other mass media, and how to cope with «Mr. Backslider». (He is wooed back by «psychological influences».) The final tip to preachers was to check results carefully to find out just «what clicked».*
8. *Wealth is not without its advantages and the case to the contrary, although it has often been made, has never proved widely persuasive.*
9. *Civilization gives the barbarian or tribal man an eye for an ear and is now at odds with the electronic world.*

10. It has long been recognized that there is a danger of exalting the «odd-number» symphonies of Beethoven in such a way that *the others seem to become works of lesser stature*, almost as though Beethoven bothered less about them.
11. *We have too often dreamed the impossible dream*, as we hoped petitions for the Acadian community would be taken seriously by the so-called responsible authorities. Alas, we must realize that the whole thing is a farce and a nightmare.
12. (Texte évoquant l'Exposition universelle de 1967, Terre des hommes) To go to all that trouble for one day was a fine madness indeed!
But then remembering that misfortune can strike at any moment and that even the happiest among us are not *immune to suffering* and old age, *we should be grateful* for the «mad» people who *ignore* the pessimists, sing and dance, write music or poetry, or labour at the difficult task of realizing with concrete, steel and glass, a dream of union and friendship between men.
13. A good editor is one who has never made a mistake; who has never offended anyone; who is always right; *who can ride two horses at the same time he is straddling a fence with both ears to the ground*; who always says the right thing at the right time; who always picks the right horse as well as the right politician to win...
14. As of 1977, Canada has become the *top* foreign market for U.S. television programming. Canada *accounts for the largest percentage* of total income from exported American TV products and *pays the top price* in the world for that programming.
15. *America is dealing death*, not only to people in other lands, but to its own people. So say the most thoughtful and passionate of our youth, from California to Connecticut. This realization *is not limited* to the new generation.
16. If a buyer refused a good bargain because he suspected that the cheapness of the goods in question stemmed from exploitation or other despicable practices (except theft), *he would be open to the criticism* of behaving «uneconomically», which is viewed as nothing less than a fall from grace.
17. Our present system has gone beyond anything that could properly be called the creation of capitalism or imperialism or a power elite. [...] What we have is technology, organization, and administration out of control, running for their own sake, but at the same time subject to manipulation and profiteering by power interests of our society for their own non-human ends. And we have turned over to this system the control and direction of everything — the natural environment, our minds, our lives. [...] *We have turned over everything, rendered ourselves powerless*, and thus allowed mindless machinery to become our master.

18. To /Henry/ James, the American lacked a culture, lacked a past, possessed no social order. James found Americans obsessed by the need to move-move-move. They tore down buildings before the building could acquire meaning and tradition; they allowed commerce and engineering to dominate principles of architecture and city planning; they were uprooted from everything. In consequence *they prevented anything* interior or private *from forming*, anything traditional from being carried along, and all of this change made individuality increasingly impossible to maintain.

2) Traduction de titres

Pour chacun des textes dont les titres figurent ci-dessous, on donnera un ou plusieurs titres en exploitant les ressources du français (allusions littéraires ou autres, proverbes, locutions, déformations de dictons, etc.)

- a) A Funny Thing Happened On My Way..., p. 136.
- b) Focus on the Consumer, p. 185.
- c) Picture That, p. 201.
- d) Ups and Downs, p. 257.
- e) An Age of Courtesans, p. 250.

La trentaine d'énoncés figurant aux numéros 3) et 4) ci-dessous portent sur la traduction de *to affect*, *approach*, *appropriate* et *available*. L'exercice n'a aucunement pour but d'apprendre par cœur cinq, huit, dix traductions de ces vocables à forte récurrence ni de développer des automatismes de traduction. Ces mots ont simplement valeur d'illustrations: montrer que, d'un point de vue stylistique, il est souvent préférable a) d'éviter le calque systématique des mots anglais ayant un sosie en français (*to affect*, *approach*, *appropriate*) et, b) de lutter contre le réflexe du sens premier entendu non pas comme le sens originel, mais comme celui qui surgit spontanément à l'esprit (*available* = disponible).

Sous la plume de certains traducteurs, *to affect* est traduit mécaniquement par «affecter», et *available* ne semble pas avoir d'autres équivalents que «disponible». L'abus de tels calques-réflexes réduit la charge figurative et idiomatique des textes d'arrivée et dénote une pauvreté de vocabulaire difficilement justifiable chez cet artisan de la communication relayée qu'est le traducteur. «Si l'on place toujours la langue française dans une situation de traduction, on en fait une langue émasculée, qui ne trouve plus ses réflexes normaux, qui ne sait plus exploiter ses ressources propres. Elle devient une langue en «dépendance» [...]. Si on laisse /le français/ vivre à l'air libre, sans toujours le mettre en dépendance d'un texte à traduire, il sait selon son génie trouver des tours expressifs, évocateurs et frappants⁹.» On exige pré-

⁹ Robert Dubuc, Bulletin *C'est-à-dire* (Comité de linguistique de Radio-Canada) vol. IV, n° 12, 1972 pp. 4-5.

cisement du traducteur qu'il sache (re)composer un texte comme s'il s'agissait d'une rédaction originale.

3) «*To affect*» et «*Approach*»

1. Precipitation was above normal in areas affected by the storm.
2. These problems may affect the safe operation of the vehicle.
3. This increased expenditure has had an adverse impact on the balance of payments and development programs are likely to be affected in many countries.
4. Each factor affects all the others, and when the decisions are made, they must be re-examined from time to time.
5. Persons who now live around Malton will not be affected by the noise of the air traffic. /Malton: aéroport de Toronto/
6. The energy crisis that strikes the USA will affect Canada very soon.
7. Our way of life has been profoundly affected by electricity.
8. Alcohol will affect your driving ability.

Approach

9. This program /Participation/ is a unique approach towards stimulating young Canadians to appreciate and participate in physical activities.
10. The approach of that legislation is new.
11. There is the Latin as well as the Anglo-Saxon approach to these matters.
12. The author cleared the approach to the question.
13. There were suggestions last week on each side for a hard-line approach to the other. (Rencontre Ford-Trudeau).

4) «*Appropriate*» et «*Available*»

1. He took the appropriate steps to ensure safety.
2. It is not considered appropriate to take such an action.
3. Please ensure the early distribution of this memorandum to the appropriate managers.
4. We plan to submit the case to the National Health Branch for a decision at an appropriate time.
5. The issuing of this stamp is appropriate since 1974 marks the centenary of the arrival of the Mennonites in Manitoba.
6. He received the appropriate authorization.

Available

7. The list of names and addresses is not available to anyone.
8. This commitment does not exceed funds available in my budget.
9. The following products are available in all good stores.

10. The guest list must be restrictive due to the small available space.
11. Certified mail is available on all classes of mail.
12. The earliest date available for the course would be the week of March 18.
13. Rapid transit in cities will not be available on a wide scale prior to 1981.
14. The policeman always keeps his fire-arm readily available.
15. Please wait for the next teller available. (Dans une banque).

Locutions et expressions toutes faites

Le cliché et la locution sont les plus courts chemins entre deux idées. « Le français est une langue où il est extrêmement facile de parler et d'écrire en enfilant les clichés. /Cette langue a/ le goût des formules définitives, des maximes frappées comme des médailles /et souvent/ à base d'antithèse¹. » L'expression toute faite est l'antidote par excellence aux traductions anémiques et aux longueurs excessives des traductions (voir *supra*, p. 180). Ce n'est pas la connaissance de la grammaire ou du vocabulaire qui donne la véritable mesure de la maîtrise d'une langue (maternelle ou étrangère), mais bien la connaissance de son fond de clichés et de formules consacrées. Du point de vue de la didactique de la traduction, ces idiotismes syntagmatiques présentent un intérêt particulier puisqu'ils appartiennent autant à la langue qu'à la parole. « Les expressions toutes faites sont des intermédiaires entre la langue et la parole; elles sont moitié langue, car leur sens n'est pas en devenir mais pré-assigné, moitié parole, car elles énoncent une idée et non une hypothèse de sens; forme hybride entre la phrase grammaticale et l'aspect formel et l'unité de sens, elles sont caractérisées par l'association indéfectible d'un assemblage de signes linguistiques à une idée donnée. Par leur fixation de langue, elles écartent tout soupçon d'inspiration individuelle; par leur énonciation d'une idée, elles rejoignent le discours². »

L'exercice consiste à traduire, puis à paraphraser en français les locutions ci-dessous. Exercice de traduction intralinguale, la paraphrase est également, dans ce cas-ci, un moyen de vérification de connaissance.

a) *Locutions*

1. Let us make the best of things.
2. Judge a man by his work.
3. There is honour among thieves.
4. He forces an open door.
5. He must pay the piper.
6. He fell out of the frying-pan into the fire.
7. This is another kettle of fish.
8. He is always on the move.

¹ Charles Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, n° 571.

² Marianne Lederer, « Synecdoque et traduction », p. 31.

9. He is partial to the bottle.
10. He runs like a madman.
11. He does not care a fig for it.
12. Everything gets on quite smoothly.
13. As soon as he opened his mouth he put his foot in it.
14. I call a spade a spade.
15. There is more than meets the eye.
16. Let sleeping dogs lie.
17. I never buy a pig in a poke.
18. Happy is he who can understand.
19. We are all in the same boat.
20. He snapped his fingers at his creditors.

b) *Unité textuelle*

Traduire l'extrait suivant :

The precivilized nomad listening to a discussion of « roots » would scarcely have understood the concept.

The notion of roots is taken to mean a fixed place, a permanently anchored « *home* ». In a harsh, hungry and dangerous world, *home*, even when no more than a hovel, came to be regarded as the ultimate retreat, rooted in the earth, handed down from generation to generation, one's link with both nature and the past. The immobility of *home* was taken for granted, and literature overflows with reverent references to the importance of *home*. « Seek *home* for rest, For *home* is best » are lines from Instructions to Housewifery, a sixteenth-century manual by Thomas Tusser, and there are dozens of what one might, at the risk of a terrible pun, call « home-ilies » embedded in the culture. « A man's *home* is his castle... » « There's no place like *home*... » « Home, sweet *home*... »

Objectif XXII

Les allusions

Les locutions et expressions toutes faites nous amènent tout naturellement à parler des allusions, et plus spécialement des allusions dites « prestigieuses », celles qui évoquent des faits historiques, des romans, poèmes, comptines ou autres genres d'écrits, des paroles célèbres, des valeurs culturelles, sociales ou religieuses, des dictons ou aphorismes de la sagesse populaire. La langue journalistique et publicitaire est particulièrement friande de ce procédé rhétorique dont voici quelques exemples.

1. À la suite de la défaite du parti social-démocrate en Suède, un journaliste de *l'Express* (27 sept.-3 oct. 1976, p. 42) analyse les causes de cette défaite. La tyrannie fiscale en est une, selon lui, et il écrit à ce sujet: « À chaque nouvelle ponction, les chuchotements de naguère sont devenus des cris de douleurs », faisant allusion au célèbre film d'Ingmar Bergman, *Cris et chuchotements*. Quelques mois auparavant, Bergman, ayant eu lui-même maille à partir avec le fisc, avait quitté la Suède.
2. Réclame du détersif *ALL*: « L'éclat, c'est moi! ». Allusion transparente au mot célèbre attribué à Louis XIV.
3. Pour indiquer que l'enthousiasme des visiteurs du Salon de l'auto de 1976 ne se traduira pas forcément par une montée en flèche des ventes au printemps, un journaliste de *l'Express* (18-24 oct. 1976, p. 47), déformant un dicton bien connu, termine ainsi son article: « Mais un Salon d'automne ne fait pas le printemps ».
4. Réclame du scotch J & B: « La valeur n'attend pas le nombre des années. Mais il y a des exceptions parmi les scotchs. » Allusion à un vers célèbre du *Cid* de Corneille.

Les allusions prestigieuses sont généralement fondues dans le message et, de ce fait, l'apprenti-traducteur qui n'a pas beaucoup lu risque de ne pas les voir puisque l'allusion, par définition, n'est pas explicitée par le contexte, bien qu'elle soit parfois encadrée de guillemets. Leur reconnaissance est donc objet de savoir ou, si l'on veut, de culture générale. Il est essentiel, par conséquent, que le traducteur s'adonne à ce « vice impuni » qu'est la lecture et qu'il prenne goût à lire divers genres de publications. L'intérêt des allusions en pédagogie de la traduction réside moins dans le fait qu'elles doivent être reconnues que dans leur traitement une fois qu'elles sont dépistées. Les allusions qui

puisent dans le patrimoine culturel d'une nation sont plus difficiles à transposer dans le texte d'arrivée que celles qui renvoient à des paroles, des événements ou des ouvrages plus universellement connus, comme la Bible. La traduction de la ligne d'accrochage *Let there be light!* dans une annonce d'ampoules électriques ne pose aucun problème de traduction pour celui qui y décèle une allusion au récit de la Genèse. Livre universel par excellence, la Bible est l'ouvrage le plus traduit. En revanche, l'allusion que renferme le titre *Florida: Frost-Kissed Oranges* coiffant un article du *Time* (14 février 1977, p. 14) est déjà moins transparente pour un lecteur n'ayant jamais vécu en Amérique du Nord. *Sunkist* est une marque d'oranges bien connue des Nord-Américains. L'article en question faisait état des lourdes pertes subies par les producteurs d'agrumes de la Floride lors de la vague de froid désastreuse (*Frost-Kissed*) qui a frappé le nord des États-Unis au début de 1977. (Voir *supra*, p. 75.)

La traduction des allusions (c'est aussi le cas des jeux de mots¹) est toujours souhaitable, mais pas toujours possible. Quand ce ne sont pas des faits de culture qui sont en cause, culture étant entendue ici dans le sens sociologique d'habitudes ou mœurs propres à une collectivité donnée, cette intraduisibilité ne gêne pas la compréhension du message. Les lecteurs d'un texte original ne saisissent pas toujours les allusions qui s'y cachent et cela ne les empêche pas pour autant de comprendre l'essentiel de ce qu'ils lisent. La tâche, redoutable, du traducteur est de faire passer dans le texte d'arrivée le plus grand nombre possible d'allusions, même si celles-ci ne sont que vernis superficiel. Les allusions peuvent contribuer à fixer le ton général d'un texte et fournissent des indices au traducteur; parfois elles lui révèlent qu'il traduit un auteur cultivé et maître de son style, parfois qu'il a affaire à un plumitif précieux atteint de « mirandolite ».

Chacune des unités textuelles suivantes renferme une allusion à découvrir et à analyser. On indiquera s'il est possible de la rendre en français ou si elle est à mettre au passif de la traduisibilité.

1. « Beware of Agents Bearing Gifts »
(Titre d'un article dans lequel il est question des « cadeaux » qu'aurait acceptés le directeur du FBI).
2. « All the President's Men »
(Titre d'un film relatant l'histoire du Watergate).
3. « The Tedium is the Message »
(Titre d'un article traitant de la nouvelle programmation des réseaux de télévision américains).
4. « *Portrait of the Artist as a Young Dog* »
(Autobiographie de Dylan Thomas, 1914-1953).

¹ Voir l'article de Claude Tatilon, « Traduire la parole publicitaire », dans *La Linguistique*, vol. 14, fasc. 1, 1978, pp. 75-87.

5. « The Bugs Are Coming »
(Page couverture du *Time*. Grand reportage sur la menace que représentent les essaims d'insectes qui envahissent les États-Unis).
6. « Grime doesn't pay! »
(Slogan d'une compagnie de ramonage).
7. « Live Royally... start your « Shangri-la » savings now »
(Annonce d'une banque proposant à ses clients d'épargner maintenant pour pouvoir s'offrir un jour le chalet de leurs rêves).
8. « What can we do to help you get rid of the ghost of Christmas past? »
(Annonce d'une institution financière).
9. « Those magnificent menues in our flying machines! »
(Annonce d'Air France).
10. « BOAC offers so much for so little »
11. « Gourmets aren't made in a day »
(Teacher's scotch whisky).
12. « Some hosts are more perfect than others »
(Chivas Regal scotch whisky).
13. « Not all low fares to Britain are created equal »
(Réclame d'une compagnie d'aviation).
14. « Another day, another sandwich »
15. « There's no trick to this treat »
(Tarte à la citrouille).
16. « United we move »
(Slogan d'une compagnie de déménagement).
17. « A Chiquita a day gives them hours to play. »
(Jouet qui a la forme d'une banane et sur lequel est collée une étiquette Chiquita).
18. « It isn't whether you win or lose, but how you look that counts »
(Casino, teintes de maquillage de ULTIMA II).
19. « The spy who came in from the cod »
(Titre d'un article rappelant une annonce parue dans les journaux de Saint-John (Terre-Neuve) relative à une affaire d'espionnage dans le domaine des pêches).
« The spy who came in for cold turkey »
(Titre d'un article sur un journaliste qui a pris l'identité d'un narcomane afin d'étudier l'efficacité du programme de traitement obligatoire des héroïnomanes en Colombie-Britannique)
20. « When in America, do as the French do »
(Réclame de Dubonnet).
21. « You can tell a lot about a watch by the people who wear it »
(Réclame d'Omega).
22. « Two luxury cars that aren't overweight, short of breath and out of shape »
(Publicité Honda).

23. « Ektra! Ektra! Read all about it »
(Appareil photographique Ektra, de Kodak).
24. « A tale of two languages »
(Titre de chapitre d'une publication gouvernementale sur les langues officielles du Canada).
25. « It's the little things that make a home livable »
(Publicité de dispositifs de sécurité).

La révision didactique

Dans un programme de traduction, les exercices de révision ne sauraient être conçus comme une préparation à la fonction de réviseur dont la tâche principale, dans un service de traduction, est de revoir et corriger au besoin les travaux de deux ou parfois trois traducteurs. Il faut distinguer la révision professionnelle — assumée par des traducteurs chevronnés — et la révision didactique, moyen de perfectionnement des apprentis-traducteurs¹. Une des caractéristiques « de la révision à fonction formatrice ou didactique est d'aller plus loin dans la recherche de la qualité² » que la révision professionnelle. Celle-ci est plus pragmatique, parce que soumise à des contraintes diverses qui n'interviennent pas en didactique: échéanciers et normes de production à respecter, exigences particulières des clients, rendement qualitatif et quantitatif des traducteurs révisés, etc. Dans les programmes de formation, les séminaires de révision sont généralement donnés en dernière année.

Dans un cours d'initiation à la traduction, il convient d'axer les exercices de révision sur l'*Idiomatique* de la langue d'arrivée, car le grand objectif de ce cours est d'amener l'étudiant à produire des textes qui soient corrects non seulement du point de vue grammatical, lexical et syntaxique, mais aussi du point de vue idiomatique. Il lui faut apprendre à reconnaître une traduction « entre deux eaux », c'est-à-dire française quant à sa forme et anglaise quant à sa démarche. Il est possible d'écrire anglais avec des mots français. Les deux premiers textes à réviser ci-dessous en sont la preuve. Ce sont des textes « sans âme », « sans racine », « sans nationalité ». Le troisième, « Le courrier transatlantique », est émaillé d'erreurs et de maladresses typiques de ceux qui maîtrisent mal l'art du maniement du langage.

Les exercices de révision à la fin d'un cours d'initiation sont utiles pour plusieurs raisons. D'abord, parce que la révision didactique est une école de style (comme la traduction intralinguale) plus exigeante

¹ Le seul ouvrage consacré à la révision en tant qu'activité professionnelle, est celui de Paul A. Horguelin, *Pratique de la révision*, Montréal, Linguatex, 1978, 189 p. L'auteur donne un sens très large au terme « révision » et traite de la correction d'épreuves, de l'évaluation des traductions, des barèmes de correction, de la critique des traductions et, enfin, du contrôle de la qualité des traductions en vue de l'attribution d'une cote d'appréciation devant servir à mesurer le rendement qualitatif d'un traducteur professionnel.

² *Ibid.*, p. 41.

encore que la traduction, car l'étudiant-réviseur est soumis à la double contrainte de l'original et de la version traduite. Ensuite, parce que ces exercices permettent d'aiguiser le sens critique et le jugement des étudiants et de tester leur connaissance intuitive du « génie de la langue », expression frappée d'anathème dans les milieux linguistiques bien-pensants, mais fort commode en textologie pour désigner les « habitudes langagières » d'une collectivité linguistique donnée. Enfin, parce que la pratique de la révision développe le sens de l'observation, du détail et des nuances et fait prendre conscience de la rigueur intellectuelle qu'exige l'interprétation d'un texte et sa reformulation dans une autre langue. Sans vouloir faire de jeu de mots, nous pouvons dire que les exercices de révision qui couronnent les objectifs d'apprentissage de la méthode sont l'occasion d'une « révision générale » des règles et principes étudiés antérieurement. La révision sera commentée, c'est-à-dire qu'il faudra justifier la correction d'un certain nombre d'erreurs types et les rattacher à un des exercices de la méthode.

Texte original 1

A Word of Thanks From the President

May I take this opportunity to thank our many friends and valued customers for their past patronage.

Through the years, we have expanded all areas of our industry, including retail and wholesale departments, greenhouses, nurseries, garden centres and the landscape division.

You are welcome to visit any of our locations and browse through the attractively appointed greenhouses and nurseries. Our garden centres carry a complete assortment of quality products, such as shrubs, trees, and evergreens grown in our own nurseries, and our flower shops carry a complete range of supplies for your indoor plant needs.

Do visit us soon and often! We look forward to serving your gardening needs in the future.

Jack Green Thumb,
President

Texte à réviser

Un message de remerciement de notre président

Je tiens à profiter de cette occasion pour remercier le grand nombre de nos amis et de nos clients de valeur de leur patronage dans le passé.

D'une année à l'autre, nous étendons tous les domaines de notre industrie, comprenant nos départements de détail et de gros, nos serres, nos pépinières, nos centres de jardinage, et notre département de paysage.

Nous vous souhaitons la bienvenue de visiter n'importe lequel de nos endroits, et de brouter parmi nos serres et nos pépi-

nières attrayantes, et bien équipées. Nos centres de jardinage contiennent un assortiment complet de produits de qualité, telle que des arbustes, des arbres, et des conifères cultivés dans nos pépinières, et nos boutiques de fleuriste contiennent une grande variété d'approvisionnements pour tous vos besoins de plantes à l'intérieure.

Venez nous voir bientôt et souvent! Nous attendons avec plaisir l'occasion de vous fournir à l'avenir tous vos besoins en jardinage.

Jack Green Thumb,
Président

Texte original 2

Lettre de rappel

Dear Customer:

This notice is sent to you in accordance with the requirement of the Canadian Motor Vehicle Safety Act.

The company has determined that a defect which relates to motor vehicle safety exists in 1976 and some 1975 and 1977 passenger cars equipped with the 225 CID 6-cylinder engine and a single barrel carburetor. The enclosed Service Authorization Form identifies your vehicle as being involved in this recall. When going in for the service, *please present the entire form to your dealer* to assist him in correcting your vehicle in the shortest possible time. However, the defect conditions described below may not exist in all of the indicated vehicles.

Two separate conditions may exist. One involves the material from which the accelerator pump seal in the carburetor was made. This material may be affected by contact with certain gasolines which have become available in recent years, causing the seal to become distorted. When the accelerator pedal is depressed and the accelerator pump is activated to provide the additional gasoline required for acceleration, a distorted seal may prevent the pump from delivering the proper amount of fuel. This can result in hesitation or lack of response when attempting to accelerate and, in some cases, may cause the engine to stall. If seal distortion does cause these problems, they will be experienced when *accelerating from either low speed or a standstill* and will occur both when the engine is cold or when it is fully warmed up.

The second condition involves part of the engine exhaust emissions control system called exhaust gas recirculation (EGR).
[...]

If stalling does occur due to either of the above conditions, the engine can be restarted easily. However, engine stalling in certain traffic situations could result in an accident.

The company and its dealers are always most interested in ensuring that your vehicle operates as reliably and safely as we both expected it to when you purchased it.

We regret any inconvenience this may cause, but feel sure you understand that it is being done because of the responsibility we feel for the driving safety and satisfaction of our valued customers.

Yours very truly,
General Service Manager

Texte à réviser

Cher client,

Cet avis vous est envoyé en vertu des exigences de l'Acte de sécurité canadien relatif aux véhicules automobiles¹.

La compagnie a déterminé qu'un défaut relatif à la sécurité des véhicules automobiles existait sur les voitures 1976 et sur certaines voitures 1975 et 1977 équipées du moteur 6 cylindres de 225 po. cu. et d'un carburateur à corps unique. La formule d'autorisation de service annexée identifie votre véhicule comme étant affecté par cette campagne. Lorsque vous irez chez le concessionnaire pour ce service, veuillez lui remettre la formule au complet pour lui permettre d'effectuer le service nécessaire dans le plus court délai possible. Il est à noter toutefois que les conditions défectueuses décrites ci-après n'existent pas nécessairement sur tous les véhicules mentionnés.

Deux conditions séparées peuvent exister. L'une des conditions peut être causée par le matériel qui fut utilisé pour la fabrication du joint de la pompe d'accélérateur dans le carburateur. Il est possible que ce matériel ait été altéré par son contact avec certaines essences qui ont été mises sur le marché durant les années récentes et qui auraient déformé le joint. Lorsque la pédale d'accélérateur est poussée et que la pompe d'accélérateur est actionnée pour amener l'essence supplémentaire nécessaire pour accélérer, un joint déformé pourrait empêcher la pompe de fournir la quantité appropriée d'essence. Ceci pourrait produire une hésitation ou un manque de réaction lors de l'accélération et pourrait faire caler le moteur. Si un joint déformé occasionne ces problèmes, ceux-ci se feront sentir lors de l'accélération depuis la basse vitesse ou de la position d'arrêt et ceci se produira que le moteur soit complètement froid ou tout à fait réchauffé.

La deuxième condition implique une partie du système de contrôle des gaz d'échappement du moteur appelé la recirculation des gaz d'échappement (EGR).

Si le calage se produit à cause de l'une de ces deux conditions, le moteur est facile à repartir. Toutefois, si le calage du moteur survient dans la circulation, il pourrait dans certains cas occasionner un accident.

La compagnie et son réseau de concessionnaires sont intéressés à ce que votre véhicule fonctionne en toute sécurité tel que prévu lorsque vous en avez fait l'achat.

¹ Désignation officielle: Loi canadienne sur la sécurité des véhicules automobiles.

Nous regrettons tout inconvénient que cette action peut vous occasionner mais nous sommes certains que vous comprenez que nous le faisons parce que nous avons à cœur la sécurité de conduite et la satisfaction de nos clients estimés.

Bien à vous.

Directeur général du service.

Texte original 3

THE TRANSATLANTIC MAIL.

Pirates and privateers, wars and rebellions, sail and steam ... they're all there in the history of the transatlantic mail. The story opens with the dawn of the 18th century: it reaches a peak with keen competition for supremacy of the Atlantic and it closes with the ship giving way to the airplane. It covers 270 of the most critical years of settlement in North America.

By the beginning of the 18th century there were well-established British colonies in North America. There was no regular service from England to these colonies, and the accepted practice was to take the letters to one of the well known coffee houses.

The sender would endorse the letter on the front with the name of the merchant ship and its captain, then drop it into a bag which hung near the notices of ship departures. The captain was paid a penny for each letter when it was delivered, customarily to a tavern or coffee house, on the arrival of the ship in America.

The chances that a letter carried by a merchant vessel would reach its destination were low. In addition to the natural hazards of ocean travel, there were the pirates who infested the Carribean and the enemy ships-of-war and the privateers which, in times of war, lay in wait for merchantmen off the entrance to the English Channel. It was common to send letters in duplicate or triplicate so that at least one would stand a chance of being delivered.

There was a growing need for regular postal communication between London and the colonies. The hit-and-miss mail arrangements with merchantmen drew much criticism. Yielding to mounting pressure, the British government agreed to let a contract for a sailing packet mail service to North America.

Britain's first mail packet to North America sailed from Portsmouth to Barbados in October 1702. The packet line hovered on the brink of financial collapse throughout its life, finally failing in 1711. Although a financial failure, the line proved that a regular mail service to Britain's North American colonies was practicable.

[...]

Following the War of 1812 the Americans launched a vigorous program to build their own merchant marine. The first American packet line from New York to Liverpool was inaugurated in 1817, and by 1822 there were four American packet lines operating on the North Atlantic.

American ships carried letters from England to the United States for twopence per letter, regardless of the weight or the number of enclosures. Since the British charged a shilling per sheet, nearly everyone bypassed the G.P.O. and used the American ships instead. This practice became so widespread that the majority of British merchants used it. At one point, American packets carried 4,000 letters each voyage, none of which passed through the G.P.O.

But lower American rates were not the only British problem: their packet service had not kept pace with the times, and inter-departmental squabbling further weakened it. The packet service deteriorated steadily.

By the mid-1820s, the British packets were reduced to carrying mail for Nova Scotia and the other Maritime Provinces. In 1827 the British packet service to New York was discontinued.

At the end of the decade the Falmouth packets had almost been driven from the Atlantic. In their stead, the superior American ships became the principal Atlantic mail carriers. They maintained this supremacy until the coming of steam.

The honour of the first crossing of the Atlantic by steam belongs to Canada. On 18 August 1833, the *Royal William*, a 360-ton steamship built at Québec, sailed from Pictou, Nova Scotia and completed the journey to Cowes, Isle of Wight in just over 19 days.

But it was not until 1838 that the first steamer carried mail across the Atlantic. In April of that year, the *Sirius* made the crossing from Cork to New York in 17 days.

The speed of the steamships and their relative independence from weather conditions assured the success of the transatlantic steamers. The days of the fine little American sailing packets were numbered. The first mail steamer for Canada left Liverpool on 1 July 1840 and reached Halifax in a little over 12 days. Now, for the first time, colonists could receive their mail from England within a day or so of when it was scheduled to arrive and know with some certainty that the return mail would leave Halifax on specified dates each month.

[...]

By the late 1850s, steamship travel had become routine, and many of the old rivalries of the past had disappeared. Improvements were made to steamships and to postal arrangements between nations. Competition for the carriage of mail across the Atlantic ceased: mail now travelled between major countries without regard to the flag of the carrier. A penny post came into force between Canada and Great Britain in 1898.

But even before World War II a new competitor had entered the race for supremacy of the transatlantic mail service. Direct air mail service between Great Britain and Canada opened in 1939. The war years gave tremendous impetus to the technological refinement of aircraft and to the development of new engines, notably the jet. These developments had the same effect on the surface transport of mail as the steamship had on the sailing packet a hundred years earlier.

Although the transatlantic liners cut their crossing times to 4 or 5 days, less and less mail was carried by ship in the years following the war.

On internal mail routes, Canada in 1948 became the first country in the world to introduce an all-up service for first class mail. Exactly 23 years after the introduction of domestic all-up service, Canada extended all-up service to international mail.

The beginning of international all-up service brought 270 years of transatlantic ship mail to an end. These may have been the most important years in our history, for they were the years in which this nation was born and the years in which our Canadian identity was formed. The transatlantic mail service is an integral part of that history.

Texte à réviser

Le courrier transatlantique⁴

Les pirates et les corsaires, les guerres et les révoltes, la voile et la vapeur, tout cela c'est l'histoire du courrier transatlantique. Cette histoire commence à l'aube du 18^e siècle, atteint son point culminant à l'époque où l'on se dispute âprement la domination de l'Atlantique, et prend fin lorsque l'avion succède au bateau. Elle s'étend sur 270 des années les plus critiques du peuplement de l'Amérique du Nord.

Au début du 18^e siècle, on trouvait des colons britanniques bien établies en Amérique du Nord. Il n'existait pas de service régulier entre l'Angleterre et ces colonies, et on avait pris l'habitude d'apporter les lettres dans l'un des cafés connus.

L'expéditeur inscrivait au recto de la lettre le nom du navire marchand et de son capitaine, puis la glissait dans un sac qui était suspendu près des avis de départ des bateaux. Au moment où le bateau arrivait en Amérique, le capitaine déposait généralement la lettre dans une taverne ou un café et recevait un penny pour chaque lettre.

Il y avait en fait peu de chance lorsque l'on confiait une lettre à un vaisseau marchand, qu'elle arrive à destination. En plus des risques naturels que comporte une traversée de l'océan, il fallait craindre les pirates qui infestaient les Caraïbes, les navires de guerre ennemis et les corsaires qui, en temps de guerre, guettaient les marchands à l'entrée de la Manche. Il était courant d'envoyer une lettre à double ou triple exemplaires afin d'avoir une chance que l'une au moins soit distribuée.

⁴ Cette traduction française a été produite dans des conditions normales de travail; elle apparaît ici telle qu'elle a été remise au réviseur par un stagiaire (non diplômé d'une école de traduction) affecté à un service de traduction d'une administration publique. Ce texte, assez représentatif du rendement de certains traducteurs improvisés, justifie amplement l'existence des écoles professionnelles. Ceux qui se destinent à la traduction ont besoin d'apprendre à écrire.

Le besoin de communications postales régulières entre Londres et les colonies se faisait sentir de plus en plus : les arrangements de transport de courrier conclus vaille-que-vaile avec les marchands étaient beaucoup critiqués. Le Gouvernement britannique, devant les pressions continuelles, accepte d'instaurer un service de courrier par paquebot vers l'Amérique du Nord.

Le premier paquebot chargé du transport du courrier entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord quitta Portsmouth pour les Barbades en octobre 1702. La compagnie de paquebots avait été au bord de la ruine financière durant toute son existence et finit par faire faillite en 1711. Malgré cet échec financier, la compagnie avait prouvé qu'un service de courrier régulier entre la Grande-Bretagne et les colonies d'Amérique du Nord était possible.

[...]

Après la guerre de 1812, les Américains mettent sur pied un programme important destiné à fonder leur propre marine marchande. La première ligne de paquebots américains entre New-York et Liverpool fut inaugurée en 1817, et, en 1822, quatre lignes américaines fonctionnent dans l'Atlantique nord.

Les bateaux américains transportaient des lettres d'Angleterre aux États-Unis pour deux pence la lettre, sans considération du poids ou du nombre de feuilles qu'elle contenait. Comme les anglais demandaient un shilling par feuille, en ignorant les instructions du Bureau de poste général, tout le monde ou presque utilisa les bateaux américains. Et cela devint tellement courant que la plupart des marchands anglais le faisaient. À un moment donné, les bateaux américains transportaient 4000 lettres par voyage mais aucune d'entre elles ne passaient par le bureau de poste général.

Les taux intéressants offerts par les Américains ne représentaient pas le seul problème pour les Anglais : leur service de paquebot ne correspondait plus aux besoins du temps et les querelles interministérielles ne faisaient que l'affaiblir. Le service de paquebot se détériora toujours plus.

Vers le milieu des années 1820, les paquebots anglais sont réduits à transporter le courrier de la Nouvelle-Écosse et des autres provinces maritimes. En 1827, le service de paquebot à destination de New-York est interrompu. À la fin de la décade les paquebots de Falmouth sont pour ainsi dire évincés de l'Atlantique. Les bateaux américains les supplantent et deviennent les principaux transporteurs de courrier de l'Atlantique. Ils maintiendront cette suprématie jusqu'à l'apparition des bateaux à vapeur.

C'est au Canada que revient l'honneur de la première traversée de l'Atlantique par bateau à vapeur. Le 18 août 1833, le Royal William bateau à vapeur de 360 tonnes construit à Québec part de Pictou, en Nouvelle-Écosse et arrive à Cowes, à l'île de Wight, 19 jours plus tard.

Mais ce n'est qu'en 1838 qu'un bateau à vapeur transporta du courrier à travers l'Atlantique. En avril, le Sirius effectua la traversée de Cork à New-York en 17 jours. Le succès des bateaux à vapeur transatlantiques est dû à leur vitesse et à leur relative indé-

pendance par rapport aux conditions atmosphériques. Les jours des jolis petits bateaux à voile américains étaient désormais comptés. Le premier bateau à vapeur qui transporta du courrier à destination du Canada quitte Liverpool le 1^{er} juillet et parvient à Halifax en un peu plus de 12 jours. Pour la première fois, les colons pouvaient recevoir leur courrier en provenance d'Angleterre dans les délais prévus ou presque et savoir avec certitude que le courrier de retour serait expédié d'Halifax à des dates précises chaque mois.

...

Vers la fin des années 1850, le bateau à vapeur est devenu chose courante et la plupart des rivalités du passé sont disparu. Des améliorations sont apportées aux bateaux à vapeur et les arrangements postaux entre les nations sont facilités. La concurrence entre les transporteurs de courrier à travers l'Atlantique cesse: on transporte désormais le courrier entre les pays importants sans tenir compte du drapeau du transporteur. Un affranchissement d'un penny est entré en vigueur entre le Canada et la Grande-Bretagne en 1898.

Mais déjà avant la deuxième Guerre mondiale un nouveau concurrent entre en lice pour la suprématie des services de courriers transatlantiques. Il s'agit du service de courrier direct par avion qui est inauguré en 1939 entre la Grande Bretagne et le Canada. Durant la guerre, le perfectionnement technologique des avions fut extraordinaire: on invente de nouveaux moteurs, notamment l'avion à réaction. Suite à ces perfectionnements, le transport du courrier par voie d'eau subit les mêmes conséquences que le bateau à voile avait subies cent ans plus tôt à l'avènement du bateau à vapeur.

Les paquebots transatlantiques ont réduit leur temps de traversée de 4 ou 5 jours, mais malgré cela durant les années d'après-guerre, il y a de moins en moins de courrier transporté par bateau.

En ce qui concerne les itinéraires intérieurs de courrier, le Canada devient en 1948 le premier pays du monde à instaurer un service «tout-par-avion» pour le courrier de première classe. Et exactement 23 ans après avoir instauré le service intérieur «tout-par-avion», le Canada étend ce service au courrier international.

Avec le service international «tout-par-avion», c'est la fin de 270 années de transport du courrier par bateau transatlantique. Ces années ont sans doute été les plus importantes de notre histoire car c'est pendant cette période que la nation est née et que le Canada s'est forgé une identité. Les services de courrier transatlantiques sont partie intégrante de cette histoire.

Conclusion

Le présent ouvrage consacré à l'élaboration d'une méthode d'initiation à la traduction de textes pragmatiques a tenté de replacer dans sa juste perspective l'enseignement des exercices pratiques de traduction. L'acte de traduire s'exerce sur un objet protéiforme; il porte sur tous les genres de textes qu'il est possible d'imaginer, de la simple notice d'entretien à l'ouvrage poétique, en passant par la traduction juridique, biblique, officielle et technique. L'impossibilité de concevoir une méthode d'enseignement applicable indifféremment à tous les genres de traduction nous a amené à assigner des objectifs précis à l'apprentissage des rudiments de l'art de traduire.

Il ne suffisait pas, cependant, de restreindre le domaine de l'apprentissage aux textes pragmatiques de vulgarisation formulés selon les normes de la langue écrite. La méthode devait aussi correspondre le plus exactement possible à la nature du bilinguisme du traducteur et, plus important encore, se décalquer sur les traits les plus spécifiques de la traduction s'exerçant dans le sens anglais-français. Il a donc fallu explorer les théories actuelles de la traduction et démontrer le mécanisme de la postulation d'une équivalence contextuelle.

Traduire est alors apparu une activité intellectuelle se situant à un carrefour où se croisent les larges avenues de la pensée réfléchie, de l'intelligence, du langage et de la réalité. La décortication de ce processus heuristique a révélé que, pour traduire, quatre compétences majeures sont indispensables: linguistique, encyclopédique, de compréhension et de réexpression. L'analyse du discours dans une perspective textologique a démontré que la seule *compétence linguistique* ne suffisait pas pour postuler des équivalences de message et que, par conséquent, les modèles théoriques fondés exclusivement sur les catégories de la linguistique générale ou descriptive ne parvenaient pas à fournir une explication satisfaisante du phénomène dynamique et complexe de la traduction.

À cette connaissance des langues doit se greffer la *compétence encyclopédique* qui correspond à la connaissance des choses, à l'expérience du monde extérieur, à toutes les réalités qui meublent notre univers physique ou mental. On ne traduit bien que ce que l'on connaît bien, et le savoir extra-linguistique est indispensable à la compréhension d'un message et à sa reformulation.

La *compétence de compréhension* est celle qui permet d'extraire l'information du texte, le sens du vouloir-dire du rédacteur original. Elle s'exerce à la fois sur la connaissance de la langue et sur celle des choses. Le texte étant le lieu de la matérialisation de la pensée dans le

discours, il est essentiel de l'interpréter, c'est-à-dire de le comprendre, avant de le réexprimer dans une autre langue. Acte d'intelligence, l'interprétation est un exercice herméneutique qui prend en charge tous les paramètres de la communication écrite: auteur, sujet, fonction du texte, destinataires. La compétence de compréhension est, en quelque sorte, la capacité de réaliser la synthèse de tous ces paramètres. On entend souvent les réviseurs reprocher aux jeunes traducteurs « d'interpréter » le texte original au lieu de simplement le traduire. En réalité, ils forment incorrectement leur observation, car la traduction est impossible sans l'interprétation du sens. L'erreur des apprentis-traducteurs n'est pas d'interpréter le texte, mais de mal l'interpréter, en prêtant des intentions à l'auteur ou en rendant mal ce qu'il a voulu dire.

Mais il n'est pas suffisant pour (bien) traduire de posséder une compétence linguistique, encyclopédique et de compréhension. Il faut aussi posséder une *compétence de réexpression*. C'est énoncer un truisme que d'affirmer que la reformulation d'un texte exige de la part de celui qui traduit des aptitudes manifestes pour la rédaction. C'est pourquoi, compte tenu de l'importance de l'aspect rédactionnel dans la pratique de la traduction, il convenait de concevoir l'apprentissage de la traduction de textes pragmatiques comme un art de réexpression fondé sur les techniques de rédaction. Le talent créateur du traducteur ne se manifeste pas comme celui de l'écrivain par l'expression d'une subjectivité dans le discours esthétique. Il prend plutôt la forme d'une sensibilité exacerbée à un vouloir-dire et d'une grande habileté à réexprimer cette intention dans un autre texte; et pour ce faire, le traducteur dispose d'une liberté relative quant au choix des moyens linguistiques. *Traduire est un savoir-faire (interpréter et réexprimer) reposant sur un double savoir (linguistique et encyclopédique)*.

Du point de vue de l'initiation à la traduction professionnelle, il fallait dissocier le savoir-faire proprement dit de l'acquisition de connaissances linguistiques et encyclopédiques. Ce savoir-faire, comme nous avons vu, correspond au maniement du langage dont les quatre paliers sont les conventions de l'écriture, l'exégèse lexicale, l'interprétation de la charge stylistique et l'organicité textuelle. Ces paliers ont servi d'arrière-plan à la structuration du cours d'initiation. C'est donc dans l'habileté à mener une réflexion rigoureuse alliée à la pratique de la rédaction qu'il fallait chercher l'originalité de l'activité traduisante et bâtir la méthode d'apprentissage de cet art de réexpression. « Au traducteur s'impose une double tâche, également nécessaire, d'intelligence et d'éloquence¹. »

¹ Roger Zuber, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, p. 44.

La théorie évolue souvent sous l'influence des applications. C'est le cas en traduction. « Chaque élargissement du champ d'activité des traducteurs mène inévitablement à une modification de la compréhension même de l'opération traduisante, de son but et des critères de l'exactitude, de la fidélité². » L'histoire de la traduction nous enseigne qu'un tel changement s'est manifesté lorsque l'activité des traducteurs s'est déplacée de la traduction de textes religieux, qui avaient conditionné l'apparition de la « traduction mot-à-mot », à la traduction d'écrits profanes, qui ont donné le type de la « traduction de sens » au début de notre ère. À ces deux types a succédé la « traduction libre » répandue surtout dans le domaine de la littérature et de la poésie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Cette pratique a donné les « belles infidèles ». À partir du XIX^e siècle est apparu un nouveau type historique, la « traduction adéquate », celle que pratiquent encore la majorité des traducteurs contemporains. La traduction adéquate cherche à respecter l'unité de la forme et du contenu de l'original; elle vise une fidélité totale et non plus seulement une fidélité aux mots, au sens ou à une norme abstraite du beau, comme c'était le cas respectivement des trois premiers types historiques de traduction.

De nos jours, deux phénomènes nouveaux ont un effet déterminant sur notre compréhension de la traduction en tant qu'activité psycholinguistique: *l'automatisation* et *l'enseignement*. Les projets d'automatisation ont jeté une lumière nouvelle sur la compréhension de ce processus. L'étude de la mécanisation du transfert sémantique d'une langue à une autre, — transfert moins mécanique qu'on le pensait naïvement au début, — a soulevé des problèmes insoupçonnés jusque-là, et a poussé très loin l'étude de l'aspect proprement linguistique du phénomène. Ces recherches présentent en outre l'avantage d'intégrer à l'étude théorique de la traduction les progrès de la linguistique structurale, de la théorie de l'information et de la cybernétique.

L'enseignement de la traduction, tout comme les premiers projets d'automatisation, remonte au plus à une trentaine d'années. Les écoles d'autrefois étaient des écoles de pensée qui regroupaient des traducteurs professant une conception commune de la traduction. Aujourd'hui, les écoles sont des unités d'enseignement qui *forment* des traducteurs. Ce phénomène contemporain découle du même impératif que l'automatisation: l'urgence d'assumer un volume de traduction dont la croissance est exponentielle. L'enseignement a rendu obligatoire l'analyse des mécanismes de la pensée et du fonctionnement du langage entrant en jeu au moment de l'acte de traduire. Jamais auparavant on n'avait senti le besoin de décomposer le processus cognitif de la traduction. Comme il a

² Alexandre Ljudskanov, « *Traduction humaine et traduction mécanique*, fasc. I, p. 19. Les types historiques de traduction sont décrits dans ce même fascicule aux pages 18 à 27.

été mentionné au Chapitre II, les premières théories de la traduction sont apparues presque en même temps que les premières écoles professionnelles.

Il y a lieu de considérer la recherche sur l'enseignement de la traduction comme une source originale et fructueuse de réflexion, au même titre que les projets de traduction automatique. On conçoit mal un enseignement universitaire de la traduction dissocié de la recherche, même s'il est dispensé par des écoles professionnelles. Recherche et enseignement ne sont pas antinomiques, mais complémentaires. Les travaux en didactique de la traduction contribueront, espérons-le, à dissiper la « nébuleuse » qui entoure encore l'étude théorique de cette activité de l'esprit. La réflexion qu'exigera la structuration de l'enseignement provoquera la reformulation de certaines lois ou de certaines règles admises, ou entraînera la délimitation de leur validité. Autrement dit, il faudra en arriver à reconnaître qu'un principe valable pour la traduction d'un texte biblique ne s'applique pas forcément à tous les autres types de textes. Déjà les théoriciens ont perçu les limites d'une approche exclusivement linguistique de la traduction. Déjà on s'écarte du modèle comparatif ou, plus exactement, on dépasse la confrontation de deux systèmes linguistiques: cette technique a produit une riche moisson d'observations qu'il sera possible d'intégrer dans une vraie théorie de la traduction. Celle-ci sera interprétative et se rattachera à la textologie³, c'est-à-dire à l'étude de l'actualisation du langage dans des textes circonstanciés.

Une théorie de la traduction non étayée par des faits est stérile, du moins dans ses applications pédagogiques, tandis qu'une accumulation de faits qui ne s'incorporent pas dans un système cohérent n'explique rien, les faits n'ayant qu'une valeur illustrative. Aussi, bien qu'il soit sans doute utopique de croire qu'une théorie ou une méthode de traduction puisse épouser parfaitement les méandres de la pensée traduisante, rien n'interdit de tendre vers cet idéal. Les pédagogues soucieux de faire découvrir à l'apprenant le « se faisant » du transfert interlinguistique recherchent une théorie « fonctionnelle » de la traduction. Sera telle celle qui s'articulera à la pratique et rapprochera théoriciens et praticiens. En ce sens, les recherches en didactique peuvent contribuer à supprimer ce clivage et même jouer le rôle de catalyseur de la recherche théorique. La pédagogie offre à cet égard un poste d'observation incomparable. L'examen attentif des difficultés d'apprentissage des candidats-traducteurs et les discussions qu'elles déclenchent sont de nature à imprimer une impulsion nouvelle à la réflexion théorique. Une théorie interprétative du sens pourrait, en retour, faire sortir la pédagogie des ornières de

³ La textologie est une discipline en voie de constitution. Aussi appelée « analyse du discours », elle « a le dangereux privilège de se trouver à l'intersection de disciplines elles-mêmes en voie de constitution et dont l'articulation sur la linguistique est malheureusement aussi nécessaire qu'encore balbutiante ». Dominique Maingueneau, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours. Problèmes et perspectives*, p. 21.

l'empirisme stérilisant. Puissent les recherches en didactique se multiplier et être autant de jalons vers l'édification d'une théorie interprétative et fonctionnelle de la traduction.

Appendice I

Rebuilding the Breast (Texte intégral)

After the removal of her left breast because of cancer in 1970, Mrs. Joan Dawson, 54, of New York City, spent the next three years battling depression and a sense of loss. Then she decided to do something about it. Most women in the same situation turn to a psychiatrist. Mrs. Dawson (not her real name) went to her doctor and asked him to rebuild her missing breast. « I didn't want to be made into a sensational beauty », she explained. « I just wanted to be restored. » Her surgeon was able to do just that. In two separate operations, he implanted a silicone-filled sac under the skin where the breast had been removed, then reduced the size of the other breast to make it more nearly resemble the new one. The result is not a duplication of Mrs. Dawson's pre-1970 figure, but she is delighted nevertheless. Says she: « I can finally look at myself in the mirror without wincing. »

Since 1969 several hundred American women have undergone plastic surgery similar to Mrs. Dawson's — with increasingly satisfactory results. At a recent meeting at Rutgers Medical School, plastic surgeons predicted that the number of breast reconstructions would continue to rise. Self-examination and mass screening programs are detecting an increasing number of early breast cancers* before they spread; that makes it possible to perform less disfiguring operations than the standard radical mastectomy, in which not only the breast but the lymph nodes under the armpit and the muscles of the chest are removed. As a result, doctors predict that many of the 89,000 women who will undergo breast surgery this year will be able to take advantage of reconstructive surgery.

Surgical Revolution

Doctors have been experimenting since the 1950s with techniques to rebuild amputated breasts with grafts of fatty tissues and implants. Their initial efforts were often unsuccessful. The earlier implants, which consisted of chemically inert plastics, were of a firmer consistency than normal breast tissue and were aesthetic failures: the reconstructed breast was often no more than a hard mound that was usually noticeably smaller than the remaining breast. The plastic, in fact, often shrank and became lumpy after implantation.

But since 1969 there has been a dramatic improvement in the quality of breast reconstruction. One reason was the development by Dr. Thomas Cronin of Houston of an improved implant. Another is the introduction of a newer, though relatively little-used implant that overcomes most of the problems of earlier prostheses. It is divided into three compartments that reduce its tendency

* When detected and treated by surgery in its earliest stage, breast cancer is nearly 100% curable, according to the American Cancer Society.

to shrink or collapse: the implant also has a fuzzy polyurethane covering that helps hold it in place against the chest wall. «It makes a dramatic difference», says Dr. Randolph Guthrie of New York's Memorial Hospital for Cancer and Allied Diseases.

So does another development, the perfection by Dr. Jon Olaf Strömbeck of Stockholm of reduction mammoplasty, a technique for reducing the size of the breast. This can be used in reconstructive surgery to restore a measure of symmetry of the bust.

A third has been the growing acceptance of reconstruction by surgeons themselves. In the past, many doctors dismissed such surgery as frivolous (some major insurance companies still refuse to pay for such «vanity» operations). But now an increasing number of surgeons perform the initial amputation with reconstruction in mind, leaving as much skin as possible. When they can, they often attempt to save the nipple. Some doctors, however, oppose the idea, fearing the nipple may harbor cancer cells. Most agree, however, on the importance of at least making women who are facing surgery for breast cancer aware that reconstruction may be possible. «We don't spend enough time with them», says Dr. Henry Leis, chief of the breast service at New York Medical College. «We have to tell them the truth and give them hope for afterward.»

Good Results

When plans have been made in advance, reconstruction can be relatively simple. According to Dr. Reuven Snyderman of Princeton and Dr. Robert Goldwyn of Boston, a woman who has had a simple mastectomy (removal of the breast, but no other tissue) can usually be given a new breast in a single surgical session: all a doctor need do is slip in an implant. Women who have had more radical surgery require more complex procedures and must undergo several operations. Creation of a nipple by «sharing» the one from the breast, or the preferred method of building a new aureola (the rosette of tissue surrounding the nipple) out of skin removed from the labia, requires an additional operation or two.

Although reconstructive surgery seems safe, not even its most enthusiastic advocates recommend it for all breast-cancer patients. Only an estimated 20% of all women find it difficult to adjust to the deformity produced by mastectomy: a few even regard their scars as a «badge of courage.» Doctors will not attempt reconstruction on women who have undergone excessive doses of radiotherapy after their initial operations: the X rays may scar too much tissue to permit successful reconstruction. They also wait at least six months after a mastectomy before attempting reconstruction: it takes that long for complete healing. But plastic surgeons see no reason to wait longer: cancer specialists say reconstruction need not interfere with the diagnosis of a recurrence – or its treatment.

(*Time*, 14 avril 1975, pp. 71-72.)

Appendice II

The Icy Grip Tightens

(Quatre premiers paragraphes)

Never before in this century had the nation been so much at the mercy of its weather. Man, animal and machine in many parts of the country were immobilized under a heavy blanket of snow and ice. A dire shortage of natural gas — long predicted and long ignored — forced the closing of hundreds of schools and businesses and drove tens of thousands of people out of their unheated homes.

Economists estimate that millions have been laid off — in some cases only briefly — because of plant shutdowns. Just on the verge of recovering from its sustained pause, the economy has also been buffeted. The growth rate for the first quarter of 1977 has been scaled down half a percentage point, to 5%, because of the bad weather. President Carter's economic package of \$31.2 billion, to be spread out over 20 months, has been jeopardized: a large chunk of the tax rebates will be eaten up by an extra \$7 billion to \$8 billion in fuel bills. On top of this, food costs are soaring as the cold blights Florida fruits and vegetables and farmers have to buy additional live-stock feed. Some economists figure that the inflation rate for the first quarter could reach 9%, compared with 4.2% in the final quarter of 1976.

If there is too much winter in some sections of the country, there is, strangely enough, too little elsewhere. With far less snowfall than usual, the West is suffering from a prolonged drought. A shortage of water is imperiling winter wheat and other crops; fears are growing that hydroelectric power will decrease in the spring. Water is already being rationed in parts of California (see following story). In Oregon, forest fires have broken out. «Some say the world will end in fire,» wrote Robert Frost, «some say in ice.» Last week Americans had their choice of disasters. If that is not enough, they soon may undergo trial by water. When the massive snow-drifts melt in the warming weather, torrential floods are expected to sweep many parts of the country.

As a Southerner, Jimmy Carter has experienced mostly mild winters. Moving north to the White House, he has been confronted, ironically enough, with fierce cold as his first crisis. He has responded with the activism he pledged. «If there hadn't been an energy crisis,» says an aide, «we probably would have had to create one.» That seems a high price to pay for a demonstration of presidential leadership, but there was no disputing the fact that Carter was moving fast and forcefully. He dramatized the crisis — and the presidential role in it — by hastily convening a Cabinet meeting, then taking a quick trip to frozen Pittsburgh. He declared eleven states disaster areas because of snow or drought, thus making them eligible for some form of federal assistance. [...]

(Time, 14 février 1977, pp. 8 ss.)

Appendice III

Traits caractérogiques du français et de l'anglais.

a) *Selon Jean Darbelnet et Jean-Paul Vinay*¹

1. L'anglais est sur le plan du réel, le français sur le plan de l'entendement. (p. 114)
« Par plan du réel nous entendons le plan sur lequel la représentation linguistique côtoie la réalité concrète. Le plan de l'entendement est un niveau d'abstraction duquel l'esprit s'élève pour considérer la réalité sous un angle plus général. » (p. 58)
« L'anglais excelle à la concision quand il reste sur le plan du réel, son domaine favori [...] Le français est plus rapide sur le plan de l'entendement. Il juge plutôt qu'il ne décrit et l'omission de détails qu'il estime oiseux permet une transmission allégée de la pensée ». (p. 188)
2. Les mots français se situent à un niveau d'abstraction supérieur à celui des mots anglais. (p. 59)
L'anglais emploie des mots images, le français des mots signes. (p. 58)
Le français est plus abstrait que l'anglais: cependant il est riche en métaphores. (p. 207)
- 3. L'anglais préfère la juxtaposition, le français l'articulation. (pp. 218, 221, 222)
L'anglais peut créer des expressions synthétiques qu'il faut rendre /en français/ par des formes analytiques. (p. 154)
- 4. Le français tient à interpréter la réalité que l'anglais se contente de rapporter. (p. 137)
- 5. L'anglais note le déroulement de l'action, le français le résultat et ensuite le moyen. (p. 105)
— L'anglais suit généralement l'ordre des images [...] le film de l'action. Même dans le domaine du concret, le français préfère un ordre qui n'est pas nécessairement celui des sensations. (p. 105)
L'attitude française est plutôt celle d'un spectateur commentant des faits: le locuteur anglais fait songer davantage à un acteur les traduisant au fur et à mesure de leur émergence. (p. 221)
- 6. L'anglais est intuitif ou sensoriel, le français, raisonné. (p. 222)
7. Prédominance du verbe pronominal en français, préférence de l'anglais pour la voix passive. (p. 32)
- 8. En français, les prépositions ont moins d'autonomie que les prépositions anglaises (d'où nécessité d'étoffement). (p. 33)
9. Très souvent le mot français sert de dénominateur commun à des séries de synonymes anglais dont le terme générique fait défaut. (p. 59)

¹ *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Didier, 1958. 331 p.

10. L'anglais a une certaine affinité pour le comparatif et le superlatif relatif, tandis que la préférence du français va au positif et au superlatif absolu. (p. 129)
11. Dans un souci de clarté le français, langue liée, « représente » ce dont il s'agit, au lieu de le sous-entendre comme le fait l'anglais. (p. 155)
12. Le français ne commence pas par l'essentiel, mais achemine le lecteur vers le but de l'énoncé. (pp. 202; 217)
13. Le français désigne, puis qualifie c'est-à-dire qu'il énonce le « thème » avant le « propos » alors que l'anglais utilise l'ordre inverse. (pp. 203-204)
14. Le français a tendance à représenter les choses en fonction d'un sujet alors que l'anglais reste plus objectif. (p. 205)
15. Le français est plus oratoire que l'anglais. (p. 218)
L'anglais ne fait pas de la fausse question un usage aussi large que le français. (p. 218)
16. L'anglais tend à généraliser par commodité et défaut de précision. Un certain nombre de mots passe-partout /.../ se rendront chaque fois en français par le mot convenant au cas particulier. (p. 62)
17. Le français préfère le substantif et a une certaine aversion pour le passif. (p. 201)
18. Le français serait plus animiste que l'anglais. (p. 205)

b) *Selon Jacques Duron*²

1. L'anglais associe des mots, le français lie des idées. (p. 109)
2. L'anglais ne répugne pas à rester vague, le français recherche la précision. (p. 109)
3. L'anglais juxtapose des moments de pensée que le français préfère lier dans un ensemble. (p. 104)
4. L'anglais évite les formes nettement découpées, le français aime les contours nets (p. 105)
5. Le français est une langue logique, l'anglais une langue pragmatique. (p. 110)
6. Tendance de l'anglais à évoquer l'action en train de se faire, la sensation concrète du mouvement plutôt que sa traduction conceptuelle. (p. 104)
7. La phrase anglaise explore le monde physique, tandis que la phrase française est plus méditée. (p. 106)
8. L'esprit de cette langue /française/ répugne au flou, au décousu, aux enchaînements douteux, aux significations vagues ou fuyantes — comme il répugne également au trop ou au trop peu de l'expression, aux longueurs et à l'hermétisme, au maniérisme et au relâchement, à l'affectation et à la négligence, au mauvais goût et à l'absence de goût, bref à toutes les manières de manquer à la simplicité et à la clarté. (p. 85)
9. Instinctif, empirique, fortement sensoriel, l'anglais adhère étroitement aux présentations physiques, aux faits tels qu'ils se déroulent, aux êtres tels qu'ils se présentent dans leur apparence physique, dans leur comportement. Aussi la phrase anglaise, qui va au hasard de la découverte, tient-elle un peu de l'exploration. (pp. 105-106)

² *Langue française, Langue humaine*, Paris, Librairie Larousse, 1963. Chapitre 8, « Le français et l'anglais : deux manières d'appréhender le monde », pp. 102-112.

10. Dans l'ensemble l'anglais est plus spontané et le français plus médité. L'un est plus concret et coloré, l'autre plus pur et mieux dessiné. L'un plus atmosphérique et l'autre plus clair. L'anglais filme le monde, le français le pense. (p. 112)

Appendice IV

Interprétations de *to be restored*

*«I didn't want to be made into a sensational beauty»,
she explained. «I just wanted to be restored.»*

a) Être normale (12)*

- Je voulais simplement redevenir normale. (5)
- Je veux seulement me sentir normale.
- Je veux seulement retrouver une apparence normale.
- Je voulais simplement avoir un buste normal.
- Je ne voulais que retrouver une apparence normale.
- Je veux simplement qu'on me rende une poitrine normale.
- Je désirais simplement avoir l'air plus normale.
- Je voulais simplement redevenir une femme physiquement normale.

b) Être comme avant (7)

- Je voulais simplement redevenir comme avant. (2)
- Tout ce que je voulais, c'était être comme avant.
- Je veux tout simplement être comme avant. (2)
- Je voulais simplement redevenir ce que j'étais auparavant.
- Je voulais simplement redevenir ce que j'étais.

c) Avoir un nouveau sein (5)

- Je voulais simplement avoir de nouveau un sein gauche.
- Je veux simplement qu'on me refasse un sein.
- Je voulais tout simplement qu'on me refasse mon sein perdu.
- Je voulais qu'on me donne un nouveau sein.
- Je voulais seulement retrouver ma poitrine.

d) Redevenir femme (4)

- Tout ce que je désire, c'est redevenir la femme que j'étais.
- Je voulais tout simplement retrouver ma féminité.
- Je voulais simplement redevenir comme les autres femmes.
- Je voulais simplement redevenir « femme » au plein sens du mot.

e) Être restaurée (4)

- Je voulais tout simplement qu'on me restore (sic)
- Je désirais être restaurée (sic)
- Je veux tout simplement être restaurée. (2)

* Nombre d'étudiants ayant retenu cette interprétation.

f) Être améliorée (3)

Je ne désirais qu'une amélioration.

Je voulais simplement être améliorée.

Je n'exigeais pas de miracle, mais simplement une amélioration esthétique.

g) Retrouver sa silhouette (2)

Je voulais tout simplement retrouver une silhouette naturelle.

Je voulais seulement retrouver un semblant de ma silhouette perdue.

h) Être complète (2)

Je voulais seulement être une femme complète.

Je voulais tout simplement être entière de nouveau.

i) Interprétations diverses (5)

Je veux redevenir naturelle.

Ce que je désire est une substitution.

Mon but était simplement d'être restituée.

Je voulais simplement être réchappée.

Je voulais qu'on me « répare ».

Appendice V

Choix de textes pragmatiques

Texte 1

International Trade in Grains¹

Reduced grain harvests in a number of producing regions in the 1972/73 production year caused marked changes in the domestic food supply of some countries and, in turn, had a substantial impact on international trade in grains. The chain of events started with a fall in grain production in the U.S.S.R. and that country's subsequent large purchases on the international market. Later in 1972, grain output declines were reported in India, mainland China, and several Southeast Asian countries, while wheat crops in the United States and Australia were also smaller. Later, a crisis situation in food supplies developed in six countries of the sub-Saharan region of Africa and more recently in Ethiopia.

Grain shortages

These events led to the unusual occurrence of a fall in world production of all major grains in the 1972/73 production year, to below the level of world consumption. As a result, international grain prices rose progressively from August 1972 to unprecedented levels a year later; the volume of trade during 1972/73 increased dramatically; and end-of-season stocks in the major exporting countries fell to a 20-year low. In addition, trade patterns changed, transport facilities were strained, and international freight rates increased markedly. Exporting countries (particularly the United States) have greatly increased export earnings from grains, and importing countries have been required to make larger than anticipated outlays for grain purchases. This increased expenditure has had an adverse impact on the balance of payments of developing countries importing grains, and development programs are likely to be affected in many countries. The sharp upturn in international prices has also contributed to inflationary pressures in many importing and exporting countries.

These recent adverse developments in the supply of grains are of particular concern because so short a time has elapsed since an earlier period of crisis in 1965-66. Prior to 1972/73 it had been hoped that agricultural development since 1966 would have greatly lessened the risk of food grain shortages. Indeed, the direction of analysis of the grain situation and of much national agricultural adjustment policy had been turned toward the avoidance of over-production and low prices. However, the more recent developments reemphasize the fact that weather conditions which have a comparatively small effect on the level of world crops can still have a severe impact on the flow of international trade and the stability of prices.

[...]

* * *

¹ Extrait d'un article paru dans la revue officielle d'une association internationale.

Texte 2

An Age of Courtesans²

The first half of the 19th century was a period of moral and material extravagance for European society. Opulence and wealth were the desired goal and social restrictions plunged like so many *décolletés*. It was the age of courtesans who reigned and were deposed like queens. The notorious Lola Montez was jeopardizing the throne of Bavaria. Countess Marie d'Agoult left her husband and child for Franz Liszt, Georges Sand was propping up the waning Chopin, and scandalous liaisons, feuds and jealousies became the themes of the novels of d'Agoult, Sand, and Balzac.

One of the desirables of this age was Rose Alphonsine Plessis (later Marie Duplessis) who was the inspiration for Dumas' *La Dame aux camélias* and for Verdi's *La Traviata*. The daughter of a drunken father and a bourgeois mother who made a quick exit after the father tried to burn her alive, Marie learned to survive on her own merits. These turned out to be considerable. She was beautiful, charming and witty, and the ever-present (and later fatal) flush on her cheeks gave her an air of excitement and innocence that bent the hearts of Parisian men.

One of these was Alexandre Dumas fils. The illegitimate son of a prostitute and a famous father (author of *The Three Musketeers* and *The Count of Monte Cristo*), Dumas knew nothing but mockery throughout his early years. When his father finally acknowledged him publicly, Alexandre embarked on a life-style of hectic pleasure-seeking in a city and court atmosphere which catered to just that. Young and handsome, his one severe drawback was lack of fortune which became acute after his liaison with Mlle Duplessis began. Marie uncompromisingly (and realistically) refused to give up the support of an old admirer who paid for her endless wardrobe, her coach and her staff of servants. Even so, Dumas was hard pressed to maintain her in the camillias with which she adorned her marvelous black hair and the gambling excursions which drew him ever deeper into debt. Increasingly jealous, Dumas was on the verge of breaking off the affair when Marie became severely ill with consumption and was ordered to give up her life of endless parties and late hours. Dumas attended her with doglike devotion but, predictably, as her health improved, so did the memory of her former life and gradually she reverted to her old habits. By August, 1845, Dumas found the situation intolerable and ended the relationship.

Never at a loss, however, Marie soon showed up on the arm of perhaps the most sought-after man in Parisian society, Franz Liszt. Although this relationship had more importance for Marie than the others, it eventually floundered and they parted in February, 1846.

By autumn Marie was seriously ill once again and she fought a losing battle with consumption until her death the following February at the age of 23.

Grief and his own self-disgust at loving a woman no better than a whore drove Dumas into a frenzy of purgative writing and, in three weeks, he produced his novel, *La dame aux camélias*, which he made into a play in another eight days. The most passionate and fluently romantic of all of Dumas' writing, it also contained the seeds from which would spring Dumas' later commitment to moral

² Texte publié dans le programme d'un Festival d'opéra.

reform and his campaign against the dangers of prostitution, adultery, desertion and illegitimacy.

For the next three years, Dumas battled the censors over production of the play but when it was finally produced, it became a popular success. On a visit to Paris, Giuseppe Verdi saw a performance of it and was immediately impressed. It is probable that Verdi saw in it some of the emotional truth of his own situation at that time (his relationship with soprano Giuseppina Strepponi was scandalizing the citizens of Busseto).

[...]

* * *

Texte 3

Freeze-Drying³

Although the process of freeze-drying has been known since the 18th century, it was used primarily for preserving biological and pharmaceutical products until the mid-1900's.

Freeze-drying is a process of preserving food by freezing and then removing most of the moisture. The foods that are freeze-dried most readily and with the best results are liquids, such as coffee and juices, thin slabs of meat, and small objects, such as peas, mushrooms and berries.

In the freeze-drying process, the food to be dried may be fresh or cooked and then cut into the desired size. It is then quick-frozen and placed in a vacuum chamber, where it is heated under very low pressure. The temperature inside the chamber is carefully regulated so that the ice crystals in the food change into a vapor without first passing through the liquid state. The entire process generally takes about 12 hours, and when the food is completely dried, it usually has the same shape and volume as the fresh food but has been reduced to about $\frac{1}{3}$ or $\frac{1}{5}$ of its original weight. After drying, the food is carefully packaged to protect it from the air, but once packed, it can be stored at any temperature for an indefinite length of time.

Although freeze-drying is a relatively slow and expensive process the decreased weight of the food reduces shipping costs. Another advantage of freeze-dried foods is that they can be rehydrated in a few minutes and then cooked very quickly. Berries and other foods that do not require cooking are ready to eat when placed in water or milk. There is little or no change in food value or palatability of freeze-dried foods.

[...]

* * *

Texte 4

Concord Troubles⁴

Before the West's first supersonic airliner took to the airways on a scheduled service, it was up to its neck in troubles.

³ Article d'encyclopédie.

⁴ Article humoristique publié dans une revue de télécommunications.

A pregnant newlywed in Scotland sought a cash compensation from the British Aviation and Supply for the unplanned baby.

« The supersonic boom as the plane passed overhead so startled us at the critical moment, that, the next thing I knew I was pregnant. » So said the newlywed.

Her claim was turned down.

Claims were sought for a number of things — falling roofs, glass shattered, farmers claiming cows are having miscarriages, starting fires, and even one for a fisherman who claimed he was startled so much he lost the salmon he had hooked.

The average settlement was for \$88, with claims paid out to the tune of \$25 000.

Batten down the hatches, lead the windows, store your china and glass-ware. Newlyweds beware. The noisy booming supersonic age is here.

* * *

Texte 5

A 7-Up Commercial⁵

It happened in November 1955. It was my first time ever on TV.

I was the « week-end » man at CKVR-TV and CKBB radio in Barrie, Ont. I worked a 37-hour week-end for \$20 (54 cents an hour) and was glad to have the job.

One Sunday night, I was scheduled to do a live 7-Up commercial during the movie. Since there were no cameramen or any studio staff, I set up the vidicon camera so I would appear to have wide shoulders. I also set up a little round table with my props — a plate of hamburgers and a six-pack of 7-Up, sitting atop my checkerboard tablecloth. I decided, against the request of the agency man, to not fill one of the bottles with water so as to avoid the carbonation.

Suddenly, we were on, I delivered the first 45-seconds of the spot in about 10 seconds flat, took a swig of the 7-Up and out came the longest, loudest belch in Canadian television history.

Next day, I was on my way to a job in Windsor.

* * *

Texte 6

Use and Care of Portable Ladders⁶

The improper use or care of ladders can lead to accidents causing serious injury. In the interest of personal safety, all personnel shall take note of and apply the following standards for the use and care of ladders. Read them carefully; any one of these precautions could save a life.

⁵ *Idem.*

⁶ Manuel d'instructions des garde-côtes.

1. *Check the Condition of the Ladder*

- watch for split or cracked side rails, missing or broken rungs, splinters or other weaknesses and dangers.
- faulty ladders shall not be used and improvised repairs shall not be made.
- be sure that all ladders are equipped with safety feet.

2. *Place the Ladder with Care*

- be sure the ladder has a firm footing with the feet one-quarter the length of the ladder away from the upright surface to be climbed.
- never place the ladder against a slippery or wet surface, such as a freshly painted wall.
- ladders shall not be used in any horizontal position such as for a platform, runway or scaffold, or for any other purpose than that for which they were designed.
- in setting up a step ladder the legs shall be fully spread and the spreaders shall be locked.
- suitable precautions shall be taken when using ladders in the vicinity of electrical conductors.
- never place the ladder in front of doors, unless the door is blocked, open, locked or guarded.
- ladders shall not be placed on a box or any other unstable base to obtain additional height.
- a board shall be attached across the back of the ladder at the top to support it at a window opening. The board shall extend across the window and rest firmly against the building walls or window frame on each side.
- when using a ladder for access to high places, securely lash or otherwise fasten the ladder to prevent its slipping.
- secure both bottom and top to prevent displacement when using a ladder for access to a scaffold, and extend the ladder side rails at least 3½ ft. above the top landing.

3. *Climb the Ladder Carefully*

- shoe soles shall be in good condition and free of grease and mud.
- always face the ladder and hold on with both hands when going up or down.
- don't try to carry tools or materials. Raise them with a hand line.
- the top of step ladders shall not be used as a step.
- the pail shelf on step ladders shall not be used as a step.
- do not climb higher than the third rung from the top on straight or extension ladders or the second tread from the top of step ladders.

4. *Never Overreach! Move the Ladder Instead*

- don't lean out to the sides when on a ladder.
- when necessary use a safety belt and line and «tie-off».

5. *Care and Maintenance*

- Ladders shall be maintained in good condition at all times, the joints shall be tight, all hardware and fittings securely attached and moveable parts shall operate freely without binding or undue play.

- Metal bearings shall be frequently lubricated.
- Frayed, badly worn or deteriorated ropes shall be replaced.
- Safety feet and other auxiliary equipment shall be so maintained as to ensure proper performance.
- Wood ladders, when not in use, shall be stored at a good location where they will not be exposed to the weather, but where there is good ventilation. They shall not be stored near radiators, stoves, steam pipes or other places subjected to excessive heat or dampness.
- Ladders stored in a horizontal position shall be supported at a sufficient number of points to avoid sagging and permanent set.
- Ladders shall be inspected frequently and those which have developed defects shall be withdrawn from service for repair or destruction, and tagged or marked as « DANGEROUS — DO NOT USE ».

* * *

Texte 7

Electronic Payments System⁷

The term cashless society was introduced during the 1960s when we were being told that the wired city would bring the wonders of modern technology into North American lives and homes, revolutionizing our way of living. We were not impressed. We tended to feel that there were other priorities, and environmentalists and social planners showed us the real price of progress. An outstanding feature of the 1970s is the emphasis on human values such as consumers' rights, and the rights of the citizen to privacy.

Certainly, these values will play a powerful role in determining the direction of evolution of the Canadian payments system. Indeed, the social, economic and legal implications in this process are so important and complex that we can anticipate only a gradual introduction of new systems and methods which will use modern technology to serve our needs in acceptable ways. Consumer groups, government representatives and industry spokesmen are already expressing their particular concerns regarding the changes which even now are taking place in the system.

The payments system as we knew it even two or three years ago is different today, and undergoing important changes. Much of the impetus is coming from pressure within the community of financial institutions to streamline methods of handling financial transactions, due to the cost of running the present paper-based system.

Canadians write some 2 billion cheques per year, a number expected to double by 1980. Each cheque is handled 14 times, and must be kept (by law) by the bank for 15 years. The cost of supporting this system is growing rapidly, and of course, Canadians must bear the brunt in increased charges for transactions. Today, computers are used extensively in financial institutions in an effort to hold handling charges to a *minimum*.

⁷ Extrait d'une étude sur le Système de virements électroniques.

Another cost inherent in the paper-based system is the float⁸, that is, the period of three or four days from the time you write a cheque until the amount is deducted from your account. In Canada at any given time, the float amounts to about \$1.2 billion. This money is in transit, not earning interest, and so represents a real cost to the economy. Again, the costs are passed on to Canadians.

Maintaining the present paper-based system is not the answer. If we continued to rely on this traditional process, costs would rise prohibitively, and the system would soon bog down in its own paper. We all have a stake in the payments system, and we can all gain tangible benefits from the effective use of computers and communications by our financial institutions.

* * *

Texte 8

A Better Robot⁹?

Some human beings are gifted with perfect pitch, others with total recall. Ben Skora can hand-build just about anything, without benefit of blueprint. A high school dropout, onetime recording company owner, Skora has for the past 30 years helped pay the rent by treating drug, drinking and other behavioral problem cases with hypnosis. But he admits to a lifelong addiction of his own: gadgets. One historic day six years ago, he repaired to his garage with an armload of automobile power-window assemblies and secondhand refrigerator motors worth about \$2,000 at the junkyard. Three years and a psychic \$750,000 later (his labor, which he figures at \$20 an hour), Skora had remade the mountain of junk in his own image and likeness, more or less. And he looked upon it and saw it was good. And he called it Arok. Following the custom among home robot builders, Arok is Skora spelled backward (without the s).

Skora had not simply built a robot: any science fair show-off can do that. He had built a better robot. At 6 ft. 8 in. and 275 lbs., Arok looks something like an air-conditioning duct on roller skates. But this man of steel can lift 125 lbs. dead weight, bend 45° at the waist and locomote forward or backward at a top speed of 3 m.p.h. Arok can vacuum the rug, take out the trash, serve a tray of Dr. Peppers (Skora does not drink hard liquor).

When not engaged in light housework, Arok passes the day gazing sternly over the living room from his accustomed corner next to the TV set. He moves toward you quietly, with an air of intimidating strength. You know his limbs contain sensors that will short his circuits before he can crush your limbs, but you are reluctant to take his hand when he offers it. You know Arok's master is putting words in his mouth from across the room through a microphone in an attaché case-sized control panel, but you find yourself interviewing him with stiff formality. You know his name is Arok, but you want to call him sir. Your palms grow moist, and the room suddenly seems very small. When you point out

⁸ Effets bancaires en cours de compensation; période de battement.

⁹ Début d'un article du *Time*, « In Illinois: A Better Robot? », 14 août 1978, p. 18.

with exaggerated amiability that his digital watch is an hour slow, he snaps, «That's Mars time, dummy.» He does not suffer mortals gladly.

[...]

* * *

Texte 9

Cardholder Agreement¹⁰

Signature on or use of the credit card supplied to the person whose name is embossed thereon, hereinafter called «the cardholder», or agreement by the said cardholder authorizing a third party to sign and to use the card, shall confirm the cardholder's acceptance of the conditions governing the use of the card of Bank XXX, hereinafter called "the Bank". The conditions are as follows:

1. The cardholder hereby agrees to repay to the Bank all indebtedness (purchases and cash advances) incurred by use of the card. The settlement, to be made before the due date which appears on the statement sent every month to the cardholder, may represent either:
 - a) the full balance, including interest on cash advances and on the unpaid portion of the previous month's balance; OR
 - b) at least 5 per cent of the balance or \$10.00, whichever amount is greater; OR
 - c) any other amount decided upon by the Bank, as may be notified to the cardholder from time to time.

Balances of \$10.00 or less shall be payable in full.

2. Calculation of interest
 - a) *Purchases*
 - i) No interest is charged on purchases that appear on the statement for the first time when the balance is paid in full before the due date on the statement.
 - ii) Interest is charged at the rate of 1½ per cent per month (18 per cent per annum) on the unpaid balance of the purchases; interest calculation is based on each day's balance. The interest rate may be modified at any time, in which case the cardholder shall be notified.

b) *Cash advances*

Interest is charged on all cash advances at the rate of 1½ per cent per month (18 per cent per annum) from the date the cash advance is drawn to the date payment of the cash advance is received. Interest calculation is based on each day's balance. The interest rate may be modified at any time, in which case the cardholder shall be notified.

¹⁰ Conditions d'utilisation d'une carte de crédit.

IMPORTANT

- i) Payments shall be applied to repay, first, any interest owing; second, cash advances; and last, sales drafts.
 - ii) Where full payment of a balance is made, including interest resulting either from cash advances or from purchases not paid for in full at the due date, the interest accrued between the statement date and the date payment is received by the Bank shall be carried over to the following month's statement.
3. The card shall not be valid after the expiry date embossed thereon.
 4. The cardholder cannot exceed his credit limit.
 5. The Bank shall not be liable for refusal by a merchant to honour the card.
 6. The cardholder's liability shall not exceed \$50.00 for indebtedness resulting from unauthorized use of the card and shall cease upon notification to the Bank of the loss or theft of the said card.
 7. All credit vouchers shall be credited to the cardholder's account upon receipt by the Bank, at which time the cardholder's liability in respect of the debt incurred by the voucher shall cease.
 8. All claims (concerning sales drafts or credit vouchers, rights of set off, etc.) shall be settled directly between the cardholder and the merchant.
 9. The Bank reserves the right to revoke or have the card revoked, the said card being the property of the Bank, and to end the services which the said card procures, and shall not be required to give prior notice thereof to the cardholder. In either case, there shall be no right of recourse against the Bank.
 10. Failure to comply with one or other of the above-mentioned conditions shall entitle the Bank, at its discretion, to demand immediate payment of the cardholder's indebtedness.

* * *

*Texte 10*Ups and Downs¹¹

In the past decade — ever since Timothy Leary stumbled upon some Mexican mushrooms containing the hallucinogen psilocybin — a large number of North American adolescents have taken to « turning on » with a wide variety of mood-modifying, illicit drugs. Adults have reacted to the fast-growing, underground drug culture with a mixture of shock, fear, disgust and anger, while the precocious youth of today has countered by pointing out the many drugs contemporary society accepts without a second thought: alcohol, nicotine, barbiturates, caffeine and amphetamines. If nothing more, out of that controversy has emerged the awareness that too many North Americans — of all ages — are relying heavily on chemicals to alter moods and to adjust to the pressure of life. Aldous Huxley's *Brave New World* with its soma-drugged population may not be far off.

¹¹ Extrait d'une étude sur les stupéfiants commandée par une autorité gouvernementale.

To truly understand the drug phenomenon, one must be aware of the pleasures they offer. Thus here is a list of the more popular drugs with a description of their gratifications — and some of their dangers.

Marijuana and Hashish

A hemp plant, *cannabis sativa*, grows wild, mainly in warm climates.

Though the terms marijuana and hashish are often used interchangeably with *cannabis sativa*, there is in fact a vital distinction in the drug nomenclature. Marijuana, better known these days as «pot», is actually the dried mature flowering tops of the female *cannabis* plant. It comes in greenish-brown flakes. Marijuana, normally rolled in tobacco paper and smoked as a cigarette, has a distinctive bittersweet smell. Pot can also be smoked in a pipe, drunk as tea, or eaten in various foods.

Because marijuana burns rapidly, it is generally shared amongst a group of smokers who pass around a single cigarette, making a maximum use of the available substance and engendering a communal feeling. Proper inhalation of the cigarette — which is usually called a «joint» — must be learned. The smoke irritates the pharynx of frequent users and is especially rough on the beginner.

Hashish — «hash» in street jargon — is the most prized part of the *cannabis* plant. Five to six times more potent than marijuana, hashish is derived from the concentrated resins at the top of the plant. It is sold in compressed cubes — resembling caramel candy — which are wrapped in tinfoil. The cubes vary in colour and consistency. They can be greyish-brown, reddish-brown or even black; sometimes they are crumbly, sometimes hard like soap.

The hashish smoker strips slivers off the block and places them on a cigarette's burning end. A popular alternative method is to smoke hashish strips in a water pipe.

The cannabis effect tends to reach a maximum in thirty minutes and to dissipate after three hours.

Cannabis disorganizes the individual's thought process, distorts perception and dulls attention. Thoughts become free-flowing and disjointed. A feeling of tranquillity and well-being, accompanied by sensations of floating, overcomes the individual. In addition, he experiences a talkative, restless euphoria.

Time expands during *cannabis* smoking so that minutes can seem like hours. Space is distorted and colours become more vivid. The user's sense of taste is intensified and he generally feels hungry, particularly for sweets.

While taking *cannabis* the individual tends to have a rapid pulse, slight rise in blood pressure and nasal congestion. The mouth and throat become parched and vomiting can occur. Urination is frequent.

Unlike most drugs, *cannabis* is not «tolerant». Users do not require increasing doses of the substance to achieve their accustomed experience. In fact there is reverse tolerance: smaller doses provide the normal «high».

Cannabis users do not become physically dependent on the substance. However experts hold sharply diverse opinions as to whether or not users become psychologically addicted.

*Texte II*Krasnoyarsk Dance Company of Siberia¹²

One of the youngest and most popular folk dance companies in the Soviet Union, the Krasnoyarsk Dance Company of Siberia starts its first Canadian tour in December 1973. Founded in 1960, the company's first programme, based on folk dances of Siberia, was warmly received by the audiences of Krasnoyarsk, Moscow, Leningrad and other Russian cities.

The Siberian folk dance with its peculiar style of performance has become the pride and central item of the company's programme. The talented artists portray its fantastic choreographic patterns, the originality of its scenic images and the musicality of its movements with zest and accuracy.

The artistic director, Mikhail Godenko, is an experienced and gifted ballet master with a keen artistic taste and a subtle understanding of music. He feels deeply the rich gamut of Siberian music and skillfully combines in dance themes of folk festivals, games and evening parties which lend the programme a special down-to-earth originality. Godenko has fashioned a programme of enormous diversity with dances ranging from the lyrical to the symbolic, from a Russian dance to a folk style theatrical show to a traditional Siberian folk dance.

The company's repertory widens every year and its successful production of modern works is exemplified by such popular dances as the captivating and gay *Siberian Ring Dance*, the picturesque *Bird Songs* and finally, the *Siberian Jokers*, a cheerful fireworks of folk humour. The delicate choreographic combination of ancient ring dances with modern dances, fused by the artistic director's imagination, helps preserve a uniformity of style in dances of the most varied character and origin.

As performed by the handsome young men and women, the dances follow each other in a kaleidoscope of colour, music and movement to form a continual flow of folk fantasy — sometimes slow, pensive and smooth; sometimes impetuous, fast and gay.

The dancers range in age from twenty to twenty-three years. Many are graduates of ballet schools and others have come from amateur companies. All are extremely talented and are united by their common love of dancing. Among the dancers who have achieved special recognition are the Honored Dancers of the Republic, Valery Borisov, Ivan Cheremisin, Yuri Bolotov, Victor Moscovkin, Valery Shurevich and Lydia Dzovobak. During the Lenin Jubilee Year of 1970, the company was awarded the Lenin Prize for popularizing the art of dance and for its high standard of professionalism.

The company's success is due to the rich, inventive imagination of the artistic director and the mastery of the dancers. Every production is worked on by the composer Vladimir Kornev whose music is distinguished by restrained simplicity and melodiousness. The beautiful costumes are designed by Elizabeth Axelrod. The company has an orchestra of fourteen musicians and a trio of exceptionally gifted singers. Nikolai Kalinin is the music director and conductor of the group.

Since its beginning, the company has won acclaim all over the USSR and on tour: Yugoslavia, Czechoslovakia, Hungary, Poland, Germany, the Middle

¹² Présentation de l'ensemble Krasnoyarsk de Sibérie parue dans le programme d'une soirée de ballet.

East and South America. In the fall of 1972, it appeared as part of a two-month Soviet Dance Spectacular in Paris. Once again critics and audiences were ecstatic. In 1967, the Krasnoyarsk Ensemble represented the Soviet Union at the International Folk Dance Festival. Its vivid originality, vitality, superb technique and artistry captivated the exacting judges and it was awarded the coveted First Prize Gold Medal, newspapers calling their dances a «Siberian symphony».

* * *

Texte 12

Operation «Tune-Up»¹³

YOU CAN CUT YOUR GASOLINE BILL BY 10% OR MORE:

This was proven by «Operation Tune-Up» a three week program that demonstrated the dollar and energy savings to be derived from proper car maintenance and good driving habits.

Conducted by the Conservation and Renewable Energy Branch of E.M.R. and the Ontario Motor League, a member of the Canadian Automobile Association, this program involved 12 drivers who commuted approximately 200 km per day. Their cars were no older than 1973, with less than 140,000 km (75,000 miles) and had not received a tune-up in the last five months. This program simply compared the fuel consumption between twelve tuned and untuned cars, driven before and after driver education seminars.

The results were startling. An average improvement of 12.9% was achieved by drivers in tuned-up cars, who had been «tuned-in» to energy saving driving tips. And where there's gas saved, there's money saved. One driver found he could save as much as \$500.00 a year.

PROVE IT FOR YOURSELF. DO YOUR OWN OPERATION «TUNE-UP».

For the next week or so, drive as you normally would, keeping a close account of the kilometers (miles) you drive, and how much fuel you use. The chart on the back will help you keep record. This is Phase 1 of the test. Now take your car in for a professional tune-up, being sure to have your tire pressure, wheel alignment, and brake drag checked. During Phase 2 of the test, drive according to the energy-saving driving habits listed. Again, keep accurate record of distances driven and fuel consumption on the back chart. And after a week or so, calculate the amount of gas you've saved, and the dollars you can start saving.

ENERGY-SAVING DRIVING TIPS:

1. Try to maintain a constant highway speed of 90 km/h (55 mph).
2. Avoid jack rabbit starts.
3. Accelerate smoothly when passing or merging with fast traffic.

¹³ Brochure destinée aux automobilistes désireux de réduire leur consommation d'essence.

4. Watch traffic ahead of you so you can change lanes and/or adjust speed accordingly.
5. If you have a manual transmission, drive in the highest gear which gives you adequate acceleration without «lugging» the engine.
6. Don't rest your foot on the brake pedal. It decreases brake efficiency and increases fuel consumption.
7. Turn off the motor if you are waiting for someone. Long periods of idling to warm up the engine are also unnecessary.
8. Try to avoid traffic jams by staggering your work hours and/or listening to traffic reports.
9. Don't store heavy items in your trunk. Remove roof racks when not in use.
10. Don't just say «fill her up». Attendants will top off the tank to the brim wasting gas. Fill only to the 1st «click-off».
11. Anticipate stops well ahead of time so that you can slow down gradually, and perhaps even avoid stopping at stop lights.
12. Minimize the use of air conditioners. They can increase fuel consumption by as much as 20% during operation.
13. Maintain your car properly. Make sure that you get thorough Fall and Spring tune-ups.

* * *

Texte 13

Halifax Celebrates Container Day¹⁴

Despite foul weather conditions and an inauspicious date, the entire city of Halifax, Nova Scotia, regarded September 13, 1971 as a lucky day. Then, after several years of energetic preparation, their \$15 million containerport was officially declared open.

More, there were enthusiastic declarations all around that Halifax was raring to go in the battle for the container trade on the North Atlantic Seaboard.

The containerport offers direct unit train facilities to Montreal, Toronto and the U.S.

Along with its geographically advantageous position — 500 miles nearer to Europe than any of its rivals, no tidal or draft problem and having an ice-free, direct access to the ocean — the new containerport offers shippers the latest in handling equipment, and alabor force said to be remarkably free from dispute; threeshift working is available.

The terminal has 1,775 feet of dock face, which can accommodate any two of the largest containerships built or building. Two gantry cranes, each with a handling capacity of 45 tons, have an outreach of 133 and 115 feet, and a backreach of 60 and 57 feet, respectively.

Quay storage area is sufficient for 4,377 20-foot containers or equivalent.

¹⁴ Article de journal.

There is a consolidation shed of 30,000 square feet, plus a covered transfer platform, 130 feet x 40 feet. Included in the consolidation facility is 4,500 feet of heated storage space.

There is a full complement of ancillary equipment: straddle carriers up to 67,200 lbs capacity, railcar loading gantries with a similar rating and able to handle up to 25 units an hour. Also available are lift trucks with top lift spreaders for use in conjunction with the railcar cranes. When equipped with fork tines, they can be used to handle large unit loads on ship and in the terminal.

There are four miles of rail tracks inside the 56 fenced acres of the terminal, with four stub tracks for loading and unloading. Each of the stub tracks can hold 17 of Canadian National's latest container flat cars, which hold four 20-footers each.

One section of the terminal's back-up area is fitted with 81 positions having electrical connection for containers requiring heating or refrigeration. Such units are railed on specially identified CN railcars equipped to maintain this need.

Texte 14

The World Bank and Urban Poverty¹⁵

The reason why the Bank is undertaking a major offensive against urban poverty is readily understandable in the light of the realities faced by most less developed countries today. Over the past 25 years, the urban population of developing countries has increased at the unprecedented rate of close to 5 per cent per annum — nearly twice the rate of the overall population growth of these countries. Over 550 million people have been absorbed by the cities in the developing world in a single generation. Today these cities contain over 840 million persons, or about 28 per cent of their total population. About 25 per cent of the total population in Africa and South Asia lives in urban areas: the proportion rises to between 30 per cent and 40 per cent in East Asia and North Africa, and to nearly 60 per cent in Central and South America. So while the pace of urbanization over the past 25 years has been faster than ever before, the level of urbanization is still relatively low.

This makes the challenge of the future even greater. The United Nations estimates that by the year 2000 another 1.2 billion people will have to be absorbed by the existing and new cities of the developing world. Africa's urban population will triple. In Latin America urban dwellers will exceed 75 per cent of the total population. Except for the poorest countries of South Asia and Africa, at least half of the developing world will live in urban areas. About half these urban newcomers will come from natural population growth and the rest from migration to the cities from the rural areas. Most of these new city dwellers will be poor and unskilled. The resources available for accommodating this urban growth are, and will remain, severely limited. The pressures on these cities and national governments are already enormous and, by and large, the developing countries are not ready — in terms of attitudes, policies, management capacity, or ability to mobilize the financial and other resources required — for the task ahead.

¹⁵ Début d'un article paru dans la revue du Fonds monétaire international.

The heart of the problem of urbanization lies in the rising numbers of the urban poor. If a city's population is growing at twice the national rate, the poor — in their illegal, unserviced squatter settlements, unemployed or underemployed in low productivity jobs — are typically growing at twice or three times the rate of the city's population as a whole. The Bank estimates that currently almost one third of the urban dwellers in the developing countries lack the incomes and therefore the consumption sufficient to maintain a productive life. Over 250 million of them lack reasonable access to minimal nutrition, safe water, minimal sanitation, and basic education and shelter. We also estimate that these numbers are growing by perhaps as much as between 15 and 18 million persons per annum, and that unless much more is done to alter present trends, by the year 2000 over 600 million urban dwellers will be found living in these deplorable conditions. The implications of this explosion of the urban poor for overall economic and social progress as well as for political stability are indeed stark. Appropriate national strategies to cope with this situation are generally lacking and overdue and must now be formulated in haste.

* * *

Texte 15

To honor the 200th
 birthday of «the great
 musician of all time»,
 XYZ Records presents the
 magnificent and definitive

BEETHOVEN
 BICENTENNIAL
 COLLECTION¹⁶

In the history of music
 there has never been a man
 like Ludwig van Beethoven.

And never before have Beethoven's
 works been interpreted like this —

By special arrangement with ABC, XYZ Records is privileged to present the magnificent

BEETHOVEN BICENTENNIAL COLLECTION

Listen to the first six Beethoven Symphonies recorded by the Berlin Philharmonic Orchestra under the direction of Herbert von Karajan for *10 DAYS FREE*.

Some years ago, ABC embarked upon an historic project. Looking forward to the 200th anniversary of Beethoven's birthday in 1970, they set out to put together the most comprehensive collection of Beethoven recordings ever

¹⁶ Publicité diffusée dans de nombreuses revues.

assembled. No company was better equipped to accomplish this ambitious task. For ABC is widely regarded as one of the finest recording companies in the world — the standard by which other companies are often judged.

When word of this unique collection reached XYZ Records, we moved fast. Working closely with ABC, our people reviewed the 75 records the German experts had selected as truly representative of Beethoven's work. Then they selected the fifty they felt would be best received by music lovers in America.

The result is history — the magnificent BEETHOVEN BICENTENNIAL COLLECTION. It consists of ten albums of five records each that, like no other collection, present the master at his incomparable best. The nine symphonies alone have already won the Grand Prix du Disque (Paris), the world's most coveted award for recording artistry and quality!

Listen to Album I — the first six of the nine symphonies — for ten days free without risking so much as a penny! See if you don't agree that this is the greatest bargain in the history of classical recordings!

Just send us the enclosed card and you will receive five 12-inch LP stereo records, each individually sealed in a polyethylene sleeve, and all boxed in a double-slipcase. The BEETHOVEN BICENTENNIAL COLLECTION is sold only through XYZ Records.

And, thanks to our large volume of sales, your cost per record is far lower than comparable records sold in record stores — even lower than those sold in most discount stores! The selections in your first album, all performed by the great Berlin Philharmonic Orchestra under Herbert von Karajan, are:

Symphony No. 1 in C Major — The lyrical creation that ushered in a bold, romantic era of innovation.

Symphony No. 2 in D Major — One of the happiest of the master's works, filled with youthful fire.

Symphony No. 3 in E-Flat Major — The mighty «Eroica», which was Beethoven's own favorite.

Symphony No. 4 in B-Flat Major — Humorous and tender, reflecting a happy period in Beethoven's life.

Symphony No. 5 in C Minor — The most famous symphony ever written, it begins in grim struggle and ends in exultant victory.

Symphony No. 6 in F Major — The «Pastoral» is inspired musical painting, with its murmuring brooks, thunderstorm and rustic dancing.

SPECIAL BONUS! Leonore Overture No. 3 — The most famous of the overtures to «Fidelio». Its trumpet calls are unforgettable.

Never before have there been records like these!

A critic has said, «At ABC, quality is not a philosophy, it is an obsession.» Small wonder, then, that the nine symphonies in the Beethoven Bicentennial Collection have already won the famed Grand Prix du Disque (Paris). ABC's concern with achieving perfection extends all along the multistage, intricate process of recording, from choice of recording hall and adjustment of its acoustics, through making a recording tape as close as possible to the natural sound of the live orchestra, to manufacturing flawless records. Its engineers are trained in music, and its artistic directors thoroughly understand the en-

gineering aspects of recording. The results are heard on every ABC record — hailed by connoisseurs as among the world's finest.

\$25.00 BEETHOVEN BOOK *FREE* with purchase of first six symphonies.

* * *

Bibliographie

- AUSTIN, John Langshaw. *Le langage de la perception*. Texte établi d'après les notes manuscrites de l'auteur par G.-J. Warnock et traduit par Paul Gochet. Paris, Armand Colin, 1971. 169 p.
- BALLY, Charles. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne, Francke, 1944. 440 p.
- BAUSCH, K.-Richard. « La métaphore dans la langue de la presse d'aujourd'hui » dans *Meta*, vol. XIII, n° 4, 1968, pp. 171-179.
- « Linguistique comparative, linguistique appliquée et traduction » dans *Meta*, vol. XVI, n° 1-2, 1971, pp. 45-55.
- « Qualité en traduction et linguistique dite 'différentielle' » dans *Babel*, vol. XVI, n° 1, 1970, pp. 13-20.
- BELLOC, Hilaire. « On Translation » in *The Bookman*, No. 74, October 1931, pp. 32-39; 179-185.
- BÉNARD, Jean-Paul et HORGUELIN, Paul A. *Pratique de la traduction*. Version générale, Montréal, Linguattech, 1977. 141 p.
- BERNIER, N. « Table ronde sur la formation du traducteur » dans *Meta*, vol. XII, n° 1, 1966, pp. 29-31.
- BESSE, Henri. « Éléments pour une description sémantique des énoncés d'un dialogue » dans *Recherches pédagogiques*, vol. LXIX, 1974, pp. 133-144.
- « Traduction et didactique des langues » dans *Neuere Sprachen*, n° 3, 1975, pp. 238-248; n° 4, pp. 339-353.
- BEZIERS, Monique et VAN OVERBEKE, Maurits. *Le bilinguisme*. Essai de définition et guide bibliographique, Université de Louvain, Librairie universitaire, 1968. (Cahiers de l'Institut des langues vivantes, 13). 172 p.
- BOHEAU, A. « Les problèmes du bilinguisme et la théorie des substrats » dans *Revue des langues vivantes*, n° 12, 1946, pp. 113-125; 169-193 et 213-224.
- BOUX, D. /et autres/. « Analyse linguistique des rédactions » dans *Langue française*, n° 5, fév. 1970, pp. 118-126.
- BOVY, F. « Codage et décodage du traducteur » dans *Le Linguiste*, vol. 10, n° 3, 1964, pp. 5-8.
- « Conclusions d'ordre pédagogique et méthodologique de la journée pédagogique du 17 mars 1972 pour les Instituts Belges de la traduction. Thème: 'Méthodologie de la traduction' ». Janvier 1973. 6 p.
- « Processus et méthodologie de la traduction ». Rapport de la journée pédagogique pour les Instituts Belges de Traduction, 17 mars 1972. 5 p.
- BRISLIN, Richard W. (ed). *Translation: Applications and Research*. New York, Gardner Press, 1976. 312 p.
- BROOKS, Nelson. « The Meaning of Bilingualism Today » in *Foreign Language Annuals*, Vol. II, No. 3, March 1969, pp. 304-309.
- BUISSERET, Irène de. *Deux langues, six idiomes. Manuel pratique de traduction de l'anglais au français: préceptes, procédés, exemples, glossaires, index*. Ottawa, Carlton-Green, 1975. 480 p.
- BUYSSENS, Eric. « Le langage et la logique — Le langage et la pensée » dans *Le Langage*, publié sous la direction d'André Martinet, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1968, pp. 76-90.
- CAILLÉ, P.-Fr. « Traduire, c'est choisir » dans *Babel*, vol. XIII, n° 1, 1967, pp. 7-13.

- CARDINAL, Pierre. « Regard critique sur la traduction au Canada » dans *Meta*, vol. XXIII, n° 1, juin 1978, pp. 141-147.
- CARY, Edmond. *La traduction dans le monde moderne*. Genève, Georg & Cie, 1956. 196 p.
- « La traduction totale » dans *Babel*, vol. VI, n° 3, sept. 1960, pp. 110-115.
- « Mécanisme et Traduction » dans *Babel*, vol. II, n° 3, oct. 1956, pp. 102-107.
- CASAGRANDE, J. B. « The Ends of Translation » in *International Journal of American Linguistics*, Vol. XX, No. 4, Oct. 1954, pp. 335-340.
- CASSIR, I. « La qualité de la traduction technique » dans *Traduire*, n° 27, 1960, pp. 5-6.
- CAIFORD, John Cunnison. *A Linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics*. London, Oxford University Press, 1965. 103 p.
- CESIRE, C. et DUBOIS, M.-M. *Grammaire complète de la langue anglaise*. Paris, Larousse, 1949.
- Chambres belges des Traducteurs, Interprètes et Philologues. *Rapport introductif de la journée du 15 mai 1973 consacré à l'étude des aptitudes à la profession de traducteur*. Quatrième journées internationales de la traduction. Décembre 1972. 4 p. (Document polycopié non publié).
- CHARAUDEAU, P. « Sens et signification » dans *Cahiers de lexicologie*, vol. XXI, n° 2, 1972, pp. 9-21.
- CHARBONNEAU-DAGENAIS, Aline. « Essai de définition du bilinguisme » dans *Bulletin de l'Association canadienne de linguistique appliquée*, vol. 4 n° 1, mars 1979, 31-38.
- CITROIN, I. J. « Targets in Translator Training » in *Meta*, Vol. XI, No. 4, 1966, pp. 139-144.
- « Training Technical Translators » in *Babel*, Vol. I, No. 2, 1955, pp. 61-64.
- COINDRIAU, Maurice-Edgar. *Mémoires d'un traducteur*. Paris, Gallimard, 1974. 139 p.
- Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs, Montréal, 8e, 1977. *La Traduction, une profession [Translating, a Profession]*. Actes du VIIIe Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs, Montréal, 1977. Publiés sous la direction de Paul A. Horguelin. Montréal, Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1978. 576 p.
- Congrès des traducteurs et interprètes du Canada, 2e. Montréal, Québec, 1963. *La formation du traducteur*; actes du congrès, Montréal, Québec, les 26 et 27 avril 1963. *Journal des traducteurs*, vol. VIII, n° 4, 1963, pp. 111-163.
- COSTI, Daniel. « Lire le sens » dans *Le Français dans le Monde*, n° 109, décembre 1974, pp. 40-44.
- DARBIENÉ, Jean. « Caractérogologie linguistique » dans *L'Actualité terminologique*, vol. X, n° 4, pp. 1-4; n° 5, pp. 1-4.
- « La traduction raisonnée » dans *Meta*, vol. XIV, n° 3, 1969, pp. 135-140.
- « Lexicologie différentielle: champ et méthode » dans *Meta*, vol. XVIII, n° 1-2, 1973, pp. 171-178.
- « Linguistique différentielle et traduction » dans *Meta*, vol. XVI, n° 1-2, 1971, pp. 17-24.
- « Niveaux de la traduction » dans *Babel*, vol. XXIII, n° 1, 1977, pp. 6-17.
- « Pour une revalorisation des exercices de traduction dans l'étude des langues » dans *Culture*, n° 24, pp. 348-355.
- « Réflexions sur la formation générale du traducteur » dans *Meta*, vol. XI, n° 4, 1966, pp. 155-160.
- « Sémantique différentielle » dans *Revue canadienne de linguistique*, vol. X, n° 1, 1964, pp. 7-14.

- « Traduction littérale ou traduction libre ? » dans *Journal des Traducteurs*, vol. X, n° 4, 1965, pp. 154-157.
- DAVIAULT, Pierre. « Sommes-nous asservis par la traduction ? » dans *Bulletin de l'Association technologique de langue française d'Ottawa*, vol. V, n° 3, 1957, pp. 14-17.
- *Langage et traduction* (Préface de Robert Le Bidois), Ottawa, Information Canada, 1962. (Réimpression 1972). 397 p.
- DELISLE, Jean. *Guide bibliographique du traducteur, rédacteur et terminologue/Bibliographic Guide for Translators, Writers and Terminologists*. Par Jean Delisle et Lorraine Albert, Ottawa, Éditions de l'Université, 1979. (Coll. « Cahiers de traductologie » n° 1). 207 p.
- « Une discipline en quête d'une méthodologie » dans *L'Antenne* (Bulletin d'information de la Société des traducteurs du Québec), vol. X, n° 6, avril 1979, pp. 2-3.
- « Comment traduire *to affect* ? » dans *Meta*, vol. XXI, n° 4, décembre 1979, pp. 274-277.
- « Projet d'histoire de la traduction et de l'interprétation au Canada » dans *Meta*, vol. XXII, n° 1, mars 1977, pp. 66-71.
- « Les pionniers de l'interprétation au Canada » dans *Meta*, vol. XX, n° 1, mars 1977, pp. 5-14.
- « Les origines de la recherche terminologique au Canada » dans *Revue de l'Université Laurentienne*, vol. XII, N° 2, fév., 1980, pp. 25-34.
- « Les interprètes français au Brésil au XVI^e siècle » dans *Le linguiste/De Taalkundige* (Belgique), n° 1-2, janvier-avril 1977, pp. 1-4.
- DUBOIS, Jean (et al.). *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973. 516 p.
- DUBUC, Robert. « Abus de la traduction » dans *Translatio*, vol. IX, n° 1, déc. 1970, pp. 4-11.
- « L'apprentissage de la traduction à l'ère des méthodes actives » dans *Translatio*, vol. VI, n° 3, 1967, pp. 65-67.
- *Manuel pratique de terminologie*, Montréal, Linguatex, 1978. 98 p.
- « Qu'est-ce que la terminologie ? » dans *La Banque des mots*, n° 13, 1977, pp. 3-14.
- DUCROIX, Oswal. « La description sémantique des énoncés français et la notion de présupposition » dans *L'homme*, n° 1, 1968, pp. 37-53.
- « Le structuralisme en linguistique » dans *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, Le Seuil, 1968, pp. 14-96.
- DURON, Jacques. *Langue française, Langue humaine*, Paris, Larousse, 1963. 187 p.
- DYKMANS, Gommaire. *Initiation pratique au métier d'écrire*, Bruxelles, Baude, 1961. (2^e éd.) Tome I: Bréviaire de la méthode, 363 p. Tome II: Le labeur du style et la technique de l'impression, 306 p. (Coll. « Bien écrire et bien parler »).
- EBEL, J. G. « Translation and Linguistics: A Search for Definitions » in *The Incorporated Linguist*, Vol. VII, No. 3, 1968, pp. 50-54.
- EIKIND, Efim. « La stylistique comparée, base de l'art de traduire » dans *Babel*, vol. XIII, n° 1, 1967, pp. 23-30.
- Exègèse et Traduction*, Revue *Études de linguistique appliquée*, n° 12, Paris, Didier, oct.-déc. 1973. 126 p.
- FINLAY, Ian F. *Translating*, London, Teach Yourself Books, 1971. 179 p.
- FISCHBACK, Henry. « What the Translation Client Should Know or How Not to Write for Foreign Publication » in *Journal des traducteurs*, Vol. VI, No. 4, 1961, pp. 111-121.
- FLESCH, Rudolf. « The Pursuit of Translation » in *The Art of Clear Thinking*, London, Collier-MacMillan, 1972 [c. 1951], pp. 63-71.

- FULLER, Frederick. *A Handbook For Translators*. Colin Smythe, Gerrards Cross, 1973. 66 p.
- GACHECHILADZE, G. R. « Training Translators at the University » in *Babel*, Vol. XI, No. 4, 1965, pp. 154-155.
- GADAMER, Hans-Georg. « Le langage en tant que milieu (medium) de l'expérience herméneutique » dans *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1976, pp. 229-235.
- GALISSON, Robert. « Pour une méthodologie de l'enseignement du sens étranger » dans *Études de linguistique appliquée*, n° 11, Didier, 1973, pp. 97-126.
- et COSTE, D. *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris, Librairie Hachette, 1976. 612 p.
- GAMBIER, Yves. « La traduction et ses dimensions transformatrices » dans *Meta*, vol. XXII, N° 4, déc. 1977, pp. 252-257.
- GASSE, Yvon. « Contextual Transposition in Translating Research Instruments » in *Meta*, Vol. XVIII, No. 3, pp. 295-307.
- GAUGER, Hans-Martin. « Apport au problème de la synonymie » dans *Meta*, vol. XV, n° 3, 1970, pp. 147-160.
- GERMAIN, Claude. *La notion de situation en linguistique*. Ottawa, éd. de l'Université, 1973. 168 p.
- GERVER, David and H. W. SINAÏKO (ed.) *Language, Interpretation and Communication*. Proceedings of the NATO Symposium held at the Giorgio Cini Foundation, Venice, Italy, Sept. 26-Oct 1, 1977. New York, Plenum Press, 1978. 427 p.
- GHENET-HOÏTOIS, Michèle. « Contribution à une méthodologie de la composition ». Ministère de l'Éducation Nationale, Université de l'État de Mons. *Dix années de linguistique théorique et appliquée*. Mons, 1973, pp. 103-121.
- GOFFIN, Roger. « Le mémoire de terminologie. Une tentative de rapprochement entre théorie et pratique de la traduction » dans *Le Linguiste/De Taalkundige*, n° 5-6, 1976, pp. 1-4.
- « Pour une formation universitaire « sui generis » du traducteur » (réflexions sur certains aspects méthodologiques et sur la recherche scientifique dans le domaine de la traduction) dans *Meta*, vol. XVI, n° 1-2, 1971, pp. 57-68.
- « Structures lexicales, terminologies techniques et glossaires contextuels multilingues » dans *Meta*, vol. XVIII, n° 1-2, 1973, pp. 237-252.
- GORJAN, Z. « Le traducteur, la pensée et la parole » dans *Babel*, vol. X, n° 3, 1963, pp. 129-131.
- GOUADEC, Daniel. *Comprendre et traduire. Techniques de la version*. Paris, Bordas, 1974. 160 p.
- *Manuel de composition anglaise*. Paris, Bordas, 1972. 144. p.
- GRANGER, Gilles-Gaston. *Essai d'une philosophie du style*. Paris, Armand Colin, 1968. 312 p.
- « Langue et systèmes formels » dans *Langages*, n° 21, mars 1971, pp. 71-87.
- GRANDJOUAN, Jacques Olivier. *Les Linguicides*, Paris, Didier, 1971. 318 p.
- GRAVIER, Maurice. « L'époque des écoles de pilotage » dans *Traduire*, n° 55, 1968, pp. 31-33.
- « Peut-on former des traducteurs techniques? » dans *Babel*, vol. XIII, n° 2, 1967, pp. 73-76.
- GREBENSCHIKOV, N. et RECKER, J. I. « Les objectifs de l'analyse comparée des traductions » dans *Journal des traducteurs*, vol. IX, n° 3, juil.-sept. 1964, pp. 75-82.
- GUILBERT, Louis. « Discours, lexique, dictionnaire » dans *Meta*, vol. XVIII, n° 1-2, 1973, pp. 201-202.
- HANLET, Camille. *La technique du style*. Paris, H. Dessain, 1969. 383 p.

- HARRIS, Brian. « La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique » dans *Cahiers de linguistique*, n° 2, Université du Québec à Montréal, 1973, pp. 133-146.
- « Toward a Science of Translation » in *Meta*, Vol. XXII, No. 1, 1977, pp. 90-92.
- « Notation and Index for Informative Congruence in Translation » in *Meta*, Vol. XX, No. 3, 1975, pp. 184-193.
- « The Difference in Second Language Learning ». Paper read at the Conference on Second Language Learning, Collège Saint-Jean, Edmonton, Alberta, Septembre 6-11, 1977, 23 p.
- « The Importance of Natural Translation », Revised text of a paper read to the AILA World Congress, Stuttgart, August 1975, 21 p.
- and SHERWOOD, Bianca. « Translating as an innate skill ». Paper read at the NATO Symposium on Language, Interpretation and Communication, Venice, September 26-30, 1977, 47 p.
- HENDRICKX, Paul V. « Language Teaching and Teaching Translation » in *Babel*, Vol. XVIII, No. 13, 1972, pp. 14-20.
- « Should We teach Translation? » in *Babel*, Vol. XXI, No. 3, 1975, pp. 101-106.
- HOLMES, James J. « Translation Theory, Translation Studies, and the Translator » dans *La traduction, une profession/Translating, a profession*, Actes du VIII^e Congrès mondial de la fédération internationale des traducteurs (1977). Publiés sous la direction de Paul A. Horguelin, Montréal, Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1978, pp. 55-61.
- HORGUELIN, Paul A. *Pratique de la révision*, Montreal, Linguatex, 1978, 189 p.
- HORN, S. E. « Survey of Academic Courses and Programs for the Training of Translators (Boston, Columbia, Georgetown, McGill-Can., Monterey, Montreal, New York, Vermont) » in *American Translator*, (New York), Vol. 2, No. 1, pp. 10-12 + 2; No. 2, p. 4, 1968.
- HORTMANN, R. R. and STORCK, F. C. « The Place of Grammar and Translation in the Teaching of Modern Languages » in *The Incorporated Linguist*, Vol. III, No. 3, 1964, pp. 73-75.
- HOUSE, Julianc. « A Model for Assessing Translation Quality » in *Meta*, Vol. XXII, No. 2, 1977, pp. 103-109.
- HOWDER, Murray (and others). « Academic Training of Translators: A Debatable Issue » in *Federal Linguist*, (Washington) Vol. V, No. 1-2, 1973, pp. 2-17.
- JACOBSON, Roman. « On Linguistic Aspects of Translation » in *On Translation*, (ed. by Reuben Arthur BROWER), Cambridge, Harvard University Press, 1959, pp. 232-239.
- JOYAL, Bernard. « Initiation à la traduction par la révision » dans *Meta*, vol. XIV, n° 2, 1969, pp. 98-100.
- JUMPETT, R. M. « Methodological Approaches to Science Translation » in *Quality in Translation*, (Cary & Jumpett, ed.), 1963, pp. 267-281.
- « Quality in Scientific and Technical Translation » in *Babel*, Vol. V, No. 2, 1959, pp. 107-109.
- KELLY, Louis G. *The True Interpreter. A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford, Basil Blackwell, 1979, 282 p.
- KIRSTEIN, Bone H.-J. « Reducing Negative Transfer: Two Suggestions for the Use of Translation » in *Modern Language Journal*, Vol. VI, No. 2, Feb. 1972, pp. 75-78.
- KOKAS, Louis. « Les longueurs de la traduction » dans *Meta*, vol. XIV, n° 2, 1969, pp. 93-97.
- LABOV, William. *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, [c1972/ 344 p.

- LADMIRAL, Jean-René. « La traduction dans l'institution pédagogique » dans *Langage*, n° 28, déc. 1972, pp. 8-39.
- *Traduire: théorèmes pour la traduction*. Paris, Payot, 1979. (Coll. « Petite bibliothèque Payot » n° 366). 276 p.
- LANDSBERG, Marge E. « Translation Theory: An Appraisal of Some General Problems » in *Meta*, Vol. XXI, No. 4, 1976, pp. 235-251.
- LICCIO, L. « Stylistique et traduction » dans *Langues modernes*, vol. I.X, n° 3, 1961, pp. 188-193.
- LIEDERER, Marianne. *La traduction simultanée, fondements théoriques*. Paris, Minard, 1980.
- « Synecdoque et traduction » dans *Études de linguistique appliquée*, n° 24, oct.-déc. 1976, pp. 13-41.
- « La traduction: transcoder ou réexprimer? » dans *Études de linguistique appliquée*, n° 12, oct.-déc. 1973, pp. 7-25.
- LIVY, Jiri. « Will Translation Theory be of Use to Translators? » in *Übersetzen*, Athenäum Verlag, Frankfurt, 1965, pp. 77-82.
- LIVRIS, P. « Quelques mots sur la traduction littéraire considérée tantôt comme une fin en soi, tantôt comme un instrument pédagogique » dans *Babel*, vol. VIII, n° 3, 1962, pp. 121-122.
- Linguistique et communication*. Bibliothèque Laffont des grands thèmes, Lausanne, Grammant, 1975. 143 p.
- LUJDSKANOV, Alexandre. « À propos des Problèmes théoriques de la traduction » dans *T. A. Informations*, n° 1, 1968, pp. 107-112.
- « A Semiotic Approach to the Theory of Translation » in *Language Sciences*, No. 35, April 1975, pp. 5-9. [Translated by Brian Harris].
- *Traduction humaine et traduction mécanique*. Paris Dunod, 1969. (Fasc. I, 58 p.; fasc. II, 146 p.) (Documents de linguistique quantitative, 2, 4).
- LONERGAN, Bernard. « Merging Horizons: System, Common Sense, Scholarship » in *Cultural Hermeneutics*, Vol. I, 1973, pp. 87-99.
- LONG, Donald F. « Quality in Translation » in *Journal des traducteurs*, Vol. V, No. 1, January 1960, pp. 7-9.
- MACKEY, William Francis. « Les dimensions de la linguistique différentielle » dans *Le Français dans le monde*, 1974, pp. 25-31.
- MAIHOT, José. « Les rapports entre la langue et la culture » dans *Meta* vol. XIV, n° 4, 1969, pp. 200-206.
- MAINGUENAU, Dominique. *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours Problèmes et perspectives*. Paris, Librairie Hachette, 1976. 192 p.
- MAJINOWSKI, Bronislav. « Théorie ethnographique du langage » dans *Les Jardins de corail*, Préf. et trad. de Pierre Clinquart, Paris, F. Maspero, 1974, pp. 237-314.
- MAROUZEAU, Jules. *Lexique de la terminologie linguistique français, allemand, anglais*. 2^e éd. Paris, Geuthner, 1944.
- MARTINEL, André (dir.) *Le Langage*. (Coll. de la Pléiade). Paris, Gallimard, 1968. 1525 p.
- « La traduction » dans *La linguistique. Guide alphabétique*. Paris, Denoël, 1969, pp. 375-379.
- « Contexte et situation » dans *La linguistique Guide alphabétique*. Paris, Denoël, 1969, pp. 64-72.
- *Éléments de linguistique générale* (Coll. V2). Paris, Armand Colin, 1967. 221 p.
- MATTHEWS-BRESKY, R. J. H. « Translation as a Testing Device » in *English language Teaching*, Vol. XXVIII, No. 1, October 1972, pp. 58-65.

- MEÏTCHUK, Igor. «Théorie de langage, théorie de traduction» dans *Meta*, vol. XXIII, n° 4, déc. 1978, pp. 271-302.
- MILLIGAN, E. E. «Some Principles and Techniques of Translation» in *The Modern Language Journal*, Vol. XLI, No. 2, 1967, pp. 66-71.
- MOIRAND, Sophie. «Approche globale des textes écrits» dans *Études de linguistique appliquée*, n° 23, 1976, pp. 87-104.
- MORIN, A.-J. *Stylistique comparée. La préposition en français et en anglais* 2^e édition, Collège Bourget, 1961, 92 p.
- MOUNIN, Georges. *Clefs pour la linguistique*. Paris, Seghers, 1968. 187 p.
- *La Machine à traduire*. La Haie, Mouton, 1964. 204 p.
- *Les belles infidèles*. Paris, Cahiers du Sud, 1955. 159 p.
- «La notion de qualité en matière de traduction littéraire» dans *Qualité en matière de traduction* (Cary & Jumpelt, éd.), 1963, pp. 50-57.
- *Linguistique et traduction*. Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1976. 276 p.
- *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard, 1963. 296 p.
- NEWMARK, Peter. «Twenty-Three Restricted Rules of Translation» in *The Incorporated Linguist*, Vol. XII, No. 1, January 1973, pp. 9-15.
- «Some Notes on Translation and Translators» in *The Incorporated Linguist*, Vol. VIII, No. 4, 1969, pp. 79-85.
- «The Theory and the Craft of Translation» in *Language Teaching & Linguistics: Abstracts* (Survey Article), Vol. XIX, No. 1, January 1976, Cambridge University Press, pp. 5-26.
- «Further Propositions on Translation» in *The Incorporated Linguist*, Vol. XIII, No. 2 and 3, 1974, Part I, pp. 34-42; Part II, pp. 62-72.
- «An Approach to Translation» in *Babel*, Vol. XIX, No. 1, January 1973, pp. 3-19.
- «Communicative and Semantic Translation» in *Babel*, Vol. XXIII, No. 4, 1977, pp. 163-180.
- NIDA, Eugene A. «A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation» in R. W. Brislin (ed.), *Translation: Applications and Research*, pp. 47-91.
- *Language Structure and Translation Essays*. Selected and introduced by A. S. Dil, Stanford, Calif., Stanford University Press, 1975. 283 p.
- «Meaning and Translation» in *The Bible Translator*, Vol. VIII, No. 3, 1957, pp. 97-108.
- «The Nature of Dynamic Equivalence in Translating» in *Babel*, Vol. XXIII, No. 3, 1977, pp. 99-103.
- «Translation» in T. Sebeok (ed.), *Current trends in Linguistics*, Vol. XII, The Hague, Mouton, 1974, pp. 1045-1068.
- *Toward a Science of Translating, with Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*, Leiden, E. J. Brill, 1964. 331 p.
- and TABER, Charles. *The Theory and Practice of Translation*. Leiden, E. J. Brill, 1974. 220 p.
- PALGRAVE, Francis Turner. *The Golden Treasurer* (with a supplement book of more modern poetry). London, Dent [1934]. 438 p.
- PARIENI, J. C. et BIS, G. *La linguistique contemporaine*. Paris, Presses Universitaires de France, 1973 /Dossiers Logos/, 96 p.
- PERGNIER, Maurice. «Traduction et théorie linguistique» dans *Études de linguistique appliquée*, n° 12, oct.-déc. 1973, pp. 26-38.
- *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*. Atelier reproduction des thèses, Université de Lille III. 491 p. (Diffusion: Librairie Honoré Champion, Paris).

- «L'envers des mots» dans *Études de linguistique appliquée*, n° 24, oct.-déc. 1976, pp. 92-126.
- PERRET, Jacques. «Traduction et parole» dans *Problèmes de la traduction littéraire*. Textes des conférences présentées au cours d'un séminaire organisé pendant l'année académique 1973-1974. Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1975, pp. 9-27.
- PIAGET, Jean. *Problèmes de psychologie génétique*. (Coll. «Médiations» n° 95), 1972, 174 p.
- *La psychologie de l'intelligence*. Paris, Armand Colin, 1967, 192 p.
- *Mes idées* propos recueillis par Richard I. Evans Traduit de l'américain par Danielle Neumann Denoël/Gonthier, 1977 /Coll. Médiations n° 153/, 184 p.
- POISSON, Jacques. «La traduction artisanale est-elle condamnée?» dans *Meta*, vol. XX, n° 2, 1975, pp. 129-140.
- «La traduction, facteur d'acculturation» dans *La Traduction une profession / Translating, a Profession*. Actes du VIII^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs, Montréal, 1977. Montréal, Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1978, pp. 281-291.
- Québec (Province). Ministère des Communications. Service de traduction. *Guide du traducteur*. 3^e éd. 1978, 78 p.
- Office de la langue française. *L'aménagement de la traduction au Québec. Problèmes théoriques et pratiques* par Wallace Schwab, 1978, 119 p.
- Office de la langue française. *Néologie en marche*. Cahiers 1, (1973), 7 (1975).
- REFFET, Michel. «La traduction: propositions de mise en place pédagogique» dans *Les langues modernes*, n° 5-6, 1971, pp. 37-44.
- REY, Alain. «Lexicologie et Traduction» dans *Babel*, vol. XIX, n° 1, 1973, pp. 19-24.
- ROBERT, Paul. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Société du Nouveau Littré, 1974, 1969 p.
- Robert-Collins Dictionnaire français-anglais, anglais-français*. Paris, Société du Nouveau Littré, 1978, 717, 781 p.
- SAINDERICHN, Sven. *Écrire en bon français... pourquoi pas?* (Coll. «Formation active») éd. «Hommes et techniques» Neuilly-sur-Seine, 1961, 109 p.
- SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. (Études et documents Payot). Paris, Payot, 1968, 331 p.
- SAVORY, Theodore Horace. *The Art of Translation*. London, J. Cafe, 1968, 191 p.
- SCHORP, A. «Quelques critères de qualité dans les traductions techniques» dans *Qualité en matière de traduction* (Cary & Jumpelt, éd.), 1963, pp. 333-348.
- SCHUMACHER, Nestor. «Analyse du processus de traduction: conséquences méthodologiques» dans *Meta*, vol. XVIII, n° 3, 1973, pp. 308-314.
- SELESKOVITCH, Danica. *Langage, langues et mémoire*. Paris, Minard, Lettres Modernes, 1975, 272 p.
- *L'interprète dans les conférences internationales*. Paris, Minard, Lettres Modernes, 1968, 261 p.
- *Interpreting for International Conferences*. Washington, Pen and Booth, 1978, 154 p. (Traduction anglaise du précédent).
- «Interpretation, A Psychological Approach to Translating» in Richard W. Brislin (ed.), *Translation: Applications and Research* New York, Gardner Press, 1976, pp. 92-116.
- «Language and Cognition» in David Gerver (ed.), *Language, Interpretation and Communication*. New York, Plenum Press, 1978, pp. 333-341.
- «Why Interpreting Is Not Tantamount to Translating Languages» in *The Incorporated Linguist*, Vol. XVI, No. 2, 1977, pp. 27-33.

- « Traduire: de l'expérience aux concepts » dans *Études de linguistique appliquée*, n° 24, oct.-déc. 1976, pp. 64-91.
- « Vision du monde et traduction » dans *Études de linguistique appliquée*, n° 12, oct.-déc. 1973, pp. 105-109.
- SHILLAN, David. « An Application of Contrastive Linguistics » in *Meta*. Vol. XV, No. 3, 1970, pp. 161-163.
- « Contrastive Linguistics and the Translator » in *The Incorporated Linguist*, Vol. X, No. 1, 1971, pp. 10-13.
- « Phrasing and Meaning » in *Meta*, Vol. XIII, No. 2, 1968, pp. 47-51.
- SIMPSON, Ekundayo. « Methodology in Translation Criticism » in *Meta*, Vol. XX, No. 4, 1975, pp. 251-262.
- SLAMA-CAZACU, Tatiana. *Langage et contexte*. La Haye, Mouton, 1961. 251 p.
- SMEATON, B. Hunter. « Translation as an Alternate Mode of Expression » in *Translators' Journal*, Vol. VIII, No. 2, 1963, pp. 39-45.
- SPERBER, Dan. « Rudiments de rhétorique cognitive » dans *Poétique*, Paris, Le Seuil, 1975, pp. 389-415.
- SPOESKY, Bernard. « Comparative Stylistics and the Principle of Economy » in *Translators' Journal*, Vol. VII, No. 3, 1962, pp. 79-83.
- « The Length of a Translation » in *Translators' Journal*, Vol. IX, No. 2, 1964, pp. 45-50.
- STEINER, George. *After Babel. Aspects of Language and Translation*. London, Oxford University Press, 1975. 507 p.
- STRAWSON, P. F. « Phrase et acte de parole » dans *Languages*, vol. XVII, 1970, pp. 19-33.
- « Table ronde sur l'enseignement de la traduction » dans *Meta*, vol. XX, n° 1, 1975, pp. 42-57.
- TARNOCCI, Laurent. « Congruence entre l'original et la traduction » dans *Babel*, vol. XIII, n° 3, 1967, pp. 137-143.
- TATHON, Claude. « Traduire la parole publicitaire » dans *La Linguistique*, vol. XIV, fasc. 1, 1978, pp. 75-87.
- THIERY, Christopher. *Le bilinguisme chez les interprètes de conférence professionnels*. Thèse de Doctorat de 3^e cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), 1975. 167 p.
- TOPHOVEN, M. « Un traducteur s'explique sur son travail » dans *Babel*, vol. XX, n° 1, 1974, pp. 5-10.
- TOURNIER, Michel. *Le vent Paraclet*. Paris, Gallimard, 1977. 275 p.
- La traduction*. Revue *Langages*, n° 28, décembre 1972. Paris, Didier/Larousse. 117 p.
- Traduire: les idées et les mots*. Revue *Études de linguistique appliquée*, n° 24, Paris, Didier, oct.-déc. 1976. 126 p.
- TREMBLAY, Y. « La formation du traducteur » dans *Bulletin de l'ATIO*, vol. I, n° 2, 1962.
- TRUCHOT, Claude. « Les tests de langue, réévaluation critique » dans *Les langues modernes*, n° 2, mars-avril 1971, pp. 31-41.
- UHLENBECK, E. M. « On the Distinction Between Linguistics and Pragmatics » in D. Gerver and H. W. Gimaiko, *Language, Interpretation and Communication*, New York, Plenum Press, 1978, pp. 185-198.
- ULTMANN, S. *Précis de sémantique française*. Berne, éd. A. Francke S. A., 352 p.
- *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford, Basil Blackwell, [c 1962] Reprinted 1972. 278 p.

- UNESCO « Projet de recommandation sur la protection juridique des traducteurs et des traductions et sur les moyens pratiques d'améliorer la condition des traducteurs », Conférence générale, Dix-neuvième session, Nairobi 1976, Document 19C/30.
- URE, Jean. « Types of Translation and Translatability » in *Babel*, Vol. X, No. 1, 1964, pp. 5-11.
- VACHON-SPIKA, Irène. « Réflexions sur un examen » dans *Meta*, vol. XXL, n° 3, sept. 1976, pp. 188-196.
- « La traduction des charnières » dans *Journal des traducteurs*, vol. XII, n° 1, 1962, pp. 3-8.
- VAN HOOFF, H. « L'enseignement pour traducteurs et interprètes » dans *Le Linguiste*, vol. III, n° 3, 1957, pp. 7-12.
- « Recherche d'un modèle d'analyse en traduction » dans *Meta*, vol. XVI, n° 1-2, 1971, pp. 83-94.
- VERMELIN, F. « Le français des traducteurs » dans *Le Linguiste / De Taalkundige*, n° 3-4, 1977, pp. 1-5.
- VINAY, Jean-Paul. « Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans » dans *Meta*, vol. XX, n° 1, mars 1975, pp. 7-27.
- *Cahier d'exercices / Work Book* pour accompagner la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beauchemin, n° 1, 1960, 97 p.; n° 2, 1968, 102 p.
- « À la recherche d'une traduction » dans *Traductions Mélanges offerts en mémoire de Georges Panneton*. (T. Taggart Smyth, G. Panneton, H. W. Mandefield, J. Darbelnet, J. Gaudetfroy-Demonbynes, J.-P. Vinay). Montréal, Institut de Traduction, 1952, pp. 47-64.
- « La langue neutre et la technique du « démontage » en traduction » dans *Stylistique et linguistique*. Montréal, Département de linguistique et l'Université de Montréal, vol. II, n° 4, 1956, pp. 46-58.
- « La traduction humaine » dans *Le Langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1968, pp. 729-757.
- « Enseignement et apprentissage d'une langue seconde » dans *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1968, pp. 685-728.
- « Les déictiques » dans *Journal des traducteurs*, vol. I, n° 4, avr. 1956, pp. 91-94.
- « Vision comparative et vision absolue » dans *Journal des traducteurs*, vol. 1, n° 3, fév. 1956, pp. 59-63.
- « La traduction littéraire est-elle un genre à part? » dans *Meta*, vol. XIV, n° 1, 1969, pp. 5-21.
- « Peut-on enseigner la traduction? » dans *Journal des traducteurs*, vol. II, n° 4, oct.-déc. 1957, pp. 141-148.
- « Stylistique et transformation » dans *Meta*, vol. XI, n° 1, mars 1966, pp. 3-14.
- « The Theory of Translation: Myth or Reality » in Michael S. Batts (ed). *Translation and Interpretation: The Multi-Cultural Context. A Symposium*. Vancouver CAUTG 1975, pp. 35-45.
- et DARBELNET, J. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Paris, Didier, 1958, 331 p.
- VITALE, Geoffrey. *Guide de la traduction appliquée. Tome Premier, Version*. Par Geoffrey Vitale, Michel Sparer, Robert Larose avec la collaboration de Ton That Thien. Montréal, Paris, Les presses de l'Université du Québec, Librairie Vuibert, 1978, 397 p.
- WANDRUSZKA, Mario. « Nos langues: structures instrumentales, structures mentales » dans *Meta*, vol. XVI, n° 1-2, 1971, pp. 7-16.
- WEIGHMAN, J. G. « Translation as a Linguistic Exercise » in *English Language Teaching*, Vol. V, October 1950, pp. 69-76.

- WEISSMAN, Stanley N. *Foundations of a Theory of Translation For Natural Languages*. Thesis, Columbia University, 1965. 347 p. (Available through University Microfilms, Inc., Ann Arbor, Michigan, U.S.A.).
- WILSS, Wolfram. «Curricular Planning» in *Meta*, Vol. XXII, No. 2, June 1977, pp. 117-124.
- ZUBER, Roger. *Les «Belles infidèles» et la formation du goût classique*. Paris, Armand Colin, 1968. 501 p.

Table des matières

| | |
|--------------------|----|
| PRÉFACE | 9 |
| INTRODUCTION | 13 |

PARTIE I — ASPECTS THÉORIQUES

| | |
|---|-----|
| Chapitre premier — Approches méthodologiques | 21 |
| 1. Le domaine de la méthode | 22 |
| 2. Le bilinguisme du traducteur | 34 |
| 3. Traduction scolaire et traduction professionnelle | 40 |
| Chapitre II — Fondements théoriques de la méthode | 47 |
| 1. Les théories de la traduction | 48 |
| 2. Traduction et transcodage | 58 |
| 3. Démontage du processus de traduction | 69 |
| A) La compréhension | 70 |
| B) La reformulation | 77 |
| C) L'analyse justificative | 82 |
| 4. La méthode comparative | 86 |
| Chapitre III — Les paliers du maniement du langage | 98 |
| 1. Premier palier: les conventions de l'écriture | 99 |
| 2. Deuxième palier: l'exégèse lexicale | 101 |
| A) report des vocables monosémiques | 101 |
| B) réactivation des formes consignées dans les systèmes linguistiques | 103 |
| C) recréation contextuelle | 105 |
| 3. Troisième palier: l'interprétation de la charge stylistique | 113 |
| 4. Quatrième palier: l'organicité textuelle | 119 |
| CONCLUSION | 124 |

PARTIE II — ASPECTS PRATIQUES

Objectifs et techniques d'apprentissage

| | |
|---|-----|
| INTRODUCTION | 129 |
| Objectif premier — Équivalences de signification et équivalences de sens | 131 |
| Objectif II — Équivalences phrastiques et équivalences contextuelles | 136 |
| Objectif III — L'explication de texte | 141 |

| | |
|---|-----|
| Objectif IV — La traduction commentée | 144 |
| Objectif V — L'extraction des notions-clés | 146 |
| Objectif VI — L'exégèse lexicale | 149 |
| 1) « <i>Corporate</i> » | 151 |
| 2) « <i>Pattern</i> » | 154 |
| 3) « <i>-minded</i> », « <i>-conscious</i> », « <i>-oriented</i> » | 157 |
| Objectif VII — « Translation », « Réactivation » et « Recréation » ... | 159 |
| Objectif VIII — Recréation contextuelle et rapprochements analogiques | 161 |
| Objectif IX — Le calcul des sous-entendus | 163 |
| Objectif X — L'affranchissement des structures | 166 |
| 1) « <i>Whichever</i> » | 169 |
| 2) « <i>On... basis</i> » | 171 |
| 3) « <i>With</i> » | 171 |
| 4) « <i>When</i> » | 172 |
| Objectif XI — Superlatif français et comparatif anglais | 174 |
| Objectif XII — Les tournures nominales | 177 |
| Objectif XIII — Réflexe de désignation et réflexe «périphrastique» .. | 180 |
| Objectif XIV — Les contraintes matérielles de la traduction | 184 |
| Objectif XV — La modulation des répétitions | 187 |
| Objectif XVI — Les métaphores | 189 |
| Objectif XVII — Le déictique «this» | 194 |
| Objectif XVIII — L'organicité textuelle | 198 |
| 1) <i>La subordination des idées</i> | 198 |
| 2) <i>La tonalité</i> | 202 |
| Objectif XIX — Le remodelage des idées | 204 |
| Objectif XX — Les traductions anémiques | 210 |
| 1) <i>La recherche d'idiotismes</i> | 213 |
| 2) <i>Traduction de titres</i> | 217 |
| 3) « <i>To affect</i> » et « <i>Approach</i> » | 218 |
| 4) « <i>Appropriate</i> » et « <i>Available</i> » | 218 |
| Objectif XXI — Locutions et expressions toutes faites | 220 |
| Objectif XXII — Les allusions | 222 |
| Objectif XXIII — La révision didactique | 226 |
| CONCLUSION | 235 |
| Appendice I — Rebuilding the Breast | 241 |
| Appendice II — The Icy Grip Tightens | 243 |
| Appendice III — Traits caractérolologiques du français et de l'anglais: | 244 |
| a) <i>Selon Jean Darbelnet et Jean-Paul Vinay</i> | 244 |
| b) <i>Selon Jacques Duron</i> | 245 |
| Appendice IV — Interprétations de <i>to be restored</i> | 247 |
| Appendice V — Choix de textes pragmatiques | 249 |
| Bibliographie | 267 |

Liste des tableaux

| | |
|--|-----|
| TABLEAU I — Bilingue (équilibré) — Traducteur (professionnel) | 38 |
| TABLEAU II — Programme analogique simple | 80 |
| TABLEAU III — Schéma de la double interprétation du processus traductionnel (Démarche sémasiologique/onomasiologique) | 84 |
| TABLEAU IV — Le processus heuristique de la traduction | 85 |
| TABLEAU V — Interprétations du syntagme <i>a sense of loss</i> | 108 |
| TABLEAU VI — Équivalences de signification et équivalences de sens | 132 |

Liste des textes

| | |
|---|-----|
| Rebuilding the Breast | 66 |
| A Funny Thing Happened On My Way | 136 |
| The Great American Animal Farm | 144 |
| Natural Gas | 148 |
| A Post Office Called Chicken | 159 |
| A Speedway For Pedestrians | 161 |
| To the Editor | 167 |
| The Look Is Walnut, The Strength Is Steel | 184 |
| Focus on the Consumer | 185 |
| The Flow of Situations | 196 |
| Picture That | 201 |
| Telepath — Agent XP-007 | 202 |
| Une offre de service | 207 |
| La télévision des publicitaires | 208 |
| A Word of Thanks From the President | 227 |
| Lettre de rappel | 228 |
| The Transatlantic Mail | 230 |
| Rebuilding the Breast (Texte intégral) | 241 |
| The Icy Grip Tightens | 243 |
| International Trade in Grains | 249 |
| An Age of Courtesans | 250 |
| Freeze-Drying | 251 |
| Concord Troubles | 251 |
| A 7-Up Commercial | 252 |
| Use and Care of Portable Ladders | 252 |

| | |
|---|-----|
| Electronic Payments System | 254 |
| A Better Robot? | 255 |
| Cardholder Agreement | 256 |
| Ups and Downs | 257 |
| Kasnoyarsk Dance Company of Siberia | 259 |
| Operation « Tune-Up » | 260 |
| Halifax Celebrates Container Day | 261 |
| The World Bank and Urban Poverty | 262 |
| Beethoven Bicentennial Collection | 263 |

« Jean Delisle a mis au point une formule originale permettant de progresser dans la compréhension des principes de la traduction grâce à une suite programmée d'exercices spécifiques. » (Daniel Gile, **Babel**)

« Les réflexions que l'on trouvera dans cet ouvrage sont celles d'un théoricien qui se fonde sur son expérience de praticien ; on n'y trouvera aucune des élucubrations si chères aux théoriciens en chambre. » (Danica Seleskovitch, **Préface**)

« I think Delisle's book the most important and useful that I have read on translation theory since Nida. It is imaginative, and rich in translation examples. Further, it has a clearly formulated theory of translation. » (Peter Newmark, **The Incorporated Linguist**)

« Professor Jean Delisle belongs to a new group of researchers who are devoted to building the necessary links between translation theory and practice. » (Gerardo Vázquez-Ayora, **The ATA Chronicle**)

« ...l'ouvrage est de lecture très agréable, tant par sa présentation matérielle que par le style de l'auteur. » (Christine Klein-Lataud, **Revue canadienne des langues vivantes**)